

RULES OF THE

BOSTON LIBRARY.

C

INTERIM
REPORT

Dept. French

This edition only

eed $

INTERLIBRARY LOAN REQUEST

According to the A.L.A. Interlibrary Loan Code

REPORTS: Checked by

SENT BY: ☐ Library rate ☐ ______

Charges $ ______ Insured for $ ______

Date sent ______

DUE ______

RESTRICTIONS: ☐ For use in library only

☐ Copying not permitted ☐ ______

NOT SENT BECAUSE: ☐ In use

☐ Non circulating ☐ Not owned

☐ ______

Estimated Cost of: Microfilm ______

Hard copy ______

BORROWING LIBRARY RECORD:

Date received 1-29-73

Date returned FEB 26 1973

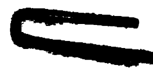
By ☑ Library rate ☐ ______

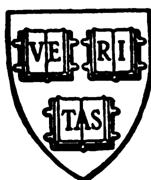
Postage enclosed $ ______ Insured for $ ______

RENEWALS: *(Request and report on sheet C)*

Requested on ______

Renewed to ______
(or period of renewal)





RULES OF THE

BOSTON LIBRARY.

FRANKLIN PLACE.

Not more than THREE volumes shall be tak out at the same time, and no books shall permitted to be taken or used, but by t owner of a share or his family.

For the first year after the admission o Book, a fine of ten cents is incurred for ea Library-day it may be kept beyond the tir limited on the cover; and after that time, seventeen cents per week if detained beyo five weeks;—for abuse of Books, the val thereof when new. If any Book be lost, t same must be replaced by a similar volume, by paying the current price of a new volum if it be part of a set, the remainder must taken, paying the current price of a new se

THREE DOLLARS assessment must be pa previous to the delivery of *any Book*, after t annual meeting.

All Books must be returned to the Librar for inspection on the Saturday previous to th annual meeting, which is always on the secon Friday of June; the fine for non-compliance i one dollar.

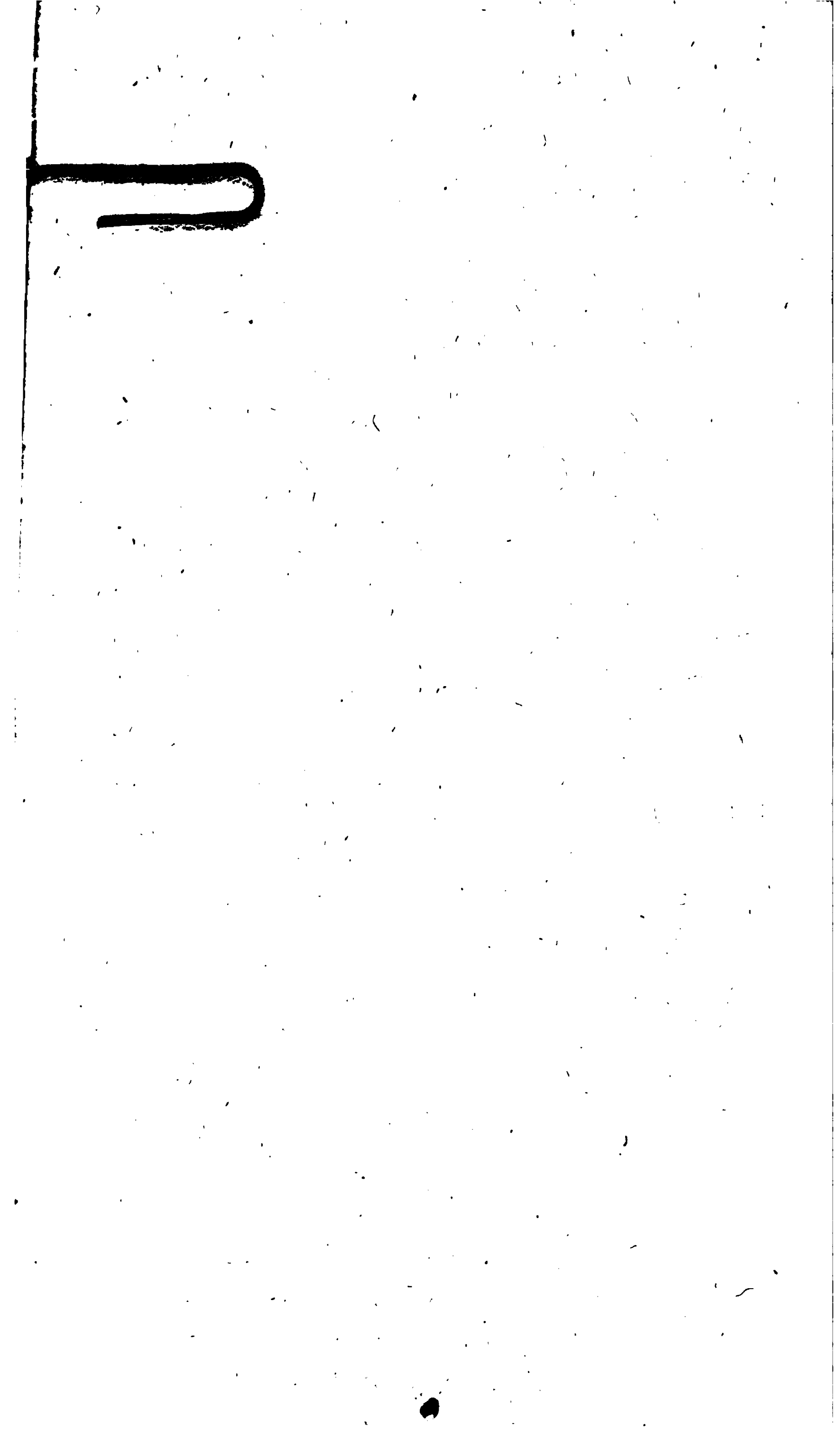
Books must be called for by their numbers and not by their titles.

The Library is opened every Tuesday, Thursday, and Saturday afternoons, from 3 to 6, in summer; and 3 to 5, in winter;—also, every Saturday forenoon, from 10 to 1 o'clock.

No person shall be allowed to go within the railing, or to take down any Book without the special leave of the Librarian.

The present price of a share is 25 dollars.

[illegible]



LES VEILLÉES
DU CHATEAU.

« Come raccende il gusto il mutare esca,
» Così mi par che la mia Istoria quanto
» Or quà, or là più variata sia,
» Meno a chi l'udirà nojosa fia ».

Orlando Furioso, Canto terzo decimo.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Comme le changement de nourriture ranime le goût, ainsi il me semble que plus mes récits seront variés, moins ils paroîtront ennuyeux à ceux qui les entendront.

LES VEILLÉES DU CHATEAU,

OU

COURS DE MORALE

A L'USAGE DES ENFANS.

Par l'Auteur d'Adèle et Théodore.

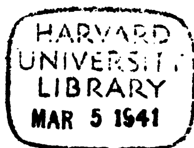
TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez Maradan, Libraire, rue Pavée S. André-des-Arcs, n° 16.

AN XI — 1803.


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
MAR 5 1941

ÉPITRE

A César Ducrest, mon neveu.

Vous avez desiré, mon enfant, que cet ouvrage vous fût dédié, et que le héros des *Veillées du Château* portât votre nom; il est un peu plus âgé que vous, mais vous annoncez son caractère, sa sensibilité; et, comme lui, vous ferez le bonheur du plus tendre père.

Il m'étoit bien facile de représenter des enfans aimables; pour les peindre appliqués, soumis, reconnoissans, je n'avois qu'à regarder autour de moi.

Relisez quelquefois cet ouvrage: il contient une histoire qui doit sur-tout vous faire une profonde impression (a); je suis bien certaine qu'elle sera plus d'une fois arrosée de vos larmes, et qu'elle ne s'effacera jamais de votre souvenir et de votre cœur.

(a) Celle de *l'heureuse adoption*, où se trouve un trait touchant de sa mère.

PRÉFACE.

CET ouvrage, consacré aux enfans, n'est fait que pour ceux qui sont âgés de dix, onze ou douze ans (*a*). J'avois d'abord eu le projet de l'écrire pour les enfans de six ou sept; mais j'ai reconnu l'inutilité de cette entreprise. Cependant on a fait beaucoup de livres pour la première enfance. On a cru travailler pour des enfans de *cinq ans*, et il n'existe pas un enfant de sept qui puisse comprendre quatre pages de ces ouvrages. Au reste, le travail n'en est pas moins estimable, et sera très-utile, si au lieu de lire ces ouvrages à des enfans de cinq ans, on ne les donne qu'à ceux qui sont âgés de dix ou douze. Un enfant de cinq ou six ans ne sait pas le quart des mots qui doivent nécessairement entrer dans un volume de trois ou quatre cents

---

(*a*) C'est-à-dire, pour les enfans de dix ans, intelligens, spirituels et élevés avec soin; et pour les enfans ordinaires de douze.

pages; et pour peu que ce volume soit intéressant, l'enfant n'y trouvera pas une idée qui lui soit familière. Si l'on veut qu'il y comprenne quelque chose, il faudra s'arrêter à chaque ligne, et lui donner la double explication d'un mot inconnu, et d'une idée très-abstraite pour lui. Il est impossible qu'une telle lecture puisse l'amuser; il ne l'est pas moins qu'on puisse parvenir à l'instruire, en lui causant autant d'ennui.

Avant de présenter à un enfant des idées fines et neuves, il faut lui faire connoître une infinité de *lieux communs* que tout le monde peut dire et que personne ne doit écrire. Ces lieux communs valent souvent beaucoup mieux que les pensées qui nous paroissent les plus ingénieuses. Ils ne sont si généralement connus, que parce qu'ils sont justes et frappans; comme les bons vers qui passent en proverbes, les pensées morales, remarquables par leur solidité, sont retenues, répétées, et parviennent jusqu'au peuple, qui les consacre en les adoptant.

Si, d'après ces réflexions, je n'offre cet ouvrage qu'aux enfans de dix ou douze ans, j'ose cependant me flatter, que si on le compare aux livres faits pour l'âge de *cinq ans,* on trouvera que les conversations et les histoires contenues dans ces trois volumes, sont infiniment plus à la portée de l'enfance que les dialogues (d'ailleurs très-intéressans) qu'on nous a donnés jusqu'ici, en nous répétant qu'ils étoient faits pour l'*époque de cinq ou six ans*, et pour l'*époque de six à sept :* non des livres, mais les entretiens réels d'une bonne mère et d'une honnête gouvernante. Voilà les seuls dialogues qui puissent être utiles à un enfant dans les époques de *cinq à six*, et *de six à sept ans*.

Au reste, avant de faire imprimer cet ouvrage, j'ai desiré savoir positivement si mes *lecteurs* pourroient comprendre, sans effort, ce que j'ai voulu dire. J'ai rassemblé chez moi une société assez nombreuse; j'ai fait des *lectures*. Ce n'est pas la personne la plus judicieuse de ces assemblées que j'ai consultée : elle avoit onze ans ; mais

j'ai vu avec plaisir, que celles qui n'étoient âgées que de huit et de neuf, m'écoutoient de manière à me prouver que rien ne leur échappoit, et qu'elles recevoient l'impression que j'ai voulu produire.

Puisque je regarde tous les livres modernes destinés à la première enfance, comme ne pouvant convenir qu'à l'âge pour lequel j'ai fait celui-ci, je ne prétends pas offrir un ouvrage d'un genre nouveau ; et même la forme que j'ai choisie a été souvent employée dans des ouvrages de pur agrément, et toujours par des femmes (*a*).

(*a*) Tout le monde connoît les *Veillées de Thessalie*, de mademoiselle *de Lussan*. C'est un recueil de contes fondés sur le sortilége et la magie.

Madame *de Murat* a fait le *Voyage de Campagne*. Ce sont des personnes rassemblées à la campagne, et qui content des histoires. Les *Journées Amusantes* de madame *de Gomez*, et les *petits Soupers d'Eté* de madame *Durand*, offrent le même fonds ; cette madame Durand fut l'inventrice d'un nouveau genre de pièces : elle créa les *Proverbes Dramatiques*. Elle a mis dix proverbes en comédies, ce qui fait par conséquent dix comédies, qui sont toutes en vers. Madame Durand est morte fort vieille en 1736.

Un des plus jolis romans de madame de *Villedieu*, est

Elle m'a paru plus intéressante qu'aucune autre. Des entretiens sans événemens et sans *histoires*, ont trop de sécheresse; des histoires détachées, sans interruption, sans conversations, n'auroient point assez de clarté pour des enfans.

Je n'ai point placé au hasard, à la suite les unes des autres, les histoires qui forment ce recueil. Avant de songer au plan *romanesque*, c'est-à-dire, aux événemens, aux situations, j'avois préparé le *plan des idées*, l'ordre dans lequel je devois les présenter pour éclairer graduellement l'esprit, et élever l'ame (du moins autant que mon intelligence me le permettoit). Cette

---

celui qui a pour titre les *Exilés;* c'est Ovide relégué à Tomes, avec d'autres exilés. Chacun conte ses aventures. On trouve dans ce roman un entretien fort agréable, entre Ovide et un certain Volumnius, qui a donné à M. de Voltaire l'idée de la pièce de vers intitulée *le Mondain*.

Mademoiselle l'*Héritier*, amie de mademoiselle de *Scudéri*, a fait la *Tour ténébreuse*: Richard-Cœur-de-Lion, pour se désennuyer dans sa prison, qui est une *tour ténébreuse*, récite des histoires et des contes de fées.

Les *Jeux*, roman de mademoiselle de *Scudéri*, est un ouvrage du même genre.

chaîne de raisonnemens ainsi disposée, il ne me restoit plus qu'à faire une combinaison aussi facile qu'amusante; il s'agissoit de trouver les caractères, les petits incidens, et les situations qui pouvoient servir à démontrer de la manière la plus frappante, les vérités que je voulois établir. Par exemple, il entroit dans mon *plan d'idées* de ne rien négliger pour inspirer aux enfans les goûts simples et vertueux qui rapprochent de la nature, et qui font aimer la vie champêtre. Pour parvenir à ce but, il falloit plus d'une histoire, plus d'un entretien; aussi j'y reviens sans cesse.

Le goût de l'histoire naturelle suffiroit seul pour rendre agréable le séjour de la campagne. Cette idée m'a fait imaginer le conte intitulé: *Alphonse* et *Dalinde*, ou la *Féerie de l'Art et de la Nature*, ainsi des autres. Enfin, au lieu de *chercher et d'ajuster un résultat moral* à un joli sujet, j'ai arrangé et composé chaque sujet d'après une vérité morale.

C'est aussi de cette manière que j'ai fait toutes les pièces du *Théâtre d'Éducation*,

et *Adèle et Théodore*. Je ne m'abuse point sur la foiblesse et la médiocrité de l'*exécution;* mais je crois que la *méthode* est bonne : lorsqu'on ne la suivra pas, la morale paroîtra souvent forcée, déplacée, et ne sera plus qu'un accessoire.

Il n'y a point de sujet moral qu'on ne puisse traiter avec agrément, et il n'y a point de livre de morale qui puisse être utile s'il est ennuyeux. Cette vérité n'est pas assez généralement sentie; c'est pourquoi les moralistes ont produit tant de *traités*, tant de *pensées*, tant de *réflexions*, *dissertations*, *discours*, *essais*, *&c.* On peut admirer un ouvrage de ce genre; mais s'il a plus de cent pages, il est impossible de l'aimer et de le lire avec plaisir.

Vouloir persuader, entraîner, exiger des sacrifices pénibles, douloureux, sans tâcher de plaire et d'intéresser, sans chercher et saisir tous les moyens qui peuvent fixer l'attention de ceux qu'on desire gagner et convaincre, voilà sans doute d'étranges inconséquences! Lorsqu'on parle au cœur, on est sûr d'être écouté. Pourquoi

donc proscrire des ouvrages de morale, le sentiment et l'imagination ? Ce ne sont point de froids raisonnemens qui rendront les hommes meilleurs, ce sont des exemples frappans, des tableaux faits pour toucher et s'imprimer fortement dans l'imagination : c'est enfin la *morale mise en action.*

Les ouvrages qui ont le plus influé sur les mœurs, ont tous une forme agréable et intéressante, et c'est particulièrement à cette forme qu'on doit attribuer le bien qu'ils ont produit. Non-seulement on lira dans tous les temps, mais on saura toujours par cœur *Télémaque,* les romans de *Richardson,* le *Spectateur Anglais.* Celui même qui ne veut ni se corriger ni s'instruire, lit ces ouvrages pour s'amuser, et en les lisant il se corrige et s'instruit malgré lui : voilà les livres véritablement utiles. Les autres moralistes ressemblent à ces gens qui donnent de bons conseils uniquement pour montrer la solidité de leur raison, et qui d'ailleurs savent bien qu'ils ne persuaderont ni ne toucheront,

et qu'on les écoutera avec autant de distraction que d'ennui.

D'ailleurs, beaucoup de personnes sont naturellement portées à croire que tout ouvrage agréable doit être frivole; malheur à celui qui les intéresse ! Quelque moral qu'il puisse être, il ne sera à leurs yeux qu'une *jolie bagatelle*. Ces personnes n'accordent leur estime qu'au livre qui les ennuie, et le titre de *philosophe* qu'à l'auteur qu'elles n'entendent pas.

Un moraliste prétend à la considération. Pour obtenir celle dont nous parlons, il n'est pas nécessaire d'avoir (même à un degré médiocre) de la sensibilité, de l'imagination ; de savoir peindre, émouvoir, tracer des caractères, les développer, les soutenir ; en un mot, de faire un plan. Au contraire, il n'est pas question de plaire et de toucher, il faut être obscur, pesant et dogmatique.

Une des choses qui a le plus contribué à décréditer les livres de morale présentés sous une forme intéressante, c'est la multitude d'ouvrages dangereux sous le titre

de *Romans moraux* et de *Contes moraux*, que nous avons vu paroître depuis vingt ans. On pourroit comparer ces ouvrages à ces poisons déguisés, à ces drogues de charlatans, offertes comme des remèdes salutaires, et qui sont d'autant plus pernicieuses, qu'elles portent des noms imposans, et qu'on les prend avec confiance.

Ces livres ont inspiré du mépris pour le genre; il falloit ne mépriser que les ouvrages, ils étoient décorés d'un titre qui ne leur convenoit pas; c'est au genre qu'ils annonçoient, que Fénélon, Richardson, Adisson, &c. ont dû leur succès et leur gloire. Si je croyois qu'il fallût avoir les talens de ces grands hommes pour adopter, avec quelque espérance de succès, le genre qu'ils ont créé, je n'aurois certainement jamais eu la plus légère tentation d'écrire; car nul autre genre n'avoit d'attrait pour moi. J'ai cru qu'avec un cœur sensible et de la raison, on pouvoit présenter des tableaux instructifs et touchans. Je n'ai point eu la prétention et l'espoir de faire un ouvrage d'un mérite

supérieur, mais j'ai cédé au desir d'offrir aux bonnes mères mes réflexions, et aux enfans quelques leçons utiles (*a*).

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'une petite injustice dont je suis l'objet, et qui n'est sûrement qu'une distraction; sans cette persuasion, je la passerois sous silence, comme tant d'autres qui n'ont pas

(*a*) Je pense qu'on devroit aussi tâcher de donner une forme agréable aux livres élémentaires qui traitent des sciences, c'est-à-dire, aux ouvrages de ce genre faits pour la première jeunesse. Une jeune personne ne lira point des *leçons de physique* ou de *chimie*, elle lira des dialogues qui seroient composés avec agrément sur les mêmes sujets : un *traité élémentaire d'astronomie*, l'ennuiera mortellement; et elle lira avec plaisir les *Mondes* de Fontenelle, et les dialogues entre un jeune homme qui revient du collége et sa sœur, âgée de 14 ans, à laquelle il enseigne en secret l'astronomie. Cet ouvrage est de M. *Ferguson*. J'ignore s'il est traduit. Il mériteroit de l'être; car il est d'une telle clarté, qu'un enfant de dix ans l'entendroit parfaitement d'un bout à l'autre. A l'égard de la *géographie*, quel cours charmant n'en pourroit-on pas faire sous le titre de *Voyage!* Celui qui possède les élémens des sciences, n'en reste pas là; mais si les commencemens rebutent, la curiosité est bientôt éteinte. On ne s'engagera point dans un sentier difficile et peu battu, si les ronces et les épines en embarrassent l'entrée.

été moins étranges. J'ai lu dans un journal (*a*) cette annonce : *Vues patriotiques sur l'éducation du peuple, tant des villes que des campagnes, qui peut être également utile aux autres classes de citoyens*, vol. *in*-12. L'homme-de-lettres qui rend compte de cet ouvrage, ajoute : *Voici un ouvrage tout neuf sur une matière qui ne l'est pas. Depuis quelques années la mode, autant que le desir du bonheur des générations futures, a multiplié les traités, les systêmes, les romans sur l'éducation; mais nos moralistes, nos instituteurs, nos législateurs philosophes, n'ont pas cru devoir s'occuper de celle du peuple (b). Cette*

(*a*) Journal de Paris, n° 56, mercredi 25 février 1784.

(*b*) Je ne sais pas pourquoi depuis deux ans, on déclame tant en général contre *les instituteurs*, et les pauvres faiseurs de *romans sur l'éducation*. Ces romans-là peuvent bien ne pas plaire à tout le monde, mais ils ne font de mal à personne, et sûrement ils ne corrompront pas les mœurs. Et puis, pourquoi dire si crûment *que la mode, autant que le desir du bonheur des générations futures, a multiplié ces ouvrages?* Pourquoi nous ôter d'un trait de plume, tout le mérite qui peut résulter d'une intention bienfaisante ? Et pourquoi juger ainsi des intentions cachées et qu'on ne peut connoître ?

classe utile de citoyens leur a sans doute paru uniquement destinée à la peine et à l'ignorance, &c.

L'auteur de cet extrait ne s'est pas rappelé (et cet oubli ne m'étonne pas) que le quatrième volume du Théâtre d'éducation est *uniquement destiné à l'éducation des enfans de marchands, d'artisans;* et que, *même les personnes au-dessous de cette classe, pourront y trouver encore des leçons; que les femmes-de-chambre, les jeunes filles-de-boutiques, enfin les paysans, qui sauront lire, y verront le détail de leurs obligations, de leurs devoirs.* La préface de ce volume commence par ces mots: *Beaucoup de livres traitent de l'éducation; mais jusqu'ici tous les auteurs de ces différens ouvrages n'ont travaillé que pour une seule classe, &c.* Je dis ensuite: *L'auteur n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit lui faire connoître avec détail la classe de citoyens à laquelle ce volume est offert; cette étude n'a fait que redoubler le desir qu'elle avoit de lui consacrer un ouvrage; on trouve en général dans cette*

classe, de la piété, des mœurs pures, et l'union la plus touchante dans les familles, &c. &c. et je termine cette préface en disant : *Puisse ce volume être lu seulement par les citoyens estimables pour lesquels il fut fait ; puisse-t-il occuper les momens de loisir des bonnes mères qui chérissent leurs enfans ; qu'il soit trouvé, non dans une vaste bibliothèque, mais sur un comptoir : voilà le sort et les succès que l'auteur lui desire, et le seul but qu'elle se soit proposé.* Ce volume contient : *La Rosière de Salency, la Marchande de Modes, la Lingère, &c.* Ce volume, grand *in*-8°. a paru au commencement de l'année 1780 ; ainsi le volume *in*-12, annoncé le 25 février 1784, est un ouvrage estimable, intéressant, plus utile que le mien, mais ce n'est pas *un ouvrage tout neuf*, dans le sens que l'auteur de l'extrait donne à cette expression (*a*). Je suis le premier

(*a*) Car d'ailleurs il n'a aucun rapport avec le mien ; cet ouvrage mérite à tous égards d'être lu, et fait autant d'honneur au caractère bienfaisant qu'à l'esprit de son estimable auteur.

auteur qui se soit occupé *de l'éducation du peuple ;* cette gloire est chère à mon cœur, et si je ne la réclamois pas, je ne serois pas digne des témoignages honorables de reconnoissance qu'elle m'a procurés.

Après avoir repris ce qui m'appartient, je veux encore profiter de cette Préface pour désavouer un projet qu'on m'a prêté assez généralement, et qui supposeroit une vanité que je suis très-éloignée d'avoir.

Dans une des critiques dont on a bien voulu honorer mes *Lettres sur l'éducation*, on a dit qu'il étoit clair que j'avois eu le projet de me peindre moi-même sous le nom de *madame d'Almane ;* il a fallu m'avertir que l'intention du critique étoit de m'accuser d'un orgueil aussi plat que ridicule ; car je ne regardois ce reproche que comme un compliment assez délicat et assez bien tourné ; mais enfin, puisqu'on m'assure que le critique parloit sérieusement, je suis forcée de déclarer que je ne trouve mon caractère ni assez parfait, ni assez original pour éprouver la

de tels crimes ; dès le jour même il s'engagea comme simple soldat volontaire ; il fut coucher dans une caserne, et partit à pied peu de jours après pour se rendre à l'armée ; là, durant un exercice militaire, il fut reconnu par l'aîné de mes élèves, qui le prit pour aide-de-camp. A la bataille de Gemmape, il fit une action brillante qui fixa les regards de Dumouriez sur cet enfant qui enlevoit un drapeau à l'ennemi : il l'appela, lui demanda son nom, et lui dit qu'il le faisoit *capitaine* : je n'ai pas l'âge, répondit mon neveu, je n'ai que quinze ans. Raison de plus, dit Dumouriez. Le général, dans son rapport à la Convention, rendit compte de ce trait, qui fut rappelé dans les gazettes. Dumouriez lui donna un brevet de capitaine, qui expliquoit que cette grace avoit été accordée *sur le champ de bataille*, pour une action particulière. Ainsi une femme pouvoit se glorifier d'avoir élevé quatre enfans qui, tous en défendant leur patrie, montroient en même temps la plus brillante valeur et la mieux reconnue.

Mon neveu fit toutes les campagnes de Dumouriez, qui l'employoit sans cesse, quoiqu'il ne fût pas son aide-de-camp, parce que son extrême activité et la manière dont il montoit à cheval le rendoient capable d'exécuter ces diverses commissions avec toute la célérité desirable. Toujours exposé, toujours en avant comme un aide-de-camp, plein d'ardeur, et employé sans relâche par deux généraux, il n'a jamais reçu de blessures à l'armée !....

Un enfant de dix-sept ans n'étoit assurément pas dans la confidence de Dumouriez ; mais quand ce général, après sa trahison, abandonna le camp français justement révolté contre lui, il ne put fuir sans un grand danger ; mon neveu se crut obligé de l'accompagner jusqu'à ce qu'il fût hors de péril. Il le suivit jusqu'à une rivière (dont j'ai oublié le nom) ; là il lui dit adieu, et refusa de s'embarquer avec lui. Il dit que dans le tumulte de la fuite il n'avoit pu prendre son cheval, et qu'il alloit retourner au camp le chercher. On lui demanda s'il avoit le projet

qui reçut les leçons qu'on leur offre, sut en profiter.

Un tel exemple vaut mieux que toutes mes exhortations.

Cet enfant, après la mort de sa mère, me fut donné par un frère chéri; il avoit alors cinq ans. On craignoit pour lui le mal qui lui enleva sa mère. Sa poitrine paroissoit attaquée; un régime sévère la rétablit en peu de temps, et le mit en état de recevoir l'éducation que je donnois à mes autres élèves. Il coucha sur un lit de

---

nesse. Cet ouvrage est très-avancé; des voyages forcés, de grands embarras d'affaires personnelles, le manque de livres et de copistes, et différentes occupations imposées par la nécessité, m'ont obligé malgré moi de suspendre ce travail; mais je l'ai repris avec ardeur, et je crois pouvoir assurer qu'il pourra paroître dans sept ou huit mois. Depuis dix ans, toujours dominée par les circonstances, je ne fais presque jamais ce que je voudrois faire. Si le ciel me rend la liberté de disposer à mon gré de mes foibles talens, j'acheverai, dans une solitude éloignée de toute distraction, plusieurs ouvrages ébauchés que je crois utiles, qui tous sont consacrés à l'enfance et à la jeunesse, et parmi lesquels s'en trouve un dont je fis le plan et les trois-quarts du premier volume dans l'année 1788, c'est un roman en lettres, sans amours, sur *l'éducation du peuple*.

bois sans aucun matelas. Il fut en toutes saisons légèrement vêtu : il porta habituellement des souliers avec des semelles de plomb, dont on augmenta graduellement la pesanteur. On l'accoutuma de bonne heure à supporter la fatigue, à porter de pesans fardeaux, à faire de longues courses à pied et à cheval. Il excella dans tous les exercices du corps, la danse, l'escrime, l'équitation; il montoit debout sur deux chevaux, et couroit ainsi avec autant de hardiesse que d'adresse; il nageoit supérieurement. On l'arma contre tous les dangers, qu'il brava depuis avec ce courage brillant qui vient de l'élévation de l'ame, et des principes qu'on a reçus et que doivent accroître encore la force physique et l'habitude de l'exercer. Il montra dès sa première enfance l'audace et la témérité qui à cet âge sont les présages certains de la valeur. Cependant il étoit né avec ces espèces d'antipathies, ridicules dans les femmes et inexcusables dans un homme; il avoit horreur de tous les insectes, même de ceux avec lesquels

les enfans sont le plus familiarisés, tels que les hannetons. Je n'essayai point de le guérir de cette foiblesse par la violence, je savois par moi-même que cette méthode ne peut servir qu'à fortifier une aversion naturelle. Je n'employai pas non plus la moquerie, moyen dangereux pour corriger les enfans, et communément trop prodigué : la moquerie est presque toujours injuste ou cruelle. Il n'y a nulle équité à se moquer de l'ignorance de celui qui n'a pu s'instruire ; il est inhumain de railler celui qui souffre ; et je puis malheureusement assurer que l'horreur que peuvent causer une araignée, un crapaud, une couleuvre, &c. est une véritable souffrance. Je me bornai donc à raisonner doucement avec mon neveu, je touchois en sa présence les insectes qu'il craignoit, j'eus l'air de compatir à sa répugnance; je l'assurai qu'il la perdroit avec le temps, et j'exigeai seulement qu'il la cachât autant qu'il lui seroit possible, en lui faisant comprendre que si on lui connoissoit cette foiblesse, on prendroit sur son cou-

rage à venir des préventions très-désavantageuses. Dissimuler constamment une frayeur, c'est la vaincre souvent. Ce sentiment d'honneur produisit peu à peu tout l'effet que j'en avois attendu. Cet enfant, rempli d'ame et d'esprit, avoit des défauts inquiétans; sa vivacité et son étourderie étoient extrêmes, tout annonçoit en lui des passions très-vives; et cependant, par la suite, nul jeune homme n'a pu le surpasser en raison, en sagesse, en conduite parfaite à tous égards. Il avoit beaucoup de goût naturel pour la lecture et pour les arts. Il eut des talens très-agréables qu'il cultiva toujours, entr'autres le dessin et la peinture à la gouache. Il étoit dans sa quinzième année lorsque je me séparai de lui pour la première fois en 1791. J'allois en Angleterre, et je le remis entre les mains de son malheureux oncle. Engagé dans la garde nationale, il se trouva en faction à la porte extérieure de l'une des prisons le jour affreux des massacres.... L'horreur qu'il éprouva lui rendit odieuse une ville où l'on commettoit impunément

de tels crimes ; dès le jour même il s'engagea comme simple soldat volontaire ; il fut coucher dans une caserne, et partit à pied peu de jours après pour se rendre à l'armée ; là, durant un exercice militaire, il fut reconnu par l'aîné de mes élèves, qui le prit pour aide-de-camp. A la bataille de Gemmape, il fit une action brillante qui fixa les regards de Dumouriez sur cet enfant qui enlevoit un drapeau à l'ennemi : il l'appela, lui demanda son nom, et lui dit qu'il le faisoit *capitaine* : je n'ai pas l'âge, répondit mon neveu, je n'ai que quinze ans. Raison de plus, dit Dumouriez. Le général, dans son rapport à la Convention, rendit compte de ce trait, qui fut rappelé dans les gazettes. Dumouriez lui donna un brevet de capitaine, qui expliquoit que cette grace avoit été accordée *sur le champ de bataille*, pour une action particulière. Ainsi une femme pouvoit se glorifier d'avoir élevé quatre enfans qui, tous en défendant leur patrie, montroient en même temps la plus brillante valeur et la mieux reconnue.

Mon neveu fit toutes les campagnes de Dumouriez, qui l'employoit sans cesse, quoiqu'il ne fût pas son aide-de-camp, parce que son extrême activité et la manière dont il montoit à cheval le rendoient capable d'exécuter ces diverses commissions avec toute la célérité desirable. Toujours exposé, toujours en avant comme un aide-de-camp, plein d'ardeur, et employé sans relâche par deux généraux, il n'a jamais reçu de blessures à l'armée !....

Un enfant de dix-sept ans n'étoit assurément pas dans la confidence de Dumouriez; mais quand ce général, après sa trahison, abandonna le camp français justement révolté contre lui, il ne put fuir sans un grand danger; mon neveu se crut obligé de l'accompagner jusqu'à ce qu'il fût hors de péril. Il le suivit jusqu'à une rivière (dont j'ai oublié le nom); là il lui dit adieu, et refusa de s'embarquer avec lui. Il dit que dans le tumulte de la fuite il n'avoit pu prendre son cheval, et qu'il alloit retourner au camp le chercher. On lui demanda s'il avoit le projet

ficiels pour des enfans de dix ou douze ans; mais du moins ce travail prouve de la patience et du zèle; il est permis de se vanter et de s'applaudir d'avoir eu le courage de s'y livrer.

Enfin, cet ouvrage est particulièrement consacré aux enfans destinés à vivre à la campagne. Puisse-t-il obtenir le suffrage des mères de famille, qui, retirées dans leurs châteaux, mènent ce genre de vie si doux, si vertueux, dont je n'ai su peindre qu'imparfaitement le charme et la tranquillité !

La Préface qu'on vient de lire étoit celle des premières éditions, et je n'y ai rien changé (*a*); mais qu'il me soit permis de

(*a*) J'ai fait quelques augmentations à diverses historiettes de cet ouvrage, entr'autres au conte qui a paru être le mieux goûté du public, et dont les contrefacteurs ont fait plusieurs éditions séparées (Alphonse et Dalinde, ou la Féerie de l'art et de la nature); mais je n'ai rien ajouté aux entretiens moraux, et je n'ai fait aucun retranchement dans le cours de l'ouvrage. Dans un numéro du journal de Paris (thermidor an 10), on rend un compte très-favorable de mon *Projet d'une école rurale pour l'éducation des filles.* Mais en parlant avec beaucoup d'indulgence de mes autres ouvrages, on dit

parler ici de l'infortuné jeune homme dont j'ai peint l'enfance et le caractère dans cet ouvrage, qui lui fut dédié !.... Je supprimerois ce détail s'il ne pouvoit que satisfaire mon cœur; mais je le crois utile aux enfans qui liront ce recueil de petites histoires morales. Ils verront que l'enfant

---

que l'on peut me reprocher de n'avoir travaillé, jusqu'à ce *Projet d'école rurale*, que pour une seule classe, celle des gens de la cour. Cependant un volume entier du *Théâtre d'éducation*, mon premier ouvrage, est fait uniquement pour les enfans des marchands et des artisans; et les six corps des marchands de Paris m'envoyèrent une députation chargée de la lettre la plus honorable pour moi pour m'en remercier. Les *Veillées du Château* ne furent composées que pour les enfans destinés à vivre à la campagne; la jeune personne que j'y propose comme le modèle parfait d'une excellente éducation (Sydonie), n'a aucun talent et n'est qu'une bonne ménagère; et cet ouvrage fut écrit il y a plus de vingt ans. Depuis 1790, je donnai un assez long discours sur l'*éducation du peuple*. Peu de temps après, je donnai *la Nouvelle méthode d'enseignement, et le Petit La Bruyère*, ouvrages faits sur-tout pour les enfans qui vivent à la campagne. Enfin, les *Annales de la Vertu*, destinées à la jeunesse, peuvent être égalèment utiles à toutes les classes de citoyens.

En outre, j'ai annoncé il y a trois ans une *Nouvelle Maison Rustique, pour servir à l'éducation de la jeu-*

ficiels pour des enfans de dix ou douze ans; mais du moins ce travail prouve de la patience et du zèle; il est permis de se vanter et de s'applaudir d'avoir eu le courage de s'y livrer.

Enfin, cet ouvrage est particulièrement consacré aux enfans destinés à vivre à la campagne. Puisse-t-il obtenir le suffrage des mères de famille, qui, retirées dans leurs châteaux, mènent ce genre de vie si doux, si vertueux, dont je n'ai su peindre qu'imparfaitement le charme et la tranquillité!

La Préface qu'on vient de lire étoit celle des premières éditions, et je n'y ai rien changé (*a*); mais qu'il me soit permis de

(*a*) J'ai fait quelques augmentations à diverses historiettes de cet ouvrage, entr'autres au conte qui a paru être le mieux goûté du public, et dont les contrefacteurs ont fait plusieurs éditions séparées (Alphonse et Dalinde, ou la Féerie de l'art et de la nature); mais je n'ai rien ajouté aux entretiens moraux, et je n'ai fait aucun retranchement dans le cours de l'ouvrage. Dans un numéro du journal de Paris (thermidor an 10), on rend un compte très-favorable de mon *Projet d'une école rurale pour l'éducation des filles.* Mais en parlant avec beaucoup d'indulgence de mes autres ouvrages, on dit

parler ici de l'infortuné jeune homme dont j'ai peint l'enfance et le caractère dans cet ouvrage, qui lui fut dédié!.... Je supprimerois ce détail s'il ne pouvoit que satisfaire mon cœur; mais je le crois utile aux enfans qui liront ce recueil de petites histoires morales. Ils verront que l'enfant

---

que l'on peut me reprocher de n'avoir travaillé, jusqu'à ce *Projet d'école rurale*, que pour une seule classe, celle des gens de la cour. Cependant un volume entier du *Théâtre d'éducation*, mon premier ouvrage, est fait uniquement pour les enfans des marchands et des artisans; et les six corps des marchands de Paris m'envoyèrent une députation chargée de la lettre la plus honorable pour moi pour m'en remercier. Les *Veillées du Château* ne furent composées que pour les enfans destinés à vivre à la campagne; la jeune personne que j'y propose comme le modèle parfait d'une excellente éducation (Sydonie), n'a aucun talent et n'est qu'une bonne ménagère; et cet ouvrage fut écrit il y a plus de vingt ans. Depuis 1790, je donnai un assez long discours sur l'*éducation du peuple*. Peu de temps apr s, je donnai *la Nouvelle méthode d'enseignement*, et *le Petit La Bruyère*, ouvrages faits sur-tout pour les enfans qui vivent à la campagne. Enfin, les *Annales de la Vertu*, destinées à la jeunesse, peuvent être égalèment utiles à toutes les classes de citoyens.

En outre, j'ai annoncé il y a trois ans une *Nouvelle Maison Rustique, pour servir à l'éducation de la jeu-*

ficiels pour des enfans de dix ou douze ans; mais du moins ce travail prouve de la patience et du zèle; il est permis de se vanter et de s'applaudir d'avoir eu le courage de s'y livrer.

Enfin, cet ouvrage est particulièrement consacré aux enfans destinés à vivre à la campagne. Puisse-t-il obtenir le suffrage des mères de famille, qui, retirées dans leurs châteaux, mènent ce genre de vie si doux, si vertueux, dont je n'ai su peindre qu'imparfaitement le charme et la tranquillité!

La Préface qu'on vient de lire étoit celle des premières éditions, et je n'y ai rien changé (*a*); mais qu'il me soit permis de

(*a*) J'ai fait quelques augmentations à diverses historiettes de cet ouvrage, entr'autres au conte qui a paru être le mieux goûté du public, et dont les contrefacteurs ont fait plusieurs éditions séparées (Alphonse et Dalinde, ou la Féerie de l'art et de la nature); mais je n'ai rien ajouté aux entretiens moraux, et je n'ai fait aucun retranchement dans le cours de l'ouvrage. Dans un numéro du journal de Paris (thermidor an 10), on rend un compte très-favorable de mon *Projet d'une école rurale pour l'éducation des filles.* Mais en parlant avec beaucoup d'indulgence de mes autres ouvrages, on dit

parler ici de l'infortuné jeune homme dont j'ai peint l'enfance et le caractère dans cet ouvrage, qui lui fut dédié !.... Je supprimerois ce détail s'il ne pouvoit que satisfaire mon cœur; mais je le crois utile aux enfans qui liront ce recueil de petites histoires morales. Ils verront que l'enfant

---

que l'on peut me reprocher de n'avoir travaillé, jusqu'à ce *Projet d'école rurale*, que pour une seule classe, celle des gens de la cour. Cependant un volume entier du *Théâtre d'éducation*, mon premier ouvrage, est fait uniquement pour les enfans des marchands et des artisans; et les six corps des marchands de Paris m'envoyèrent une députation chargée de la lettre la plus honorable pour moi pour m'en remercier. Les *Veillées du Château* ne furent composées que pour les enfans destinés à vivre à la campagne; la jeune personne que j'y propose comme le modèle parfait d'une excellente éducation (Sydonie), n'a aucun talent et n'est qu'une bonne ménagère; et cet ouvrage fut écrit il y a plus de vingt ans. Depuis 1790, je donnai un assez long discours sur l'*éducation du peuple.* Peu de temps après, je donnai *la Nouvelle méthode d'enseignement, et le Petit La Bruyère*, ouvrages faits sur-tout pour les enfans qui vivent à la campagne. Enfin, les *Annales de la Vertu,* destinées à la jeunesse, peuvent être égalèment utiles à toutes les classes de citoyens.

En outre, j'ai annoncé il y a trois ans une *Nouvelle Maison Rustique, pour servir à l'éducation de la jeu-*

sans que jamais aucun écart en ait terni la pureté !.... Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé ; et le regret universel qui honora sa mémoire m'a donné le droit de publier ces détails, avec la certitude qu'on ne m'accusera point de l'avoir loué avec exagération !.....

LES VEILLÉES DU CHATEAU.

Le marquis de Clémire, au moment de partir pour l'armée, recevoit les tristes adieux de sa femme, de sa belle-mère et de ses trois enfans : il tenoit sur ses genoux le petit César son fils, qui se plaignoit avec amertume de n'être point assez grand pour le pouvoir suivre. Le marquis le serrant toujours dans ses bras, se leva ; ses deux filles embrassèrent ses genoux en pleurant, et sa femme, baignée de larmes, se précipita vers la porte, afin de recevoir son dernier adieu !.... Oh ! papa, dit tout bas César en se penchant vers l'oreille de son père, emportez-moi avec vous.... Le marquis posa doucement l'enfant sur le sein de sa mère. César fit quelque résistance : il fallut ouvrir de force sa petite main qui s'étoit saisie du collet de l'habit de son père. Alors le marquis embrassant encore ses enfans et sa femme, s'arracha de leurs bras, et sortit précipitamment. Madame de Clémire, accablée de douleur, se renferma dans son cabinet avec sa

mère; et comme il étoit huit heures du soir, elle envoya ses enfans se coucher.

Il y avoit dans la maison autant de tumulte et de mouvement que de consternation, parce que madame de Clémire devoit partir le lendemain pour une terre située dans le fond de la Bourgogne. Elle n'emmenoit qu'une partie de ses gens, laissoit l'autre à Paris; et les domestiques qui la suivoient étoient aussi mécontens que ceux qui restoient. *Quelle folie d'aller se claquemurer dans un vieux château qu'on n'a jamais habité, et de partir dans le cœur de l'hiver, au lieu de rester à Paris, où du moins madame trouveroit de la dissipation! Comment trois enfans, dont l'aîné à neuf ans et demi, supporteront-ils la fatigue d'un pareil voyage?.... Faire soixante et dix lieues au mois de janvier!.... Est-on donc obligé de se faire hermite, et de fuir au bout du monde, parce qu'un mari part pour l'armée?*

Telles étoient les réflexions de mademoiselle Victoire, une des femmes de madame de Clémire; en faisant tristement ses paquets, elle adressoit ce discours à M. Dorel, le maître-d'hôtel, qui s'affligeoit également de ne point aller en Bourgogne, et de quitter mademoiselle Victoire.

D'un autre côté, les deux filles de madame de

Clémire, Caroline et Pulchérie, entendoient les mêmes plaintes : mademoiselle Julienne, qui les déshabilloit, ne pouvoit cacher l'excès de son humeur; elle n'étoit jamais sortie de Paris, et elle avoit une horreur invincible pour la province.

Caroline et Pulchérie écoutoient avec attention les déclamations de mademoiselle Julienne, sur-tout Pulchérie, naturellement très-curieuse, défaut que son âge rendoit excusable, car elle n'avoit que sept ans; du reste, elle annonçoit de bonnes qualités; quoiqu'elle fût plus étourdie que sa sœur, plus âgée qu'elle de dix-huit mois, elle méritoit aussi d'intéresser par son extrême franchise et la sensibilité de son cœur.

César étoit le plus raisonnable des trois enfans de madame de Clémire; il est vrai qu'il touchoit à sa dixième année, et qu'à cet âge on commence à sortir de la première enfance; aussi César avoit-il déjà de l'empire sur lui-même. On n'est pas toujours également appliqué; mais quand César ne se sentoit pas en bonne disposition, il savoit se vaincre et surmonter ses dégoûts passagers. Naturellement il aimoit l'étude, et il éprouvoit un vif desir de s'instruire. D'ailleurs, il étoit sensible, docile, sincère et courageux. Il chérissoit son père et sa mère, il étoit rempli de tendresse pour ses sœurs, et de reconnois-

sance pour ses maîtres, particulièrement pour M. l'abbé Frémont, son précepteur, quoique ce dernier fût sévère, et qu'il eût quelquefois un peu d'humeur, sur-tout depuis qu'il étoit question du voyage de Bourgogne; car il regrettoit beaucoup Paris, les journaux, et une certaine partie d'échecs, son principal amusement depuis dix ans.

Enfin tout le monde se couche tristement dans la maison de madame de Clémire; la nuit s'écoule, le jour paroît. A sept heures et demie on éveille les enfans, on s'habille, on déjeûne à la hâte, et à huit heures la grand'mère, la mère, M. l'abbé Frémont, César, Caroline et Pulchérie montent ensemble dans une berline anglaise, et l'on part pour la Bourgogne.

A midi l'on s'arrêta pour dîner: madame de Clémire, qui n'avoit pas fermé l'œil la nuit précédente, se jeta sur un lit, et le reste des voyageurs s'établit dans la chambre voisine. Pendant que les servantes s'agitent dans l'auberge, qu'on met le couvert, et qu'on prépare des côtelettes et des pigeons à la crapaudine, la famille se rassemble autour d'une cheminée; l'abbé souffle le feu et garde un morne silence, et les enfans se rangent auprès de la baronne Delby, leur grand'mère. Alors on cause, on questionne la bonne maman, car en voiture l'abattement et

la tristesse profonde de madame de Clémire avoient suspendu toute curiosité.

Pourquoi donc allons-nous en Bourgogne? dit Pulchérie. Mon enfant, reprit la baronne, quand un militaire part pour l'armée, il est obligé de faire beaucoup de dépense : alors, si sa femme est raisonnable, elle doit, par une sage économie, prévenir le dérangement que ces dépenses extraordinaires pourroient causer dans sa fortune; et voilà pourquoi votre mère quitte Paris.... Ah! j'entends, interrompit Pulchérie; mais on dit que le château où nous allons est bien vilain, bien triste?.... Maman s'y ennuiera: voilà ce que je crains.... Eh bien! répondit la baronne, si vous n'avez pas d'autre crainte, soyez tranquille; votre mère trouve un si grand plaisir à remplir ses devoirs, que sûrement il n'est point d'habitation qui puisse, dans ce moment, lui paroître plus agréable que Champcery. Je comprends cela, ajouta César; moi, quelquefois quand j'étudie, au fond du cœur j'aimerois mieux jouer; mais pourtant, en songeant que je fais mon devoir, et qu'on sera content de moi si la leçon va bien, je reprends du courage et de l'application. D'ailleurs, demanda la baronne, quand vous avez bien joué, bien sauté, vous reste-t-il des pensées très-agréables? Oh! non, ma bonne maman, répondit César:

je suis fatigué ; et voilà tout. — Et quand vous avez bien étudié ? — Ah ! je suis enchanté ! Je pense que M. l'abbé le dira à maman, que je serai bien caressé, bien aimé, que tout le monde fera mon éloge.... N'oubliez jamais cela, mon enfant, interrompit la baronne ; on se souvient froidement des plaisirs qu'on a goûtés ; on se rappelle avec transport les bonnes actions qu'on a faites. A ces mots la baronne se leva pour se mettre à table. Sur la fin du dîner, madame de Clémire vint retrouver sa mère et ses enfans, et un quart-d'heure après on quitta l'auberge, et l'on se remit en route.

Au bout de quelques jours on arriva à Champceery, vieux château très-délabré, entouré d'étangs, et dont les rigueurs de la saison, la neige et les frimats, rendoient encore l'aspect plus agreste et plus sauvage. La simplicité grossière des meubles frappa sur-tout les enfans ; comment, dit Caroline, les chaises et les fauteuils du salon sont de cuir noir!.... Quelles grandes cheminées !.... Quelles petites vitres !.... Mes enfans, reprit la baronne, dans ma jeunesse on passoit huit mois de l'année dans des châteaux semblables à celui-ci : on s'y plaisoit ; on y avoit beaucoup plus de véritable gaîté que dans ces petites maisons que vous avez vues aux environs de Paris ; ces habitations brillantes, où l'on ne

trouve ni le plaisir ni la liberté, et où l'on dérange également sa santé et sa fortune. Malgré ces sages réflexions de la baronne, Caroline et Pulchérie regrettoient un peu Paris; l'abbé, naturellement frileux, se plaignoit avec aigreur du froid excessif qu'on souffroit dans tous les appartemens, dont en effet les fenêtres et les portes fermoient très-mal; aussi l'abbé s'enrhuma-t-il dès le premier jour: ce qui porta au comble sa tristesse et sa mauvaise humeur. Mais rien n'égaloit la désolation des deux femmes-de-chambre, Victoire et Julienne. Victoire éclata la première; elle n'osoit détailler, surtout devant Caroline et Pulchérie, les véritables motifs de ses regrets et de son chagrin; cependant elle vouloit se plaindre. Ainsi, pour entrer en conversation, dès le lendemain matin elle commença par dire que la peur des voleurs l'avoit empêchée de dormir toute la nuit. Comment, des voleurs! s'écria Pulchérie. Eh, vraiment, mademoiselle, pensez-vous que nous soyons ici fort en sûreté, dans un château isolé, au milieu des eaux et des bois, et avec aussi peu de monde? Encore si madame avoit amené les gens qu'elle a laissés à Paris! Et puis, interrompit Julienne, ajoutez à cela qu'il y a dans ce pays autant de loups que de voleurs......—Des loups!.... — Oui mademoiselle, et des loups affamés!....

— Ah, mon Dieu!.... — Oh, cela fait trembler!.... on en conte des histoires !.... Tous ces étangs que vous voyez sont glacés..... — Eh bien ?.... — Eh bien ! ces loups viennent là en bandes toutes les nuits.... — Ah, juste ciel ! si près de nous ?.... — Jugez, si par mégarde, ceux qui sont au rez-de-chaussée laissoient une fenêtre ouverte, jugez un peu..... — Mais on ne laisse pas la fenêtre ouverte la nuit dans ce temps-ci.... — Enfin, on peut avoir une distraction.... — Oh ! quel vilain pays que la Bourgogne !... Cet entretien ne fit que trop d'impression sur Caroline et Pulchérie ; saisies de crainte, et pénétrées de tristesse, elles regrettoient amèrement Paris ; et lorsqu'elles entrèrent dans la chambre de madame de Clémire, cette dernière remarqua facilement qu'elles n'étoient pas dans leur état ordinaire. Caroline, vivement questionnée par sa mère, avoua tout, et rendit un compte détaillé de la conversation de Julienne et de Victoire. Madame de Clémire n'eut pas de peine à lui faire comprendre combien la peur des voleurs et des loups est extravagante et peu fondée ; mais, ajouta-t-elle, ne vous avois-je pas interdit toute espèce de conversation avec des femmes-de-chambre ?.... — Autrefois, maman, nous ne causions jamais avec elles ; mais depuis que ma bonne a la fièvre tierce, et que mademoiselle

Julienne nous habille.... — Eh bien! parce que mademoiselle Julienne vous habille, faut-il que vous imitiez son bavardage?.... — Souvent ce n'est pas à moi qu'elle adresse la parole; c'est à mademoiselle Victoire.... — Si vous ne preniez point part à ces entretiens; si vous ne les écoutiez qu'avec un air indifférent et froid, elles ne causeroient pas devant vous; et si, au contraire, vous preniez du goût pour cette espèce de société, vous vous gâterez et l'esprit et le cœur. — Mais, maman, vous m'avez souvent dit que *tous les* hommes sont frères, et.... — Sans doute; nous devons les aimer tous, les secourir, les servir, autant qu'il nous est possible. Une grande naissance n'est qu'un avantage d'opinion; mais l'éducation établit entre les hommes une véritable inégalité: une personne raisonnable, instruite, éclairée, n'admettra point dans sa société intime, une personne ignorante, grossière, imprudente et remplie de préjugés; c'est pourquoi elle n'aura pas de conversation particulière avec sa femme-de-chambre, à moins que cette dernière ne voulût lui demander quelque service; car nous devons écouter nos gens avec un vif intérêt quand *ils* ont besoin de nous, et qu'ils nous consultent ou nous confient leurs affaires.... — Mais cependant, si une femme-de-chambre étoit *bien bonne, bien bonne,* ne pourroit-on pas

la regarder comme son amie, quoiqu'elle fût ignorante et qu'elle manquât d'éducation? — Dites-moi, Caroline, qu'est-ce que *regarder une personne comme son amie?* — Maman.... c'est aimer cette personne de tout son cœur. — Madame de Mérival, que vous connoissez, aime *de tout son cœur sa fille*, qui n'a que deux ans; cependant cette enfant *n'est pas son amie*. — Ah, ah! cela est juste; pour une amie il faut avoir quelque chose de plus que de *l'amitié*. — Sûrement, il faut de la confiance; on ne peut pas consulter sa femme-de-chambre; on ne peut en recevoir un conseil salutaire; on ne peut avoir avec elle une conversation solide et agréable, même sur des choses indifférentes. Il ne seroit donc pas raisonnable de lui donner sa confiance; on doit l'aimer, si elle est honnête et bonne; mais il est impossible de la regarder comme *son amie*: enfin, une liaison intime de ce genre seroit fort ridicule pour une personne de mon âge; mais pour un enfant, elle seroit dangereuse; vous le voyez vous-même, puisque deux ou trois entretiens avec Julienne et Victoire, ont suffi pour vous inspirer des craintes chimériques, et pour vous faire murmurer contre les volontés de votre mère, au lieu d'applaudir aux motifs honnêtes qui l'ont conduite ici. Ainsi, évitez donc soigneusement à l'avenir,

toute espèce d'intimité ou de familiarité avec les domestiques en général, et tous les gens qui manquent d'éducation; en même temps, ayez toujours la plus grande indulgence pour eux. Il seroit absurde de les mépriser parce qu'ils sont privés d'un avantage qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de se procurer : plaignez-les quand vous les voyez inconsidérés ou ridicules; répétez-vous bien alors : Si je n'avois pas eu des parens éclairés et tendres, j'aurois sûrement tous ces travers, et peut-être même en aurois-je encore de plus grands! — Mais, maman, j'ai ouï dire que ma tante, qui est si bonne et si raisonnable, regarde véritablement Rosalie, une de ses femmes, comme son amie. — Cela est vrai; et c'est que Rosalie n'est pas une femme-de-chambre ordinaire; elle a été parfaitement bien élevée pour une personne de son état; ses parens ne purent lui donner des lumières étendues, mais ils lui donnèrent d'excellens exemples et de bons principes: ensuite, lorsque Rosalie, à l'âge de dix-sept ans, fut placée chez ma belle-sœur, elle demanda des livres à sa maîtresse; elle s'instruisit : elle avoit de l'esprit et des sentimens nobles, et bientôt elle obtint et mérita l'estime et la confiance de sa maîtresse, par sa raison, son attachement, sa piété et son goût pour le travail et la lecture. — Morel, le laquais de mon

frère, a les mêmes inclinations que Rosalie; M. l'abbé dit qu'il sait très-bien l'orthographe et l'histoire; il a toujours un livre dans sa poche; avec cela, il est d'une piété.... — Aussi vous voyez avec quels égards je le traite, et vous savez que je n'ai point défendu à César de s'entretenir avec lui. Mais ces exemples sont si rares, qu'on ne peut les considérer que comme des exceptions.

Depuis cette conversation, les deux jeunes sœurs ne prirent plus part aux entretiens de Victoire et de Julienne, et bientôt elles commencèrent à sentir que la campagne peut être agréable, même dans le cœur de l'hiver; elles s'accoutumèrent au froid, ainsi que César, qui trouvoit un grand plaisir à courir dans les jardins, à faire des boules de neige et à glisser sur les étangs glacés. Caroline et Pulchérie, animées par l'exemple de leur frère, se déterminèrent à se hasarder sur la glace, non d'abord sans quelque crainte; mais s'aguerrissant en peu de temps, elles devinrent aussi courageuses que César; elles couroient avec assurance; elles se menoient réciproquement dans de petits fauteuils qui glissoient rapidement sur la glace, et qu'elles dirigeoient sans peine et sans effort; les chutes, même assez fréquentes, et jamais dangereuses, ne faisoient que redoubler leur gaîté : on tom-

boit légèrement, et on se relevoit en éclatant de rire. Madame de Clémire elle-même se mêloit à ces jeux; elle avoit repris, non sa gaîté naturelle, mais sa douceur et toute son égalité; on ne la voyoit plus s'affliger, pleurer et garder un morne silence; et si quelquefois elle éprouvoit un moment d'abattement, elle sortoit aussitôt, alloit dans son cabinet, et revenoit au bout de quelques minutes avec un visage tranquille et serein.

Un jour qu'elle avoit ainsi quitté brusquement sa famille, Caroline fut la chercher; elle ne la vit point dans sa chambre, mais elle crut l'entendre parler dans son cabinet, dont la porte étoit entr'ouverte. Caroline entre doucement dans le cabinet; elle voit sa mère prosternée et en larmes; et elle lui entend dire: *Grand Dieu! donnez-moi plus de courage et de résignation.* Caroline tombe à genoux; elle joint les mains, et les élevant vers le ciel: O mon Dieu! s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée, exaucez les prières de maman!.... A ces mots, madame de Clémire tourne la tête, se lève, et tend les bras à sa fille, qui va s'y précipiter en pleurant; toutes deux se placent sur un canapé; et après un moment de silence, madame de Clémire prenant la parole: Il faut, dit-elle, vous expliquer ce que vous venez de voir. Depuis quelque temps

vous avez dû remarquer que je ne suis plus dévorée de cette insurmontable tristesse qui m'accabloit lorsque nous sommes arrivées ici: cependant la cause en subsiste toujours; je suis séparée de votre père, et j'ai les mêmes sujets d'inquiétude; mais j'ai cherché dans la religion les consolations qui m'étoient si nécessaires, et mes peines se sont adoucies. Quand j'ai prié Dieu, je sens mes espérances et mon courage se ranimer; Dieu parle à mon cœur, l'élève, le fortifie: j'attends tout de la protection divine. Oh, maman! dit Caroline en embrassant sa mère, toutes les fois que vous voudrez prier Dieu pour papa, permettez que je vous suive, et que je prie avec vous: ce sera de bon cœur!.... Oui, mon enfant, reprit madame de Clémire, je vous le promets; et vous, n'oubliez jamais que sans cette piété tendre et sincère, il est impossible d'être heureux.

Cependant Champcery devient chaque jour plus agréable à ses habitans; les enfans ne conçoivent plus comment ils ont pu regretter Paris; l'abbé lui-même s'accoutume à *la vie de château;* sa chambre est bien calfeutrée, les appartemens sont échauffés, les peaux de mouton prodiguées aux portes, et même aux fenêtres. Le curé du lieu, aussi sociable que vertueux, joue d'ailleurs passablement bien aux échecs;

il fait la partie de M. l'abbé; et ce dernier insensiblement reprend toute sa bonne humeur. On convint que, pour varier l'amusement des soirées, la baronne et madame de Clémire conteroient de temps en temps des histoires *à la veillée d'après souper*, c'est-à-dire, depuis huit heures et demie jusqu'à neuf et demie. Cette promesse causa la plus grande joie aux enfans. Ils en pressèrent l'exécution avec tant d'empressement, que le soir même madame de Clémire satisfit leur impatience. On se range autour de la grande cheminée; les enfans s'établissent aux pieds de leur mère, qui, fixant les yeux et l'attention de l'assemblée, conte l'histoire suivante à-peu-près dans ces termes.

Delphine ou l'heureuse guérison.

DELPHINE, fille unique et riche héritière, avoit une naissance illustre, une jolie figure, de l'esprit et un bon cœur. Mélite, sa mère, étoit veuve et l'aimoit uniquement; mais en même temps Mélite avoit trop de foiblesse et de légéreté, pour être en état de donner une bonne éducation à sa fille. Cependant à neuf ans Delphine avoit déjà plusieurs maîtres; mais elle n'apprenoit rien, et ne montroit du goût que pour la danse. Elle prenoit toutes ses autres leçons avec une extrême indolence, et commu-

nément elle les abrégeoit de moitié, en se plaignant qu'elle étoit fatiguée ou qu'elle avoit mal à la tête. « Je ne veux point qu'on la contrarie, » répétoit sans cesse Mélite; elle est d'une constitution délicate, trop d'application nuiroit » à sa santé. D'ailleurs, ajoutoit Mélite avec » orgueil, il est à croire que, même sans une » grande supériorité de talens, elle pourra faire » un bon mariage.... Ainsi il me paroît inutile » de la tourmenter à cet égard ».

Dans cet endroit du récit de madame de Clémire, César haussa les épaules, et interrompit sa mère : Assurément, dit-il, cette madame Mélite avoit bien peu d'esprit; est-ce qu'on est dispensé d'être aimable parce qu'on a une grande fortune?... D'ailleurs, reprit madame de Clémire, l'homme même assez peu délicat pour n'épouser une jeune personne que parce qu'elle est riche, ne lui donne son estime et sa confiance, et par conséquent ne la rend véritablement heureuse que lorsqu'elle est digne d'être aimée. Enfin, les fruits d'une bonne éducation, un caractère égal et doux, de l'instruction, des talens, rendent notre société charmante, et nous procurent à nous-mêmes une source inépuisable d'amusemens et de bonheur; tandis que les personnes mal élevées, toujours à charge aux autres, éprouvent tous les dégoûts et tout l'ennui que

doivent causer l'ignorance, l'oisiveté, les travers de l'esprit et les défauts du cœur. Aussi Delphine, caressée, flattée, gâtée, étoit-elle la plus malheureuse enfant de Paris. Chaque jour on voyoit visiblement sa bonté naturelle s'altérer, et son caractère se corrompre. Elle devint capricieuse, vaine, indocile; elle ne pouvoit supporter l'ombre de la contrariété. Bientôt elle ne se contenta pas de se soustraire à l'obéissance, elle voulut commander; elle donnoit des ordres dans la maison, traitoit les domestiques avec empire, les faisoit gronder souvent, et quelquefois se plaisoit à s'entretenir avec eux. Tour-à-tour dédaigneuse et familière, confondant l'arrogance avec l'élévation, et la bassesse avec l'indulgence et la bonté; blasée sur la flatterie, et ne pouvant s'en passer; remplie de fantaisies, et n'ayant pas un seul goût véritable; excédée de ses poupées, de ses joujoux, en même temps enviant tout ce que les autres possédoient, parce qu'elle manquoit également de justice et de modération.... Oh, quel portrait! s'écria Pulchérie. C'est celui d'un enfant gâté, reprit madame de Clémire; et plus d'une femme de vingt ans ressemble à ce portrait.... — Une femme de vingt ans!.... — Oui, ma fille; quand on a reçu une mauvaise éducation, on garde, en grandissant, et même en vieillissant, tous les

défauts de l'enfance. Vous rencontrérez un jour dans le monde beaucoup de ces grands enfans, que l'âge n'a pu rendre raisonnables, et qui sont alternativement les jouets et les fléaux de la société.

Pour revenir à Delphine, elle étoit aussi à plaindre que mal élevée. N'ayant aucun empire sur elle-même, elle avoit à-la-fois beaucoup d'humeur et de violence, défauts rarement réunis. Elle se mettoit en colère pour le plus léger sujet, et boudoit sans raison. Ensuite elle s'affligeoit d'avoir été injuste et foible; elle pleuroit, elle sentoit ses torts, et n'avoit pas la force de se corriger. Pour surcroît de peines, elle ne jouissoit pas d'une bonne santé. Elle étoit gourmande; elle se nourrissoit, non de bons alimens, mais de confitures, de biscuits et de bonbons, et elle avoit continuellement mal au cœur et à l'estomac. Il est vrai que Mélite, sa mère, vouloit qu'elle fût excessivement gênée dans son corps. Delphine elle-même étoit charmée de s'entendre citer comme la jeune personne de son âge la plus mince et la mieux faite, et cette ridicule vanité lui faisoit supporter sans murmure le supplice d'être serrée de manière à pouvoir à peine respirer. Delphnie, qui souffroit un semblable tourment sans se plaindre, étoit pourtant délicate à l'excès; elle ne se promenoit que très-

rarement à pied, et jamais en hiver; elle craignoit le vent, le froid, le soleil, la poussière. Enfin, pour vous rendre compte de toutes ses foiblesses, elle avoit peur en voiture, et elle se trouvoit mal en voyant une araignée ou une souris.

Cependant, loin de se fortifier en grandissant, sa santé s'affoiblissoit chaque jour; et bientôt Mélite en fut assez inquiète pour appeler un médecin, qui dit que l'état de Delphine n'avoit rien de dangereux, mais qu'il falloit lui procurer beaucoup d'amusement et de dissipation. Alors Delphine fut accablée de joujoux, de présens. On prévenoit tous ses desirs; on la menoit au spectacle, et elle y portoit une indolence et un ennui que rien ne pouvoit dissiper. Comme on lui passoit toutes ses fantaisies, elle en avoit régulièrement dix ou douze par jour, toutes plus étranges les unes que les autres. Par exemple, un soir qu'il y avoit appartement à Versailles, elle voulut avoir Léonard pour coiffer sa poupée. On lui fit à ce sujet quelques représentations. Elle s'emporta, brisa sa poupée, pleura de rage, et eut une attaque de nerfs très-effrayante. Son caractère se gâtant de plus en plus, elle devint véritablement odieuse par l'excès de sa violence, sa mauvaise humeur et ses caprices : tout l'irritoit ou la désespéroit, et elle éprouva

que l'on souffre davantage encore de ses propres défauts, qu'on ne peut en faire souffrir les autres. Enfin la malheureuse Delphine, insupportable à tout ce qui l'entouroit, tomba dans une espèce de consomption qui fit tout craindre pour sa vie. Elle avoit alors dix ans. Plusieurs médecins sont consultés, et ils déclarent tous que l'état de Delphine est mortel.

Mélite, au désespoir, eut recours à un fameux médecin allemand, nommé le docteur Steinhausse. Ce dernier examina Delphine avec la plus grande attention, et la suivit quelque temps: ensuite il dit qu'il répondoit de sa vie, si on vouloit la lui laisser conduire à son gré. Mélite n'hésita pas, et répondit au docteur, qu'elle remettoit sa fille entre ses mains. Mais, madame, reprit le docteur, il faut que ce soit entièrement, ou bien je ne m'en chargerois pas. Il faut me permettre de l'emmener à ma maison de campagne.... — Comment?.... Ma fille?.... — Oui, madame; sa poitrine commence à s'attaquer, et le premier remède que je lui prescrirois, seroit de passer huit mois dans une étable à vaches (*a*). — Mais je puis avoir une étable chez moi. — Non, madame; je ne la conduirai qu'à condi-

(*a*) Ce remède pour la poitrine est très-connu, et a été souvent employé avec succès.

tion qu'elle sera dans ma maison, et sous la direction de ma femme.... — Mais, monsieur, vous permettrez que sa gouvernante et sa femme-de-chambre la suivent?.... — Non, madame; et même si vous me la confiez pendant huit mois, il faut encore vous décider à passer tout ce temps sans la voir; car je veux être le maître absolu de l'enfant, et la gouverner sans éprouver de contradiction. A ces mots Mélite s'écria que ce sacrifice seroit au-dessus de ses forces; elle accusa le docteur de cruauté et de bizarrerie; et ce dernier, inébranlable dans sa résolution, la quitte sans paroître ému de ses reproches. Cependant la réflexion calma bientôt Mélite, en songeant que tous les médecins condamnoient Delphine, et que le docteur allemand répondoit de sa vie. Elle le renvoya chercher avec empressement. Le docteur revint; et Mélite, non sans verser beaucoup de larmes, consentit à remettre sa fille entre ses mains. Il m'est impossible de vous dépeindre la douleur et la colère de Delphine, quand on lui déclara qu'elle alloit partir tête-à-tête avec madame Steinhausse, la femme du docteur, qui vint exprès la chercher pour la conduire à sa maison de campagne.

On n'osa, dans le premier moment, ni lui annoncer qu'elle quittoit Paris pour huit mois, ni lui parler de l'étable qu'elle alloit habiter;

mais, malgré ces ménagemens, elle fit éclater le désespoir le plus violent, et il fallut la porter de force dans la voiture de madame Steinhausse, qui la prit dans ses bras, et l'asseyant sur ses genoux, donna ordre au cocher de partir, ce qu'il exécuta sur-le-champ.

O pauvre Delphine! interrompit Pulchérie les larmes aux yeux, qu'elle est à plaindre! elle quitte sa mère pour huit mois!.... — Sa douleur étoit naturelle, reprit madame de Clémire; cependant l'excès en tout est condamnable, et la religion et la raison doivent toujours préserver du désespoir. D'ailleurs ce qui achevoit de rendre Delphine inexcusable, c'étoit son emportement, et sur-tout son dédain pour madame Steinhausse, qu'elle traitoit avec le plus grand mépris; car elle ne daignoit pas même lui répondre.

Enfin sur les six heures du soir, on arriva dans la vallée de Montmorenci, à cinq lieues de Paris, et l'on entra dans la petite maison du docteur Steinhausse. Figurez-vous, mes enfans, l'indignation de l'impérieuse et fière Delphine, quand on la conduisit dans *l'appartement* qui lui étoit destiné. Où me menez-vous, s'écria-t-elle! quoi, dans une étable! Fi donc, l'horreur! quelle odeur affreuse; sortons d'ici.... Mademoiselle, reprit doucement madame Steinhausse, cette odeur est très-saine.... sur-tout

pour vous.... — Quelle idée ! sortons, vous dis-je.... Conduisez-moi dans la chambre où je dois coucher.... — Vous y êtes, mademoiselle.... —Comment, j'y suis !.... — Mais oui : voilà votre lit, et voici le mien, car je ne vous quitterai point.... — Qui, moi !.... je coucherois ici, dans une étable ! dans un lit semblable !.... — Un très-bon lit de sangle.... — Vous plaisantez sans doute.... — Non, mademoiselle : je vous dis la vérité ; cette odeur, qui malheureusement vous déplaît, est très-salutaire dans la situation où vous êtes ; elle vous rendra la santé ; et c'est pourquoi mon mari a décidé que vous resteriez dans cette étable une grande partie du temps que vous passerez ici.

Madame Steinhausse auroit pu parler plus long-temps : Delphine n'étoit pas en état de l'interrompre. La malheureuse enfant, suffoquée de colère, tomba sur son lit sans pouvoir proférer une parole. Madame Steinhausse connut à la rougeur de son visage, et au gonflement de son col, qu'elle étouffoit. Elle lui ôta son collier, et la délaça ; Delphine reprit la faculté de respirer, et s'en servit pour jeter des cris faits pour effrayer une personne qui auroit eu moins de sang-froid que n'en possédoit madame Steinhausse, qui, dans cette occasion, garda le plus profond silence. Mais enfin, au bout d'un quart-

d'heure, voyant que Delphine ne s'appaisoit pas: Mademoiselle, dit-elle, je me suis chargée de garder un enfant malade, mais non pas une folle : ainsi bonsoir; je reviendrai quand cet accès sera passé totalement.... — Quoi! vous m'abandonnez?.... — Non : une de mes servantes restera avec vous..... — Une servante!.... Oui, une excellente fille, très-patiente, très-douce.... Catau!.... Catau!.... A la voix de sa maîtresse, Catau accourut, madame Steinhausse sort de l'étable, et voilà Delphine tête-à-tête avec Catau, une grosse et grande servante allemande, bien robuste, et qui ne sait pas un mot de français.

Aussi-tôt que Delphine l'apperçut, elle se précipita vers la porte dans l'intention de sortir: Catau s'opposa à ce dessein en fermant la porte, et mettant la clef dans sa poche. Delphine outrée, dit à la servante qu'elle vouloit avoir cette clef; Catau ne pouvoit répondre, puisqu'elle n'entendoit pas le français; mais elle sourit de l'air mutin de Delphine; et après avoir regardé un moment cette petite figure aussi ridicule que comique, elle s'assit tranquillement, et se mit à tricoter. Ce sang-froid augmenta la colère de Delphine; le visage enflammé, les yeux étincelans, elle s'approcha de la servante et lui dit mille injures. Catau étonnée lève la tête, la re-

garde, hausse les épaules, et continue son ouvrage. Cet air de mépris achève de pousser à bout l'orgueilleuse Delphine : furieuse, hors d'elle-même, elle ne trouve plus d'expressions qui puissent peindre ce qu'elle éprouve; elle étoit debout à côté de la servante assise, qui, la tête penchée sur son ouvrage, ne la voyoit pas. Delphine, ayant absolument perdu l'usage de la raison, se recule d'un pas, lève le bras, et donne un soufflet bien appliqué sur la fraîche et grosse joue de Catau. A cette attaque imprévue, Catau s'émeut un peu, mais elle prend sur-le-champ son parti : elle détache sa jarretière, ensuite elle saisit Delphine, et avec la jarretière elle lui attache bien solidement les mains derrière le dos. Delphine eut beau crier et se débattre, elle fut garottée de manière à ne pouvoir faire aucun usage de ses mains. Alors elle commença à comprendre qu'il est absurde de se révolter contre la nécessité; la rage dans le cœur, elle cessa de crier, et s'assit sur une chaise, attendant avec impatience le retour de madame Steinhausse, dans l'espoir que cette dernière consentiroit à chasser la silencieuse et flegmatique Catau.

Madame de Clémire en étoit là de son récit, lorsque la baronne l'avertit qu'il étoit neuf heures et demie; les enfans furent bien fâchés

d'aller se coucher sans savoir le reste de l'histoire de Delphine. Le lendemain ils en parlèrent entr'eux toute la journée, et le soir, en sortant de table, madame de Clémire reprit la parole en ces termes :

Nous avons laissé Delphine les mains liées, seule avec Catau, et attendant madame Steinhausse, qui arriva enfin en tenant par la main la plus aimable enfant du monde; c'étoit Henriette, sa fille, âgée de douze ans. Delphine, en voyant entrer madame Steinhausse, fut à elle, et lui montrant ses mains, elle se plaignit amèrement de ce qu'elle appeloit l'insolence de Catau; mais elle oublia de parler du soufflet. Madame Steinhausse se retourna vers la servante, et l'interrogea. Catau, au grand étonnement de Delphine, répondit en allemand, et se justifia en deux mots. Alors madame Steinhausse, adressant la parole à Delphine, lui reprocha son emportement. Enfin, mademoiselle, continua-t-elle, voyez à quoi nous exposent la hauteur et la violence. Vous avez indignement abusé de l'espèce de supériorité que votre rang vous donne sur cette fille, et vous l'avez forcée de manquer à tous les égards qu'elle vous doit. Si vous voulez que vos inférieurs ne s'écartent jamais du respect que vous êtes en droit d'attendre d'eux, traitez-les toujours avec douceur et avec huma-

nité. En disant ces mots, madame Steinhausse délioit les mains de Delphine, qui écoutoit avec surprise un langage si nouveau pour elle. Plus humiliée que touchée par cette sage leçon, elle en sentit cependant la justesse; mais, gâtée par l'adulation et la flatterie, elle n'étoit pas encore en état de goûter et d'aimer la raison et la vérité. Madame Steinhausse présenta sa fille à Delphine, qui la reçut assez froidement. Un moment après on servit le souper. A dix heures Catau déshabilla la triste Delphine. Elle l'aida à se coucher sur son petit lit de sangle; et Delphine, bien fatiguée, apprit qu'il est possible de dormir d'un très-bon sommeil dans un mauvais lit et dans une étable.

Le lendemain le docteur vint voir Delphine à son réveil, et il lui ordonna d'aller se promener une heure et demie avant le déjeûner. Delphine trouva cette ordonnance très-dure: elle opposa quelque résistance; mais à la fin il fallut obéir. On la conduisit dans un très-vaste verger. Delphine, quoiqu'il fît le plus beau temps du monde (on étoit au mois d'avril), se plaignit du froid, du vent, assura qu'elle avoit mal au pied, et pleura pendant toute la promenade; mais elle se promena. On la ramena dans son étable, mourant de faim; et elle mangea avec appétit, pour la première fois depuis un an. Après le

déjeûner, elle ouvrit la cassette qui renfermoit ses bijoux, croyant qu'en étalant toutes ses richesses aux yeux de madame Steinhausse et d'Henriette, elle obtiendroit de leur part beaucoup plus de considération. Remplie de cette idée, Delphine, avec orgueil, tire de son écrin un beau collier de perles fines, et l'attache à son col. Elle met à ses oreilles des mirzas d'émeraudes, et place dans sa tête une étoile et un papillon de diamans. Ensuite elle va s'asseoir gravement vis-à-vis d'Henriette, qui brodoit à côté de sa mère. Henriette, au mouvement que fit Delphine en s'approchant d'elle, leva les yeux, la regarda froidement, et au moment même continua son ouvrage. Delphine, étonnée du peu d'effet que produisoit sa parure, et voulant attirer l'attention d'Henriette, lui offrit du bonbon, en lui présentant une superbe boîte de cristal de roche, ornée d'une charnière de brillans. Henriette prit une dragée, mais sans louer la bonbonnière. Alors Delphine lui demanda *comment elle trouvoit sa boîte?* Mais, dit Henriette, je la crois bien lourde: une boîte de paille seroit plus agréable à porter.... — De paille!.... Oui; comme la mienne, par exemple: tenez, regardez qu'elle est jolie.... — Mais savez-vous le prix de celle-ci?.... — Qu'importe le prix? c'est de l'agrément qu'il s'agit?.... — Et la beauté

de l'ouvrage ?.... — Oh ! la vôtre est plus belle : elle orneroit mieux une boutique ; mais pour une poche, la mienne vaut mieux. — Ainsi donc vous ne faites aucun cas des belles choses ? — Non, quand elles sont gênantes, incommodes. — Aimez-vous les diamans ?.... — Je trouve, quand on est jeune, qu'une guirlande de fleurs sied mieux qu'une aigrette de diamans. Et lorsqu'on n'est plus jeune, ajouta madame Steinhausse, nulle parure ne peut embellir. A ces mots Delphine tomba dans la rêverie. Elle éprouvoit une certaine tristesse qu'elle n'avoit jamais ressentie. Cependant madame Steinhausse lui en imposoit assez pour la forcer à se contraindre ; et n'osant témoigner son dépit, elle prit le parti du silence. Au bout de quelques minutes madame Steinhausse reprenant la parole, et s'adressant à Delphine : Puisque vous aimez les boîtes, mademoiselle, lui dit-elle, je vous en montrerai d'assez jolies. Ah ! oui, reprit Henriette : maman en a de charmantes, et entr'autres, des dendrites.... — Des dendrites, interrompit Delphine, qu'est-ce que cela ?.... — On donne ce nom, reprit Henriette, à des pierres qui, par un hasard et un jeu de la nature, portent l'empreinte des végétaux et des animaux (1). Après cette petite explication Henriette cessa de parler, et Delphine retomba dans la tristesse. Pour

la première fois de sa vie, elle fit quelques réflexions. Henriette, disoit-elle en elle-même, Henriette n'est que la fille d'un médecin, elle n'a pas de bijoux, de diamans, je ne lui vois point de joujoux, elle est toujours occupée, elle travaille sans relâche; pourquoi donc a-t-elle l'air gai, satisfait? Pourquoi paroît-elle heureuse, tandis que moi, depuis que j'existe, je m'ennuie?....

Ces réflexions faisoient soupirer Delphine. Elle se trouvoit fort à plaindre : cependant elle s'ennuyoit beaucoup moins qu'à Paris. L'entretien de madame Steinhausse et d'Henriette l'intéressoit et piquoit sa curiosité. Elle ne pouvoit s'empêcher de respecter la première, et elle sentoit déjà au fond de son cœur un penchant très-décidé pour la jeune Henriette.

Sur le soir elle s'avisa de demander sa poupée et ses joujoux. Madame Steinhausse lui dit qu'on les avoit oubliés à Paris, mais qu'elle les auroit dans quatre ou cinq jours. Delphine, malgré l'espèce de crainte que lui inspiroit madame Steinhausse, alloit témoigner son mécontentement, lorsqu'Henriette lui proposa d'aller lui chercher de quoi l'amuser pour toute la soirée. Henriette sortit de l'étable et revint avec Catau, qui apportoit deux grands livres d'estampes, l'un renfermant la collection de tous les cos-

tumes turcs, et l'autre, celle de tous les costumes russes (*a*). Henriette avoit une manière si intéressante de montrer ces estampes, elle les expliquoit si bien, que Delphine s'amusa véritablement. Avant de se coucher, elle embrassa madame Steinhausse et sa fille, en disant à la dernière : J'espère que vous m'apprendrez encore demain quelque chose de nouveau.

Delphine se mit au lit sans humeur ; elle dormit parfaitement bien, et, à son réveil, elle appela Henriette. Cette dernière, déjà tout habillée, accourut, et voyant que Delphine lui tendoit les bras, elle sauta légèrement sur son lit, et se jeta à son cou. Delphine se leva en diligence. Elle ne se fit point presser pour aller à la promenade. Elle prit Henriette sous le bras, et sortit gaîment de l'étable. Arrivée dans le jardin, *elle* vit courir Henriette, elle admira sa grace et sa légèreté, et elle consentit à courir aussi. Ensuite Henriette appercevant un charmant papillon couleur de rose et noir, propose à sa compagne d'essayer de le prendre. Aussi-tôt la chasse commence. Les deux jeunes filles se séparent. Henriette, comme la plus légère, gagne les devants, et se charge de couper les chemins au papillon, si Delphine le manque en

---

(*a*) Par M. le Prince.

approchant de l'arbuste sur lequel il est posé. Delphine en effet s'avance trop brusquement : le papillon s'échappe et est vivement poursuivi. Après mille détours il s'arrête sur une branche d'aubépine. Delphine, pour cette fois, approche avec précaution, les bras en l'air, la tête en avant, elle avance doucement un pied, et puis l'autre.... Enfin elle touche presqu'au buisson d'aubépine : son cœur palpite, elle retient sa respiration, dans la crainte d'agiter les feuilles; elle étend une main tremblante, elle croit qu'elle va saisir sa proie; mais, hélas, le papillon s'envole, il passe à travers les doigts de Delphine, et même il y laisse des traces de son passage.

Delphine soupire en voyant sur sa main une partie de la poussière qui coloroit les ailes du joli papillon. Fatiguée, et non rebutée, elle veut le suivre encore; il la conduit, ainsi qu'Henriette, jusqu'au bord d'un fossé assez large qui séparoit le jardin d'un immense verger. Il passe dans le verger. Henriette, au même instant, franchit le fossé. Delphine, qui ne sait pas sauter, ne peut la suivre; et tandis qu'elle s'en afflige, Henriette atteint le papillon. Delphine l'entend crier *victoire*, elle la voit revenir en sautant, et en tenant délicatement par le bout des ailes, son captif, qui s'agite et se débat en vain pour s'échapper....

Ah! la jolie chasse, s'écria Pulchérie! avec quelle impatience j'attends le printemps, afin d'en faire une semblable!.... Vous voudriez donc, demanda la baronne, que l'hiver fût passé?.... — Ah! oui, maman: nous verrions des papillons couleur de rose.... — Mais vous n'auriez plus alors le plaisir de patiner, de conduire vos chaises, vos petits traîneaux sur la glace, de faire des boules de neige, &c.... Cela est vrai; je regretterai beaucoup tous ces amusemens.... — Vous ne les regretterez plus quand vous en aurez joui pendant toute la saison qui les procure. Les choses sont bien arrangées comme elles sont; si l'on voyoit durant l'année entière, des fleurs, de la verdure, et même des papillons couleur de rose, on regarderoit tous ces objets avec indifférence. Souvenez-vous, mes enfans, que pour être heureux, il faut s'occuper davantage des biens qu'on possède, que de ceux qu'on espère. Combattez donc votre impatience; mettez des bornes à vos desirs: si vous manquez de modération, vous ne jouirez jamais de rien. L'attente du printemps vous fera trouver l'hiver âpre et rigoureux; les fruits de l'automne vous rendront insipides les fleurs et les productions de l'été. Ainsi nulle saison n'aura de charmes pour vous; et dans cette absurde disposition d'esprit, l'on ne sait apprécier ni les courses de

traîneaux, ni les chasses de papillons.... — Ma bonne maman, je comprends cela, et je vous promets qu'à l'avenir j'attendrai chaque printemps sans impatience.

Maman, dit César, j'ai vu quelquefois des papillons à Neuilly, dans le jardin de mon oncle, et je ne pouvois les attraper, parce qu'ils ne voloient jamais droit devant eux.... Oui, reprit madame de Clémire, ils volent d'une manière extraordinaire; ils vont toujours par zig-zag, de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche : effet qui dépend de ce que leurs ailes ne frappent l'air que l'une après l'autre, et peut-être avec des forces alternativement inégales. Ce vol leur est très-avantageux, en ce qu'il leur fait éviter les oiseaux qui les poursuivent; car comme le vol des oiseaux est en ligne droite, celui des papillons est continuellement hors de cette ligne. Maman, dit Caroline, où trouve-t-on les plus beaux papillons? Ce n'est pas en Europe, reprit madame de Clémire; les papillons de la Chine, mais sur-tout ceux de l'Amérique et de la rivière des Amazones, sont très-remarquables par leur grandeur, l'éclat brillant de leurs couleurs et l'élégance de leurs formes (2). A la Chine on envoie les papillons les plus beaux à la cour de l'empereur; ils contribuent à l'ornement du palais.

On se sert pour les attraper d'un petit réseau de soie (a). On dit qu'il y a des chinoises assez curieuses pour étudier la vie de ces sortes d'insectes (3). Elles prennent des chenilles parvenues au point de faire leur coque ; elles les renferment plusieurs ensemble dans une boîte pleine de petits bâtons, et quand elles les entendent battre des aîles, elles les lâchent dans un appartement vitré et rempli de fleurs. A ces mots les enfans prirent tous la parole pour demander la permission d'imiter les dames chinoises, *d'étudier la vie des papillons*, de faire des petits réseaux de soie, des petites chambres vitrées, &c. Leur mère s'engagea à leur procurer ce plaisir, c'est-à-dire, à leur fournir les matériaux dont ils auroient besoin, mais à condition qu'ils les emploieroient eux-mêmes, et qu'on ne les aideroit dans ce travail que par des conseils seulement : ce marché fut accepté avec une vive satisfaction.

Ensuite, madame de Clémire, instamment priée de continuer l'histoire de Delphine, reprit la parole, et s'adressant toujours à ses enfans : Nous avons laissé, dit-elle, Henriette et Delphine dans le jardin ; sur les neuf heures,

(a) Ce réseau, *dit M. de Bomare*, a huit pouces de large, il est monté sur un fil-d'archal, et emmanché d'un bâton léger.

madame Steinhausse permit aux deux jeunes amies d'aller déjeûner dans le cabinet d'Henriette. Delphine ne vit dans ce cabinet que des objets absolument nouveaux pour elle; des fleurs desséchées et mises sous verres, des coquilles, des papillons formant de jolis tableaux. Henriette répondoit aux questions de Delphine avec sa complaisance ordinaire : elle lui montra tout avec détail, et lui apprit qu'on divisoit les coquilles en trois classes (4), et que ces trois classes forment en tout vingt-sept familles, qui comprennent tous les différens genres connus de coquilles. Delphine écoutoit Henriette avec autant d'étonnement que de curiosité. Combien vous savez de choses! lui disoit-elle. Moi, reprit Henriette, je ne sais rien encore, je n'ai que des notions confuses et superficielles; mais j'ai le plus vif desir de m'instruire, et j'aime la lecture!.... —Vous aimez la lecture! cela est drôle.... —Comment drôle? c'est un goût très-commun, je crois.... — Je ne le pensois pas. — Voulez-vous que je vous prête des livres?.... — Volontiers, en attendant que ma poupée soit arrivée.... — Eh bien! je vais vous donner *les Conversations d'Emilie, et l'Ami des Enfans* (a), un

(a) Ouvrage utile et agréable, que nous devons à Berquin.

ouvrage traduit de l'allemand.... — De votre langue?.... — Oui.... — Je ne puis me persuader que vous soyez Allemande: vous parlez si bien français! Vous n'êtes que d'un an plus vieille que moi; à votre âge, comment peut-on être si instruite?.... — Je vous assure que je me trouve bien ignorante; mais je lis beaucoup seule et avec maman. Je ne suis jamais oisive, et il y a deux ans que je ne joue plus à la poupée. En achevant ces mots, Henriette prit dans sa petite bibliothèque *l'Ami des Enfans*, et le donna à Delphine, qui reçut ce présent avec assez d'indifférence. Madame Steinhausse la reconduisit aussi-tôt dans son étable, et l'y laissa seule sous la garde de Catau, en lui disant qu'elle reviendroit dans deux ou trois heures.

Dans cet endroit de l'histoire de Delphine, madame de Clémire, regardant à sa montre, se leva, et quoique les enfans, charmés de son récit, n'eussent aucune envie de dormir, elle les envoya coucher. Le lendemain Caroline et Pulchérie prièrent instamment mademoiselle Victoire de leur apprendre à faire du filet, afin de se mettre en état de faire, au mois d'avril, le réseau qui devoit prendre tous les papillons de Champceery. César, de son côté, s'informoit avec détail de la manière dont on pouvoit construire solidement, et à peu de frais, une espèce de petit

cabinet entièrement vitré. Morel, son laquais, lui donna à ce sujet toutes les instructions qu'il desiroit. L'abbé lui fit présent *du Spectacle de la Nature*, et les récréations de l'après-midi se passèrent à lire cet ouvrage. Ces amusemens n'affoiblirent pas le desir qu'on avoit de savoir le reste de l'histoire de Delphine, et l'heure de la troisième veillée étant arrivée, madame de Clémire la commença de la sorte :

Delphine seule dans son étable avec Catau, et n'ayant point de joujoux, s'avisa de chercher dans *l'Ami des Enfans*, une ressource contre l'ennui. Elle ouvrit ce livre avec assez de nonchalance, et elle se mit à lire. Bientôt cette occupation l'intéressa, l'attacha ; elle vit avec surprise, que la lecture pouvoit tenir lieu de beaucoup d'autres amusemens. Comme elle réfléchissoit sur cette découverte, elle entendit frapper à la porte de l'étable. Catau fut ouvrir, et Delphine vit paroître une vieille paysanne, conduite par une jeune fille de 15 ou 16 ans, qui demanda à Delphine si elle étoit mademoiselle Steinhausse. Non, répondit Delphine ; mais elle va bientôt venir ici. A ces mots la bonne femme pria qu'on lui permît d'attendre Henriette ; car, ajouta-t-elle, il faut absolument que je lui parle. Dans ce moment Delphine s'apperçut que la vieille paysanne étoit aveugle, et elle lui de-

manda si elle venoit avec l'intention de consulter le docteur Steinhausse. Ah! vraiment, répondit-elle, je ne serois pas venue de mon chef: c'est mademoiselle Henriette qui m'a envoyé chercher.... — Comment cela?.... — A cette question la bonne femme conta qu'elle habitoit Franconville, qu'elle étoit aveugle depuis trois ans, ce qui la *chagrinoit* d'autant plus que sa petite-fille Agathe (celle même qui la conduisoit) étoit aimée d'un riche vigneron du village d'Henriette, mais qu'Agathe refusoit de l'épouser, parce qu'elle disoit qu'étant mariée, et chargée du détail d'un gros ménage, elle ne pourroit plus soigner sa grand'mère aveugle, lui tenir compagnie, la servir, et la conduire par-tout, et qu'elle ne vouloit pas la confier aux soins d'une servante. Ici, Agathe prit la parole, et dit qu'il étoit bien naturel qu'elle pensât ainsi, puisqu'ayant perdu son père et sa mère en bas-âge, sa grand'mère l'avoit élevée. Aussi, reprit la vieille paysanne, cette chère enfant ne veut-elle pas m'abandonner. Mademoiselle Henriette a su toute notre histoire, et m'a envoyé chercher dans une cariole, afin que je consulte son cher père qui a déjà rendu la vue à je ne sais combien de gens qui n'y voyoient goutte.

Comme la bonne femme finissoit ces paroles, Henriette arriva, elle embrassa la paysanne et

la jeune fille avec la plus tendre affection ; elle leur fit beaucoup de questions, mais d'un ton plein d'intérêt, et elle écoutoit leurs réponses avec attendrissement. Ensuite prenant la vieille femme par la main : Venez, dit-elle, je vais vous conduire chez mon père, il arrive dans l'instant de Paris ; venez le consulter. En parlant ainsi, Henriette forçant la bonne femme de s'appuyer sur son bras, et tenant de l'autre main la jeune fille, sortit aussi-tôt de l'étable.

Cette petite scène fit une forte impression sur Delphine : jamais Henriette n'avoit paru à ses yeux aussi aimable, aussi raisonnable ; elle se rappeloit avec ravissement ses discours aux deux paysannes, et sur-tout l'expression que sa physionomie avoit alors. Ce souvenir, en lui représentant Henriette sous les traits les plus charmans, augmentoit son penchant pour elle, et lui inspiroit un desir de lui ressembler, qu'elle n'avoit point encore éprouvé.

Au bout d'un quart-d'heure Henriette revint transportée de joie. Que je suis heureuse, dit-elle à Delphine, d'avoir eu l'idée de faire venir cette bonne femme ! Mon père est sûr de lui rendre la vue : il lui fera l'opération des cataractes dans huit jours, et, à ma prière, il consent à la loger ici, et à la garder jusqu'à ce qu'elle soit entièrement guérie. Concevez-vous

mon bonheur, continua Henriette? Quand cette femme ne sera plus aveugle, sa petite fille pourra épouser le riche vigneron qui la demande, puisque la vieille femme n'aura plus besoin de guide; ainsi l'affection d'Agathe pour sa grand'mère ne lui coûtera pas le sacrifice de l'établissement le plus avantageux qu'elle puisse faire. Ah! ma chère Henriette, s'écria Delphine attendrie, je vois en effet combien vous êtes heureuse, et combien vous méritez de l'être!....

Monsieur et madame Steinhausse qui survinrent, interrompirent cette conversation. Le docteur, comme à son ordinaire, questionna sa petite malade sur son état. Je me trouve déjà beaucoup mieux, lui dit-elle; je suis un peu fatiguée d'avoir couru aujourd'hui; mais cette lassitude ne m'attriste pas comme celle que j'éprouvois à Paris, quand je revenois du bal ou de l'Opéra. Je n'en suis pas surpris, dit le docteur en souriant: les courbatures qu'on prend à Paris donnent la fièvre; celles qu'on gagne à la campagne, loin d'être dangereuses, procurent de l'appétit, du sommeil et ces vives couleurs que vous voyez sur les joues d'Henriette. Après ce discours le docteur tâta le pouls de Delphine, et lui ordonna de suivre le même régime jusqu'à nouvel ordre.

Le jour même Delphine reçut une lettre de sa

mère, elle la montra à Henriette, qui, un instant après, sortit et revint en apportant une écritoire et du papier. Tenez, dit-elle à Delphine, voilà de quoi répondre à madame votre mère : à ces mots Delphine rougit et baissa les yeux, en disant : Hélas ! je ne sais pas écrire. Comment, reprit Henriette, point du tout?.... — Je forme bien quelques grosses lettres ; mais voilà tout. A cet aveu Henriette, qui vit Delphine humiliée, souffrit de son embarras, et lui dit : Il n'est pas étonnant qu'avec la mauvaise santé que vous avez depuis deux ans, votre éducation soit un peu retardée ; mais à présent que vous vous portez mieux, vous pourrez réparer le temps perdu.... — Oh ! que je le voudrois, interrompit Delphine ! Par exemple, si quelqu'un ici pouvoit m'apprendre à écrire....— Mon écriture n'est pas mauvaise, répartit Henriette, et si vous le permettez, je serai votre maîtresse. Pour toute réponse Delphine jeta ses deux bras autour du col d'Henriette, et il fut convenu que la première leçon seroit donnée le lendemain.

Delphine commençoit à rougir de l'excès de son ignorance. Elle aimoit, elle admiroit Henriette ; celle-ci se servoit de tout son ascendant sur elle pour l'engager à s'occuper, à s'instruire, et lui offroit de si bons exemples, et en même temps paroissoit si parfaitement heureuse, que

Delphine ne pouvoit résister au desir de l'imiter. D'ailleurs elle trouvoit dans sa conversation, et dans celle de madame Steinhausse, un agrément qu'elle goûtoit mieux chaque jour : tantôt madame Steinhausse l'entretenoit de botanique, de minéralogie (5), tantôt elle lui contoit quelque trait intéressant d'histoire; d'autres fois elle lui parloit de l'Allemagne, des établissemens utiles, et des curiosités qui se trouvent à Vienne; des superbes collections de tableaux qu'on admire à Dresde, à Dusseldorf; de plusieurs beaux jardins; entr'autres, de celui de Neuwaldeck, ou d'Ornback, en Autriche; de celui de Swetsingue, à quatre lieues de Manheim, qui contient une maison de bains délicieuse, une superbe ruine de château d'eau, un beau temple d'Apollon, une magnifique mosquée, et une très-grande quantité d'arbres rares. Elle lui faisoit la description des charmans jardins de Reinsberg, en Prusse, et du beau temple de l'amitié, ouvrage d'un héros et d'un grand roi, qui se trouve dans les jardins de *Sans-Souci*. Ce monument intéressant est de marbre; il renferme le mausolée de la margrave de Bareith, sœur du roi; il est soutenu par de magnifique colonnes, sur lesquelles on lit les noms révérés des amis les plus célèbres de l'antiquité, tels que Thésée et Pirithoüs, Oreste et Pilade, Epami-

nondas et Pélopidas, Cicéron et Atticus, &c. héros véritablement dignes de vivre à jamais dans la mémoire des hommes, puisqu'ils furent à-la-fois grands et sensibles, et qu'ils ne dûrent qu'à la vertu et qu'aux charmes de l'amitié, leur bonheur, leur gloire et leur réputation. Delphine écoutoit tous ces récits avec une extrême attention ; insensiblement elle prenoit un attachement véritable pour madame Steinhausse ; elle commençoit à sentir le prix de ses conseils, elle la prioit même de lui en donner ; elle lui obéissoit sans efforts, elle avoit un vrai desir de lui plaire, et elle éprouvoit la satisfaction la plus vive quand elle en recevoit quelques marques d'approbation.

Cependant Henriette, et par conséquent Delphine, voyoit approcher avec un grand plaisir, le jour où l'on devoit faire l'opération des cataractes à la vieille paysanne ; le riche vigneron, nommé Simon, plus amoureux que jamais d'Agathe, étoit venu prier Henriette et madame Steinhausse de protéger son amour. Le refus d'Agathe, qui prouvoit si bien toute son affection pour sa grand'mère, l'avoit rendue encore plus intéressante et plus chère aux yeux de Simon. Madame Steinhausse avoit parlé à Agathe, et cette dernière avoit avoué *qu'elle estimoit beaucoup M. Simon....*

Mais pourtant j'espère, interrompit Pulchérie, qu'elle ne consentira pas à l'épouser si sa grand'mère ne recouvre pas la vue? *Vous espérez*, dit madame de Clémire; la jugez-vous d'après votre coeur?.... Oh! non, maman, reprit Pulchérie, car j'aurois dit: *Je suis certaine.* A ces mots la baronne d'Elby tendit une main à Pulchérie, qui se leva et courut embrasser *sa bonne maman*, et ensuite sa mère.

Au bout d'un moment de silence, madame de Clémire poursuivant son récit: Agathe, dit-elle, promit positivement d'épouser Simon, si le docteur rendoit la vue à sa grand'mère, à condition que le vigneron consentiroit à loger la vieille paysanne. Simon prit avec plaisir cet engagement, et, rempli de tendresse pour la jeune fille, flottant entre l'espérance et la crainte, il attendoit, avec autant d'émotion et d'inquiétude que d'impatience, le jour fixé pour l'opération.

Ce jour intéressant arriva enfin; Delphine demanda et obtint la permission d'être témoin de l'opération; à midi Henriette fut chercher la bonne femme, et la conduisit dans le cabinet du docteur. La vieille paysanne, pénétrée de reconnoissance pour sa jeune protectrice, la remercioit dans les termes les plus touchans, et lui serrant affectueusement la main, elle disoit

que si Dieu lui rendoit la vue, elle auroit presqu'autant de plaisir à regarder Henriette, qu'elle en éprouveroit en revoyant Agathe. Le docteur fit faire silence; la bonne femme se plaça dans un fauteuil; elle desira que sa petite-fille et Henriette fussent à ses côtés. Simon, le jeune vigneron, pâle et tremblant, étoit debout contre une table. Agathe, se cachant le visage avec son tablier, afin de ne pas voir l'opération, tenoit une des mains de sa grand'mère, qu'elle baignoit de ses larmes. Madame Steinhausse et Delphine, assises à quelques pas de distance, vis-à-vis d'elles, contemploient ce tableau avec attendrissement. Le docteur commence l'opération; la bonne femme la soutint avec courage.... Tout-à-coup le docteur dit: *C'est fait.* Au même moment la paysanne s'écrie: Bon Dieu! je ne suis plus aveugle!.... Agathe! ma fille, je te vois! et mademoiselle Henriette, où est-elle? Agathe, fondant en larmes, se jette dans ses bras. Henriette, transportée, accourt pour l'embrasser; le vigneron vient tomber aux genoux d'Agathe, en disant: *Elle est à moi....* A ce touchant spectacle, Delphine, hors d'elle-même, se lève, se précipite vers Henriette, et ne peut exprimer que par des pleurs, les doux sentimens de tendresse qui remplissent son ame.....

Ah! je suis sûr, interrompit César en pleu-

rant, que pour le coup voilà Delphine devenue tout aussi bonne qu'Henriette. Vous ne vous trompez pas, reprit madame de Clémire : Delphine connut enfin que la naissance, les diamans, les bijoux, ne sauroient nous rendre heureux, et que la bonté seule peut assurer le bonheur de la vie. Témoin de la satisfaction si pure qu'éprouvoit Henriette, et de la vive reconnoissance que la vieille paysanne, Agathe et Simon lui témoignoient, lisant dans les yeux du docteur et de madame Steinhausse, combien ils jouissoient de la félicité d'avoir une fille si digne de leur tendresse, Delphine envioit le sort d'Henriette, et en même temps, elle sentoit au fond de son cœur, s'affermir et s'augmenter encore l'amitié qu'elle avoit pour elle. Après ces premiers momens de trouble et d'attendrissement, le docteur demanda à la vieille paysanne qu'elle fixât le jour du mariage de sa petite-fille; et il fut décidé que Simon épouseroit Agathe sous trois semaines. Le docteur et madame Steinhausse se chargèrent du trousseau d'Agathe, et Henriette demanda la permission de lui offrir une belle pièce de percale que sa mère lui avoit donnée la veille. Delphine tout le reste du jour n'entendit répéter que l'éloge d'Henriette; la vieille paysanne l'appeloit sa *bonne protectrice*. En remerciant le docteur, elle ajoutoit tou-

jours : *Mais c'est à mademoiselle Henriette que je dois mon bonheur; c'est elle qui m'a fait venir; c'est elle qui m'a fait recevoir dans cette maison : elle s'informe de ceux qui sont dans la peine, elle les découvre, elle les envoie chercher, elle les rend heureux....* Agathe, pendant ces discours, baisoit les mains d'Henriette. Simon n'osoit parler, mais il levoit les yeux au ciel ; ses regards exprimoient sa vive reconnoissance : tous les domestiques bénissoient leur jeune maîtresse, et contoient d'elle mille autres traits de bienfaisance. Madame Steinhausse et le docteur se félicitoient mutuellement d'avoir une fille si charmante. Henriette recevoit ces douces louanges avec autant de modestie que d'attendrissement, et elle les rapportoit toutes à sa mère ; elle lui disoit : Sans vous, sans vos tendres soins, je ne jouirois pas du bonheur que je goûte. Ah ! maman, achevez de me corriger de tous les défauts qui me restent, afin que je sois plus digne de vous, et que je puisse vous rendre plus heureuse encore !....

Delphine n'écoutoit point sans fruit de tels discours ; et le soir, quand elle se trouva dans son étable tête-à-tête avec madame Steinhausse, elle se mit sur ses genoux, et la regardant tendrement : Ah ! madame, lui dit-elle, comment avez-vous pu me supporter jusqu'ici, moi si

différente d'Henriette ! Que vous avez dû me trouver haïssable ! C'est beaucoup, de sentir ses torts, reprit madame Steinhausse ; d'ailleurs, depuis quelque temps vous vous conduisez infiniment mieux ; chacun remarque en vous un changement en bien très-frappant. Hélas! interrompit Delphine, combien je suis loin de ressembler à l'aimable Henriette ! Hier encore, ne me suis-je pas impatientée deux ou trois fois de manière à vous faire hausser les épaules ? Aujourd'hui même, n'ai-je pas brusqué Marianne, et voulu faire gronder Catau ? A propos de Catau, ai-je jamais pensé à lui demander pardon du soufflet que j'eus le malheur de lui donner en arrivant ici ? Pauvre Catau ! Est-il possible que j'aie pu lui donner un soufflet ! elle qui est si bonne !.... Ah ! madame, appelez-la, je vous en prie : je veux qu'elle sache combien je me repens. A ces mots madame Steinhausse appela Catau, qui vint sur-le-champ. Delphine s'approchant d'elle, les mains jointes, pria madame Steinhausse de lui servir d'interprète, et fit les excuses les plus franches et les plus touchantes, que madame Steinhausse traduisoit à mesure en allemand. Delphine finit son discours, en disant avec une grace ravissante : Enfin, ma bonne Catau, si vous me pardonnez, permettez-moi de baiser la joue que j'ai eu l'indignité de frap-

per. Catau attendrie, par respect n'osoit s'avancer; mais Delphine se jeta à son cou, et l'embrassa de toute son ame, et avec un grand plaisir, car elle sentoit que cette action en réparoit une bien mauvaise. Catau sortit en s'essuyant les yeux qu'elle avoit remplis de larmes, et en disant en allemand que Delphine étoit *une charmante petite demoiselle*. Après le départ de la servante, Delphine fit ouvrir une armoire, et en tira une jolie pièce de mousseline : voilà, dit-elle, un présent que je destine à Catau. Et pourquoi, demanda madame Steinhausse, ne le lui avez-vous pas donné sur-le-champ? Ah! je n'avois garde, répondit Delphine; elle auroit pensé que je voulois par-là payer le soufflet qu'elle a reçu. Ce présent alors, au lieu de lui faire plaisir, auroit dû l'offenser. Ce n'est pas, je crois, avec de l'argent qu'on peut réparer un mauvais traitement; Catau m'auroit-elle pardonné de bon cœur, si j'eusse eu l'air de vouloir acheter mon pardon? Vous avez bien raison, dit madame Steinhausse : voilà de la délicatesse; conservez ces sentimens; ils feront paroître votre générosité plus noble, et ils donneront à tous vos procédés un charme inexprimable.

Comme madame Steinhausse achevoit ces paroles, on vint annoncer un courrier de la part de Mélite. Il apportoit une lettre à Delphine,

dans laquelle Mélite engageoit sa fille à lui demander librement tout ce qu'elle pouvoit desirer, et à lui mander quels étoient les joujoux qui lui feroient le plus de plaisir. Après avoir lu cette lettre, Delphine soupira, et priant madame Steinhausse d'écrire pour elle à Mélite, elle lui dicta la lettre suivante :

« Je vous remercie, ma chère maman, de » toutes vos bontés; mais je n'aime plus du tout » les joujoux; je vais vous dire, puisque vous » me l'ordonnez, ce qui me feroit plaisir dans » ce moment. Il y a ici une vieille paysanne bien » bonne et bien pauvre; il est vrai que sa petite-» fille épouse un riche vigneron; mais comme » c'est le mari qui aura l'argent, peut-être qu'il » n'en donnera pas à la grand'mère autant que » la fille le voudroit, du moins je crains cela; et » pourtant je desirerois que la vieille femme ne » manquât de rien. Je l'aime, non-seulement » parce qu'elle est bonne, mais aussi parce qu'elle » est mère; je sens bien que je donnerai toujours » de meilleur cœur à une mère qu'à une autre. » Madame Steinhausse dit qu'une pension de » 50 écus feroit le bonheur de la vieille pay-» sanne; ainsi, ma chère maman, je vous prie » de m'envoyer, au lieu des joujoux que vous » m'offrez, une pension de 50 écus, que je don-» nerai tout de suite à la bonne grand'mère. Je

» serois bien aise de lui donner encore une pièce
» de toile de coton, afin qu'elle eût un habit
» neuf pour la noce de sa fille. Bonsoir, ma chère
» maman ; ma santé se fortifie tous les jours.
» Madame Steinhausse a mille bontés pour moi,
» et je me trouverois tout-à-fait heureuse, si je
» n'étois pas privée du bonheur de voir ma
» chère maman ; du moins son portrait ne quitte
» pas mon bras, chaque jour je le baise en lui
» disant *bonjour* et *bonsoir*, et alors, sur-tout,
» j'ai le cœur bien serré en pensant que je suis
» à cinq lieues de maman ; sans cela je serois
» enchantée d'être ici, d'autant plus que cette
» campagne est charmante ; et puis on dit qu'il
» y aura bien des cerises cette année. A propos,
» maman, voulez-vous bien dire à ma bonne
» que je lui élève un sansonnet, quoiqu'elle ait
» mandé à madame Steinhausse qu'elle étoit sûre
» que j'avois déjà *pincé mademoiselle Stein-*
» *hausse plus de vingt fois.* Il y avoit cela dans
» sa lettre ; cela m'a fait de la peine, car si
» vous saviez, maman, à quel point il faudroit
» être méchante pour pincer Henriette !.... Au
» reste, j'espère que je ne pincerai plus per-
» sonne de ma vie. Adieu, ma chère et tendre
» maman : votre enfant vous embrasse de toute
» son ame.

» DELPHINE ».

Le surlendemain Delphine reçut de sa mère une réponse charmante, et, au lieu d'une pension de cinquante écus pour la bonne femme, Mélite envoyoit un contrat de trois cents livres; et elle n'oublioit pas l'habit neuf pour le jour du mariage. Delphine, transportée de joie, porta sur-le-champ son présent à la vieille paysanne, que ce bienfait acheva de rendre parfaitement heureuse. Sa reconnoissance et celle d'Agathe, les louanges de madame Steinhausse, les tendres caresses d'Henriette, firent goûter à Delphine une satisfaction dont jusqu'à ce moment elle n'avoit eu qu'une imparfaite idée; car pour connoître l'étendue d'un bonheur si pur, il faut en avoir joui. Le soir Delphine demanda à madame Steinhausse combien *Mélite avoit dépensé d'argent* pour faire ce contrat de trois cents livres. Mille écus à-peu-près, répondit madame Steinhausse, parce que cette rente n'est que viagère. Comment, reprit Delphine, on peut, avec mille écus, assurer de quoi vivre à une personne qui n'a rien !.... Mille écus! C'est précisément ce que mon pompon de diamans a coûté!.... Eh bien! mademoiselle, dit madame Steinhausse, ce pompon vous fait-il grand plaisir? Oh! point du tout, repartit Delphine: j'aime cent fois mieux une rose; et quand je songe qu'avec mille écus, on peut tirer pour

jamais de la misère un infortuné sans ressource, je ne conçois plus qu'on ait la folie d'acheter des diamans ; et je déteste ce vilain pompon si cher, si lourd, et si incommode à porter.

Deux jours après cet entretien, Agathe épousa Simon. Les noces se firent dans la maison de madame Steinhausse ; on dressa des tables dans le verger, sous de beaux ombrages formés par de grands noyers dispersés sans symétrie, sur un charmant gazon émaillé de serpolet, de marguerites et de violettes ; une trentaine de paysans des environs s'établirent autour des tables, et madame Steinhausse fit les honneurs de celle des nouveaux mariés. Après le dîner, on dansa sur la verdure jusqu'au soir ; et Delphine, partageant la gaîté commune, disoit à madame Steinhausse : Les bals de Paris ne m'ont jamais véritablement amusée ; mais qu'à présent ils me paroîtront ennuyeux ! Il est certain, répondit madame Steinhausse, que les vrais plaisirs ne se trouvent qu'à la campagne ; et quand on les a goûtés, tous ceux que la ville peut offrir paroissent aussi insipides qu'ils sont fatigans et tumultueux.

Delphine, au mois de juillet, trouva la campagne bien plus belle encore ; elle faisoit de longues promenades dans les champs, et quelquefois elle se promenoit au clair de la lune

avec madame Steinhausse et Henriette. D'ailleurs, ayant pris le goût de l'occupation, elle n'éprouvoit pas un seul instant d'ennui; elle lisoit, elle écrivoit, elle travailloit, elle apprenoit d'Henriette à dessiner des fleurs, à dessécher des plantes dont elle se faisoit dire les noms et les propriétés; elle employoit en bonnes actions l'argent que Mélite lui envoyoit tous les mois pour ses menus plaisirs. Adorée de tout ce qui l'entouroit, satisfaite d'elle-même, chaque jour sembloit ajouter à son bonheur; on ne voyoit plus sur son visage cette langueur et cet air d'abattement qui en avoient altéré les charmes pendant si long-temps; ses yeux étoient animés et brillans, elle avoit toute la fraîcheur de la jeunesse; et sachant également bien marcher, courir et sauter, elle avoit, en quatre mois, acquis plus de grace et de légéreté que tous les maîtres de danse de Paris n'auroient pu lui en donner.

Au commencement du mois d'août, le docteur lui déclara qu'elle pouvoit quitter son étable, et au même instant on la conduisit dans une jolie petite chambre qu'on avoit préparée exprès pour elle. Delphine sentit une joie très-vive en se voyant établie dans un appartement agréable et commode; sa fenêtre donnoit sur la vallée, la beauté de la vue, la propreté du plan-

cher et des meubles l'enchantoient. Expliquez-moi donc, disoit-elle à madame Steinhausse, pourquoi ce petit logement me paroît si charmant, et pourquoi je me déplaisois tant dans celui que j'occupois à Paris, quoiqu'il fût cependant beaucoup plus grand et beaucoup plus beau que celui-ci? — Premièrement, répondit madame Steinhausse, votre chambre à Paris donnoit sur un vilain petit jardin bien triste, et entouré de hautes murailles; d'ailleurs, quand vous êtes venue ici, vous ne connoissiez que de faux plaisirs, c'est-à-dire, tous ceux que la vanité, la magnificence et le grand monde peuvent procurer: comme ils ne sont qu'imaginaires, on s'en lasse facilement; aussi en étiez-vous déjà dégoûtée; et n'ayant pas d'idée des véritables, vous périssiez d'ennui: telle étoit votre situation. Vous aviez vécu dans une trop grande abondance pour pouvoir apprécier les commodités et les agrémens qu'une honnête aisance peut répandre sur la vie; vous ne jouissiez de rien, parce qu'on ne vous laissoit rien à desirer. Les choses les plus agréables deviennent insipides, ennuyeuses même, si l'on n'a pas la raison d'en user sobrement; je vais vous en donner un exemple. Vous aimez beaucoup les fleurs; je vous ai vu trouver un grand plaisir à chercher de la violette: pourquoi ce goût particulier pour

cette dernière fleur, goût qui vous est commun avec toutes les jeunes personnes ? C'est que la violette est cachée sous les feuilles, c'est qu'elle est moins commune que le thym, c'est qu'il faut la chercher ; si elle étoit répandue dans les champs avec une extrême profusion, si vous en trouviez à chaque pas, vous cesseriez de l'aimer, vous n'en feriez pas plus de cas que du gazon. Les productions de l'art sont sans doute au-dessous de celles de la nature ; il est donc encore plus facile de s'en lasser : cependant elles ont leur agrément ; elles peuvent procurer des plaisirs : mais seulement aux personnes modérées. Si vous remplissez votre appartement et votre maison de porcelaine, vous serez bientôt dégoûtée des porcelaines. Si vous allez tous les jours aux spectacles, vous n'y trouverez que de l'ennui. Si vous restez trop long-temps à table, si vous mangez des ragoûts trop recherchés, vous mangerez sans appétit, et par conséquent sans plaisir. Il en est ainsi de toutes les choses dont on abuse : dès qu'on veut satisfaire pleinement ses goûts, on les éteint ; souvenez-vous donc que l'excès des superfluités, loin de contribuer au bonheur, le détruit totalement. Songez encore que le luxe n'éblouit que les sots, et ne produit pas une seule vraie jouissance ; rien n'est plus incommode que la magnificence. Des girandoles

de diamans arrachent les oreilles; une robe d'or assomme, écorche les mains; des bijoux et des ajustemens précieux imposent mille sujétions, car on est très-fâché de déchirer un beau parement de point, ou de casser une superbe boîte: si vous aviez eu hier un tablier garni de dentelles, vous n'eussiez point cueilli tant de roses sauvages à travers ces buissons d'épine où vous laissâtes la moitié de votre robe, et vous ne seriez pas revenue si gaîe et si contente de votre promenade. La magnificence n'est pas moins gênante dans les meubles : pour moi, j'aimerois mieux cent fois habiter à jamais l'étable que vous quittez, que ces brillans appartemens où l'on est obligé de marcher et de s'asseoir avec précaution, dans la crainte ou de casser un panneau de glace, ou d'écailler une superbe dorure, ou de renverser une table à thé couverte de porcelaines: que je plains les gens qui se rendent ainsi les esclaves de leurs richesses! La vanité qui les égare, pourroit, mieux entendue, leur enseigner les vrais moyens d'obtenir la considération qu'ils desirent; au lieu d'étaler tout ce faste, que ne font-ils de bonnes actions! — Sans doute, interrompit Delphine, ils se feroient estimer généralement; mais d'ailleurs, est-il possible de ne pas trouver un grand plaisir à faire du bien? existeroit-il une ame assez cruelle pour

être insensible au bonheur des autres? — Cette inhumaine dureté, reprit madame Steinhausse, n'est pas dans la nature; mais en se livrant à toutes ses fantaisies, en dépensant tout son argent en vaines superfluités, on se rétrécit l'esprit, on s'endurcit l'ame, enfin l'on finit par se corrompre. Ah! s'écria Delphine, quelle que soit ma fortune un jour, jamais elle ne me corrompra; je serai modérée, je me souviendrai de l'ennui que j'éprouvois au milieu d'une extrême abondance; je me souviendrai qu'il m'a fallu passer quatre mois dans une étable pour être en état de sentir le prix d'une partie des choses dont j'étois excédée; et sur-tout je n'oublierai point qu'il existe des infortunés, et que le bonheur de les soulager est le plus grand qu'on puisse goûter dans la vie.

Cet entretien finit par les plus tendres remercîmens de Delphine à madame Steinhausse; cette dernière avoit en effet des droits éternels à la reconnoissance de Delphine, puisqu'elle lui avoit appris à raisonner, à penser, à sentir. Delphine resta encore deux mois chez le docteur, et acheva d'y perfectionner son caractère, et d'y fortifier sa santé. Enfin, vers le commencement du mois d'octobre, elle jouit du bonheur de revoir sa mère. Mélite la reçut avec transport dans ses bras; elle pouvoit à peine la reconnoître,

Delphine étoit prodigieusement grandie; en même temps elle avoit pris de l'embonpoint, et les couleurs les plus vives. Mélite, au comble de ses vœux, la regardoit, la serroit contre son sein, l'embrassoit, vouloit parler, et ne pouvoit exprimer l'excès de sa joie que par des pleurs. Madame Steinhausse, pendant un instant, jouit en silence d'un si doux spectacle; enfin, prenant la parole : Vous me l'avez donnée mourante, dit-elle; je vous la rends, madame, dans toute la force de la plus brillante santé; et, ce qui vaut mieux encore, je vous la rends bonne, douce, égale, sensible, raisonnable et digne de faire votre bonheur. Cependant elle est si jeune et si peu formée, qu'à moins de certains ménagemens, on pourroit craindre encore pour elle des rechutes; si vous voulez les prévenir, voici le régime qu'elle doit suivre; il n'est pas rigoureux, mais il est nécessaire.... — Elle le suivra, interrompit Mélite; donnez, madame, continua-t-elle en prenant le papier que lui présentoit madame Steinhausse; à ces mots ouvrant ce papier, elle y lut tout haut ce qui suit :

Ordonnance du docteur Steinhausse pour mademoiselle Delphine.

« ELLE passera six mois de l'année à la cam-
» pagne; étant à Paris elle ira très-rarement

» aux spectacles ; elle fera beaucoup d'exercice à
» pied, même en hiver ; elle ne mangera jamais
» que du pain à son déjeûner et à son goûter,
» excepté dans le temps des fruits ; elle ne portera que des habits simples, parce que ceux-là
» seuls sont commodes et légers.

» Pour la préserver de l'ennui, on lui donnera
» des livres instructifs et amusans, et l'on ne
» souffrira pas qu'elle soit un moment oisive ; et
» si elle éprouvoit, par hasard, quelques mouvemens de tristesse, il faudroit lui rappeler
» l'histoire de la grand'mère d'Agathe, et le
» bien qu'elle a fait à cette vieille femme ; en
» suivant cette méthode et ce régime, mademoiselle Delphine conservera sûrement sa santé,
» sa gaîté, et le bonheur dont elle jouit ».

Mélite approuva fort ce régime, elle promit de le suivre exactement, et témoigna la plus vive reconnoissance à madame Steinhausse : l'année d'ensuite elle acheta une maison dans la vallée de Montmorenci, dans le voisinage de celle de madame Steinhausse. Delphine conserva toute sa vie pour cette dernière, l'attachement qu'elle lui devoit, et la plus tendre amitié pour l'aimable Henriette. Elle devint une personne charmante, elle acquit de l'instruction et des talens : bonne, raisonnable, bienfaisante, elle étoit admirée et chérie de tout ce qui l'approchoit ; sa

mère lui choisit un mari digne d'elle, dont elle fit le bonheur, et qui la rendit parfaitement heureuse.

A ces mots madame de Clémire cessant de parler: Eh quoi! s'écria Pulchérie, l'histoire est finie!... Ah! quel dommage!... — Si Mélite, reprit Caroline, eût eu autant de raison que madame Steinhausse, Delphine n'auroit jamais été paresseuse, capricieuse et méchante; ah! combien une bonne mère est utile!....

En prononçant ces dernières paroles, Caroline baisa tendrement la main de sa mère. Maman, dit Pulchérie, je n'ai pas voulu vous interrompre dans un endroit intéressant de l'histoire; mais j'ai une question à vous faire: qu'est-ce que le mal aux yeux qui s'appelle *cataractes?* — C'est une maladie qui prive de la vue, quand elle se forme sur les deux yeux (6). En achevant ces paroles, madame de Clémire se leva; il étoit plus tard qu'à l'ordinaire; mais les enfans avoient trouvé la veillée bien courte; ils furent se coucher à regret, et ne rêvèrent toute la nuit qu'à Delphine.

Le jour suivant Morel dit à César qu'il avoit fait le calcul de ce que coûteroit tout ce qu'il falloit acheter pour faire le cabinet vitré destiné aux papillons, et que cette dépense monteroit à sept ou huit louis. Ce seroit un plaisir

bien cher, dit César! on peut s'amuser à meilleur marché; et je vais tâcher de détourner mes sœurs de cette fantaisie. En effet, il fut au moment même dans la chambre de ses sœurs: Je viens, leur dit-il, vous offrir une occasion de prouver à maman qu'elle n'a pas perdu sa peine en nous contant l'histoire de Delphine.... — Comment donc, mon frère?.... — Oui, que nous avons profité des discours de madame Steinhausse: vous souvenez-vous qu'elle dit qu'il ne faut pas se livrer à toutes ses fantaisies?... — Oh oui, je m'en souviens.... — Eh bien! notre chambre vitrée coûteroit huit louis.... — Huit louis!.... — Tout autant.... Avec cette somme on pourroit faire quelque bonne action..... — Peut-on faire une pension avec huit louis?.... — Cette pension ne donneroit pas de quoi vivre, mais ces huit louis pourroient soulager une pauvre famille.... — Allons, mon frère, nous renonçons à la chambre vitrée.... Si j'avois su cela pourtant, je ne me serois pas donné tant de peines pour apprendre à faire du filet.... — Bon, nous aurons tant d'autres amusemens!.... Nous ferons comme Henriette: nous dessécherons des fleurs, des plantes; nous apprendrons la botanique, l'agriculture.... — Nous demanderons à maman de l'argent pour faire de bonnes actions.... — Maman n'est pas aussi riche que

Mélite, elle n'est ici que par économie, elle ne peut pas faire de pensions ; mais vous savez comme elle est charitable pour les pauvres.... — Il faudra nous charger de découvrir quelque vieille bonne femme bien à plaindre ; si nous en pouvions trouver une aveugle, quelle joie !.... nous ferions venir un chirurgien d'Autun, pour lui faire l'opération des cataractes.... — Sûrement ; mais il faut aussi que nous soyons bien raisonnables, que nos amusemens ne coûtent rien ; car maman ne seroit pas en état de nous donner en même temps de l'argent pour nos fantaisies et pour des cataractes.... — Cela est vrai, on ne peut pas tout avoir....

Après ce petit conseil les enfans furent chez madame de Clémire, et lui firent part de la résolution qu'ils avoient prise. Madame de Clémire les embrassa et loua la bonté de leurs cœurs : conservez de tels sentimens, mes chers enfans, leur dit-elle ; ils assureront votre bonheur et le mien ; et pour vous récompenser dès à présent, je vous promets de vous procurer l'occasion de dépenser comme vous le souhaitez, les huit louis qu'auroit coûté la chambre vitrée. Ah ! maman, reprit Pulchérie, ajoutez à cela de nous promettre encore une histoire chaque soir, au lieu de *temps en temps*, comme vous

aviez dit d'abord. Eh bien! je m'y engage, répondit madame de Clémire, à condition que vous ne me donnerez point de sujet de mécontentement; car l'enfant qui, dans la journée, n'aura pas été raisonnable, sera le soir privé de la veillée. — Ah! que cela est rigoureux, ma chère maman! — Mais votre frère et votre sœur ne s'en plaignent pas.... — Maman, j'ai plus à craindre qu'eux: je suis la plus jeune, et par conséquent la moins raisonnable.... — Aussi je n'exige pas autant de vous.... — Cela est vrai, maman, reprit Pulchérie: vous êtes la justice même; mais je n'en crains pas moins d'aller quelquefois me coucher sans veillée.

Ce même matin, César alla se promener dans la campagne avec l'abbé; étant arrivés auprès d'une chaumière, ils virent un petit paysan qui en battoit un autre infiniment plus grand et plus âgé que lui; l'aîné de ces enfans se contentoit d'éviter les coups, et n'en portoit aucun. César s'approcha de ce dernier: Est-ce là votre frère, lui dit-il, qui vous bat de la sorte?.... — Non, monsieur, répondit le paysan; c'est un de nos voisins.... — Il est bien méchant! reprit César; et pourquoi, lorsqu'il vous bat ainsi, ne le lui rendez-vous pas?.... — Mais, monsieur, repartit le paysan, je ne peux pas: je suis le plus

fort (*a*). A ces mots César regarda l'abbé, et lui dit tout bas : Voilà un généreux petit enfant : il faut nous informer si sa famille est pauvre.... Quel âge avez-vous ? demanda l'abbé au paysan. — Huit ans, monsieur. — Commment vous nommez-vous ? — Augustin, pour vous servir. — Avez-vous père et mère ?.... — Oui, Dieu merci, et puis mon petit frère Colas, qui n'a que cinq ans. Tenez, voilà not' maison là tout proche devant vous. Ah ! monsieur l'abbé, dit César, entrons dans cette chaumière. L'abbé y consentit, et le petit Augustin conduisit César dans sa cabane. L'abbé s'entretint avec Madeleine, la mère d'Augustin, qui lui fit le plus touchant éloge de cet enfant, qui, disoit-elle, ne lui avoit jamais causé un moment de chagrin, et qui étoit si docile et si appliqué, que M. le curé lui donnoit des soins particuliers, et avoit pris la peine de lui apprendre lui-même à lire. En effet, cet enfant parloit étonnamment bien pour le fils d'un paysan ; il avoit d'ailleurs une physionomie intéressante, qui prévenoit en sa faveur. Madeleine conta plusieurs traits charmans de lui ; elle parla beaucoup de l'amitié

(*a*) L'auteur de cet ouvrage a joui du plaisir d'entendre faire cette réponse. L'enfant avoit alors huit ans : il en a vingt-quatre aujourd'hui.

qu'il avoit pour son petit frère Colas, quoique, ajouta-t-elle, Colas ne fût souvent qu'un espiègle.

Après cette conversation, César fit promettre à Augustin de venir le voir au château; ensuite il sortit de la chaumière, et continua sa promenade. Quand l'abbé se trouva seul avec lui: Avez-vous bien senti, lui dit-il, toute la sublimité du mot de cet enfant au sujet du petit paysan qui le battoit? *Je ne peux pas le lui rendre*, vous a-t-il répondu; *je suis le plus fort*.... Oui, sûrement, répondit César, j'ai bien compris cela; il avoit pitié de la foiblesse de ce méchant petit garçon. Justement, reprit l'abbé; et en faveur de cette foiblesse, il excusoit l'emportement et l'arrogance.... Augustin, dit César, est comme turc, le grand chien de basse-cour, qui se laisse mordre avec tant de douceur, par la petite chienne de maman..... Cette générosité, repartit l'abbé, est une vertu si naturelle, qu'on la trouve chez les nations les moins policées, et quelquefois même parmi les classes les plus méprisables. On lit dans l'Histoire générale des voyages (*a*), qu'au Malabar on est plus en sûreté sous la simple escorte d'un seul enfant naïre (*b*), que sous celle des plus redou-

(*a*) Abrégée par M. de la Harpe, tome v, page 130.

(*b*) La tribu des naïres est celle des nobles.

tables guerriers de la même tribu, parce que les voleurs du pays n'attaquent jamais que les voyageurs qu'ils rencontrent armés, et qu'ils ont au contraire un respect inviolable pour la foiblesse et l'enfance. Jugez donc, d'après tous ces exemples, combien est vil et dégradé l'homme privé d'une vertu si naturelle, qu'un enfant sans éducation, des animaux, des brigands même la possèdent. C'est avec raison qu'on regarde comme un monstre celui qui abuse de sa force en opprimant le foible; car en effet, on doit le regarder comme un assassin.... — Un assassin!.... — Mais, je vous le demande, si un homme armé d'une épée, se battoit contre un autre homme qui n'auroit qu'une canne pour se défendre, ne seroit-il pas un assassin?.... — Sans doute: il faut se battre à armes égales. — Eh bien! si je me battois à coups de poing avec vous, la partie seroit-elle égale? — Oh non : votre coup de poing vaudroit mieux que le mien. — Vous ne pourriez me blesser, et moi je pourrois facilement vous tuer; en me battant avec vous je serois donc un assassin, puisque j'emploierois toute ma force contre un être infiniment plus foible que moi?.... — Oh! cela est clair. — Et que penseriez-vous d'une personne riche et en faveur à la cour, et qui par son rang en imposant à quelques gens obscurs, profiteroit de

cette espèce de supériorité pour opprimer ces derniers?... — Je pense que cette personne seroit presqu'aussi lâche et aussi cruelle que celle qui battroit quelqu'un hors d'état de se défendre. — Quand vous ne serez plus un enfant, si vous traitez durement les gens qui dépendront de vous, votre femme, vos enfans, vos domestiques, vous ferez donc une lâcheté?.... — Assurément : je sens bien que dès qu'on a pour soi la force ou l'autorité, l'on manque de générosité, d'humanité, si l'on n'est pas doux, patient et indulgent. — Quand on commande, il faut donc n'ordonner que des choses justes, il faut donc rendre heureux ceux qui nous sont soumis, ou bien l'on n'est qu'un tyran; et rien n'est plus méprisable et plus lâche qu'un tyran.

Tout en causant ainsi, l'abbé et son élève arrivèrent au château au moment où l'on alloit se mettre à table. Ils y trouvèrent un gentilhomme du voisinage qu'ils ne connoissoient pas, et que madame de Clémire avoit retenu à dîner. Cet homme, nommé M. de la Palinière, âgé d'environ cinquante-cinq ans, étoit fort laid, il avoit d'ailleurs une grosse verrue sur le nez, des sourcils très-épais, et une perruque ronde et noire placée de manière qu'elle lui enveloppoit le visage à-peu-près comme un bonnet de nuit, et lui cachoit presqu'entièrement le front; en

outre il bégayoit beaucoup, et il étoit excessivement distrait. Cette figure avoit tellement frappé Pulchérie, qu'elle ne pouvoit en détourner les yeux; M. de la Palinière ne disoit pas un mot qu'elle n'eût envie de rire; cependant la crainte de déplaire à sa mère la forçoit à se contraindre, et tout le temps du dîner elle se conduisit assez bien.

En sortant de table, l'abbé ayant déjà découvert que M. de la Palinière jouoit aux échecs, lui proposa de faire sa partie; l'abbé qui croyoit être un joueur de la seconde force, laissa entendre au provincial qu'il étoit de la première; et, en conséquence, M. de la Palinière, avec beaucoup de modestie, demanda la tour. La baronne et madame de Clémire s'établirent à l'autre extrémité du salon, pour travailler à de la tapisserie, et Pulchérie s'assit à côté de l'abbé, afin d'être en face de M. de la Palinière, et de le considérer tout à son aise. La partie d'échecs commence: les deux joueurs paroissoient également attentifs, ils gardoient l'un et l'autre le plus profond silence, quand tout-à coup M. de la Palinière, de l'air du monde le plus tranquille, renverse et brouille toutes les pièces. L'abbé se mit à rire, croyant que c'étoit une distraction. Que faites-vous donc? s'écria-t-il. Vous vous êtes trompé, répondit M. de la Pa-

linière : c'est moi qui suis en état de vous donner la tour ; recommençons. A ces mots l'abbé parut un peu surpris, et Pulchérie fit un grand éclat de rire.

En effet, on fait une nouvelle partie ; l'abbé est forcé de recevoir l'avantage qu'avoit accepté M. de la Palinière, et ce dernier le fait mat en dix coups. L'abbé confondu répéta plusieurs fois que son adversaire étoit de la première force, et M. de la Palinière soutint qu'il n'étoit pas de la seconde.

Pendant ce débat, Pulchérie rioit malicieusement, en répétant que *M. l'abbé ne jouoit donc pas aussi bien qu'il l'avoit toujours cru ;* remarque qu'elle accompagna de quelques moqueries très-impertinentes. Madame de Clémire, faisant toujours de la tapisserie, parut n'avoir pas remarqué tout ce qui s'étoit passé ; mais quand M. de la Palinière fut parti, Pulchérie s'approcha du métier de sa mère, et au bout d'un moment, elle demanda à la baronne si elle conteroit le soir une histoire bien longue ? Que vous importe, dit la baronne, puisque vous ne l'entendrez pas ? — Comment, ma bonne maman ?.... — Une petite fille moqueuse et impertinente n'est pas digne d'être admise à nos veillées.... — Mais, ma bonne maman, qu'ai-je donc fait ?.... Ecoutez-moi, Pulchérie, dit ma-

dame de Clémire : si je cherchois à contrarier, à piquer une personne qui seroit mon égale, aurois-je un bon procédé? Non sûrement: je serois, dans ce cas, impolie et malhonnête; on auroit le droit de penser que j'ai un mauvais caractère, et que je manque d'esprit. Si je voulois embarrasser et fâcher une personne au-dessus de moi, une personne faite pour m'inspirer du respect par son âge et son expérience, je serois alors encore plus coupable, et absolument inexcusable. A présent, dites-moi, devez-vous du respect à l'ami de votre père et de votre mère, à l'homme qui se consacre entièrement à l'éducation de votre frère? Non-seulement M. l'abbé doit vous inspirer du respect, mais si vous avez un bon cœur, vous avez sûrement beaucoup d'attachement pour lui.... Oui, maman, reprit Pulchérie en pleurant, je respecte M. l'abbé, et je l'aime.... Cependant, continua madame de Clémire, vous venez de vous moquer de lui, et vous avez fait tout ce qui dépendoit de vous pour le fâcher. Quand il seroit vrai qu'il eût la prétention de jouer parfaitement aux échecs, et que cette prétention ne fût pas fondée, devriez-vous chercher à faire remarquer ce petit ridicule? Avec un bon cœur peut-on s'amuser des travers des autres? Avec du bon sens peut-on montrer tant de malignité?.... sur-tout lors-

qu'elle a pour objet une personne que nous devons aimer ! Oh ! maman, s'écria Pulchérie en fondant en larmes, j'ai ri mal-à-propos, je le vois à présent, mais sans malignité.... En effet, maman, ajouta Caroline attendrie, j'étois présente, et je crois que ma sœur n'avoit pas le projet de fâcher M. l'abbé.... Est-il bien vrai, interrompit madame de Clémire en regardant fixement Caroline, est-il bien vrai, ma fille, que vous pensiez cela ? A ces mots Caroline rougit, baissa les yeux, et ne répondit rien ; et vous, Pulchérie, continua madame de Clémire, êtes-vous bien sûre d'avoir *ri sans malignité ?* L'embarras que vous supposiez à M. l'abbé ne vous a point divertie ? Vous ne lui avez rien dit avec le projet de le piquer ?.... Examinez-vous bien, et répondez-moi.... — Maman.... je ne suis pas capable de mentir.... — J'en suis persuadée.... — Maman !.... — Eh bien.... — Je ne mérite plus de rester aux veillées.... — Mais vous méritez toujours ma tendresse, reprit madame de Clémire en l'embrassant, puisque vous êtes sincère.... — Maman, ma chère maman, suis-je bannie pour toujours de la veillée ?.... — Non ; pour huit jours seulement.... — Ah, Dieu !.... Mais du moins, maman, me pardonnez-vous ?.... — Oui, car je suis sûre que le tort que vous avez eu ne venoit point de votre cœur.... — Oui,

maman ; c'étoit seulement faute de réflexion....
— Je le crois, et le repentir que vous témoignez me fait espérer que vous ne retomberez jamais dans une semblable faute. A présent, poursuivit madame de Clémire, approchez, Caroline : j'ai aussi un reproche à vous faire ; pour excuser votre sœur, vous venez tout-à-l'heure de parler contre votre conscience.... — Maman.... je l'avoue.... mais.... — Le motif qui vous a fait trahir la vérité mérite sans doute de l'indulgence ; cependant rien ne peut nous autoriser à mentir. Pour obliger votre sœur, vous seroit-il permis de ne pas exécuter un ordre que je vous aurois donné, en vous disant : Si vous y manquez, vous m'offenserez mortellement ? — Oh ! non, certainement, maman. — Eh bien ! vous avez fait bien pis que me désobéir : vous avez désobéi à Dieu.... — O ciel !.... Mais cela est vrai : les commandemens de Dieu défendent le mensonge ! — D'ailleurs, soyez bien sûre que jamais le mensonge ne peut être véritablement utile : tôt ou tard il se découvre, et déshonore celui qui l'emploie ; tandis que la vérité, en obtenant l'estime, en attirant la confiance, nous sert même dans les occasions où l'on pourroit naturellement croire qu'elle devroit être dangereuse et nuisible. Cette réflexion si juste, dit la baronne, me rappelle un trait d'histoire très-

intéressant. Oh! ma bonne maman, interrompit Pulchérie, si vous le dites à la veillée, je ne le saurai pas!.... Allons, reprit la baronne, je veux bien le conter dans cet instant.

A ces mots, Pulchérie sauta au col de sa grand'mère, qui la retint sur ses genoux; César et Caroline s'approchèrent, et la baronne reprenant la parole : Le trait que vous desirez savoir, dit-elle, se trouve dans l'histoire des Arabes (*a*). Hégiage, célèbre guerrier arabe, mais d'un caractère cruel et féroce, avoit condamné plusieurs prisonniers de guerre à la mort; l'un d'eux ayant obtenu d'Hégiage un moment d'audience, lui tint ce discours : « Vous devriez, » seigneur, m'accorder ma grace, car un jour » Abdarrahman ayant prononcé des imprécations contre vous, je lui représentai qu'il avoit » tort; et dès cet instant j'ai toujours été brouillé » avec lui ». Hégiage lui ayant demandé s'il avoit quelque témoin de ce fait, l'officier nomma un prisonnier près de subir la mort ainsi que lui. Le général fit avancer ce dernier, et après l'avoir interrogé, il accorda la grace que l'autre sollicitoit; ensuite il demanda à celui qui avoit servi de témoin, s'il avoit aussi pris sa défense contre Abdarrahman. Celui-ci, continuant de

(*a*) Par M. l'abbé de Marigny, tome II.

rendre hommage à la vérité, eut le courage de répondre qu'il n'avoit pas cru devoir le faire. Hégiage, malgré sa férocité, fut vivement frappé de tant de franchise et de grandeur d'ame. Eh bien ! reprit-il après un moment de silence, si je vous accordois la vie et la liberté, seriez-vous encore mon ennemi ? Non, seigneur, répondit le prisonnier. « Il suffit, dit Hégiage : je compte » entièrement sur cette simple parole ; vous » m'avez trop prouvé l'horreur que vous cause » le mensonge, pour que je puisse douter de vos » promesses. Conservez cette vie qui vous est » moins chère que l'honneur et que la vérité, » et recevez la liberté comme la juste récom- » pense due à tant de vertu ».

Vous voyez, mes enfans, continua la baronne, que la vérité, ainsi que l'a dit votre mère, nous sert même dans les circonstances où il semble qu'elle pourroit nous être funeste. N'auriez-vous pas cru que dans cette occasion, elle eût dû redoubler la fureur d'un homme impérieux et sanguinaire ? Cependant elle est si belle et si touchante, qu'au lieu d'irriter un tyran, elle l'adoucit et le désarma. Et puis, dit Pulchérie, quand une fois on a prouvé qu'on est bien vrai, on n'a pas besoin d'affirmer ce qu'on dit. — Sans doute, les protestations sont inutiles ; un simple *oui* persuade mieux que tous

les sermens que pourroit faire une personne dont la sincérité ne seroit pas bien reconnue. Vous vous rappelez à ce sujet, sans doute, la glorieuse preuve d'estime que Xénocrate reçut des Athéniens (*a*). Je vous ai lu ce trait. Enfin on ne peut posséder cette précieuse qualité sans être véritablement vertueux : aussi tous les grands hommes ont-ils été particulièrement recommandables par leur amour pour la vérité; entr'autres Xénocrate, cet illustre philosophe, et Epaminondas, ce héros si vertueux, et qui avoit pour règle constante de ne *mentir jamais, même en riant* (*b*).

Cette conversation fut interrompue par l'abbé, qui entra dans le salon, en demandant à madame de Clémire si elle vouloit voir le petit Augustin, qui venoit d'arriver avec sa mère. Madame de Clémire, à laquelle César avoit conté l'histoire de sa promenade, répondit qu'elle seroit charmée de faire connoissance avec Augustin; et un moment après il parut avec Madeleine, qui offrit à madame de Clémire un petit panier rempli d'œufs frais. Augustin fut bien caressé de toute la famille. Madame de Clémire

(*a*) *Voyez* Annales de la Vertu, tome 1er. *Cet ouvrage se trouve chez le même libraire.*

(*b*) Discours sur l'Histoire universelle de M. Bossuet.

avoit déjà pris des informations sur la situation de Madeleine; et sachant qu'elle étoit pauvre, et que son mari étoit à peine convalescent d'une grande maladie, elle lui donna volontiers, à la sollicitation de César, quatre louis, moitié de la somme réservée pour une bonne action; et elle engagea Augustin à venir jouer tous les jours avec César. Augustin demanda la permission d'amener quelquefois avec lui son petit frère Colas, parce que, disoit-il, *Colas s'ennuieroit tout seul à la maison.* On loua l'amitié d'Augustin pour son frère, et la demande fut accordée.

Cependant le soir approchoit, et César et Caroline, voyant la peine extrême qu'éprouvoit leur sœur d'être privée de la veillée, résolurent, l'un et l'autre, de supplier leur grand'mère de ne point conter l'histoire durant les huit jours de la pénitence de Pulchérie; ils aimèrent mieux différer un plaisir qu'ils desiroient vivement, que de le goûter sans leur sœur. La baronne les approuva, et il fut décidé que tout le monde se passeroit de la veillée pendant huit jours.

Dans cet espace de temps, madame de Clémire causant un soir avec ses enfans, Caroline lui dit: Maman, vous nous avez défendu toute epèce de conversation avec les domestiques, parce qu'ils manquent d'éducation; et cepen-

dant vous nous permettez de causer avec plusieurs paysans, et vous-même vous paroissez prendre beaucoup de plaisir à vous entretenir avec le bonhomme Philippe, la vieille mère Monique et Madeleine. Cela est vrai, répondit madame de Clémire, et je vais vous expliquer cette apparente contradiction. Les domestiques n'ont point d'éducation; cependant, l'habitude d'entendre parler leurs maîtres, rend leur langage moins grossièrement mauvais que celui des paysans; mais dans un autre genre, ce langage n'en est pas moins défectueux; car le vice principal que les gens délicats y trouvent, tient beaucoup plus à la bassesse des expressions, à la puérilité des idées, qu'aux mots. En écoutant parler des paysans, je ne crains pas que vous preniez l'habitude de dire, *j'allions, je venions, j'ons, &c.* ces manières de s'exprimer sont trop différentes des vôtres pour que vous puissiez les adopter; tandis qu'au contraire, il seroit possible à votre âge que vous ne fussiez pas frappés du mauvais langage des domestiques, et que, par conséquent, vous l'imitassiez sans vous en appercevoir. D'ailleurs, les domestiques ont en général des défauts et des vices que leur donne presqu'inévitablement l'état servile qu'ils ont choisi. Si l'homme qui n'a point d'éducation n'est pas laborieux, s'il mène une vie oisive,

s'il est fainéant et désœuvré, il est bien difficile qu'il soit vertueux. Un laquais, loin d'être occupé toute la journée par son service, passe les trois-quarts du jour à ne rien faire; n'ayant aucune ressource en lui-même, ne sachant ni lire ni causer, il s'enivre, il joue; ses mœurs se corrompent, et bientôt il perd toute sa probité: voilà où conduisent l'ignorance, le désœuvrement et l'ennui; au lieu qu'un paysan, toujours occupé, toujours actif, vivant loin des villes et des mauvais exemples, conserve des goûts simples, des mœurs pures, et les vertus naturelles dont nous avons tous le germe au fond du cœur. Sans doute, j'aime à m'entretenir avec des paysans; leur simplicité, leur naturel m'intéresse et m'attache; leurs expressions sont souvent comiques, mais jamais basses. Leur tour d'esprit original et singulier me rappelle les graces naïves et piquantes de nos vieux auteurs français; surtout nos bons paysans bourguignons, qui ont conservé dans leur langage une si grande quantité de mots gaulois: enfin j'aime à les voir, à les contempler, parce qu'ils sont laborieux et vertueux; j'aime à les entendre, parce qu'ils sont vrais, et qu'ils n'emploient jamais la plus légère exagération. L'autre jour, quand le bonhomme Philippe en voyant courir Caroline, s'écrioit: *O qu'alle est donc gente!* mon amour-

propre de mère étoit bien plus satisfait que si j'eusse entendu dire à Paris, cette phrase qu'on y prodigue tant : *elle est ravissante.* Au reste, mes enfans, continua madame de Clémire, songez que je ne vous parle qu'en général, et que dans toutes ces espèces de jugemens il faut admettre plusieurs exceptions. On peut trouver quelques paysans vicieux, et l'on peut rencontrer quelques domestiques vertueux : vous en avez la preuve en Morel, le laquais de César. D'ailleurs la chère bonne maman nous contera dans quelques jours une histoire touchante, qui vous prouvera mieux encore qu'il n'est point d'état dans lequel on ne puisse trouver des vertus sublimes. — Maman, vous la savez donc cette touchante histoire ? — Oui, et même nous en tenons les détails d'un de nos amis qui en a connu particulièrement les héros. Oh ! que j'ai envie de la savoir, cette histoire !.... — Et moi aussi !.... Et moi aussi !.... — Dans quatre jours vous aurez cette satisfaction. — Ah ! quatre jours ! c'est bien long !

Enfin ces quatre mortels jours s'écoulèrent : avec quel plaisir on vit naître le jour *de la veillée ;* avec quelle joie on vit arriver la nuit !.... A huit heures un quart toute la famille avoit soupé ; chacun prend ses places, et la baronne conte l'histoire suivante :

Le Chaudronnier, ou la reconnoissance réciproque.

Le roi d'Angleterre, Jacques II, fut contraint d'abandonner son royaume; il vint se réfugier en France, et Louis XIV lui donna un asyle à Saint-Germain. Quelques sujets fidèles avoient suivi le roi Jacques, et s'établirent à Saint-Germain. Madame de Varonne, dont je vais vous conter l'histoire, étoit d'une de ces familles irlandaises; tout le temps de la vie de son mari elle vécut dans une honnête aisance; mais devenue veuve, et se trouvant sans protection, sans parens, elle n'eut pas le crédit d'obtenir de la cour une partie de la pension qui avoit fait subsister son mari. Cependant elle écrivit aux ministres, elle envoya plusieurs placets; on lui répondit *qu'on mettroit sa demande sous les yeux du roi :* elle prit des espérances qu'elle conserva près de deux ans. Enfin, ayant renouvelé ses demandes, elle reçut un refus positif et si formel, qu'il ne lui fut plus possible de s'aveugler sur son sort. Sa situation étoit déplorable; depuis deux ans elle avoit été obligée de vendre successivement pour vivre, son argenterie et une partie de ses meubles; il ne lui restoit aucune espèce de ressources. Son goût pour la solitude, sa piété et sa mauvaise santé l'avoient

toujours tenue éloignée de la société ; et particulièrement depuis la mort de son mari, elle avoit entièrement cessé de voir du monde. Elle se trouvoit donc sans appui, sans amis, sans espérance, dénuée de tout, plongée dans la plus affreuse misère, et, pour comble de maux, elle avoit cinquante ans, et une santé languissante et délabrée. Dans cette extrémité elle eut recours au véritable dispensateur des consolations et des graces, à celui qui pouvoit changer son sort, ou lui donner le courage d'en supporter patiemment la rigueur ; elle se jeta à genoux, elle pria Dieu avec confiance ; et bientôt fortifiée, élevée au-dessus d'elle-même, elle sentit que le calme renaissoit dans son ame ; elle envisagea d'un œil ferme tout ce que son état avoit d'affreux. Eh bien ! dit-elle, puisqu'il faut toujours nécessairement la perdre, cette existence fragile, qu'importe qu'elle soit anéantie par le dernier terme de la misère, ou par une maladie ? Qu'importe de mourir sous un dais ou sur de la paille ? Ma mort en sera-t-elle plus douloureuse, parce que je n'aurai rien à regretter sur la terre ? Non, sans doute ; au contraire, je n'aurai besoin ni d'exhortations ni de courage ; je n'aurai point de sacrifice à faire : abandonnée de l'univers entier, je ne penserai qu'à celui qui régit l'univers ; je le verrai prêt à me recevoir,

à me récompenser, et j'attendrai la mort comme le plus précieux de ses bienfaits....

Ah! quel courage, interrompit Caroline! est-il possible de mourir sans regretter un peu la vie?.... Songez, ma fille, dit la baronne, que madame de Varonne n'avoit point d'enfans, et qu'elle n'avoit plus ni père ni mari, ajouta madame de Clémire : d'ailleurs, reprit la baronne, la religion peut donner cette sublime résignation, et je vous ai déjà dit que madame de Varonne avoit la piété la plus vraie (7) et la plus solide; mais reprenons le fil de son histoire.

Comme elle réfléchissoit sur sa destinée, Ambroise, son laquais, entra dans sa chambre. Il est nécessaire de vous faire connoître cet Ambroise, ainsi je vais vous le dépeindre. Ambroise avoit alors quarante ans, et depuis vingt années servoit madame de Varonne : il ne savoit ni lire ni écrire; il étoit naturellement brusque, taciturne, grondeur; il avoit toujours eu l'air de mépriser ses camarades et de bouder ses maîtres; sa mine constamment refrognée, et son ton rempli d'humeur rendoit son service peu agréable. Cependant son exactitude, sa bonne conduite, et sa parfaite fidélité l'avoient fait regarder dans tous les temps comme un excellent sujet et un domestique précieux; mais on ne lui connoissoit que des qualités essentielles, et il possédoit

des vertus sublimes; et sous un extérieur si grossier, il cachoit l'ame la plus sensible et la plus élevée.

Madame de Varonne, quelque temps après la mort de son mari, avoit renvoyé les gens de ce dernier, et n'avoit gardé qu'une cuisinière, une servante et Ambroise. Enfin le temps étoit venu où il falloit encore congédier ces trois domestiques. Ambroise, comme je vous le disois, entra dans sa chambre : on étoit en hiver; il tenoit une bûche, et alloit la mettre au feu, lorsque madame de Varonne lui dit : Ecoutez, Ambroise, il faut que je vous parle. Le ton ému avec lequel madame de Varonne prononça ces mots, frappa Ambroise; il pose vîte sa bûche sur le plancher, il se relève, regarde sa maîtresse, en disant : Mon Dieu! madame, qu'est-ce qu'il y a? — Ambroise, savez-vous ce que je dois à la cuisinière? — Vous ne lui devez rien, madame, ni à moi, ni à Marie. Vous avez payé le mois hier.... — Ah! tant mieux : je ne m'en souvenois pas.... Eh bien! Ambroise, il faut que vous disiez à la cuisinière et à Marie que je n'ai plus besoin de leurs services.... Et vous-même, mon cher Ambroise, il faut que vous cherchiez une autre condition. — Une autre condition!.... Qu'est-ce que c'est que ça!.... Non : je mourrai en vous servant. Non, madame, je

ne vous quitterai point, quéque chose qu'y arrive.... — Ambroise, vous ne connoissez pas ma situation. — Madame, vous ne connoissez pas Ambroise.... Eh bien! si on vous retranche tant de votre pension que vous n'ayez pas le moyen de payer vos gens, renvoyez les autres, à la bonne heure; mais moi, je ne mérite pas que vous me chassiez avec eux. Je n'ai point l'ame mercenaire, madame.... — Mais, Ambroise, je suis ruinée, totalement ruinée. J'ai vendu tout ce que je possédois, et on m'ôte ma pension.... — On vous ôte votre pension!.... Ça n'est pas vrai, ça ne se peut pas. — Rien n'est plus certain cependant. — Ah! bon Dieu!... — Il faut respecter, adorer les décrets de la Providence, et s'y soumettre sans murmure. Ambroise, j'éprouve une grande consolation dans mon malheur: c'est de me sentir parfaitement résignée. Hélas! tant d'autres êtres sur la terre, tant de familles vertueuses se trouvent dans la situation où je suis!.... Moi, du moins, je n'ai point d'enfans; je souffrirai seule: c'est peu souffrir.... Non, non, s'écria Ambroise d'une voix entrecoupée, non, vous ne souffrirez pas. J'ai des bras, je sais travailler.... Ah! mon cher Ambroise, interrompit madame de Varonne attendrie, je n'ai jamais douté de votre attachement.... Je n'en abuserai point. Voici

seulement ce que j'en attends; c'est que vous alliez me louer une petite chambre à un cinquième étage. J'ai encore quelqu'argent qui pourra me suffire pour deux ou trois mois. Je travaillerai, je ferai du filet. Cherchez-moi dans Saint-Germain quelques pratiques : voilà tout ce que je vous demande, et tout ce que vous pourrez faire pour moi. Pendant ce discours, Ambroise debout vis-à-vis sa maîtresse, la considéroit en silence; et, lorsqu'elle eut fini de parler, il tomba à ses pieds. Ah! ma respectable maîtresse, s'écria-t-il, recevez le serment du pauvre Ambroise, qui s'engage à vous servir jusqu'à la fin de sa vie!.... et de meilleur cœur, avec plus de respect et plus d'obéissance que je n'ai jamais fait. Il y a vingt ans que vous me nourrissez, que vous m'habillez, que vous me faites vivre, et que vous me rendez la vie heureuse. J'ai bien souvent mésusé de votre bonté et de votre patience. Ah! madame, pardonnez-moi toutes les fautes que mon mauvais caractère m'a fait commettre envers vous. Je les réparerai, soyez-en sûre; je ne demande au bon Dieu des jours que pour cela. En achevant ces mots, Ambroise, baigné de larmes, se releva et sortit précipitamment, sans attendre de réponse.

Vous jugez facilement de quelle vive et profonde reconnoissance cet entretien dut pénétrer

le cœur de madame de Varonne : elle éprouvoit qu'il n'est point de maux dont ce sentiment si doux ne puisse diminuer l'amertume. Au bout de quelques minutes, Ambroise revint ; il tenoit un petit sac de peau, et le posant sur la cheminée : Grace à Dieu, dit-il, grace à vous, madame, et à défunt monsieur, il y a là-dedans trente louis. Cet argent vient de vous, il vous appartient.... — Ambroise ! le fruit de vos épargnes durant vingt ans, ô ciel !.... — Quand vous aviez de l'argent, vous m'en donniez. Quand vous n'en avez plus, je vous le rends. L'argent n'est bon qu'à cela. Je sais bien que cette petite somme ne peut pas tirer madame d'embarras ; mais voici comme je compte m'arranger. Il faut que madame se souvienne que je suis le fils d'un chaudronnier, et que je n'ai pas oublié mon premier métier ; car, dans mes momens perdus, et quelquefois quand madame me donnoit la permission de sortir, j'allois chez Nicault, un de mes pays, qui est chaudronnier, et par amusement, je lui demandois de l'ouvrage. Eh bien ! à présent je travaillerai sérieusement, et avec quel courage !.... Ah ! c'en est trop, s'écria madame de Varonne ; Ambroise, vertueux Ambroise, dans quel état indigne de vous le sort vous a-t-il placé !.... J'en suis content, reprit Ambroise, si madame peut s'accoutumer à son changement

de situation. — Ambroise, votre attachement doit me consoler de tout. Mais comment supporterai-je de vous voir souffrir pour moi.... — Souffrir en travaillant! et quand ce travail vous sera utile! Non, madame: pour moi je serai très-heureux. Dès demain je me mets à l'ouvrage. Nicault, qui est un brave homme, ne m'en laissera pas manquer. Il est accrédité dans Saint-Germain; il a justement besoin d'un bon compagnon: je suis fort, je ferai bien l'ouvrage de deux, et tout ira bien. Madame de Varonne ne trouvant plus d'expressions capables de peindre ce qu'elle éprouvoit, levoit les yeux au ciel, et ne répondoit que par ses pleurs.

Cependant le lendemain la cuisinière et la servante furent congédiées. Ambroise loua dans Saint-Germain une petite chambre bien propre et bien claire, à un troisième étage, et il la meubla du peu de meubles qui restoient à sa maîtresse. Il y conduisit madame de Varonne. Elle y trouva un bon lit, un grand fauteuil bien commode, une petite table avec une écritoire et du papier, au-dessus de laquelle ses livres étoient rangés sur cinq ou six planches, et une grande armoire qui contenoit son linge, ses robes, et une provision de fil pour travailler, un couvert d'argent, car Ambroise ne vouloit pas qu'elle mangeât dans de l'étain, et la bourse de peau

qui renfermoit les trente louis. Dans un coin de la chambre, derrière un rideau, étoit cachée la petite vaisselle de terre qui devoit faire la cuisine de madame de Varonne. Voilà, dit Ambroise, tout ce que j'ai pu trouver de mieux pour le prix que madame vouloit mettre à son loyer. Il n'y a qu'une chambre; mais la servante couchera sur un matelas qui est là roulé sous le lit de madame.... Comment! la servante, interrompit madame de Varonne. — Pardi, madame peut-elle se passer d'une servante pour faire son pot-au-feu, ses commissions, pour la déshabiller?.... — Mais, mon cher Ambroise!.... — Oh! cette servante-là ne vous coûtera pas cher: c'est un enfant de treize ans; vous ne lui donnerez point de gages, et elle vivra des restes de madame. Pour ce qui est de moi, j'ai fait mon arrangement avec Nicault. Je lui ai dit que j'avois été compris dans la réforme que madame a été forcée de faire; je lui ai dit que j'étois dans le besoin, et que je ne demandois pas mieux que de travailler. Nicault, qui est riche, et qui est un brave homme et mon pays, me couchera chez lui: c'est à deux pas d'ici; il me nourrira, et me donnera vingt sols par jour. La vie est à bon marché à Saint-Germain: ainsi avec vingt sols par jour madame pourra vivre tout doucement, d'autant qu'elle a quelques provisions, et

un peu d'argent comptant. Je n'ai pas voulu dire tout cela devant la petite Susanne, votre nouvelle servante. A présent je vais vous la chercher. En achevant ces paroles, Ambroise sortit, et revint un moment après, en tenant par la main une jolie petite fille, qu'il présenta à madame de Varonne, en disant : Voilà la jeune fille dont j'ai eu l'honneur de parler à madame. Son père et sa mère sont pauvres, mais laborieux ; ils ont six enfans, et madame fera une très-bonne action en prenant celle-ci à son service. Après ce préambule, Ambroise, d'un ton sévère, exhorta Susanne à se bien conduire ; ensuite il prit congé de madame de Varonne, et s'en fut chez son ami Nicault.

Qui pourroit rendre compte de tout ce qui se passoit au fond de l'ame de madame de Varonne !.... Non-seulement de tels procédés la pénétroient de reconnoissance et d'admiration, mais le changement subit qu'elle remarquoit dans les manières et dans l'humeur d'Ambroise, ne l'étonnoit pas moins ; cet homme qu'elle avoit toujours vu si brusque, si grossier, ne paroissoit plus être le même homme ; depuis qu'il étoit devenu son bienfaiteur, il n'étoit pas reconnoissable : il joignoit les égards aux procédés, la délicatesse à l'héroïsme, et son cœur lui avoit appris en un moment tout ce qu'on doit

de ménagement et de respect aux infortunés. Il sentoit combien sont sacrées les obligations que nous imposent nos propres bienfaits; il sentoit qu'on n'est pas véritablement généreux si l'on humilie, ou seulement si l'on embarrasse le malheureux que l'on secourt. Le lendemain du jour où madame de Varonne prit possession de son nouveau domicile, elle ne vit pas Ambroise dans le cours de la journée, parce qu'il travailloit; mais il vint le soir un moment. Il pria madame de Varonne de donner une commission à Susanne, et quand il se trouva seul avec sa maîtresse, il tira de sa poche vingt sols enveloppés dans du papier, et les posant sur la table: *Voilà,* dit-il, *ma journée.* Alors, sans attendre de réponse, il fut rappeler Susanne, et retourna chez Nicault. Après un semblable emploi de sa journée, que le sommeil doit être paisible, et que le réveil doit être doux! Par ce que nous éprouvons en faisant une bonne action, jugeons de la satisfaction inexprimable que peut procurer une action héroïque.

Ambroise, fidèle aux devoirs sublimes qu'il s'étoit imposés, venoit tous les jours faire une visite à madame de Varonne, et déposer chez elle le fruit des travaux de sa journée; il ne se réservoit, au bout de chaque mois, que l'argent nécessaire pour payer son blanchissage, et quel-

ques bouteilles de bière bues les fêtes et dimanches; encore ne retenoit-il pas cette légère somme, mais il la demandoit à madame de Varonne, et la recevoit comme un don. En vain madame de Varonne, sensiblement affligée de dépouiller ainsi le généreux Ambroise, vouloit lui persuader qu'elle pouvoit vivre en lui coûtant moins: Ambroise alors, ou ne l'écoutoit pas, ou paroissoit l'entendre avec tant de peine, qu'elle étoit bientôt forcée de se taire.

Dans l'espoir d'engager Ambroise à se procurer un peu plus d'aisance, madame de Varonne, de son côté, travailloit presque sans relâche, elle faisoit du filet; Susanne l'aidoit dans cette occupation, et alloit vendre son ouvrage; mais quand madame de Varonne exagéroit à Ambroise le profit qu'elle retiroit de ce petit commerce, il répondoit simplement *tant mieux*, et sur-le-champ il parloit d'autre chose. Le temps n'apporta nul changement dans sa conduite, et durant quatre ans entiers on ne le vit jamais se démentir un seul instant. Enfin le moment approchoit où madame de Varonne devoit ressentir le chagrin le plus cruel et le plus déchirant pour son cœur. Un soir qu'elle attendoit Ambroise comme à l'ordinaire, elle vit entrer dans sa chambre la servante de Nicault, qui vint lui dire qu'Ambroise étoit malade, et qu'il avoit

été forcé de se mettre au lit. A cette nouvelle, madame de Varonne pria la servante de la conduire sur-le-champ chez Nicault, et en même temps elle ordonna à Susanne d'aller chercher un médecin. Madame de Varonne, en arrivant chez Nicault, causa beaucoup de surprise à ce dernier, qui ne l'avoit jamais vue. Elle lui dit qu'elle vouloit aller dans la chambre d'Ambroise. Mais, madame, reprit Nicault, c'est impossible.... — Comment? — Il faut monter une échelle pour arriver à ce grenier.... — Une échelle!.... Ah! pauvre Ambroise!.... Allons, conduisez-moi.... — Mais, madame, encore une fois, vous risquerez de vous rompre le col; et puis vous ne pourrez vous tenir debout chez Ambroise : il est niché dans un si vilain trou! A ces mots madame de Varonne ne put retenir ses pleurs, et priant Nicault de la guider, il la mène au bas d'une petite échelle qu'elle eut bien de la peine à monter, et qui la conduisit dans le coin d'un triste grenier où elle trouva Ambroise couché sur une paillasse. Ah! mon cher Ambroise, s'écria-t-elle en le voyant, dans quel état je vous trouve! Et vous disiez que votre logement vous plaisoit, que vous étiez parfaitement bien!.... Ambroise n'étoit pas en état de répondre à madame de Varonne; depuis près d'une heure il n'avoit plus sa tête, et ma-

dame de Varonne s'en appercevant bientôt, se livra à la plus juste douleur. Enfin Susanne revint avec un médecin; ce dernier, en entrant dans le galetas d'Ambroise, fut étrangement surpris de voir auprès de la paillasse d'un pauvre garçon chaudronnier, une dame décemment mise, dont l'air noble annonçoit la naissance, et qui paroissoit accablée de désespoir. Il s'approcha du malade, l'examina attentivement, et dit qu'on l'avoit appelé trop tard : jugez de l'état de madame de Varonne, lorsqu'elle entendit prononcer ce funeste arrêt! Aussi, dit Nicault, c'est sa faute; à ce pauvre Ambroise : il y a plus de huit jours qu'il est malade et que je voulois l'empêcher de travailler; mais il alloit toujours son train. Il ne s'est alité que ce matin, encore avec bien de la peine. Pour entrer chez nous, il s'étoit chargé de plus d'ouvrage qu'il n'en pouvoit faire; il s'est tué à force de travailler. Chaque mot de ce discours étoit un trait mortel pour la malheureuse madame de Varonne. Elle s'avança vers le médecin, et, baignée de larmes, les mains jointes, elle le conjura de ne pas abandonner Ambroise. Le médecin avoit de l'humanité; d'ailleurs tout ce qu'il voyoit excitoit vivement sa curiosité : ainsi il s'engagea facilement à passer une partie de la nuit avec Ambroise. Madame de Varonne en-

voya chercher chez elle des matelas, des couvertures, du linge; elle voulut faire avec Susanne un lit pour Ambroise, et dans lequel le médecin et Nicault le posèrent doucement; ensuite madame de Varonne se jeta sur une escabelle de bois, et donna un libre cours à ses pleurs. Sur les quatre heures du matin, le médecin se retira, après avoir fait saigner le malade, en promettant de revenir à midi. Vous imaginez bien que madame de Varonne ne quitta pas Ambroise un moment; elle passa quarante-huit heures à son chevet sans recevoir du médecin la plus légère espérance; enfin, le troisième jour, le médecin dit qu'il croyoit appercevoir du mieux, et le soir même il déclara qu'il répondoit de la vie d'Ambroise.

La baronne en étoit là de son récit, lorsque madame de Clémire, craignant qu'un plus long discours ne la fatiguât, l'interrompit, quoiqu'il ne fût pas neuf heures et demie, et l'engagea à réserver le reste de son histoire pour le lendemain. Eh quoi! déjà, s'écria Caroline? il est encore de si bonne heure!.... Et vous ne remarquez pas, dit madame de Clémire, que depuis un quart-d'heure votre bonne-maman est enrouée, et qu'elle a toussé plusieurs fois?....— Maman!... — Un cœur sensible devroit rendre plus attentive; un cœur sensible inspire toujours la crainte

d'abuser de la bonté qu'on nous témoigne.... — Maman, je sens à présent tout mon tort. — Dans ce cas, je suis sûre que vous n'y retomberez plus, et qu'une autre fois vous n'hésiterez pas à sacrifier vos plaisirs à la reconnoissance, ou même à de simples égards de société. Après cette petite leçon on alla se coucher, et le lendemain la baronne continua son récit de cette manière :

Je ne vous peindrai point la joie, les transports de madame de Varonne en voyant Ambroise hors de danger : elle desiroit le veiller encore la nuit suivante ; mais Ambroise, qui avoit repris sa connoissance, ne voulut jamais y consentir. Elle retourna chez elle accablée de fatigues ; le médecin fut la voir le lendemain, et il lui témoigna tant d'intérêt, il lui avoit inspiré tant de reconnoissance pour tous les soins qu'il avoit prodigués à Ambroise, que madame de Varonne ne put se défendre de répondre à ses questions. Elle satisfit sa curiosité, et lui conta son histoire. Trois jours après cette confidence, le médecin, qui n'habitoit pas ordinairement Saint-Germain, fut obligé de retourner à Paris ; il partit précipitamment, laissant madame de Varonne en bonne santé, et Ambroise convalescent.

Cependant madame de Varonne se trouvoit dans une situation aussi pressante que malheu-

reuse; en huit jours elle avoit dépensé pour Ambroise le peu d'argent qu'elle possédoit : elle en avoit assez pour vivre quatre ou cinq jours; mais à cette époque Ambroise ne seroit pas encore en état de se remettre à l'ouvrage, et elle frémissoit en songeant que la nécessité le contraindroit à travailler, au risque de retomber malade. Ce fut alors qu'elle sentit l'horreur de sa situation; elle se reprocha amèrement d'avoir accepté les secours du généreux Ambroise. Sans moi, disoit-elle, il seroit heureux, son travail auroit pu lui procurer une honnête subsistance; son attachement pour moi lui a ravi sa tranquillité, son bonheur.... et va peut-être lui coûter la vie!.... et moi je mourrai sans m'acquitter.... M'acquitter!.... hélas, quand il me seroit possible de disposer à mon gré des événemens, pourrois-je m'acquitter jamais! Dieu seul la sauroit payer, cette dette sacrée! Dieu seul peut récompenser dignement une vertu si sublime!...

Un soir que madame de Varonne étoit profondément absorbée dans ces douloureuses réflexions, Susanne, tout essoufflée, entra dans sa chambre, en lui disant qu'une belle dame demandoit à la voir.... Elle se trompe sûrement, répondit madame de Varonne. Non, non, répondit Susanne: je l'ai vue la belle dame: elle a dit comme ça : *Madame de Varonne, qui de-*

meure ici chez M. Daviet, au troisième étage sur la cour : elle disoit cela de sa voiture, une voiture avec six beaux chevaux. Moi, j'étois sur le pas de la porte ; *Madame,* ai-je fait, *c'est ici.* La dame m'a répondu : *Voulez-vous bien aller dire à madame de Varonne que je lui demande en grace de m'accorder un moment d'entretien?* Là-dessus j'ai pris mes jambes à mon cou....
Comme Susanne achevoit ces mots, madame de Varonne entendit frapper doucement à la porte ; elle se leva avec une extrême émotion, et fut ouvrir, et elle vit entrer en effet une dame parfaitement belle, qui s'avança d'un air timide et attendri. Madame de Varonne renvoya Susanne. Lorsqu'elle se trouva seule avec l'inconnue, cette dernière prenant la parole : Je suis charmée, madame, lui dit-elle, de vous annoncer que le roi vient enfin d'être informé de votre situation, et que sa bonté le porte à réparer les injustices de la fortune envers vous.... Oh, Ambroise !.... s'écria madame de Varonne en joignant les mains, et les élevant vers le ciel avec toute l'expression de la joie et de la reconnoissance la plus vive.... A cette exclamation l'inconnue ne put retenir ses pleurs ; elle s'approcha de madame de Varonne, et lui prenant affectueusement les mains : Venez, madame, lui dit-elle, venez dans le nouveau logement qui vous

est préparé !.... Ah ! madame, interrompit madame de Varonne, comment pourrois-je vous exprimer ?.... Mais si j'osois.... je vous demanderois la permission.... Madame, j'ai un bienfaiteur : daignez souffrir qu'avant tout j'aille l'instruire.... Je vais vous laisser en liberté, reprit l'inconnue ; dans la crainte de vous gêner, je ne vous accompagnerai point à votre maison, j'irai de mon côté ; mais je vais vous conduire à votre voiture, qui vous attend à la porte.... — Ma voiture !.... — Oui, madame : ne perdons plus de temps, venez. En disant ces mots, l'inconnue donnant le bras à madame de Varonne, qui pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes, sortit avec elle, descendit l'escalier. Arrivée près de la porte, l'inconnue dit à un laquais qui l'attendoit : *Appelez les gens de madame de Varonne.* Cette dernière croyoit rêver. Son étonnement s'accrut encore en voyant un laquais vêtu de gris faire approcher une voiture simple et commode, et dire ensuite : *Voilà la voiture de madame.* Alors la dame inconnue faisant ouvrir la portière du carrosse, y fit entrer madame de Varonne, et la quitta pour aller rejoindre sa voiture. Le nouveau laquais de madame de Varonne lui demandant ses ordres, fut prié bien poliment, et avec une voix bien tremblante, de prendre le chemin de la maison de M. Nicault

le chaudronnier. Vous concevez bien, mes enfans, la vive émotion et le battement de cœur que la vue de cette maison dut causer à madame de Varonne!.... Elle tire le cordon; on arrête: elle ouvre elle-même la portière, et s'appuyant sur l'épaule de son laquais, elle entre dans la boutique de Nicault. Le premier objet qu'elle apperçoit, c'est Ambroise lui-même dans son habit d'ouvrier. Ambroise, à peine convalescent, mais qui, malgré sa foiblesse, avoit voulu essayer de se remettre à l'ouvrage.... Madame de Varonne, en le voyant travailler, éprouva un attendrissement d'une douceur inexprimable. Il travailloit pour elle, et elle alloit l'arracher pour jamais à ces travaux pénibles, à la misère, à la fatigue. Elle goûtoit dans toute sa pureté tout le bonheur que la reconnoissance la plus profonde et la mieux fondée peut procurer aux belles ames. O mon cher Ambroise! s'écria-t-elle avec transport, venez, suivez-moi... venez... quittez cet ouvrage; vous ne le reprendrez plus; votre sort est changé.... Venez, ne différez pas davantage. Ambroise, frappé d'étonnement, demande en vain des explications; en vain il veut du moins obtenir le temps nécessaire pour s'habiller et se revêtir de son habit des dimanches; madame de Varonne n'est en état ni de l'écouter, ni de lui répondre. Elle saisit son bras, elle

l'entraîne, sort avec lui, et le force de monter dans sa voiture. Alors son laquais dit: *Madame veut-elle aller dans sa nouvelle maison?* Madame de Varonne tressaillant à ces mots: Oui, répondit-elle, en regardant Ambroise, menez-nous dans *notre maison*.

Pendant le chemin, madame de Varonne instruisit Ambroise de la visite de la dame inconnue. Ambroise l'écoutoit avec une joie mêlée de crainte et de doutes; il osoit à peine compter sur un bonheur si extraordinaire et si inespéré. Enfin, la voiture s'arrête à la porte d'une jolie petite maison dans la forêt de Saint-Germain. Madame de Varonne et Ambroise descendent; ils entrent dans un salon dans lequel ils trouvent la dame inconnue qui les attendoit. Cette dernière s'avance vers madame de Varonne, et lui présentant un papier: Voilà, madame, lui dit-elle, ce que le roi a daigné me charger de vous remettre; c'est le brevet d'une pension de dix mille livres; et il vous laisse encore la liberté d'assurer la moitié de cette pension à la personne que vous voudrez désigner.... Ah! quel bienfait, s'écria madame de Varonne! La voilà, madame, cette personne; voilà l'homme vertueux et sublime, véritablement digne de votre protection et des graces de son souverain. A ces mots, Ambroise qui jusques-là s'étoit tenu caché

derrière sa maîtresse, sentit augmenter son embarras; il fit quelques pas en arrière d'un air honteux, en ôtant son bonnet; et, malgré l'excès de sa joie, il éprouvoit une confusion pénible en s'entendant louer de la sorte; d'ailleurs, il étoit assez fâché de paroître devant la dame, à cette première entrevue, sans perruque, avec son tablier de cuir et sa veste sale; et il regrettoit un peu son habit des dimanches.... L'inconnue s'approcha de lui : Arrêtez, Ambroise, lui dit-elle, arrêtez; laissez-moi vous regarder un moment.... Mon Dieu! madame, reprit Ambroise en baissant la tête et en tournant son bonnet, je n'ai rien fait que de bien naturel : il n'y a pas là de quoi s'étonner.... Ici madame de Varonne l'interrompit, pour détailler avec autant de chaleur que de rapidité, tout ce qu'elle devoit à Ambroise. Après ce récit, l'inconnue, vivement attendrie, soupira, et levant les yeux au ciel : Enfin, dit-elle, après avoir vu tant d'ingrats, je goûte donc le plaisir de découvrir deux cœurs véritablement sensibles et reconnoissans!.... Adieu, madame, continua-t-elle : cette maison et tous les meubles qu'elle contient vous appartiennent; et vous allez toucher, dans un moment, le premier quartier de votre pension. En achevant ces mots, l'inconnue fit quelques pas vers la porte. Madame de Varonne courut à elle, et

avec un visage baigné de larmes, se précipita à ses genoux. L'inconnue la releva, l'embrassa affectueusement et sortit. A peine l'inconnue étoit-elle sortie, que la porte se rouvrit; et madame de Varonne apperçut le médecin auquel Ambroise devoit la vie....

Ah! je m'en doutois, s'écria César, que c'étoit ce bon médecin qui avoit tout conté à la dame. Précisément, reprit la baronne, et madame de Varonne en le voyant, le devina facilement. Après lui avoir témoigné toute la reconnoissance dont elle étoit pénétrée, elle le questionna, et le médecin lui apprit que l'inconnue se nommoit madame de P***, qu'elle habitoit toujours Versailles, et qu'elle avoit beaucoup de crédit. Depuis dix ans, continua-t-il, je suis son médecin : je connoissois sa bienfaisance, j'étois certain de l'intéresser vivement, en lui contant votre histoire. En effet, aussi-tôt qu'elle en a su les détails, elle a fait l'acquisition de cette petite maison, et elle a obtenu du roi la pension dont elle vous a donné le brevet.

Comme le médecin achevoit ce récit, un laquais entra, et dit à madame de Varonne qu'elle étoit servie. Elle retint le médecin à souper, et s'appuyant sur le bras d'Ambroise, elle passa dans sa salle à manger. Alors elle invita Ambroise à s'asseoir à côté d'elle, et ce dernier s'en

défendant, en disant qu'il n'étoit pas fait pour se mettre à table avec elle : Eh quoi ! reprit-elle, mon bienfaiteur et mon ami n'est-il pas mon égal ? Le modeste, le généreux Ambroise obéit ; et madame de Varonne, placée entre lui et le médecin, goûta dans cette heureuse soirée, tous les plaisirs purs et délicieux que peuvent procurer à un cœur tendre, et la reconnoissance et le bonheur inexprimable de prouver toute l'étendue d'un sentiment si vertueux et si doux.

Vous jugez bien qu'Ambroise, le lendemain, grace à madame de Varonne, eut des habits convenables à sa nouvelle fortune, et que son appartement fut meublé et arrangé avec autant de recherches que de soins ; que madame de Varonne partagea toute sa vie avec lui tout ce qu'elle possédoit, et qu'enfin elle ne reçut et ne vit jamais d'argent, sans se rappeler avec un profond attendrissement, ce temps où le fidèle Ambroise lui apportoit ses vingt sols, en lui disant : *Voilà ma journée.*

Cette histoire, mes enfans, continua la baronne, prouve, comme nous vous le disions, qu'il n'est point de classes, point d'états où l'on ne puisse trouver des vertus héroïques : elle prouve encore que si nous entendions bien nos intérêts, nous serions toujours constamment vertueux. Il est bien rare qu'une belle action

reste secrète ; il est impossible qu'une conduite
sublime demeure ignorée et n'obtienne pas une
éclatante récompense. Ambroise, en se sacrifiant
pour sa maîtresse, n'avoit consulté que son
cœur ; mais supposons un moment qu'il n'eût
eu que de l'esprit et de l'ambition, il n'auroit pu
suivre un meilleur plan de conduite pour arriver
à la fortune. Voici la manière dont il eût rai-
sonné dans ce cas : « Je veux m'élever au-dessus
» de mon état ; comment m'y prendrai-je ? Je
» suis pauvre, obscur ; comment ferai-je pour
» attirer les regards et la bienveillance de ceux
» qui pourroient changer mon sort ? Quels sont
» les plus sûrs moyens de fixer l'attention des
» hommes, et de leur inspirer un vif intérêt ? Les
» talens ? Je n'en ai point. Mais quand j'en aurois
» même de supérieurs, je serois confondu avec
» tant d'autres ; d'ailleurs, si les talens peuvent
» plaire, éblouir, ils ne sauroient séduire qu'une
» très-petite classe ; peu de gens en connoissent
» le prix ; et la froide admiration qu'ils inspi-
» rent, ne vient jamais du cœur. Quel est donc
» le mérite qui intéresse universellement ? Ce
» charme irrésistible n'appartient qu'à la seule
» vertu ; mais, pour me faire distinguer, la pro-
» bité ne me suffira pas ; elle obtient l'estime,
» et non l'admiration.... Le sort m'offre une
» occasion d'atteindre le but que je me propose.

» Madame de Varonne est près de succomber » sous le poids de la misère : qu'elle me doive son » existence. Sa reconnoissance tôt ou tard trou- » vera bien les moyens de donner de l'éclat à » cette bonne action : en attendant, je la tairai ; » car si elle n'étoit divulguée que par moi, elle » perdroit tout son prix.... ».

Ah ! rien n'est plus vrai, interrompit César : ç'auroit été raisonner à merveille. L'intérêt personnel auroit pu seul conseiller à Ambroise tout ce que la vertu lui fit faire. Sans doute, ajouta madame de Clémire ; et ce rapport qui vous frappe existe pour tous les hommes et dans toutes les occasions de la vie. L'intérêt personnel, bien entendu, doit nous engager à être sincères, droits, équitables, généreux. Aussi un écrivain célèbre a dit (*a*) : *C'est par sottise qu'on est méchant ; c'est par sottise qu'on est fourbe ; et c'est par une sottise plus grande qu'on attache des idées de force et de grandeur au crime impudent ; des idées d'esprit et de talens, à la fraude et l'artifice.*

Comment ! maman, s'écria Caroline, il existe des gens qui trouvent de la grandeur dans le crime ? Malheureusement, répondit madame de

---

(*a*) M. Gaillard, Histoire de Charlemagne, tome 1, page 279.

Clémire, l'histoire vous en fournira plus d'une preuve. Presque tous les historiens prodiguent le surnom de grand à des hommes, à des souverains qui ne sont célèbres que par leurs injustices et leurs usurpations; aux conquérans, par exemple. — L'on peut donc devenir célèbre sans être vertueux? — Assurément; mais on sera malheureux et haï. Il suffit de faire des choses extraordinaires pour être célèbre; tandis qu'on n'obtient une célébrité desirable, c'est-à-dire, glorieuse, qu'en faisant des actions vertueuses. — J'entends et je comprends aussi que, faute de réfléchir, on puisse quelquefois admirer les conquérans, parce que leur courage fait excuser leur injustice. Mais, maman, comment peut-on regarder l'artifice comme une preuve d'esprit? — Il n'y a que les sots qui pensent ainsi; les sots forment une classe très-nombreuse : voilà pourquoi vous trouverez tant de gens qui ont adopté cette opinion. Ecoutez encore à ce sujet l'auteur que je vous citois tout-à-l'heure. Tout homme de mauvaise foi, dit-il (*a*), *est essentiellement mal-adroit, va directement contre son but, et il sera tôt ou tard, mais infailliblement, et par la nature des choses, la victime de ses artifices, parce qu'il n'en est point*

(*a*) Histoire de Charlemagne, tom. II, pag. 460.

qu'on puisse dérober entièrement aux regards, ou du moins aux soupçons, et qu'il n'en est pas qui n'irrite et ne révolte, dès qu'il est apperçu.
Cette citation termina la cinquième veillée du château. Madame de Clémire se leva, et chacun se retira, charmé de l'histoire de madame de Varonne, et de la vertu du bon Ambroise.

On étoit alors au vingt-cinq de février; le froid étoit excessif : cependant madame de Clémire avoit promis à César de faire avec lui une longue promenade le lendemain matin. César conjura sa mère de le mener au bois de Faulin. Madame de Clémire y consentit. Et comme Caroline et Pulchérie étoient enrhumées, elles ne furent point de cette partie. A dix heures précises madame de Clémire et son fils sortirent à pied, suivis d'une voiture; car la course étant de trois lieues, il falloit en faire la moitié en voiture, afin de ne pas retarder le dîner, qu'on servoit toujours à midi. Le froid n'avoit pas encore été aussi piquant de tout l'hiver. César s'en plaignit d'abord un peu; ensuite, au bout d'un quart-d'heure, il dit qu'il le trouvoit fort supportable. Cependant, reprit madame de Clémire, il est aussi rigoureux qu'au moment où nous sommes partis; mais vous y êtes accoutumé, et vous n'en souffrez plus. Il en est ainsi de tous les maux physiques; on s'accoutume à

tous ceux qu'on peut supporter sans mourir ; l'habitude familiarise avec les objets qui paroissent les plus effrayans, les plus dangereux ; elle fait plus encore : elle familiarise avec la douleur même, ou, pour mieux dire, elle en émousse, elle en détruit le sentiment. Il est très-salutaire de se pénétrer de cette vérité, afin de pouvoir envisager avec courage et tranquillité toutes les peines attachées à la condition humaine. Mais, interrompit César, il y a des personnes naturellement si délicates, qu'elles ne pourroient s'accoutumer à souffrir. Je me souviens, maman, de vous avoir entendu dire que madame de B...., après la perte de son procès, ne put jamais s'accoutumer à la pauvreté et au séjour de la campagne. Cela est vrai, répondit madame de Clémire ; mais cet exemple est rare : il faut ne le regarder que comme une exception : et cette exception n'a lieu que pour les personnes décidément lâches. Au reste, cette lâcheté n'est point dans la nature ; elle n'est jamais que l'effet de la corruption, causée par une mauvaise éducation. — Ainsi donc, maman, beaucoup de gens qui nous paroissent bien malheureux, ne le sont pas autant que nous le croyons. — C'est-à-dire, qu'ils souffrent moins que nous ne l'imaginons ; mais par-là même ils sont plus dignes de notre intérêt et de nos secours. L'infortuné qui se soumet

courageusement à son sort, et qui souffre sans se plaindre, est sans doute un être aussi respectable qu'intéressant. Ainsi il faudroit avoir une ame bien grossière et bien insensible, pour refuser de la pitié à l'homme malheureux qui, à force de souffrir, s'est endurci contre la douleur. Cette résignation vertueuse doit exciter notre admiration, et rendre notre compassion plus tendre et plus active. Enfin, il est d'ailleurs très-naturel de plaindre vivement des maux que l'on supporteroit soi-même facilement. Ce sentiment, qui a quelque chose de sublime, est commun à toutes les belles ames, et nous en voyons tous les jours mille preuves frappantes. Par exemple, je me regarde saigner, je tiens moi-même la lumière, ce qui est fort simple; et je ne puis, sans quelque peine, voir piquer une autre personne. J'ai vu votre père se casser le bras, se le faire remettre sans se plaindre; et je l'ai vu près de se trouver mal le jour où il fut témoin du même accident arrivé à Thibaut, le valet-de-chambre de votre oncle. Ah! je comprends bien cela, dit César : assurément je tombe, je me blesse, je me coupe sans aucun chagrin, et je ne puis voir couler le sang de qui que ce soit, sans ressentir une vraie douleur. Vous sentez donc, reprit madame de Clémire, qu'il n'est pas toujours naturel de se préférer aux autres,

et que l'homme constamment personnel (*a*) n'est qu'un être dégradé et corrompu.

Comme madame de Clémire achevoit ces mots, elle se trouva à l'entrée d'une vaste prairie couverte de neige, et traversée par un ruisseau gelé, sur lequel César eut envie de faire quelques glissades : il se mit ensuite à courir vers un petit bois qui bordoit un des côtés de la prairie. Il entra dans le taillis, et madame de Clémire le perdit de vue. Au bout d'un instant madame de Clémire voit reparoître César, qui s'écrie de toute sa force, en s'avançant vers elle: Ah ! venez, venez : peut-être ne sont-ils pas morts.... Que voulez-vous dire, demanda madame de Clémire, qu'avez-vous vu ?.... — Hélas ! deux pauvres petits enfans que le froid a saisis, et qui sont là couchés sans connoissance. A ces mots madame de Clémire double le pas. César, pénétré d'attendrissement et de pitié, la conduit auprès d'un buisson où l'on apperçoit les deux enfans couchés de manière qu'on ne pouvoit voir leur visage. Madame de Clémire approche : elle voit alors le plus grand des deux enfans déshabillé et nu en chemise, couché sur l'autre enfant. O ciel ! s'écria-t-elle, ce sont sans

(*a*) C'est-à-dire, qui rapporte tout à lui, qui n'est touché que de ce qui lui est propre.

doute deux frères, et l'aîné a eu la générosité de se dépouiller de tous ses habits pour en revêtir son frère! O charmant enfant!.... Pourvu que nous ne soyons pas arrivés trop tard!.... En disant ces paroles elle s'avance, en ordonnant à ses gens de prendre les deux petits paysans, et de les mettre dans sa voiture. César au moment même, défait sa redingotte, et la jette sur l'aîné des enfans. Alors Morel, le laquais de César, prend dans ses bras ce petit paysan, en disant: *Il est bien roide! je le crois mort.* En faisant ce mouvement il découvrit le visage de l'enfant. César le regarde et s'écrie en fondant en larmes: Dieu! c'est notre bon petit Augustin avec Colas son frère! César ne se trompoit pas. Cette reconnoissance redoubla aussi l'intérêt et l'attendrissement de madame de Clémire; elle mêla ses pleurs à ceux de César. Son cœur se déchiroit en voyant la mort peinte sur le visage du généreux Augustin, et sur-tout en se représentant le désespoir que sa perte feroit éprouver à la malheureuse mère de ce précieux enfant. Cependant Morel et un autre laquais tenoient les deux enfans dans leurs bras, en assurant qu'ils étoient morts. N'importe, dit madame de Clémire: mettez-les dans ma voiture. Morel, montez-y avec eux. Essayez de les réchauffer tout doucement, et conduisez-les au château le plus

promptement que vous pourrez. Labrie restera avec mon fils et moi, et nous nous en retournerons à pied. En effet, Morel obéissant sans délai à sa maîtresse, porta les deux enfans dans la voiture, et sur-le-champ y monta avec eux. Au bout de quelques minutes madame de Clémire et César perdirent de vue la voiture. Ils hâtèrent leur marche autant qu'il leur fut possible, et ils entrèrent dans l'avenue du château, extrêmement fatigués, et sur-tout remplis d'inquiétude sur le sort d'Augustin et de son petit frère. Enfin, à la moitié de l'avenue, madame de Clémire apperçut l'abbé avec Caroline et Pulchérie. Ces deux dernières, aussi-tôt qu'elles purent être entendues de leur mère, s'écrièrent qu'Augustin et Colas vivoient.... A cette nouvelle César pleura de joie, et courut embrasser ses sœurs avec transport. On rentre au château précipitamment, et madame de Clémire, suivie de ses enfans, court à la chambre où l'on avoit établi Augustin et Colas. Elle les trouva un peu ranimés, mais n'ayant pas encore repris leur connoissance. Elle envoya chercher leur mère, qui arriva au moment où le petit Colas, qui avoit moins souffert que son frère, commençoit à ouvrir les yeux, et à prononcer quelques mots. Une heure après, Augustin donna quelques signes de connoissance. Il reconnut sa mère, et

bégaya le nom de son frère. Enfin sur le soir, un médecin qu'on avoit envoyé chercher arriva, et il déclara que quoique les enfans fussent encore dans un état très-inquiétant, il les croyoit cependant hors de danger. Madeleine un peu tranquillisée, questionnée par madame de Clémire sur ce triste événement, lui conta que ses deux enfans étoient sortis de la maison à huit heures pour aller ramasser des feuilles dans le bois, mais qu'ils avoient été plus loin qu'à l'ordinaire; que sur les neuf heures et demie, ne les voyant pas revenir, elle avoit envoyé son mari les chercher; et que ce dernier, trompé par les traces d'autres petits enfans, avoit suivi un sentier qui aboutissoit au côté du bois opposé à celui où ses enfans étoient évanouis.

César et ses sœurs ne furent occupés toute la soirée que d'Augustin : toute la maison prenoit à cet aimable enfant le plus vif intérêt. Afin de voir l'effet des remèdes qu'on lui donnoit, personne dans le château ne voulut se coucher avant minuit, et plusieurs domestiques passèrent la nuit entière dans la chambre d'Augustin. A la pointe du jour César étoit à sa porte; il apprit avec une vive satisfaction, que les deux petits frères étoient presqu'entièrement guéris, qu'ils parloient et qu'ils avoient leur parfaite connoissance. L'après-midi Augustin se

leva. César eut la permission d'entrer dans sa chambre. Il le vit et l'embrassa avec un plaisir inexprimable ; enfin le jour suivant Augustin fut en état de conter lui-même les détails de son aventure.

La famille de madame de Clémire forma un cercle autour d'Augustin, qui, placé entre sa mère et son frère, fit tous les frais de la veillée. Il conta de la manière la plus naïve et la plus intéressante, que Colas, au lieu de ramasser des feuilles, avoit voulu *s'assiter*, et qu'un moment après, le froid l'avoit saisi au point de lui ôter l'usage de ses sens. Augustin dit qu'alors il essaya vainement de réchauffer son frère avec son haleine et en lui frottant les mains ; qu'enfin le voyant toujours *violet* et sans mouvement, il fit retentir le bois de ses cris ; qu'il appela plusieurs fois son père à son secours, et que, personne ne répondant, *il se mit à pleurer ;* que ses larmes couloient sur le visage de Colas, et *s'y geloient* presque au même moment ; ce qui *le fit pleurer bien plus fort ;* que cependant, ne perdant pas courage, il tâcha de soulever Colas pour l'emporter sur ses épaules ; mais que déjà transi de froid, il n'en eut pas la force, et qu'il tomba à côté de son frère ; que dans cette extrémité *il s'avisa, pour dernière ressource,* d'ôter son habit, *et puis sa veste, et puis tout le*

reste, afin d'en couvrir Colas; que dans cet instant Colas ouvrit les yeux, regarda fixement Augustin, et *repoussa l'habit*, *comme s'il eût voulu le rendre*.... *Là-dessus*, poursuivit Augustin, *je me sentis tout je ne sais comment; une espèce de sommeil me prit : je ne souffrois quasi plus*, *et je me laissai aller sur Colas. Vlà tout*, *not' Dame; je ne peux pas me souvenir d'autre chose.*

A peine Augustin avoit-il fini son récit, que César se leva impétueusement et fut se jeter à son cou. Augustin fut très-surpris de ce mouvement; car il trouvoit tout ce qu'il avoit fait si naturel et si simple, qu'il ne concevoit pas qu'on pût l'admirer. Un moment après, sa mère l'emmena coucher, et quand il fut sorti : Cette histoire, mon fils, dit madame de Clémire, cette action héroïque d'un enfant, ne vous prouve-t-elle pas la vérité de ce que je vous disois l'autre jour, qu'il n'est pas aussi naturel qu'on le croit communément, de se préférer aux autres. Augustin s'est dépouillé de tous ses habits, parce qu'il souffroit moins de la douleur qu'il éprouvoit, que de celle qu'enduroit son frère!... O quel sentiment sublime que la pitié, puisqu'il peut donner de semblables vertus! loin d'amollir l'ame, il l'élève, il fait oublier les dangers, braver la mort et la douleur!.... Ne vous défendez

donc jamais d'un mouvement si beau. Conservez avec soin cette compassion active et tendre, si naturelle au cœur de l'homme, et qu'il ne peut perdre qu'en se corrompant. En achevant ces mots, madame de Clémire se leva pour aller se coucher. Mais César la retint encore pour lui dire qu'il éprouvoit un vrai chagrin, en pensant qu'Augustin retourneroit sous deux jours dans sa chaumière. Eh bien! reprit madame de Clémire, vous serez satisfait; je demanderai Augustin à ses parens. Je me chargerai à jamais de lui, et il sera élevé avec vous. A cette promesse, César sauta de joie; je lui apprendrai tout ce que je sais, s'écria-t-il. Mais, dit Pulchérie, comment son père et sa mère pourront-ils consentir à se séparer d'un si charmant enfant? Sûrement ils n'hésiteront pas, répondit madame de Clémire, à sacrifier leur propre satisfaction à l'intérêt de leur enfant; et c'est ainsi qu'il faut aimer, ou, pour mieux dire, quand on pense autrement, l'on n'aime point. En effet, dès le lendemain madame de Clémire parla aux parens d'Augustin, qui acceptèrent ses offres avec autant de joie que de reconnoissance. Augustin pleura beaucoup en apprenant qu'il alloit quitter son père et sa mère, et le petit Colas. Cependant il étoit très-sensible à l'amitié que lui témoignoit César, et il avoit un grand

desir de s'instruire, et d'apprendre, disoit-il, *toutes les belles choses que savoit M. César.*

Augustin avoit tellement occupé les enfans de madame de Clémire pendant trois ou quatre jours, qu'ils en avoient oublié les veillées; mais enfin ils rappelèrent à madame de Clémire qu'elle leur devoit une histoire. Vous avez, leur dit-elle, justement admiré la délicatesse et la vertu d'Ambroise : vous imaginez sans doute qu'il n'est pas possible de montrer plus de générosité, d'attachement et de grandeur d'ame! eh bien! je vais vous conter une histoire où vous trouverez l'exemple d'une conduite plus sublime encore. Je vous ai dit beaucoup de mal des femmes-de-chambre en général, parce qu'en effet rien n'est plus commun que d'en trouver de malhonnêtes. Cependant croyez qu'il en existe de raisonnables et de vertueuses; et pour vous en convaincre, écoutez une histoire qu'on pourroit intituler *l'héroïsme de l'attachement*, et qui s'est presque passée sous mes yeux.

Dans une des provinces septentrionales de la France, il existe un petit coin de terre, où l'honneur et la vertu tiennent lieu de loix, et procurent aux heureux habitans de cette paisible contrée, une félicité aussi pure qu'inaltérable. — Oh! maman, quel charmant pays!.... Comment s'appelle-t-il?.... — Il se nomme S***.

— Y avez-vous jamais été, maman? — Oui: dans ma première jeunessse, j'ai goûté le plaisir d'admirer un spectacle si doux. J'ai vu là des cultivateurs simples et laborieux qui n'ont ni dans leurs manières, ni dans leur langage, la rudesse et la grossièreté des autres paysans. Là, toutes les mères sont tendres, tous les enfans reconnoissans et soumis, toutes les jeunes filles modestes; là enfin, la cupidité, l'envie, sont des vices inconnus, et l'on y retrouve la douce égalité, l'union, les mœurs pures, et les vertus qui faisoient le bonheur des hommes dans les premiers siècles du monde. Le seigneur de cette terre avoit une femme digne, à tous égard, d'habiter ce fortuné séjour. Madame de S*** joignoit à une raison supérieure une ame bienfaisante, un esprit éclairé. Elle aimoit l'étude, la lecture et l'ouvrage. Elle brodoit, elle faisoit de la tapisserie, elle cultivoit des fleurs. Elle avoit dans son jardin des ruches de mouches à miel (8), elle soignoit ses mouches, elle élevoit des vers à soie. Chargée d'ailleurs de conduire sa maison, elle s'occupoit avec activité de ces soins domestiques, elle n'en négligeoit aucun, parce qu'ils font partie des devoirs d'une femme, et qu'ils sont tous intéressans par eux-mêmes, sur-tout lorsqu'on vit à la campagne. Elle visitoit avec grand plaisir et sa basse-cour, et sa

laiterie, et elle trouvoit dans ces détails économiques de l'amusement, de l'instruction, et les moyens de vivre dans l'aisance avec des revenus très-modiques. De l'instruction ! maman, interrompit Caroline, et quelle instruction ?.... Une très-réelle, reprit madame de Clémire. Vous savez déjà que l'Histoire naturelle est une science fort étendue; eh bien ! il y a une infinité de parties de cette science (et ce ne sont pas les moins utiles et les moins curieuses) qu'on apprend tout naturellement et sans étude en vivant à la campagne, et en s'occupant des soins de son ménage. Les faits et les objets nous instruisent beaucoup mieux que les livres. Souvent les livres ne laissent que des mots dans la tête; les faits y font naître des idées, et y gravent des souvenirs ineffaçables. J'ai connu une femme à Paris, qui, après avoir fait un cours d'histoire naturelle, n'auroit pas su distinguer les fleurs d'un pommier de celles d'un cerisier. Quand on n'a jamais habité la campagne, on est communément d'une ignorance ridicule à beaucoup d'égards. Comment étudier les merveilles de la nature à Paris ? On n'y voit des légumes et des fruits qu'à la halle ou sur nos tables, et des fleurs que dans des caraffes. On ne peut s'y former une idée des travaux rustiques, des plaisirs champêtres; plaisirs innocens et tranquilles, qui ne sont dédai-

gnés que par ceux qui n'ont jamais su les goûter. Aussi un des plus illustres écrivains de ce siècle a-t-il dit : « Tout ce que nous voulons au-delà » de ce que la nature peut nous donner, est » peine; et rien n'est plaisir que ce qu'elle nous » offre (*a*) ». Mais, maman, dit Pulchérie, il y a pourtant des personnes qui aiment passionnément Paris et le grand monde: elles y trouvent donc de grands plaisirs? — Ces personnes sont dans une agitation continuelle, dans une espèce d'enivrement qui leur ôte non-seulement la faculté de penser, mais même celle de sentir; et dans cette situation, il n'est pas de bonheur qu'on puisse goûter, parce que cet état est produit par un déréglement d'imagination qui ouvre notre cœur aux passions violentes et aux desirs impétueux. — Maman, qu'est-ce qu'une passion? — C'est avoir pour une chose ou un objet une préférence absolument exclusive: par conséquent, c'est se livrer à un penchant déraisonnable. — Mais, maman, il y a des passions raisonnables et légitimes?.... — L'excès peut quelquefois n'être pas criminel, mais il est toujours insensé. Par exemple, une femme qui aime son mari avec passion, est dans ce cas. — Quoi! cette femme n'est pas raisonnable? —

(*a*) M. de Buffon.

Non, assurément; et elle est très-malheureuse; car il n'y a pas de bonheur sans la raison. — Cependant, maman, il faut aimer son mari de tout son cœur. — Certainement. — Comme vous aimez papa?.... — Sans doute. — Eh bien! maman, vous préférez papa à tout?.... — Qu'appelez-vous préférer à tout?.... *Préférence exclusive,* comme je disois tout-à-l'heure?.... — Mais vous aimez mieux un quart-d'heure d'entretien avec papa, que de jouer du clavecin, que de lire, que de vous promener?.... — J'en conviens. Je préfère sa conversation, ou le seul plaisir de le voir, à tous les amusemens du monde; et de plus, son bonheur m'est beaucoup plus cher que le mien.... — Quoi! maman, ce n'est pas là de la passion?.... — Point du tout. — Mais que feroit donc de plus la passion? — Des extravagances. Pour vous en donner une idée, vous connoissez madame d'Orgimont?.... — Oui, maman. Cette dame dont le mari fit pour son plaisir un voyage en Russie l'année passée, et que vous fûtes consoler, parce qu'elle étoit dans son lit malade de chagrin? — Précisément; et voilà la passion. C'est la passion qui ravit le courage et la force, et qui fait qu'on ne peut résister à ses peines. — Pourtant on ne peut pas s'empêcher d'avoir la fièvre. — Non. Mais quand on n'est pas dominé par la passion, une absence

ne la donne pas, parce qu'on fait usage de sa raison, et qu'on se résigne à son sort. Madame d'Orgimont a véritablement pour son mari une préférence exclusive : non-seulement elle préfère sa société à toute autre, mais il n'y a pas de société qui puisse lui plaire sans M. d'Orgimont. Elle ne sacrifiera pas le plaisir de le voir, pour s'occuper de l'éducation de ses enfans.... — Ah! vous n'êtes pas comme cela, vous, maman; et cependant, au fond vous avez autant d'attachement pour papa que madame d'Orgimont peut en avoir pour son mari, puisque le bonheur de papa vous est plus cher que le vôtre. Madame d'Orgimont aime plus fort, mais vous aimez mieux. Je vois aussi par cet exemple que même *une passion légitime* nous fait faire bien des fautes, sans compter qu'elle nous rend malades.... Négliger ses enfans, et puis la fièvre! tout cela ne vaut rien.... — Toute passion quelle qu'elle soit, nous prive de la raison, et par conséquent nous égare plus ou moins, suivant les circonstances. — Maman, peut-on s'empêcher d'avoir des passions?.... — Assurément, et même elles sont toutes notre propre ouvrage; comme elles ne naissent que par degrés, nous pouvons toujours en arrêter facilement les progrès. Quand nous sentons qu'une inclination prend trop d'empire sur nous, il faut aussi-tôt se

surmonter, et.... — Mais à quoi connoît-on qu'on a un petit commencement de passion?.... — C'est lorsque nous sommes tentés de sacrifier à un objet, à un amusement ou à un goût, quelques-uns de nos devoirs.... Eh, mon Dieu! maman, s'écria Pulchérie, j'ai donc bien des passions! car, si j'en étois la maîtresse, je sacrifierois souvent mes études à la promenade, au jeu de galet, à mon serin, à mon écureuil, à.... Cela prouve seulement, reprit madame de Clémire, que l'étude vous ennuie quelquefois; ce qui est assez commun à votre âge; mais en vous procurant d'autres amusemens, vous ne regretteriez ni votre serin, ni votre écureuil; vous n'avez pas pour eux de véritable préférence, ainsi vous n'avez point de passion. Vous êtes légère, étourdie et paresseuse; voilà tout. Ah! j'entends. Il faut un commencement de préférence, et puis avec cela les tentations de manquer à ses devoirs.... — Justement. — Maman, si par hasard en grandissant j'allois préférer l'étude à tous les autres plaisirs, faudroit-il me vaincre?.... — Non; car cette préférence seroit très-bien fondée.... — Eh bien! maman, voilà donc une passion permise? — Non : une simple préférence ne suffit pas pour constater la passion.... — Ah! c'est vrai : j'oubliois les tentations.... — Si le plaisir d'apprendre et de s'instruire faisoit né-

gligner les devoirs de la société, l'on seroit condamnable.... Le goût le plus légitime, le plus utile, le plus pur, cesse d'être vertueux dès qu'il devient une passion. La passion nous aveugle, nous rend foibles, injustes, extravagans.... — Cela est triste! Ainsi donc, ma chère maman, quand vous dites : *J'aime ma petite Pulchérie à la passion*, ce n'est qu'une façon de parler?.... — Et quand je dis : *Je l'aime à la folie*, desireriez-vous que cela fût vrai? Oh! non, maman : assurément je ne voudrois pas vous voir folle.... — Mais, d'après tout ce que nous venons de dire, ne concevez-vous pas que la passion et la sagesse sont incompatibles; qu'il n'y a point de passion sans un certain degré de folie?.... Aussi *j'aime à la folie, j'aime à la passion*, sont des phrases absolument synonymes; par conséquent, ne seriez-vous pas cruelle de desirer que je vous aimasse avec passion? J'y perdrois de la raison et des vertus, et vous n'y gagneriez aucune preuve desirable de tendresse. S'il falloit donner ma vie pour sauver celle de l'un de vous trois, je la sacrifierois sans hésiter, cette vie que vous rendez si heureuse! Je ferois pour vous tout ce que la passion peut inspirer d'héroïque; mais je ne trahirois pour vous aucun de mes devoirs; c'est-à-dire, que mon affection ne peut que m'élever, et ne sauroit m'égarer ou m'avilir....

Pourriez-vous, Pulchérie, me souhaiter d'autres sentimens?.... Oh! non, ma chère maman, s'écrièrent à-la-fois tous les enfans en se jetant dans les bras de leur mère, qui les serra tendrement contre son sein, et ne put retenir ses larmes en sentant couler sur sa main celles de Pulchérie. Après un moment de silence causé par l'attendrissement, on se remit à causer. Maman, dit César, j'ai encore une question à vous faire sur les passions. Lorsqu'on a eu le malheur de se livrer à une passion, et que cette passion est bien violente, peut-on s'en guérir? — Oui, sans doute; car il n'est point de victoire que nous ne puissions remporter sur nous-mêmes quand nous le voulons sincèrement. Mais, dans le cas dont vous parlez, cet effort est très-pénible. Il est bien facile de se préserver des passions: il en coûte beaucoup pour les vaincre. — Maman, comment s'en préserve-t-on?.... — En s'accoutumant de bonne heure à consulter toujours la raison, et à se surmonter dans toutes les petites choses qui la blessent; en songeant souvent qu'on est éternellement sous les yeux de l'Être suprême, cet Être souverainement sage, auquel tout excès déplaît: enfin, avec le secours de la religion, de l'empire sur soi-même, et le goût de l'occupation et de l'étude, on est pour jamais à l'abri des passions violentes.—Maman, puisque

tout excès, quel qu'il soit, est condamnable, doit-on admirer la conduite de M. de Lagaraye, cet homme extraordinaire dont nous parloit l'autre jour M. l'abbé, qui renonça au monde, fit de son château un hôpital pour les pauvres malades, et les soigua toute sa vie?.... — Sans doute on doit admirer cette conduite, et la regarder comme le modèle de la perfection.... — Cependant M. de Lagaraye poussoit l'humanité jusqu'*à la passion?*.... — On n'appelle communément passion, que les sentimens intéressés qui ont pour base notre satisfaction personnelle; tels que le penchant qui nous porte vers certains objets, ou l'attrait que nous trouvons à de certaines jouissances (*a*), ou le goût que nous prenons à divers amusemens (*b*), ou enfin différens vices auxquels on a assez improprement donné le nom de passion; comme, par exemple, la colère. Mais l'amour de l'humanité est le plus désintéressé de tous les sentimens: plus il est étendu et vague, plus il est sublime. Se dépouiller de tous ses biens en faveur d'un objet qu'on aime, c'est faire une action noble et louable, car ce sacrifice est toujours beau; mais donner tout ce

(*a*) Comme l'avarice, qui se plaît à accumuler les richesses.

(*b*) Telle est la passion du jeu.

qu'on possède à des infortunés auxquels nul sentiment particulier n'attache, excepté celui de la pitié; leur consacrer sa vie, se priver pour eux de mille jouissances agréables, les traiter comme des enfans chéris, uniquement parce qu'ils sont souffrans et malheureux : voilà l'effet d'une vertu véritablement héroïque et divine. La bienfaisance portée à cet excès, peut bien en effet être appelée *une passion;* mais c'est une passion bien différente de toutes les autres, puisqu'elle est absolument désintéressée, puisqu'elle ne produit que des actions sublimes, et qu'enfin elle n'est inspirée que par Dieu même; car, sans la religion, il est impossible de parvenir à ce point admirable de perfection. — Maman, si M. de Lagaraye avoit eu des enfans, auroit-il pu donner tout son bien aux pauvres? — Non, sûrement; car il faut avant tout remplir les devoirs qui nous sont imposés par la nature. M. de Lagaraye n'auroit pu donner aux infortunés que son superflu; et obligé d'élever ses enfans, il eût été dans l'impossibilité de se consacrer au service des pauvres.

A présent, maman, dit Caroline, que vous avez eu la bonté de répondre à toutes nos questions, j'espère que vous voudrez bien reprendre l'histoire de madame de S***. Volontiers, répartit madame de Clémire; mais je ne sais plus

où j'en étois.... — Maman, vous nous avez dit que madame de S*** étoit heureuse, parce qu'elle étoit bienfaisante; et puis, qu'elle aimoit la campagne, qu'elle cultivoit des fleurs, qu'elle lisoit, qu'elle travailloit, qu'elle avoit des ruches, des vers à soie.... Vous en étiez demeurée là.... Eh bien donc, reprit madame de Clémire, madame de S***, satisfaite de son sort, menoit une vie aussi douce qu'innocente. Son mari, très-peu riche, ne lui laissoit pas la possibilité de secourir les infortunés avec de l'argent: cependant elle ne passoit jamais un jour sans faire quelque bonne action. Il n'y avoit dans son village ni médecin ni chirurgien: elle savoit un peu de botanique; elle avoit lu avec attention l'*Histoire des plantes usuelles, par Chomel* (*a*); elle savoit par cœur l'*Avis au peuple* (*b*), ouvrage également intéressant et estimable par son utilité et les principes d'humanité qui l'ont dicté. Madame de S***, avec ces connoissances, n'exerçoit pas absolument la médecine, car c'est un

---

(*a*) Dans lequel on explique la manière de se servir de ces plantes, leur dose, leurs propriétés, et les principales compositions de pharmacie dans lesquelles on les emploie; ouvrage en trois volumes, très-estimé, et que tous ceux qui vivent à la campagne privés du secours des médecins, devroient lire.

(*b*) De M. Tissot.

art qu'on ne peut pratiquer sans imprudence et sans folie, à moins d'y être consommé; mais elle visitoit les villageois malades, elle les empêchoit de faire des remèdes dangereux; elle leur en indiquoit quelquefois qui ne pouvoient être nuisibles; elle leur portoit du bouillon, du bon vin, du linge, et elle les consoloit par sa présence, ses discours et son humanité. Elle prouvoit qu'il est possible d'être bienfaisante avec la fortune la plus bornée; et lorsqu'on fait tout le bien qu'on peut faire, on jouit de tout le bonheur que la bienfaisance peut procurer.

Madame de S*** avoit une femme-de-chambre nommée Marianne, qui la servoit depuis douze ans: cette fille étoit véritablement distinguée par sa parfaite honnêteté, son désintéressement et son attachement pour sa maîtresse, dont elle avoit les vertus et dont elle imitoit la conduite exemplaire. Il est vrai qu'elle n'avoit jamais été à Paris, et que rien n'avoit pu corrompre ou même altérer son caractère et son heureux naturel. Madame de S*** l'aimoit tendrement, et le soin de la rendre heureuse formoit un de ses plus doux plaisirs. Marianne, un peu plus âgée que madame de S***, se flattoit bien de mourir à son service; mais la Providence en ordonna autrement. Madame de S*** fut attaquée d'une maladie qui n'étoit rien dans son principe, et

qui, mal traitée, devint mortelle. Elle envisagea la mort non-seulement sans effroi, mais avec cette douce sérénité d'une ame vertueuse et pénétrée des grandes vérités de la religion ; et tandis que tout ce qui l'environnoit s'abandonnoit à la juste douleur qu'inspiroit la certitude de la perdre, elle montroit une tranquillité inébranlable. Un régime salutaire et exactement suivi prolongea sa vie quelques mois ; le courage lui donnoit des forces ; elle ne gardoit pas le lit, elle se promenoit, elle lisoit ; elle faisoit venir, comme à l'ordinaire, plusieurs jeunes filles du village qu'elle se plaisoit à instruire, à faire travailler ; elle s'entretenoit avec sa fidelle Marianne. Elle recevoit de fréquentes visites de son curé, et jamais sa douceur et son égalité ne l'abandonnèrent un instant.

Un matin, dans les beaux jours du mois de mai, elle se leva avec l'aurore, et, suivie de Marianne, elle fut se promener dans les champs. Elle gagna le haut d'une colline de laquelle on découvroit une vue délicieuse ; elle se coucha sur le gazon, et Marianne s'assit à ses pieds. Au bout d'un instant, madame de S*** se levant et s'appuyant sur le bras de Marianne : Que ce lieu me plaît, dit-elle ! quel charmant paysage ! regarde, Marianne, cette belle prairie que nous avons parcourue tant de fois ; c'est là

que nous rencontrâmes un jour la bonne vieille Véronique, accablée sous le faix de sa hotte, et tenant d'une main l'anse d'un lourd panier rempli de pommes; tu voulus te charger de la hotte, et moi, malgré sa résistance, je la débarrassai du panier : nous la conduisîmes ainsi à sa chaumière. Te souviens-tu de notre gaîté durant ce trajet, et de la reconnoissance de la bonne femme, et du déjeûner qu'elle nous donna? Tourne les yeux à droite, tiens, voilà l'allée de saules sur le bord de l'étang, où, dans notre jeunesse, nous avons si souvent pêché à la ligne. C'est aussi dans ce même lieu, qu'avec la jeune Marthe et la petite Babet, nous avons fait tant de corbeilles de jonc, que nous remplissions ensuite de violettes, de muguet et de noisettes.... Reconnois-tu là-bas cette cabane? c'est celle de Françoise. Te rappelles-tu d'avoir fait en deux jours l'habit de noces que je lui donnai?.... Un peu plus loin, vers la gauche, je découvre le commencement du bois, où, les jours de fête, je tenois ma petite école dans les belles soirées d'été. Que j'ai passé là d'agréables momens, environnée d'une partie des jeunes filles du village! Tu n'as point oublié les histoires si longues et si naïves que nous contoit Marguerite, et les romances que chantoit Honorine avec une voix si jeune et si juste!.... Ici chaque objet me re-

trace un souvenir intéressant!.... O combien, dans la situation où je suis, de tels souvenirs paroissent doux!....

Comme madame de S*** prononçoit ces mots, Marianne détourna la tête pour cacher à sa maîtresse des larmes qu'elle ne pouvoit plus retenir.... Après un instant de silence, madame de S***, joignant les mains et les élevant vers le ciel : O Dieu ! s'écria-t-elle, toi que je crois voir à travers ces nuages brillans qui parent les cieux, toi qui m'entends et qui lis dans mon ame, je te remercie comme mon créateur, mon père et mon bienfaiteur ; je te remercie de m'avoir placée dans une condition qui me mettoit à l'abri des persécutions de la haine, des noirceurs de l'envie, de la contagion des mauvais exemples, et de la séduction des conseils dangereux. Rien n'a pu altérer ma raison et corrompre mon cœur. Je n'ai connu ni la cour ni la ville ; j'ai su qu'il existoit des flatteurs, des ambitieux, de faux philosophes, des hommes enfin avilis par la cupidité ou pervertis par l'orgueil ; j'ai gémi de leurs erreurs, ce sentiment a souvent troublé le charme de mes rêveries ; j'ai plaint les méchans, mais j'ai toujours vécu loin deux. Soustraite aux passions violentes, aux plaisirs tumultueux et trompeurs, ma vie s'est écoulée dans une heureuse obscurité. Mon

bonheur fut d'autant plus pur, qu'il ne m'attira point d'envieux; l'innocence et la paix, l'amitié fidelle, les tendres sentimens de l'humanité, ont embelli tous les instans de ma carrière; j'ai possédé tous les vrais biens!.... et dans ce moment redoutable où la mémoire du passé fait le supplice du méchant, les plus doux souvenirs viennent en foule s'offrir à mon imagination.... et je me rappelle avec transport que je n'ai dû qu'à la vertu le bonheur si pur dont j'ai joui. O grand Dieu! quelle est ta bonté suprême! Quand tu nous ordonnes de détester et de fuir le vice, tu nous enseignes les seuls moyens d'être heureux sur la terre, et tu nous promets encore au-delà de cette vie fragile, une immortelle récompense!....

En finissant ces paroles, madame de S*** se laissa aller doucement dans les bras de Marianne; la chaleur avec laquelle elle venoit de parler avoit épuisé ses forces. Marianne la regarda, et la voyant pâle, immobile et les yeux fermés, elle poussa un cri douloureux. Madame de S*** rouvrit les yeux, et serrant tendrement la main de Marianne qu'elle tenoit dans les siennes: D'où vient cet effroi, lui dit-elle avec un doux sourire? eh quoi! ma chère Marianne, toi dont la piété est si sincère, n'es-tu pas résignée?.... ton sacrifice n'est-il pas déjà fait?.... Nous nous

rejoindrons, mon enfant, et pour ne nous plus séparer !.... Que ma sérénité, ma tranquillité te consolent.... Je me flatte que tu trouveras toujours un asyle dans le château de S***. Hélas! que n'ai-je pu t'assurer un sort! J'emporte encore un autre regret, il faut que je l'avoue... (Ici Marianne regarda fixement sa maîtresse, et l'attention qu'elle prêtoit à ce discours arrêta et suspendit ses larmes.)

Tu sais, continua madame de S***, qu'il y a ici une maîtresse d'école pour apprendre à lire aux enfans du village. La grande partie des habitans est en état de la payer; mais il existe beaucoup de pauvres paysans qui ne peuvent lui donner la modique rétribution qu'elle exige. Si j'eusse vécu quelques années de plus, j'aurois amassé l'argent nécessaire (c'est-à-dire, cent écus) pour faire une petite rente à cette sœur d'école, afin qu'elle pût instruire *gratis* les pauvres filles du village. Mais puisque Dieu n'a pas permis que j'eusse cette satisfaction, je dois me soumettre sans murmure à sa volonté. A ces mots, Marianne saisit avec transport une des mains de madame de S***, en s'écriant : O ma chère maîtresse!.... Elle n'en put dire davantage, ses sanglots lui coupèrent la parole, et madame de S*** se levant et s'appuyant sur son bras, reprit avec elle le chemin du château.

Madame de S*** ne survécut que peu de jours à cette conversation. Parvenue au dernier degré d'abattement et de foiblesse, elle fut obligée de garder le lit. Marianne au désespoir, ne quitta plus son chevet; tous les domestiques fondoient en larmes dans tous les coins de la maison. La cour du château étoit remplie des habitans du village, qui venoient tour-à-tour s'informer des nouvelles de *leur dame*, de leur bienfaitrice, et qui ne sortoient du château que pour aller à l'église former les voeux les plus ardens pour la conservation d'une vie si pure et si précieuse. Enfin madame de S***, toujours aussi tranquille et aussi résignée, vit approcher sa dernière heure avec ce courage sublime que la religion seule peut donner. Marianne reçut son dernier soupir....

Ah, Dieu! s'écria Pulchérie en pleurant, la pauvre Marianne, que va-t-elle devenir?.... — Les veilles, la fatigue et le chagrin causèrent une funeste révolution dans sa santé; elle tomba dangereusement malade; mais à peine fut-elle en état de se lever, qu'elle prit la résolution de quitter S***; elle fit ses paquets, se rendit à l'église où sa maîtresse étoit enterrée, baigna de larmes son tombeau, et partit ensuite pour Charleville sa patrie (*a*), vivement regrettée du

---

(*a*) Charleville est une ville charmante, à 52 lieues de

curé et des habitans. On fut deux ans sans entendre parler d'elle. Enfin, au bout de ce temps, le curé reçut d'elle une boîte qui contenoit cent écus, et une lettre conçue en ces termes :

De Charleville, ce 24 septembre 1775.

MONSIEUR LE CURÉ,

« LES voilà enfin, ces cent écus que ma chère » et digne maîtresse, comme vous le savez, de» siroit à l'article de la mort. Dieu soit loué ! ses » dernières volontés seront exécutées, et la bonne » œuvre qu'elle projetoit aura lieu. Si j'avois » eu du surplus d'argent, je vous aurois porté » moi-même les cent écus de ma maîtresse ; mais » je n'ai pas seulement de quoi payer la moitié » du voyage. Avec cela, j'ai le cœur aussi con» tent que je peux l'avoir, après la perte que » j'ai faite ; et je suis soulagée d'un terrible » poids qui m'oppressoit jour et nuit. Je vous » conjure, M. le curé, de faire tout de suite la » rente à la sœur d'école. Ce sera pour moi une » grande consolation, d'apprendre qu'elle est en

Paris, en Champagne, dans le Réthelois. Elle n'est sujette à aucune espèce d'impositions. Elle est située sur la Meuse. Elle n'est séparée de la jolie ville de Mézières que par un pont et une chaussée.

» fonction d'enseigner à lire *gratis* aux pauvres
» jeunes filles, et que toutes les bonnes mères du
» village, et même des environs, qui ne pou-
» voient pas la payer, lui envoient leurs enfans.
» J'espère que tous ces petits innocens et leurs
» familles, prieront Dieu pour ma maîtresse,
» leur bienfaitrice, et que vous leur direz, M. le
» curé, qu'ils le doivent. Maintenant je ne de-
» mande plus qu'une grace au Seigneur : c'est
» d'avoir les moyens de retourner quelque jour
» à S***. Quand j'aurai vu de mes yeux l'école
» de charité fondée par ma chère maîtresse, je
» n'aurai plus rien à desirer en ce monde.

» Je suis, avec respect, monsieur le curé,
» Votre très-humble, &c.
» MARIANNE RAMBOUR ».



Le curé fut pénétré d'admiration en lisant cette lettre : son ame étoit faite pour sentir toute la sublimité d'une semblable action. Le lendemain au prône, il lut à haute voix la lettre de Marianne. Cette lecture touchante fit fondre en larmes tous les habitans; et le curé lui-même, ne pouvant retenir ses pleurs, fut plusieurs fois obligé de s'interrompre.... — Je le crois, interrompit César. Oh! comme j'aurois pleuré, si j'eusse été là!.... Mais, maman, la fondation a-t-elle eu lieu?.... — Assurément. Le curé a

placé les cent écus. Cette somme, fruit des veilles et du travail sans relâche, durant deux ans, de la vertueuse Marianne, a produit une rente pour la sœur d'école, qui l'a mise en état de montrer *gratis* à tous les pauvres enfans de S***.

A présent, mes enfans, dites-moi si cette action ne vaut pas bien celle d'Ambroise?.... — Oh! maman, elle est encore plus belle; car la pitié faisoit agir Ambroise tout naturellement; et puis la reconnoissance de madame de Varonne le récompensoit à mesure.... — Sans doute. Au lieu que le seul respect que Marianne avoit pour la mémoire de sa maîtresse, l'engageoit à tous les sacrifices qu'Ambroise avoit faits pour conserver les jours de madame de Varonne. La conduite d'Ambroise est digne d'admiration; celle de Marianne est au-dessus de tous les éloges. Enfin, pour en sentir le mérite, jugez d'après ce que Marianne a fait pour une maîtresse qui n'existoit plus, de ce qu'elle eût été capable de faire pour lui sauver la vie. Mais, continua madame de Clémire, croyez-vous, mes enfans, que l'histoire de Marianne soit finie? — Comment, maman.... — Ne trouvez-vous pas qu'il y manque un dénouement? Ne sommes-nous pas convenus qu'il étoit impossible qu'une action héroïque ne fût pas tôt ou tard récompensée?.... — Ah! tant mieux, Marianne aura

une récompense, et la veillée n'est pas finie : quelle joie !.... Eh bien ! maman ?.... — Eh bien ! Marianne, après avoir donné tout ce qu'elle possédoit, se remit à travailler sur de nouveaux frais, mais non avec autant d'ardeur ; car elle ne travailloit plus que pour se procurer sa subsistance. Vers ce même temps, un de ses parens mourut, qui, touché de la vertu de Marianne, lui laissa deux cent soixante livres de rente. Avec ce petit héritage, Marianne travaillant toujours, se trouva riche dans un pays exempt d'impositions, et qui produit avec abondance toutes les choses nécessaires à la vie ; mais elle ne dépensa pour elle que ce qu'il falloit indispensablement pour sa subsistance, afin d'être en état de donner quelques secours aux pauvres.... — Eh quoi ! maman, interrompit Caroline d'un ton chagrin, deux cent soixante livres de rente, voilà toute la récompense de la vertueuse Marianne ?.... — Mais, reprit madame de Clémire, songez qu'une personne de la condition de Marianne, avec deux cent soixante livres de rente et le goût du travail, est plus riche à Charleville, qu'une mère de famille à la cour avec vingt-cinq mille livres de rente. En général, toute fortune qui nous tire de notre état, ne doit pas nous rendre heureux.... — Mais pourquoi, dit César ? — Supposez, répondit madame de Clémire, que

Morel, votre laquais, gagne demain deux millions à la loterie. — Eh bien ! maman, Morel sera parfaitement heureux. Il a un bon cœur : il fera beaucoup de bien, de bonnes actions.... — En admettant que cet événement ne lui tourne pas la tête, ne le rende pas vain, orgueilleux, insensé, il sera toujours fort à plaindre. Morel sait lire et écrire, il a d'excellens sentimens, il est très-distingué dans l'emploi qu'il occupe; mais quelle figure fera-t-il dans le grand monde? à quelles moqueries ne sera-t-il pas exposé? comment fera-t-il les honneurs de sa maison? quelle sera sa conversation, son maintien? saura-t-il gouverner ses terres? saura-t-il démêler si un régisseur est intelligent, honnête ou non? Il voudra se marier : il n'épousera certainement ni une marchande, ni une fermière, il choisira une femme aimable et bien élevée en apparence; cette femme ne l'aura épousé que pour sa fortune : par conséquent, elle ne sera point estimable, et elle fera le tourment de sa vie. Ainsi vous voyez que Morel avec cent mille livres de rente, seroit aussi malheureux que ridicule. Au lieu de cela, supposez qu'il ne gagne à la loterie que douze mille francs : il achètera quelques arpens de terre, il épousera une bonne et jolie ménagère, bien honnête, bien laborieuse, et qui lui apportera en dot cinq ou six mille

francs. Aimé, respecté de sa femme, vivant dans la plus grande aisance, considéré des fermiers ses voisins, parce qu'il est bon, charitable, et qu'il a plus d'instruction qu'on n'en a communément dans son état, voilà Morel le plus fortuné de tous les hommes. — Cela est vrai, maman; mais si Morel, en gagnant deux millions, veut rester dans son état, s'il ne va pas habiter une ville, s'il se contente d'une petite ferme et d'une jolie ménagère pour femme, et s'il emploie tout le reste de sa fortune à faire de belles actions, on ne se moquera pas de lui, et il sera heureux. — Morel est un fort honnête homme; mais, dans cette supposition, vous en faites un philosophe et un héros; et je ne le crois ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, pour suivre votre idée, il faudroit encore que la ménagère qu'il épousera fût aussi une héroïne, et que tous les enfans qu'il en aura fussent autant de philosophes : sans cela, la ménagère sera très-fâchée que Morel ne se réserve pas soixante mille livres de rente au moins; les enfans partageront ce sentiment, et le malheureux Morel n'entendra dans sa famille que des plaintes et des reproches.... — Eh bien! il n'a qu'à ne se pas marier. — Et s'il le desire?.... — Supposons qu'il ne le desire pas. — Il n'aura jamais d'enfans; de quel bonheur vous le privez!.... — Ah! chère maman!.... donnons-lui

une bonne mère; il n'aura rien à regretter. — Aimable enfant!.... Mais je le veux bien; je consens à tout ce que vous voulez. Je suppose avec vous que Morel ait une mère tendre et chérie, qu'il se retire avec elle dans une petite terre, qu'il ne se réserve que douze ou quinze cents livres de rente, et qu'il donne le reste aux infortunés: je lui vois encore bien des chagrins... — Quels sont-ils? — Morel ne connoît ni les hommes, ni les affaires; des fripons adroits, souples et entreprenans s'empareront de sa confiance, sous prétexte de l'éclairer et de diriger ses vues bienfaisantes. Morel trompé, dupé, volé, ruiné par eux en voulant faire le bien, ne parviendra qu'à enrichir des intrigans et des méchans. — Mais s'il ne donne sa confiance qu'à des gens éclairés et honnêtes?.... — Malheureusement, ceux qui ne le sont pas forment la classe la plus nombreuse. Ainsi remarquez, je vous prie, combien il faut faire de suppositions extraordinaires, et même extravagantes, pour admettre que Morel pût être heureux, si la fortune lui donnoit demain cent mille livres de rente?.... — Cela est juste. Je sens à présent qu'il ne suffit pas d'être bon pour faire le bien, qu'il faut encore être éclairé; et puis je comprends aussi que c'est un fort grand malheur que de sortir de son état. — C'est-à-dire, pour une per-

sonne de la condition de Morel et de la vertueuse Marianne, pour une personne enfin qui manque d'éducation ; car, avec des vertus, des lumières, de l'instruction, et la connoissance du monde et des hommes, on peut trouver le bonheur dans tous les états, et du moins on ne sera déplacé dans aucun. — C'est une bonne chose qu'une bonne éducation. — Oui ; elle rend susceptible de tout, elle nous offre mille ressources dans l'adversité, elle nous préserve du fol orgueil qu'inspirent trop souvent les faveurs de la fortune, ou du moins elle nous apprend à le cacher. Elle répare l'inégalité des conditions ; elle nous donne les qualités qui font aimer, et les agrémens qui préviennent et qui attirent ; elle nous rend la solitude agréable, et nous fait paroître avec éclat dans le monde ; enfin elle perfectionne la raison, forme le cœur, et développe le génie. Jugez donc, mes enfans, de la reconnoissance qu'une personne bien élevée doit à tous les gens qui ont concouru à son éducation.... — Et sur-tout à sa mère, à son père.... — Sans doute ; et si l'on sent bien, comme vous, mes enfans, tout ce qu'on leur doit, on respecte et l'on aime véritablement les instituteurs et les maîtres auxquels ils ont remis une partie de leur autorité. En achevant ces paroles, madame

maman, de tout mon cœur, et je vais tâcher de vous bien comprendre, afin de penser comme vous. — Ce qui vous fâche, c'est que vous ne croyez pas que Marianne soit parfaitement heureuse, n'est-ce pas?.... — Oui, justement, maman. — Qu'est-ce qui peut rendre *parfaitement heureuse* une personne pieuse, simple, laborieuse, une personne enfin qui porte la vertu jusqu'au degré d'héroïsme le plus sublime?.... De l'argent?.... vous ne le pensez pas.... — Mais, maman, lorsqu'on ne le desire que pour le donner, l'argent ajoute au bonheur. — Selon vous, la bienfaisance pourroit rendre ambitieux; et cela n'est pas. On ne desire réellement des richesses que par orgueil ou par cupidité. Quand ce n'est pas la vanité qui porte aux actions vertueuses, on est pleinement satisfait en secourant les malheureux autant qu'on en a le pouvoir. Le riche bienfaisant donne avec plus d'éclat: le pauvre bienfaisant donne avec plus de plaisir.... — Pourquoi cela, maman?.... — Vous allez le comprendre; plus une action est vertueuse, plus elle nous procure de satisfaction.... — Ah! cela est certain. — Une action est plus ou moins belle, suivant les sacrifices qu'elle coûte. L'homme qui possède cinquante mille livres de rente, et qui se réduit à vingt-cinq, afin de donner le reste aux pauvres, fait assurément

une belle action, et malheureusement trop rare. Cependant, de quoi se prive-t-il? de quelques brillantes bagatelles; il se retranche quelques diamans, un peu de dorures, &c. En gardant vingt-cinq mille livres de rente, il se réserve toutes les commodités de la vie, un bon carrosse, une maison agréable, une jolie terre; en un mot, les seuls agrémens réels que puisse procurer la fortune: il n'a renoncé qu'à de vaines superfluités; et ce sacrifice, aussi brillant que peu pénible, ajoute à sa considération, et lui obtient l'estime générale. Il est heureux sans doute, il est digne de l'être. Mais le pauvre bienfaisant jouit d'un bonheur cent fois au-dessus du sien. Figurez-vous Marianne Rambour avec ses deux cent soixante livres de rente; figurez-vous cette fille angélique, n'agissant que pour Dieu et sa conscience; représentez-vous-la travaillant tout le jour afin de porter secrètement le soir chez un malade, ou chez une mère de famille, la petite somme qui doit donner du bouillon au pauvre infirme, et du pain à quatre ou cinq enfans. Après cette action, suivez-la, voyez-la revenir chez elle les yeux encore humides des douces larmes qu'elle a versées. Elle rentre dans sa petite chambre: elle n'aura pour son souper qu'une salade, peut-être; mais elle dira: Le plat dont je suis privée aujourd'hui a

donné du pain à cinq infortunés.... Cette réflexion remplit son cœur d'une joie délicieuse. Elle se rappelle les remercîmens de la pauvre mère de famille, elle croit l'entendre, elle croit voir encore les petits enfans se jetant avec avidité sur la nourriture qu'ils demandoient en vain depuis deux jours! ô combien de tels souvenirs rendent chers à Marianne la frugalité de son repas! En sortant de table, avec quel plaisir, avec quelle confiance elle va prier Dieu, cet Être souverainement bon qui a dit: « Prenez bien garde de faire vos bonnes œuvres » devant les hommes, afin qu'ils vous voyent; » autrement, vous n'en recevrez point de ré» compense de votre père qui est dans les » cieux (*a*) ». Marianne n'a point eu le bonheur et la gloire d'arracher à la misère une multitude d'infortunés, elle n'a point formé d'établissement utile et durable, elle n'a point fondé d'hôpital; mais elle a donné en secret, et c'est une partie de son nécessaire qu'elle a donné. Elle n'a recherché ni les louanges ni l'approbation des hommes, elle n'est guidée que par la religion et par l'humanité; elle trouve dans ses réflexions, dans son cœur, dans le souvenir de ce qu'elle a fait, et sur-tout dans ses sacrifices,

(*a*) Evangile de saint Mathieu, chap. v.

une source inépuisable de félicité; enfin, elle goûte déjà d'avance une partie de l'immortel bonheur des anges; elle est satisfaite d'elle-même, elle est sûre que Dieu l'approuve et la protège. A présent vous devez comprendre que si Marianne avoit assez de fortune pour secourir les pauvres sans prendre sur son nécessaire, ses aumônes ne lui procureroient pas autant de satisfaction, puisqu'elle auroit moins de mérite en les faisant : vous en pouvez juger par vous-même. L'autre jour on vous envoya un panier de pommes que vous avez partagé avec votre frère et votre sœur. Avant-hier Madeleine vous apporta un petit agneau; votre sœur en eut envie, et vous le lui donnâtes. De ces deux actions, quelle est celle que vous avez faite avec le plus de plaisir? — De donner le joli petit agneau blanc à ma sœur. — Cependant vous regrettiez beaucoup le joli petit agneau. — Oh! oui, maman; mais c'est précisément à cause de cela : je sentois tout le plaisir qu'il devoit faire à ma sœur. Je me disois : Ma sœur sera enchantée si je lui porte ce petit agneau; je me représentois sa surprise, sa joie, et je pensois que cela me feroit bien plus de plaisir que de garder l'agneau. Je demandai du ruban couleur de rose à ma bonne; je parai mon agneau; et je lui mis un collier et des brasselets, et puis je courus

chercher ma sœur; le cœur me battoit en chemin, d'une force!... mais c'étoit de joie; j'étois charmée,... — C'est ce qu'on éprouve toujours quand on fait un sacrifice généreux; plus ce sacrifice est grand, plus on est content de soi-même; et par la joie que vous ressentiez en vous représentant celle que le don du petit agneau causeroit à votre sœur, jugez donc du sentiment qu'on doit éprouver en portant des secours à une famille infortunée près d'expirer de faim et de misère!.... — Oh! maman, je l'imagine facilement. Ah! quand nous ferez-vous jouir du bonheur d'aller secourir des malheureux?.... — L'hiver prochain, quand nous serons à Paris, si vous vous conduisez parfaitement jusques-là.... — Oh! c'est la récompense que nous aimerons le mieux.... Mais, maman, il n'y a personne ici dans cet excès de misère, et comment cela peut-il se trouver à Paris, dans une si belle ville, et habitée par des gens si riches!.... — Voilà le funeste effet du luxe, c'est-à-dire, de la plus méprisable vanité, celle de vouloir briller par une folle magnificence, au lieu de chercher à se distinguer par la vertu; cette manie, qui ne donne que des ridicules haïssables, et qui ne produit pas une seule jouissance réelle, est précisément ce qui fait qu'on trouve beaucoup plus d'infortunés dans les grandes villes que

dans les villages les plus pauvres. — Ah! cela seul dégoûteroit de la ville, et feroit aimer la campagne. Mais, maman, comment fait-on pour découvrir ces infortunés dont vous parlez? car je sais bien que ceux qui demandent l'aumône ne sont pas les plus à plaindre.... mais ceux qui sont malades, qui ne sortent point? — Hélas! Paris en est plein; il n'y a presque point de rues où l'on ne puisse en trouver.... — O ciel! comment! on passe sans cesse devant les maisons de ces pauvres malheureux, on passe devant leurs portes, on les a pour voisins!.... Ah! maman, croyez-vous qu'il y en ait dans notre rue à Paris?.... Cette idée-là m'empêcheroit de dormir. Comment s'endormir tranquillement quand on pense qu'on est peut-être à cent pas d'un pauvre malade couché sur de la paille!.... Conservez cette humanité, ma fille; et quand vous aurez de l'argent, si vous êtes souvent tentée d'acheter des superfluités, rappelez-vous cette touchante réflexion que vous venez de faire; dites-vous: Avec l'argent que je mettrois à ce chiffon, dont je serois dégoûtée dans deux jours, je puis sauver la vie à un enfant mourant, et à une mère désolée!.... — Ah! je n'achèterai jamais de superfluités.... — Ne prenez point cet engagement, parce qu'il est vraisemblable que vous ne le remplirez pas. Ne se réserver que le nécessaire,

et donner le reste aux pauvres, est l'effet d'une vertu qui n'est faite ni pour l'enfance, ni pour la première jeunesse. Contentez-vous de savoir qu'elle existe, et qu'elle assure le seul bonheur réel qui soit sur la terre. Accoutumez-vous dès à présent à réfléchir sur la frivolité des joujoux et des bagatelles qui font souvent l'objet de vos desirs. Songez qu'ils ne procurent que des amusemens passagers, des plaisirs aussi vains que peu durables, tandis que le seul récit d'une bonne action vous émeut, vous transporte et fait couler vos larmes.... Que seroit-ce donc si vous la faisiez vous-même, cette action?.... Songez quelquefois à la multitude d'infortunés qui manquent de pain, tandis que vous jetez ou que vous perdez celui qu'on vous donne pour votre goûter; qui souffrent toutes les rigueurs du froid faute de vêtemens, tandis que vous coupez vos robes pour en habiller votre poupée. Ces réflexions, en ouvrant votre cœur à la compassion, vous rendront économe; et sans l'économie, il est impossible d'être généreux. Ainsi, d'abord, prenez l'habitude de ne rien perdre; ensuite imposez-vous de temps en temps quelques petits sacrifices volontaires; acquérez de l'empire sur vous-même, rappelez-vous bien qu'on ne peut se distinguer que par la vertu, qu'on ne peut être estimé, heureux et chéri que

par elle ; rappelez-vous enfin et nos conversations et les histoires de nos veillées, et peu à peu votre ame s'élevera, votre raison se perfectionnera, vous deviendrez véritablement bienfaisante, et vous serez les délices et la gloire de votre mère. — Je voudrois faire votre bonheur dès à présent, ma chère maman. Se peut-il qu'il soit impossible à mon âge d'être assez bonne pour sacrifier aux pauvres toutes ses fantaisies?... — On n'est pas capable à votre âge, et dans la grande jeunesse, d'une réflexion assez suivie pour pouvoir atteindre le point de perfection dont vous parlez. Vous n'avez rien vu, tout est nouveau pour vous, tout vous charme; mais quand vous saurez vous occuper solidement, la plupart des choses frivoles qui vous plaisent et vous tentent maintenant, vous paroîtront insipides, vous n'attacherez de prix qu'à ce qui touche le cœur; et rien ne le satisfait pleinement que le constant usage de la bonté. Au reste, on n'est pas obligé de donner tout son superflu aux pauvres. L'évangile nous prescrit de faire l'aumône (*a*); et ne nous ordonne pas de nous dépouiller entièrement en faveur des autres. Il est

---

(*a*) Donnez à celui qui vous demande, et n'évitez pas celui qui veut emprunter de vous. (*Evangile de saint Mathieu, chap. v.*)

vrai que celui qui se pénétreroit parfaitement de l'esprit de l'évangile, donneroit aux pauvres tout ce qu'il possède; mais enfin la religion n'exige pas que nous sacrifiions à l'humanité toutes les commodités de la vie, elle exige seulement que nous mettions un frein à nos fantaisies, afin que nous soyons en état d'expier notre frivolité par des actes de bonté et de bienfaisance. — J'entends bien tout cela. Quand on est médiocrement bon, on donne une petite partie de son superflu; quand on est bien bon et bien pieux, on en donne beaucoup plus de la moitié; quand on est parfait, on donne tout. — Voilà une définition très juste. — Maman, vous avez dit tout-à-l'heure qu'il n'est pas possible d'être généreux sans être économe? — Certainement. Ce qu'on prodigue, ce qu'on perd, est un vrai vol qu'on fait aux pauvres. Cette négligence est d'autant plus condamnable, qu'elle ne nous procure aucune sorte de plaisir. Par exemple, Pulchérie, voici le compte que votre bonne m'a montré des choses que vous avez perdues dans le cours de cette année: Un manteau de taffetas noir, six mouchoirs de poche, quatre paires de gants, deux dés à coudre, trois étuis remplis d'aiguilles, et une paire de ciseaux. Toutes ces choses forment la somme de quarante francs qu'il m'a fallu donner pour acheter

de nouveau tout ce que vous avez perdu. Si vous eussiez été plus soigneuse, j'aurois eu quarante francs de plus, que j'aurois pu employer, ou pour votre agrément, ou à faire une bonne action. Si vous ne mettez tous vos soins à vous corriger de ce défaut, il me coûtera bien plus d'argent à mesure que vous avancerez en âge, parce qu'en grandissant, votre entretien deviendra beaucoup plus cher; et je vous conterai demain à ce sujet une petite histoire, qui, je l'espère, vous fera quelqu'impression. — Mais, maman, pourquoi ne pas nous la dire aujourd'hui? il est de si bonne heure! — C'est que je n'ai pas encore achevé de vous conter celle d'hier.... — Quoi! s'écrièrent à-la-fois tous les enfans, l'histoire de Marianne Rambour?.... — Je ne vous ai point dit qu'elle fût finie, vous m'avez toujours interrompue, et vos questions ne m'ont pas laissé le temps de la reprendre. J'ai tâché de vous faire comprendre qu'en général, les personnes sans éducation sont très à plaindre, lorsqu'un événement imprévu les sort de leur état. Je crois avoir prouvé à Pulchérie que Marianne Rambour devoit être heureuse avec deux cent soixante livres de rente; mais je n'ai point dit que ce petit héritage fût le seul prix que le ciel eût réservé à sa vertu. Je vous ai rappelé cette maxime, que *jamais une action héroïque*



ne reste sans récompense, même dès ce monde. Là-dessus vous vous êtes récriés tous sur la modicité d'une rente de deux cent soixante livres, sans vous informer si c'étoit en effet toute sa récompense. — Ah! je vois qu'il ne faut pas se presser de juger, et qu'avant de décider, il faut se bien faire expliquer les choses. Nous mériterions, pour notre punition, d'être privés du reste de l'histoire de Marianne; ce seroit pourtant un bien grand chagrin. — Je ne vous le donnerai pas. C'est assez pour moi que vous preniez la résolution de juger à l'avenir avec moins de précipitation et de légéreté.

Mais revenons à Marianne. Elle apprit dans sa retraite que le curé de S*** avoit lu sa lettre au prône; loin d'en être flattée, elle s'en affligea. Elle écrivit au curé à ce sujet : « Je suis fâchée, » lui mandoit-elle, que vous ayez rendu publi» que une action que j'aurois voulu qui n'eût été » connue que de Dieu et de vous ». Malgré la sincérité de ce regret, tout le monde sut bientôt à Charleville l'histoire de Marianne. Les personnes les plus distinguées de la ville voulurent la voir, la connoître, l'attirer chez elles. Plusieurs même tentèrent tous les moyens imaginables pour l'engager à recevoir des secours que sa situation devoit lui rendre nécessaires. Mais Marianne les refusa constamment, et répondit toujours qu'elle

n'avoit besoin de rien, et qu'elle étoit parfaitement satisfaite de son sort. Enfin le curé de S*** fit un voyage à Paris : il y parla plus d'une fois de Marianne Rambour ; il conta, entr'autres, cette histoire touchante à une femme à laquelle il donna quelques lettres de Marianne, et une copie de l'acte de fondation faite par elle. Cette femme remit ces différentes pièces à un homme de lettres de ses amis, afin qu'il les insérât dans un ouvrage intéressant qu'il faisoit alors imprimer (*a*). — Quoi ! la vie de Marianne Rambour est imprimée ? Ah ! que j'en suis aise ! voilà donc déjà Marianne célèbre.... — Malgré toute sa modestie, la voilà tirée de l'obscurité qu'elle aimoit ; mais écoutez le reste. — Voici le dénouement, le cœur me bat.... Eh bien ! maman ?.... — Il existe un jeune prince à-peu-près de votre âge, César ; il a neuf ans, et déjà son caractère donne l'espérance heureuse de le voir un jour aussi distingué par ses vertus et sa bienfaisance, que par le rang auguste où le sort l'a placé. Ainsi que vous, mes enfans, un de ses plus grands plaisirs est celui d'entendre conter des histoires intéressantes ; il les écoute avec avidité, elles font une

---

(*a*) Intitulé *la Fête de la Rose*, et qui se trouve à la suite du charmant roman qui a pour titre, *les Amours de Pierre le Long*.

profonde impression sur son cœur, et se gravent dans son souvenir. Un jour la personne chargée de présider à son éducation, lui conta l'histoire de Marianne Rambour. Quand ce récit fut achevé, le jeune prince, fondant en larmes, s'écrie: *Ah! que je suis malheureux de n'être qu'un enfant!*.... Pourquoi, monseigneur, lui demanda-t-on? — Je ferois une pension à cette vertueuse fille..... — Mais vous avez le plus tendre des pères.... — Croyez-vous que je puisse lui demander?.... — N'en doutez pas, vous le comblerez de joie.... A ces mots, le jeune prince, transporté, hors de lui, se lève, sort en courant de la chambre, traverse un corridor, descend précipitamment deux étages, arrive dans une salle de billard, dans laquelle il trouve huit ou dix personnes; mais il n'y voit que le prince son père; et malgré sa timidité naturelle, il se jette dans ses bras, en disant d'une voix entrecoupée: *Papa, j'ai une grace à vous demander;* et il l'entraîne dans la chambre voisine. Là il expliqua ce qu'il desiroit de la manière la plus touchante. Il reçut, pour première récompense de sa sensibilité, les tendres embrassemens de son père, qui le serra contre son sein, en lui disant: Je vais donner l'ordre qu'on fasse en votre nom le brevet d'une pension de six cents livres pour Marianne Rambour. Ah! maintenant, maman,

interrompit Pulchérie, je suis satisfaite.... — O le charmant petit prince ! qu'il dut être content !.... — Il voulut écrire lui-même à Marianne Rambour, pour lui annoncer cette nouvelle.... — Lui-même !.... — Assurément ; et voici la lettre qu'il écrivit :

De S. Leu, ce 2 août 1782.

« Je suis bien heureux, mademoiselle, qu'on » m'ait appris l'action que vous a fait faire votre » attachement pour madame de S***, puisque » j'ai la liberté de vous dire à quel point j'en suis » touché. On vouloit me prouver combien la » vertu est belle, combien elle mérite d'être » aimée ; et l'on m'a conté votre histoire. Je vous » dois une leçon que je n'oublierai jamais, et » que je me rappellerai toujours avec attendris» sement. Recevez, mademoiselle, le brevet de » la pension de six cents livres que je vous en» voie, comme un témoignage de mon admira» tion, et du vif et tendre intérêt que je prendrai » toute ma vie à votre bonheur.

» Je fais joindre à ma lettre une rescription » de cent cinquante livres pour le premier quar» tier de votre pension, qui commence à courir » du 1er juillet dernier ».

Jugez, mes enfans, de l'effet que cette lettre produisit sur le cœur sensible de Marianne,

d'autant mieux que le brevet qui l'accompagnoit étoit conçu dans les termes les plus honorables et les plus touchans.... Ainsi Marianne est aujourd'hui très-riche dans son état, sur-tout dans le pays qu'elle habite, et elle jouit de la seule considération flatteuse, celle qu'on ne doit qu'à la vertu. — Ah! maman, la charmante histoire!... Que j'aime ce jeune prince déjà si bon! — J'espère que la veillée, demain, ne vous paroîtra pas moins intéressante. Mais il est tard : il faut terminer celle-ci. Ma chère maman, encore un mot. Quel est le titre de l'histoire que vous aurez la bonté de nous dire demain?.... — *Eglantine*, ou l'*Indolente corrigée.* — Eglantine! le joli nom! Et elle étoit indolente? Mais, au reste, ce n'est pas là un bien grand défaut. — Vous verrez quels en peuvent être les inconvéniens. En attendant, allons nous coucher. Ce peu de mots de madame de Clémire inspira beaucoup de curiosité, et fit desirer vivement la neuvième veillée, que madame de Clémire commença de la sorte :

Doralice, femme d'un financier, jouissoit d'une fortune considérable; mais elle avoit trop d'esprit et un trop bon cœur pour aimer le faste, et pour vouloir se distinguer par une vaine magnificence. Elle savoit que le luxe, toujours condamnable, est véritablement ridicule

dans les personnes que leur état dispense de toute espèce de représentation. Elle n'avoit point de diamans, elle habitoit une maison aussi simple que commode; elle ne donnoit point de fêtes, mais elle faisoit de bonnes actions; et sa fortune, loin de l'exposer à l'envie des sots, au mépris des gens raisonnables, lui attiroit les bénédictions des infortunés, et l'estime générale. Rien chez elle n'annonçoit l'ostentation et le puérile desir de briller. Quoiqu'elle sût se suffire à elle-même, elle aimoit la société. Afin de s'en former une véritablement agréable, elle n'avoit donné la préférence exclusive à aucune classe sur une autre; elle n'avoit point dit: *Je ne verrai que les gens d'un tel état*, ou bien je ne verrai point les gens d'un tel état; mais elle s'étoit décidée à recevoir toutes les personnes véritablement distinguées par les qualités du cœur et les agrémens de l'esprit, de quelque condition qu'elles fussent. Doralice n'avoit qu'une fille: cette enfant, âgée de six ans, annonçoit un bon cœur; elle étoit douce, obéissante, sincère; elle ne manquoit point de mémoire ni d'intelligence, mais elle étoit excessivement indolente; par conséquent elle n'avoit nulle activité, aucune application. Elle faisoit tout avec lenteur et nonchalance, et elle étoit également négligente et paresseuse. Comment, maman, inter-

rompit Caroline, l'indolence entraîne tous ces défauts-là?.... — Réfléchissez-y, et vous n'en serez pas surprise. Qu'est-ce que l'indolence? C'est une certaine lâcheté qui donne du dégoût pour tout ce qui pourroit fatiguer le moins du monde, soit l'esprit, soit le corps. Avec cette disposition, on ne veut ni courir, ni sauter, ni danser, ni jouer au volant, parce que ces amusemens sont fatigans. Par la même raison, on n'aime point l'étude, parce qu'on ne veut pas prendre la peine de s'appliquer. On ne réfléchit point, on ne pense à rien, et l'on végète au lieu de vivre. Tel étoit l'état d'Eglantine, la fille de Doralice. Elle prenoit ses leçons avec beaucoup de douceur; mais elle n'écoutoit pas un mot de tout ce qu'on lui disoit, et elle ne faisoit nulle espèce de progrès. D'un autre côté, sa gouvernante se plaignoit sans cesse du peu de soin dont elle étoit capable. En effet, on trouvoit dans tous les coins de la maison les mouchoirs, les gants, les ciseaux, les poupées d'Eglantine. Elle aimoit mieux perdre que de ranger et de serrer les choses à son usage; tout étoit en désordre dans sa chambre, tout y étoit de la malpropreté la plus dégoûtante. Eglantine, obligée de passer une partie du jour à chercher ses livres, son ouvrage, ses joujoux, s'ennuyoit mortellement, et consumoit, dans cette désagréable occupa-

tion, un temps précieux qu'elle eût pu employer utilement, ou du moins donner à ses plaisirs.

Tous les matins il falloit la gronder pour la décider à sortir de son lit. Ensuite nouveaux sermons sur l'engourdissement qu'elle conservoit régulièrement plus d'une heure après son réveil, et qui se manifestoit par des bâillemens redoublés. Autres sermons sur la longueur excessive de son déjeûner; et puis la promenade, où les remontrances recommençoient, parce qu'Eglantine vouloit s'asseoir au lieu de marcher, et se plaignoit ou du froid ou du chaud. Les leçons ne se passoient pas mieux. Eglantine n'en prenoit guère sans pleurer ou sans en avoir envie : les récréations n'étoient pas plus amusantes; il falloit chercher les joujoux égarés et perdus, et s'entendre gronder encore à ce sujet.

Doralice avoit tous les talens nécessaires pour former une excellente institutrice, mais elle manquoit d'expérience; cette éducation étoit la première à laquelle elle eût présidé. En toutes choses il faut payer son apprentissage par des fautes; et dans cette occasion elle en fit une grande. Elle ne prévit pas toutes les conséquences fâcheuses qui pouvoient résulter du défaut dominant de sa fille (défaut, à la vérité, qu'il est le plus difficile de détruire). Elle se flatta que l'âge et la raison donneroient insen-

siblement à Eglantine l'activité dont elle étoit dépourvue ; elle se contenta de la gronder de temps en temps au lieu de la punir, et elle ne sentit son erreur que lorsqu'il étoit trop tard pour y remédier. — Vous croyez, maman, que si l'on eût mis Eglantine en pénitence, on l'auroit corrigée ?.... — Il est rarement nécessaire d'employer des moyens violens pour corriger les enfans actifs et sensibles, parce qu'ils prennent tout vivement : un rien les affecte, un mot suffit pour les punir. Mais les caractères indolens et froids s'émeuvent difficilement ; il leur faut de temps en temps quelques secousses qui puissent les tirer de leur assoupissement habituel. — Maman, quelles pénitences auriez-vous données à Eglantine ? — Les plus rigoureuses pour elle, et cependant les plus simples. Quand elle n'auroit voulu ni courir ni marcher d'un bon pas à la promenade, j'aurois prolongé sa promenade d'une heure. Quand elle auroit pris une leçon avec nonchalance, j'aurois fait recommencer la leçon ; ainsi du reste. Eglantine alors, pour s'éviter de la peine, se seroit appliquée, auroit pris une activité apparente, qui finit toujours par en donner une réelle, et insensiblement elle eût changé de caractère.

Doralice ne suivit point cette méthode, et s'en repentit amèrement dans la suite. Cependant,

voyant la négligence d'Eglantine augmenter tous les jours, elle imagina de faire un journal, dans lequel elle écrivit chaque soir le détail le plus exact de toutes les choses qu'Eglantine avoit perdues dans la journée, avec le prix de toutes ces choses perdues. Elle mettoit dans cette liste les livres déchirés ou dépareillés, les joujoux brisés, les robes neuves tachées et gâtées de manière à ne pouvoir plus les porter ; les morceaux de pain jetés dans tous les coins du jardin, les bijoux cassés, le papier, les plumes et les crayons inutilement prodigués. Toutes ces déprédations jointes aux choses perdues, formèrent au bout du mois la somme de quatre-vingt-dix-neuf livres, c'est-à-dire, quatre louis et trois livres.... O Dieu, s'écria Pulchérie ! cela est incroyable. Moi, graces au ciel, dans toute l'année je n'ai perdu que la valeur de quarante francs !.... — Oui, reprit madame de Clémire ; mais on n'a compté que ce que vous avez perdu, et non ce que vous avez gâté et prodigué follement. D'ailleurs, je ne suis pas riche : vous ne portez ni mousseline brodée ni dentelles ; vous ne pouvez perdre que des choses communes. Vous n'avez pour bijoux que des étuis de paille et des boîtes de bergamote, et tous vos joujoux ne valent pas six francs.... — Tant mieux, maman, interrompit Pulchérie ! je suis comme

Henriette, la fille de madame Steinhausse : je sens que de beaux ajustemens me gêneroient. Un beau tablier garni de dentelles me rendroit malheureuse ; car je veux aussi, comme Delphine, cueillir des roses sans craindre les épines... — Ce souhait est naturel. Mais songez qu'Henriette, aussi simple que vous, étoit plus raisonnable encore ; car elle ne perdoit rien. Et songez aussi que suivant la proportion des fortunes, vous m'occasionnez une aussi forte dépense en perdant votre dé d'ivoire et vos ciseaux anglais, &c. qu'Eglantine en causoit à sa mère en perdant son dé d'or et ses ciseaux damasquinés. — Mais aussi, maman, pourquoi Doralice n'élevoit-elle pas sa fille dans la simplicité ? En lui donnant toutes ces frivolités si chères, elle ne faisoit pas là un bon emploi de ses richesses. — Doralice possédoit une fortune considérable ; elle n'avoit point de fantaisies pour elle : il lui étoit bien permis de disposer de son superflu en faveur de sa fille. — Mais c'étoit inspirer à cet enfant le goût de toutes ces bagatelles ? — C'est en les gardant pour soi, et non en les donnant, qu'on en inspire le goût. Maman, disoit Eglantine à sa mère, pourquoi n'avez-vous qu'une montre d'or unie avec un petit cordon de soie ?.... Ma fille, c'est qu'une montre unie est infiniment plus commode à porter, et par conséquent plus

agréable qu'une belle montre.... Mais, maman, reprenoit Eglantine, vous m'en avez donné une émaillée, garnie de diamans, avec une chaîne de chatons? — C'est qu'à votre âge on est frivole, on manque d'esprit et de raison; tout ce qui brille séduit; on n'a que des goûts puériles, on aime les perles, les poupées, les diamans, le clinquant, les bijoux. Ainsi, quand je vous donne tous ces colifichets, je vous traite en enfant. Doralice, en parlant de la sorte, n'exagéroit pas: elle disoit la vérité. Et en effet, toute personne d'un âge mûr qui trouve encore quelque plaisir à se parer de ces vaines superfluités, n'a pas plus de raison et de solidité qu'un enfant de six ans. Mais reprenons le fil de notre histoire.

Au bout d'un an, Doralice montra à sa fille le compte de toutes les choses qu'elle avoit perdues ou dissipées dans le cours de l'année; le total des sommes montoit à plus de douze cents livres. Eglantine, qui n'avoit alors que sept ans, fut peu touchée de ce calcul. Sa mère se flattant qu'elle en seroit plus frappée lorsqu'elle connoîtroit la valeur de l'argent, continua toujours son journal avec la même exactitude: elle fut aidée dans ce travail par la gouvernante d'Eglantine, qui, chaque soir, donnoit à Doralice sur une feuille volante, le détail des prodigalités

dont elle avoit été témoin. Doralice mettoit toutes ces feuilles dans une cassette, sans les joindre au journal qu'elle écrivoit de son côté; et bientôt les mémoires de la gouvernante devinrent si nombreux, qu'il auroit fallu beaucoup de temps pour faire le relevé de toutes les sommes qu'ils contenoient. Alors Doralice les serrant toujours avec soin, se décida à n'en faire la supputation que lorsqu'Eglantine auroit atteint un âge raisonnable.

En attendant, plus le temps s'écouloit, plus le journal de Doralice prouvoit que l'indolence d'Eglantine ne faisoit qu'augmenter, au lieu de diminuer. Eglantine alloit souvent se promener au bois de Boulogne : elle y perdit, en quatre mois, la valeur de cinquante ou soixante louis de bijoux, tantôt une bague, tantôt un flacon; une autre fois un médaillon, sans compter les mouchoirs ou les gants oubliés sur l'herbe. En outre, elle brisoit régulièrement tous les jours un éventail, et cassoit le grand ressort et la glace de sa montre, en dérangeoit la répétition, et il falloit payer sans cesse des mémoires d'horlogers. L'hiver la dépense étoit encore plus forte. Eglantine, comme toutes les personnes indolentes, étoit extrêmement frileuse; elle se traînoit dans les cendres, elle y laissoit tomber tout ce qu'elle tenoit; elle brûloit ses robes, ses ju-

pons, ses manchons : on étoit obligé de renouveler sa garderobe tous les mois. En outre, quand ses maîtres venoient, elle avoit presque toujours un mal de tête qui ne lui permettoit pas de prendre ses leçons. On donnoit un cachet au maître, et on le renvoyoit.... — Comment, maman, dit César, ces maux de tête n'étoient donc pas véritables?.... — Non. Eglantine s'en plaignoit uniquement pour se dispenser de l'étude.... — Mais cela est horrible : elle mentoit!.... — Voilà où la conduisoit l'indolence, ce défaut qui semble d'abord si léger. Et c'est ainsi qu'il n'est point de défaut qui, lorsqu'il est dominant, n'entraîne les plus affreuses conséquences. Eglantine étoit naturellement sincère, mais elle étoit encore plus paresseuse; et pour s'éviter la plus petite fatigue, elle avoit recours au mensonge, non sans efforts et sans remords; mais communément la paresse triomphoit de ses scrupules. Cependant Eglantine commençoit à sortir de l'enfance : elle touchoit à sa dixième année. Sa mère lui donna de nouveaux maîtres.

Eglantine, excédée du clavecin, et n'y faisant aucun progrès, avoua enfin qu'elle avoit un dégoût invincible pour cet instrument, et prétendit qu'elle avoit envie d'apprendre à jouer du luth. Doralice lui permit d'abandonner le clavecin, quoiqu'elle en jouât depuis l'âge de cinq

ans, et on lui donna un maître de luth. En même temps le prix qu'avoit coûté le maître de clavecin, l'achat de la musique, du clavecin, du piano-forté, l'entretien de ces instrumens; tout cet argent se trouvoit perdu, puisqu'Eglantine renonçoit à ce talent, de manière que Doralice écrivit sur son journal cette dépense, qui se montoit à plus de huit mille francs (*a*). Eglantine ne joua du luth qu'un an; son maître, rebuté de son peu d'application, la quitta. Alors elle apprit à jouer de la guitarre avec aussi peu de succès. Enfin la guitarre fut abandonnée comme le luth et le clavecin, et la harpe remplaça ces trois instrumens.

Eglantine avoit en outre beaucoup d'autres maîtres. Elle apprenoit le dessin, la géographie, l'anglais, l'italien. Elle avoit un maître de danse, un maître de chant, un répétiteur pour l'accompagner du violon, un maître à écrire, et tous ces maîtres coûtoient dix-neuf à vingt louis par mois. L'indolente Eglantine n'en étoit pas

---

(*a*) Ce qui est très-croyable au bout de cinq ans: un bon maître de clavecin coûte trois louis par mois pour trois leçons par semaine, et beaucoup plus quand il vient tous les jours. Un bon clavecin coûte cinquante louis; un piano-forté 15 ou 20. Un facteur, pour accorder ces deux instrumens, coûte douze à quinze livres par mois. La musique est excessivement chère, &c.

plus savante, et la dépense qu'elle occasionnoit n'avoit plus de bornes. Tous les deux ou trois mois, sa musique, ses livres, ses cartes de géographie étoient déchirés et en morceaux, il falloit en acheter d'autres; n'ayant aucun soin de sa harpe, elle la laissoit à l'humidité devant des fenêtres ouvertes; on étoit obligé de la remonter presque tous les jours : elle dépensoit en cordes de harpe, en crayons, en papiers, &c. plus du quadruple de ce qu'une personne soigneuse eût coûté.

Comme son excessive indolence lui rendoit insupportable toute espèce de sujétion, elle étoit d'une malpropreté honteuse. En deux ans, on avoit été forcé de renouveler deux fois les meubles de son appartement, elle se décoiffoit sur tous les fauteuils de sa chambre, les remplissoit de poudre et de pommade, et ne manquoit jamais de jeter négligemment à terre toutes ses épingles; ses robes étoient toujours couvertes de crayons, d'encre, de taches de cire. Tous ces désagrémens gâtoient en elle la plus jolie figure du monde; elle passoit un temps prodigieux à sa toilette, parce qu'elle ne faisoit rien qu'avec une extrême lenteur; en même temps personne n'étoit plus mal mis; elle regardoit sans voir, elle agissoit sans penser, et elle n'avoit aucune espèce de goût en quoi que

ce pût être. D'ailleurs, elle manquoit absolument de graces; n'ayant jamais voulu s'assujettir à mettre des gants, ses mains étoient également rudes et rouges; et elle avoit un vilain pied et marchoit de la manière la plus désagréable, parce qu'elle portoit constamment des souliers en pantoufles.

Telle étoit Eglantine à treize ans. Doralice s'étoit plu à lui former une jolie bibliothèque, dans l'espoir qu'elle prendroit du goût pour la lecture. Eglantine, pour obéir à sa mère, lisoit à sa toilette, et dans l'après-midi, c'est-à-dire, elle tenoit un livre, car elle lisoit avec si peu d'attention, qu'il étoit impossible qu'elle acquît la plus légère instruction; aussi à seize ans elle étoit d'une ignorance d'autant plus inexcusable, qu'on n'avoit rien épargné pour son éducation; elle ne savoit ni l'histoire, ni la géographie, ni même l'orthographe; elle étoit également hors d'état de faire un extrait et d'écrire une lettre; et quoiqu'elle eût appris dix ans l'arithmétique, il n'y avoit guère d'enfans de huit ans qui ne comptassent mieux qu'elle.

Vers ce temps, un jeune homme, nommé le vicomte d'Arzelle, se fit présenter chez Doralice; il avoit vingt-trois ans, et il étoit aussi distingué par son esprit, ses vertus, sa réputation, que par sa naissance, sa fortune et ses

agrémens personnels. Il parut avoir le plus vif desir de plaire à Doralice et d'obtenir son amitié, il sentoit tout le prix de sa simplicité, de sa douceur, de son égalité parfaite ; il aimoit également ses manières, son ton naturel et noble, et sa conversation à-la-fois solide, intéressante et agréable ; il la rencontroit souvent chez une de ses parentes ; il lui avoit fait plusieurs visites, et il n'avoit point encore vu Eglantine. Enfin Doralice pria le vicomte à souper, et à neuf heures Eglantine parut dans le salon ; sa mère avoit ce jour-là présidé à sa toilette. Eglantine n'avoit rien de recherché dans sa parure, mais ses cheveux ne traînoient point sur ses épaules, ses oreilles n'étoient point couvertes de poudre et de pommade, et elle avoit lavé ses mains. Le vicomte l'examina avec beaucoup d'attention : d'abord, il la trouva parfaitement belle ; un instant après il remarqua qu'elle n'avoit aucune grace, et au bout d'un quart-d'heure il ne la regarda plus, et il oublia même qu'elle fût dans la chambre.

Cependant il continua toujours d'aller aussi assidument chez Doralice : un jour qu'il la trouva seule, il lui parla avec une confiance qui autorisa Doralice à lui demander s'il songeoit à se marier : oui, madame, répondit-il ; mais quoique mes parens me laissent absolument la

liberté du choix, je sens que je ne me déciderai pas facilement; l'intérêt ou l'ambition ne me détermineront pas; une passion aveugle ne me fera jamais faire de folies; je veux me marier, non pour acquérir plus de fortune ou plus de considération, mais pour être plus heureux: ainsi il faudra que je trouve une personne parfaitement bien élevée, qui joigne les vertus aux agrémens et aux talens; il faudra encore que ses parens soient estimables, afin que je puisse les respecter et les chérir; et que sa mère, par exemple, ait toutes les qualités qui vous distinguent, puisqu'elle sera le mentor et le guide de ma femme. Comme le vicomte achevoit ces mots, survint une visite qui mit fin à la conversation. Quelques jours après, Doralice apprit que le vicomte d'Arzelle avoit chargé un de ses gens de questionner adroitement ceux de Doralice relativement à Eglantine, et qu'en outre le vicomte lui-même s'étoit adressé directement à plusieurs maîtres d'Eglantine, auxquels il avoit sans peine fait dire l'exacte vérité; de manière qu'il sut, à n'en pouvoir douter, qu'Eglantine n'avoit retiré aucun fruit de l'éducation dispendieuse et distinguée que sa mère lui avoit donnée. Depuis ce moment le vicomte parut beaucoup moins chez Doralice, et bientôt il cessa entièrement d'y aller. Doralice, certaine qu'il

auroit épousé Eglantine si elle eût été plus aimable, regretta beaucoup pour sa fille un établissement aussi brillant qu'avantageux, et que le seul mérite personnel du vicomte lui auroit fait préférer à tout autre.

Elle devoit éprouver encore des peines bien plus sensibles. Eglantine, plus indolente que jamais, lui causoit tous les jours de nouveaux chagrins. A dix-sept ans elle avoit encore tous les maîtres qu'on quitte ordinairement à quatorze; elle n'avoit de goût pour aucune espèce d'occupation. Cependant comme son cœur étoit bon, et qu'elle aimoit sa mère, elle essayoit quelquefois de vaincre sa nonchalance naturelle; alors on étoit étonné de l'intelligence et des dispositions qu'elle montroit; le cœur sensible de Doralice se rouvroit à l'espérance et à la joie, mais ce bonheur duroit peu; au bout de cinq ou six jours Eglantine retomboit dans son apathie ordinaire: elle sentoit confusément ses torts, et cette connoissance, au lieu de lui donner le desir de les réparer, ne lui inspiroit que du découragement. D'ailleurs, accoutumée à ne point penser, c'est-à-dire, ne réfléchissant jamais, elle ne voyoit pas toute l'ingratitude qu'il y avoit à répondre si mal aux soins de la plus tendre mère; elle se disoit seulement: Il est vrai que j'ai causé beaucoup de dépenses inu-

tiles, mais cette dépense n'a pu déranger une fortune aussi considérable que celle de mon père : au reste, je suis jeune, je suis riche, on dit que je suis belle, je puis bien me passer d'instructions et de talens. C'est comme si elle eût dit : *Je puis me passer de montrer ma reconnoissance à ma mère, je puis bien me passer de faire son bonheur, et en même temps d'être aimable et d'être aimée.* Voilà comme on raisonne quand on est incapable de réfléchir.

Eglantine, n'ayant aucun desir de plaire et d'obtenir l'approbation de ceux qui l'entouroient, n'avoit nulle espèce de considération dans la maison de sa mère; les domestiques et les amis de Doralice la regardoient toujours comme un enfant; elle étoit si peu obligeante et si singulièrement insipide; faute de réflexion, elle disoit si souvent des choses si déplacées, qu'elle étoit dans la société également importune, ennuyeuse et désagréable. Toute contrainte lui paroissoit insupportable, et presque tout étoit contrainte pour elle; tous les usages reçus dans le monde lui sembloient tyranniques; elle trouvoit la politesse gênante, et elle n'étoit à son aise qu'avec des personnes subalternes et sans éducation. Loin de rechercher les conseils dont elle avoit besoin, elle les craignoit, parce qu'elle sentoit qu'elle n'auroit pas le courage de

les suivre : aussi quand Doralice lui représentoit les inconvéniens de son caractère, Eglantine l'écoutoit avec plus de dépit que de repentir. Ces conversations étoient toujours suivies d'un embarras et d'une humeur de la part d'Eglantine, qu'elle ne pouvoit ni vaincre ni dissimuler; car, accoutumée à céder lâchement aux impressions qu'elle recevoit, n'ayant aucun empire sur elle-même, elle aimoit toujours mieux aggraver ses torts que de se donner la peine de chercher les moyens de les réparer.

Eglantine, en prenant tant de nouveaux défauts, n'avoit perdu aucun de ceux qu'on lui reprochoit dans son enfance. Elle avoit pour son entretien, depuis deux ans, une pension aussi forte que si elle eût été mariée : cependant elle étoit toujours mal mise et faisoit des dettes. Enfin elle atteignit sa dix-huitième année, époque heureuse pour elle, parce que c'étoit celle où l'on devoit congédier sans retour tous les maîtres. Ce jour même, Doralice vint le matin dans la chambre d'Eglantine; elle tenoit un livre, elle le posa sur une table, et s'asseyant auprès de sa fille : Vous avez aujourd'hui dix-huit ans, lui dit-elle; c'est l'âge où l'éducation est ordinairement finie; j'ai fait pour vous jusqu'à ce moment tout ce que je pouvois faire, je vous en apporte la preuve. Voici le journal dont je vous

ai parlé souvent; il contient le détail de toutes les choses que vous avez perdues depuis votre enfance, et de toutes les dépenses inutiles que vous avez occasionnées; j'y ai joint les anciens mémoires de votre gouvernante, ceux de votre femme-de-chambre, &c. J'ai fait le relevé de ces différentes sommes; ce qui produit un total de cent trois mille francs.... Ah! maman, s'écria Eglantine, est-il possible!.... Et vous croyez bien que je ne fais pas entrer dans ce calcul les dépenses nécessaires, tant pour votre entretien que pour les maîtres qui ont réussi à vous apprendre quelque chose. Par exemple, vous avez une jolie écriture, vous lisez passablement la musique; je n'ai point parlé de ces deux maîtres dans mon journal, quoique j'aye été obligée de vous les conserver beaucoup plus long-temps que je n'aurois fait si vous eussiez eu plus d'application. J'ai dû mettre encore au nombre des dépenses perdues, tout ce qu'ont coûté les maîtres d'instrumens, de dessin, de géographie, d'histoire, de blason, d'arithmétique, &c. sans oublier la maîtresse qui vous a appris à broder pendant deux ans, et l'énorme quantité de soie, de chenille, de paillettes, de satin, de velours, &c. que vous avez dépensée sans avoir jamais fait un ouvrage qui pût servir.... Mais, répartit Eglantine, cent trois mille francs!.... Je ne puis le

concevoir. Votre surprise cessera, dit Doralice, si vous voulez vous rappeler ce que je vous ai dit mille fois : qu'il n'est point de petites dépenses qui, souvent répétées, ne deviennent exorbitantes, et par conséquent ruineuses : un exemple vous en fera juger. Vous avez deux montres : depuis l'âge de huit ans jusqu'à ce moment, vous n'avez point passé de mois sans les envoyer chez l'horloger ou chez le bijoutier, tantôt pour y remettre des glaces, ou même un cadran neuf, ou pour faire raccommoder la répétition, et tantôt pour y faire remettre des aiguilles ou des diamans, &c. Il n'y a pas de mois que ces montres n'ayent au moins coûté sept ou huit francs d'entretien; il y en a beaucoup où elles ont coûté trois ou quatre louis, de manière qu'au bout de dix ans, ce seul article se monte à cent huit louis. On doit bien regretter l'argent qu'on a prodigué ainsi, en songeant à combien d'autres usages on auroit pu l'employer. Cent trois mille francs que vous avez perdus, ma fille, auroient pu assurer un sort heureux à plus de vingt familles infortunées.

Cette dernière réflexion de Doralice fit couler les larmes d'Eglantine; elle prit une des mains de sa mère, et la serrant dans les siennes : O que je suis coupable, s'écria-t-elle !.... Mais, ma chère maman, quoique je sois sans talens, quoique je

n'aye pas d'instruction, cependant il me reste les élémens de tout ce qu'on m'a appris.... Sans doute, reprit Doralice, et si vous vouliez vous appliquer, étudier sérieusement, vous pourriez encore regagner une partie de l'argent que vous avez perdu; mais il faudroit que vous eussiez désormais autant de persévérance et d'activité, que vous avez montré jusqu'ici d'inconstance et de paresse. A ces mots Eglantine soupira et tomba dans la rêverie: je sais, continua Doralice, que votre fortune et les louanges qu'on donne à votre figure, vous persuadent que vous avez moins besoin de talens et de graces que beaucoup d'autres personnes; mais parce qu'on possède les avantages les plus fragiles et les moins estimables de tous, est-ce une raison pour dédaigner ceux qui seuls peuvent procurer des suffrages véritablement flatteurs? Est-ce la beauté qui fait aimer? Séparée des graces, elle n'a même pas le droit de plaire. Sont-ce les richesses qui rendent heureux? N'êtes-vous pas consumée d'ennui, toujours mécontente des autres et de vous-même?.... D'ailleurs, connoissez-vous l'état des affaires de votre père? et s'il se ruinoit?.... Ces derniers mots réveillèrent l'attention d'Eglantine; elle regarda sa mère avec une espèce d'effroi. Doralice cessa de parler, leva les yeux au ciel, et après quelques

momens d'un morne silence qu'Eglantine n'osoit rompre, elle reprit la parole, changea d'entretien, et au bout d'un demi-quart-d'heure elle se leva, sortit, et laissa sa fille accablée de tristesse et d'inquiétude.

Les alarmes d'Eglantine n'étoient que trop fondées. Mondor, son père, aussi insatiable que Doralice étoit modérée, n'avoit pu se contenter de deux cent mille livres de rentes; il s'étoit engagé dans des entreprises immenses, et couroit à grands pas vers sa ruine totale. Doralice ne connoissoit pas toute l'étendue de son malheur, mais elle en soupçonnoit une partie; et c'est ce qu'elle avoit voulu faire entendre à sa fille. Mondor mieux instruit, dans l'espoir de conserver son crédit, tâchoit de cacher le mauvais état de ses affaires; mais bientôt plusieurs banqueroutes de ses associés en découvrirent le désordre affreux. Mondor n'avoit pas une ame faite pour supporter l'adversité; il tomba malade, et les soins de Doralice et d'Eglantine ne purent l'arracher au trépas; il expira en détestant l'ambition et la cupidité, funestes causes et de sa ruine et de sa mort. Doralice alors s'occupa du soin de satisfaire tous ses créanciers. La fortune entière de Mondor n'y put suffire: Doralice possédoit une terre de quinze mille livres de rente, sur laquelle les créanciers n'avoient

aucun droit; mais afin de compléter la somme nécessaire pour payer les dettes de son mari, elle abandonna pour six années les revenus de cette terre, le seul bien qui lui restât. Eglantine sacrifia au même usage tous les diamans qu'elle tenoit de sa mère.

Ces arrangemens faits, il ne restoit à Doralice, pour vivre pendant six ans, que ses bijoux et quelqu'argenterie : elle les vendit et en eut vingt mille francs. Il faut, dit Doralice à sa fille, que nous allions habiter un pays où l'on puisse vivre pendant six ans avec la somme qui nous reste; mon intention est de m'établir en Suisse jusqu'au moment où je recouvrerai la terre dont j'ai cédé les revenus. O ma mère, s'écria douloureusement Eglantine, vingt millè francs! Voilà donc tout ce qui vous reste.... Quelle pensée pour moi, quand je me rappelle tout ce que je vous ai coûté!.... N'y pense plus, interrompit Doralice en l'embrassant. Si j'eusse prévu les malheurs que le sort nous réservoit, tu n'aurois jamais su un détail dont le souvenir est une peine de plus pour toi; je l'ai brûlé, ce journal; et tout ce qu'il contenoit est pour jamais effacé de ma mémoire.... Ah! reprit Eglantine en tombant aux pieds de sa mère, j'éprouve un repentir trop vrai pour les oublier jamais, ces fautes que vous me pardonnez avec tant de gé-

nérosité !.... Le desir et l'espoir de les réparer et de faire votre bonheur, peuvent seuls maintenant m'attacher à la vie.... O maman, je le sais, une fille digne de vous pourroit vous consoler de vos malheurs : eh bien ! je me corrigerai, j'acquerrai les vertus qui me manquent. Il vous faut une amie : je deviendrai la vôtre ; et pour obtenir un titre si cher, je pourrai tout sur moi-même....

Pendant ce discours, Doralice contemploit avec ravissement Eglantine baignée de larmes et serrant ses genoux ; elle la releva, la prit dans ses bras, et la pressant contre son sein : Tu me fais éprouver dans cet instant, dit-elle, toute la joie que le cœur d'une mère peut ressentir ; va, ne gémis plus sur mon sort.... En prononçant ces paroles, Doralice ne pouvoit retenir ses pleurs ; mais ces larmes étoient les plus douces qu'elle eût jamais versées. Le soir même qui suivit cet entretien, Eglantine se plaignit d'un violent mal de tête. Le lendemain on lui trouva de la fièvre ; Doralice envoya chercher un médecin, qui, après avoir attentivement examiné la malade, déclara qu'elle avoit tous les symptômes qui précèdent la petite vérole ; il ne se trompoit pas : cette maladie se manifesta de la manière la plus inquiétante ; le médecin ne cacha point à Doralice que la petite vérole étoit

confluente et de la plus mauvaise qualité. Doralice, accablée de désespoir, ne quitta plus le chevet d'Eglantine, et passa quatre jours dans cette mortelle inquiétude. Eglantine, dans les accès d'un délire affreux, recevoit les soins de sa mère sans la reconnoître; elle étoit dans ses bras et l'appeloit, en s'écriant douloureusement: *Ma mère m'abandonne!.... Je l'ai mérité!.... Je ne l'ai pas rendue heureuse!.... Je meurs sans recevoir sa bénédiction!.... O mon Dieu, pardonnez-moi....*

Ces discours, entrecoupés de soupirs et de sanglots, perçoient l'ame de Doralice : en vain elle répondoit à sa fille, en vain elle la baignoit de ses larmes; Eglantine ne l'entendoit pas, et recommençoit toujours ses tristes plaintes. La maladie, faisant de rapides progrès, se porta sur-tout au visage d'Eglantine, et bientôt couvrant ses yeux d'une croûte épaisse, la priva totalement de la lumière. Ce nouvel accident, assez ordinaire dans la petite vérole, n'inquiéta pas d'abord, mais ensuite il devint si considérable, que le médecin en fut vivement alarmé, et ne put dissimuler à Doralice qu'il craignoit qu'Eglantine ne perdît la vue pour jamais. O ciel, s'écria la malheureuse mère, ma fille seroit aveugle!.... Le mal, reprit le médecin, ne me paroît pas encore sans remède, et je vais vous en pro-

poser un qui m'a réussi dans une circonstance semblable ; il s'agit de donner un cours à l'humeur qui se porte sur les yeux.... Avec de l'argent il n'est point de secours qu'on ne puisse obtenir, sur-tout à Paris.... Il ne seroit pas difficile de trouver une personne dans la misère, qui voulût consentir à rendre à mademoiselle votre fille, le service pénible et dégoûtant qui pourroit lui conserver la vue ; mais il seroit à desirer que cette personne fût parfaitement saine (*a*).... Quel service, interrompit vivement Doralice, et que voulez-vous dire ? Il faudroit, répondit

---

(*a*) Si le trait qu'on va lire étoit inventé, il n'auroit aucun prix. On n'est pas excusable lorsque dans un sujet d'invention on offre des détails faits pour répugner à l'imagination et révolter les sens ; mais ces mêmes détails ajoutent à l'intérêt et deviennent sublimes quand on ne peut douter de leur vérité. C'est une personne très-connue, madame des R.... car je ne puis m'empêcher d'écrire au moins les lettres initiales du nom d'une si bonne mère qui a été capable de cette action touchante. Un trait semblable auroit seul suffi pour justifier la confiance qu'une grande princesse a témoignée à cette personne estimable, en la chargeant de la première éducation des princes ses enfans.

Comme Doralice étoit une excellente mère, je n'ai pu me défendre de lui atttibuer cette action, certaine, par les détails de son histoire, qu'elle eût été capable de la faire.

le médecin, que quelqu'un consentît à sucer doucement le venin qui se porte sur les yeux de mademoiselle votre fille. O Dieu, je vous rends graces, s'écria Doralice en joignant les mains, je vous rends graces de m'avoir donné un sang pur et une bonne santé.... Ah! de ce moment seul je sens tout le prix de ce bienfait! Allons, monsieur, continua-t-elle en se retournant vers le médecin, ne perdons point de temps, allons chez ma fille, venez.... Quoi! madame, dit le médecin, seroit-il possible que vous voulussiez vous charger vous-même d'une opération semblable!.... quand vous pourriez avec de l'argent.... — Qui, moi! j'abuserois ainsi de la misère d'un infortuné, je le forcerois à vaincre un dégoût invincible pour lui, et si facile à surmonter pour moi! Pouvant faire une action de mère, j'en ferois une inhumaine et lâche!.... Pouvant rendre un service important à ma fille, je me dispenserois de ce devoir cher et sacré!.... — Mais, madame, aurez-vous le courage?.... — Je suis mère: ma fille est en danger; et vous doutez de mon courage?.... — Mais vous exposez votre santé.... — Venez, ne différons plus. En disant ces mots, Doralice, sans écouter davantage le médecin, l'entraîna dans la chambre de sa fille.

Madame de Clémire en étoit là de son récit,

quand la baronne, regardant à sa montre, donna le signal de la retraite, elle se leva : on demanda vainement une prolongation de veillée, il fallut s'aller coucher. Le lendemain, madame de Clémire reprit l'histoire d'Eglantine en ces termes :

Nous en étions restés au moment où Doralice se disposoit à entrer dans l'appartement de sa fille. Cette dernière avoit repris toute sa connoissance depuis la veille. Doralice, en l'engageant à souffrir le remède ordonné par le médecin, se garda bien de lui dire qu'elle-même se chargeoit de l'opération. J'ai trouvé, lui dit-elle, une femme disposée à vous rendre ce service, et elle en sera si bien récompensée que vous ne devez pas la plaindre ! O ciel, interrompit Eglantine, comment ne plaindrai-je pas une personne assez infortunée pour se décider à se charger de cette horrible opération ! Eh quoi, ne peut-on me rendre la vue qu'à ce prix ?.... Mon cœur se soulève à la seule idée de ce que cette malheureuse femme va souffrir.... Ah ! l'humanité permet-elle d'acheter un semblable secours !.... Songez à votre mère, reprit Doralice, songez à la mortelle inquiétude qui déchire son ame ! D'ailleurs, cette femme ayant eu la petite vérole, ne peut craindre la contagion de cette maladie, et soyez sûre, qu'uniquement occupée de votre guérison et de sa récompense, elle ne

trouvera rien de pénible dans l'emploi auquel elle se consacre. Enfin, ma fille, j'exige de vous cette preuve de soumission.... Vous obéir, répliqua Eglantine, est le premier de mes devoirs; vous l'ordonnez : il ne m'est plus permis de balancer.

A ces mots on fit entrer une femme qui s'approcha du lit de la malade, et qui l'assura d'un ton ferme de son zèle et de son courage. Allons, dit Doralice, commencez donc cette opération : je vous laisse, et je reviendrai quand elle sera finie. En disant ces paroles, Doralice feignit de sortir de la chambre; ensuite elle se rapprocha doucement du lit d'Eglantine, elle se mit à la place de la femme qui se tint derrière elle, afin qu'Eglantine de temps en temps pût entendre cette voix inconnue qui lui avoit parlé d'abord. Eglantine croyant sa mère sortie, conjura le médecin de différer encore un moment l'opération; alors, croyant s'adresser à la femme inconnue, elle saisit une des mains de sa mère, et la serrant dans les siennes : O malheureuse femme, lui dit-elle, pardonnez-moi l'affreuse extrémité où vous réduit la fortune.... Hélas! je sens trembler votre main!.... Eh quoi, vous pressez la mienne! O ciel, implorez-vous ma pitié?.... Cette opération est-elle au-dessus de vos forces? Ah! je le conçois.... Ah Dieu, pour-

suivit Eglantine ! elle me serre dans ses bras !.... je l'entends pleurer.... Vos discours, interrompit le médecin, et votre humanité l'attendrissent; vous changez son zèle en affection. A ces mots, la voix inconnue prit la parole, et protesta que sa résolution étoit inébranlable, et qu'elle lui coûtoit mille fois moins qu'Eglantine ne pouvoit l'imaginer. Quand elle eut cessé de parler, le médecin imposa silence à tout ce qui étoit dans la chambre, et fit commencer l'opération, qui dura à-peu-près six minutes. Au bout de ce temps le médecin renvoya la femme, en lui recommandant de venir le soir; ce qu'elle promit, après avoir reçu les plus tendres remercîmens d'Eglantine, et l'assurance d'une reconnoissance éternelle.

Ce secours, renouvelé plusieurs fois, produisit un mieux sensible. Enfin, le troisième jour le médecin déclara qu'on n'emploieroit plus qu'une fois ce remède si affligeant pour Eglantine. Durant cette dernière opération, Eglantine, se croyant toujours dans les bras d'une femme étrangère, tout-à-coup fit un cri de joie, en s'écriant : J'apperçois le jour ! En disant ces paroles elle lève la tête pour voir celle qui lui rendoit la vue; mais, au lieu de la figure inconnue qu'elle cherche, quel est l'excès de sa surprise et de son saisissement, en reconnoissant

le visage chéri de la plus tendre des mères !.... Juste Dieu ! s'écria-t-elle, quoi, c'est vous, c'est ma mère !.... Ses sanglots lui coupent la parole, et se jetant sur le sein de Doralice, elle ne peut d'abord exprimer les transports passionnés de sa reconnoissance que par des larmes.... Le médecin lui confirme qu'elle n'a jamais dû qu'à Doralice tous les secours qu'elle a reçus. O ma mère, dit Eglantine, combien la vie me devient chère !.... Ah ! qu'il me seroit douloureux de la perdre avant d'avoir pu vous témoigner ma tendresse et ma reconnoissance !.... Je ne veux vivre que pour faire votre bonheur, et je ne puis être heureuse que par vous.... Eglantine parloit avec tant d'action et de feu, que le médecin, craignant pour elle l'effet d'une émotion si violente, l'interrompit, et fit cesser une conversation qui auroit pu redoubler sa fièvre.

Depuis ce jour la maladie ne donna plus d'inquiétude ; mais le médecin déclara qu'elle laisseroit des traces fâcheuses sur la figure d'Eglantine. En effet, Eglantine perdit sa beauté : quoiqu'elle ne fût pas excessivement marquée de la petite vérole, et qu'elle n'eût aucune couture sur le visage, elle étoit à peine reconnoissable ; elle avoit perdu les plus beaux cheveux du monde, ses traits étoient grossis, et elle n'avoit plus cet éclat brillant que donne un teint

uni, et d'une blancheur éblouissante. Sachant combien elle étoit changée, elle n'eut aucun empressement de se regarder dans un miroir; cependant lorsqu'elle se leva pour la première fois, elle ne pût éviter de se voir. Sa mère lui donnoit le bras, et en la conduisant vers une chaise longue, elle la fit passer devant une glace. Eglantine, en jetant les yeux sur la glace, ne put s'empêcher de tressaillir, et s'arrêtant: Est-ce-là, dit-elle, cette figure qu'on louoit tant il y a trois semaines! Quel seroit votre sort, reprit Doralice, si vous aviez eu la folie d'attacher un grand prix à cette beauté fragile qu'un instant peut enlever.... et qu'il faut nécessairement perdre dans le court espace de quelques années!....

Maman, interrompit Caroline, je crois que Doralice exagéroit un peu, afin de consoler Eglantine; car on peut, en perdant la jeunesse, conserver la beauté.... — Non. La beauté ne peut exister sans la jeunesse. — Mais cependant madame de Palmis, que tout le monde trouve si jolie, n'est plus jeune; elle a, dit-on, trente-six ans. — Aussi n'est-elle plus jolie; on voit seulement qu'elle a dû l'être. Il est vrai qu'on lui répète tous les jours qu'elle n'a jamais été plus charmante, qu'elle a l'air d'avoir dix-huit ans, &c. Lorsqu'elle avoit cet âge, beaucoup de femmes

critiquoient sa figure; maintenant toutes s'accordent à la louer, précisément parce qu'elles ne la trouvent plus ce qu'elle étoit. Les jeunes personnes savent bien que les seuls agrémens de la première jeunesse sont toujours préférés à la plus parfaite régularité que puisse offrir un visage de trente-six ans; et les femmes qui approchent de quarante ans, ne manquent pas de préferer la beauté de trente-six ans, à la beauté de vingt. Voilà pourquoi tant de personnes soutiennent que madame de Palmis est plus belle que la comtesse Rosalie. L'une à son déclin, ne cause plus d'ombrage; l'autre à son aurore, excite la basse et ridicule envie de toutes les femmes assez bornées et assez frivoles pour regarder la beauté comme le plus précieux de tous les avantages. Pour moi, je n'ai jamais vu de femme qui, passé trente ans, fût aussi jolie qu'à dix-huit, et qui fût véritablement charmante sans le secours de l'art, c'est-à-dire, sans rouge, sans parure, ou sans l'illusion des lumières. Allons, maman, dit Caroline, je vois bien à présent que Doralice n'exagéroit pas, et qu'elle avoit bien raison de dire qu'il faudroit être insensée pour attacher quelque prix à un avantage si frivole, et dont on jouit si peu de temps. Mais ayez la bonté, chère maman, de reprendre la charmante histoire. Je suis sûre qu'Eglantine est

ent corrigée pour toujours, et qu'elle va
e bonheur de sa mère.

ıs ne vous trompez pas, reprit madame de
re. Eglantine, éclairée par le malheur et
reconnoissance, sut vaincre tous ses dé-
et devint aussi raisonnable, aussi active,
digne d'être aimée, qu'elle avoit été indo-
paresseuse, inconstante et légère Aussi-tôt
a santé fut entièrement rétablie, Doralice
avec elle pour la Suisse. Les deux voya-
s se rendirent d'abord à Lyon, prirent en-
la route de Genève; elles passèrent par le
e l'Ecluse (entre Châtillon et Coulonges),
emarquable par la singularité de sa situa-
Elles s'arrêtèrent à Bellegarde pour y voir
ıe les gens du pays appellent *la perdition*
Rhône. C'est un endroit près du pont de
(*a*), où l'on voit en effet le Rhône se perdre
l'énormes rochers, dans de vastes gouffres,
ɔaroître ensuite en se précipitant en cas-
ur d'autres rochers. Ce lieu, environné de
ıgnes, de précipices profonds, de rochers
rts de mousse et de verdure, suffiroit seul
dégoûter à jamais de ces froids jardins à
ıise, où l'on a voulu follement imiter de

ılors la moitié de ce pont appartenoit à la France,
re moitié à la Savoie.

semblables effets. Après avoir passé quelques jours à Genève, Doralice parcourut les rives charmantes du lac, dans l'intention de chercher une maison où elle pût s'établir, et elle prit la résolution de se fixer à Moges, jolie ville entre Genève et Lausanne (*a*), sur le bord du lac, et dans une situation ravissante.

Doralice loua une petite maison dans cet agréable séjour; les fenêtres du salon donnoient d'un côté sur des campagnes riantes et fertiles, et de l'autre, elles laissoient voir le lac de Genève, et par-delà les immenses montagnes chargées de glace qui le bornent. On ne peut se faire une idée de ces montagnes; elles offrent mille aspects différens dans un jour, par l'effet des divers accidens de lumière qui s'y succèdent. Au lever de l'aurore, leurs sommités et leurs rochers sont couleur de rose, et les monceaux de glace qui les couvrent, ressemblent à des nuages transparens. Quand le soleil devient plus vif, les montagnes prennent des couleurs plus foncées, et paroissent successivement gris-de-lin, violettes et bleu-brun. Au coucher du soleil, elles se dorent; on croit voir d'énormes masses de topases, et les yeux sont éblouis de

(*a*) A dix lieues de Genève, et à deux lieues de Lausanne.

at brillant de leurs couleurs. Le lac de Ge-e présente des variétés aussi piquantes. Lors-il est tranquille, son onde pure et limpide léchit la couleur des cieux; mais lorsqu'il est ité, il ressemble à la mer : il en produit le uit imposant; il en a la majesté. Tour-à-tour multueux et paisible, il attire, il charme, il onne les yeux par des spectacles toujours nou-eaux.

Eglantine ne pouvoit se lasser de contempler ette vue ravissante. Que tout ce que j'ai admiré usqu'ici, disoit-elle, me paroîtroit insipide à présent! Avec quelle indifférence je reverrai les environs de Paris, ces plaines monotones, et ces jardins si vantés! Me voilà brouillée pour toujours avec les rivières factices, les petits rochers et les petites montagnes.... Si vous aviez fait le voyage d'Italie, ajouta Doralice, vous n'aimeriez pas davantage *les petites ruines*.... Il me semble, reprit Eglantine, que les poètes et les peintres ne devroient ni décrire les beautés de la Nature, ni faire des paysages, sans avoir vu l'Italie et la Suisse. Je suis de votre avis, répondit Doralice. Autèuil et Charenton peuvent inspirer de jolis vers, mais non les grandes idées qui produisent dans ce genre des ouvrages immortels. Louis Bakhuifen, fameux peintre hol-

landais (*a*), s'exposa mille fois sur la mer agitée par de violentes tempêtes, pour observer le mouvement des vagues, le choc et les débris des vaisseaux échoués contre les écueils, le travail et le trouble des matelots épouvantés. Le célèbre Rugendas (*b*), peintre de batailles, vit le siége, le bombardement, la prise et le pillage d'Ausbourg. Il brava la mort plusieurs fois, afin de considérer à loisir les effets des boulets et des bombes, et toutes les horreurs d'un assaut. On l'a vu dessiner au milieu du carnage, et en rapporter des dessins exécutés avec le même soin que s'ils eussent été faits dans son cabinet. Van-der-Meulen (*c*) suivit Louis XIV dans toutes ses conquêtes, dessinant sur les lieux les villes fortifiées et leurs environs; toutes les différentes marches de l'armée, les campemens, les haltes et les escarmouches, afin d'en composer les tableaux qu'il fit de l'histoire de ce prince. Voilà l'activité, le courage que peut donner le noble

---

(*a*) Mort en 1709.

(*b*) Mort en 1742. Une maladie lui ayant ôté, pour un temps, la possibilité de peindre de la main droite, il s'exerça à peindre de la gauche, et y réussit parfaitement. (Voyez *Extraits des différens ouvrages publiés sur la vie des Peintres*, ouvrage estimable, en 2 volumes, par M. P. D. L. F.)

(*c*) Mort à Paris, en 1690.

sir de se distinguer; mais quand on préfère à vraie gloire les petits succès du moment, on a besoin ni d'instructions ni de grands talens. n reste chez soi, on intrigue, on cabale, on e fait un parti, on peint ou l'on écrit sans chaeur et sans vérité, et par conséquent sans génie; mais on est loué deux jours. Au reste, il y a beaucoup de gens qui se rendent justice en ne poussant pas plus loin leur ambition.

Eglantine écoutoit sa mère avec un plaisir qu'elle n'avoit jamais éprouvé. Autrefois insensible aux charmes si doux de la conversation, son indolence et sa distraction l'empêchoient d'y prendre part; mais ses malheurs avoient produit en elle une révolution aussi subite qu'étonnante. Son caractère étoit absolument changé; elle réfléchissoit, elle sentoit vivement, et elle goûtoit une satisfaction inexprimable à s'entretenir avec sa mère. D'ailleurs, voulant dédommager Doralice de tous les chagrins qu'elle lui avoit causés par son indolence, elle s'occupoit avec une activité qui la fatigua d'abord, mais qui bientôt cessa de lui paroître pénible. La lecture, la musique et le dessin remplissoient tous ses momens. Comme elle s'appliquoit véritablement, l'étude et le travail, loin de l'ennuyer, l'amusoient et l'attachoient également. Dans les commencemens elle n'avoit été guidée

que par le desir de rendre sa mère heureuse, et de lui prouver sa reconnoissance ; mais ensuite, charmée et surprise elle-même de la rapidité de ses progrès, elle étudia pour son propre plaisir ; et à force d'ardeur, de patience et d'application, elle parvint à regagner tout le temps qu'elle avoit perdu. Elle acquit des connoissances solides et des talens supérieurs ; l'agréable séjour qu'elle habitoit lui devenoit tous les jours plus cher.

Comme deux personnes peuvent vivre à Morges dans l'aisance avec mille écus par an, elle ne s'appercevoit pas de la perte de sa fortune ; elle occupoit une maison commode ; elle avoit un cabinet charmant. Assise à son bureau, elle voyoit le lac et les montagnes ; elle trouvoit que cette vue valoit bien celle de la Seine et des boulevards. Elle faisoit beaucoup meilleure chère que dans le temps de son opulence ; de bons fruits, du gibier, le délicieux laitage de la Suisse, l'excellent poisson du lac de Genève, ne lui laissoient rien à desirer à cet égard. Morges, ses environs, et Lausanne, lui offroient de plus toutes les ressources de société qu'on peut souhaiter.

Dans cet heureux pays, que le luxe n'a point encore corrompu, on trouve toute la simplicité des mœurs les plus pures ; et les femmes

sont également aimables, instruites et ver-
euses.

Doralice et sa fille alloient souvent à Launes; les y firent connoissance avec une jeune veuve, ommée Isabelle, qui joignoit à tous les charmes xtérieurs mille talens agréables, un esprit fin, délicat, cultivé, un cœur sensible, et les quaités les plus estimables et les plus attachantes. Elle devint l'amie de Doralice et d'Eglantine, et les suivoit souvent à Morges, ou dans les courses qu'elles faisoient aux environs de Genève. Tantôt elles s'engageoient dans de longues promenades sur le lac; tantôt on rassembloit à Morges une société choisie de douze à quinze personnes, et l'on faisoit de la musique; ou bien l'on formoit un bal champêtre sous une feuillée décorée de guirlandes de fleurs naturelles. Eglantine étoit le principal ornement de ces petites fêtes, par ses agrémens, sa gaîté et ses talens. Elle n'étoit plus belle, mais elle plaisoit mille fois davantage que dans le temps où l'on admiroit justement la régularité de ses traits et l'éclat éblouissant de son teint. Elle avoit conservé la plus belle taille du monde, et elle avoit acquis les graces et le maintien sans lesquels cet avantage est à peine remarqué. Elle n'étoit plus habillée avec magnificence; mais elle étoit mise avec goût. On la regardoit sans étonnement;

mais plus on la regardoit, plus on aimoit sa figure. Son visage avoit pris de l'expression ; enfin elle n'avoit plus la beauté qui frappe tous les yeux ; elle avoit mieux, elle possédoit le charme qui les attire et qui les fixe.

Il y avoit près de dix-huit mois que Doralice habitoit Morges, sans qu'elle eût pu se résoudre à s'en éloigner et à voyager dans la Suisse, comme elle en avoit toujours eu le projet. Cependant, voulant faire connoître à sa fille un pays si intéressant, elle se décida enfin à quitter, pour quelque temps, et sa petite maison, et l'aimable Isabelle. Elle partit avec Eglantine sur la fin de juin, et alla d'abord à Berne, ville charmante par sa régularité et la beauté de sa situation. Ses rues sont extrêmement larges et coupées dans le milieu par un petit ruisseau d'une eau coulante et pure. Des deux côtés des rues il y a de belles arcades qui forment des galeries couvertes, pavées en larges pierres de taille ; et le fond de ces arcades, si commodes pour les gens de pied, est rempli de jolies boutiques. Les promenades de Berne sont ravissantes, et la terrasse, située sur l'Aar, présente de tous côtés une vue admirable (*a*).

(*a*) On trouve dans un coin de cette terrasse une inscription qui conserve la mémoire d'un événement sin-

Doralice passa quelques jours à Berne, et après voir été à Indelbank, village où l'on voit de superbes tombeaux (9), elle partit de Berne, et dirigea sa route vers les fameuses glacières de Grindelwald, à vingt lieues de Berne.

De toutes les glacières qui se trouvent dans les Alpes, la plus remarquable est celle de Grindelwald, auprès d'un village qui porte son nom. Le sommet de la montagne est occupé par un immense réservoir d'eau glacée. La roche qui sert de bassin à ce lac, est d'un marbre noir veiné de blanc; la partie qui descend en pente est d'un beau marbre varié. Les eaux superflues du lac et des glaçons qui sont à la surface, obligées de s'écouler et de rouler successivement sur un plan incliné, forment ce qu'on appelle particulièrement *les glacières*, c'est-à-dire, cet assemblage de glaces en pyramides qui tapissent toute la pente de la montagne. Rien n'est comparable à la beauté de ce brillant amphithéâtre, couvert de tours ou d'obélisques qui paroissent être du cristal le plus pur, et qui s'élèvent à plus de trente ou quarante pieds de hauteur. Ce spec-

---

gulier. Un écolier étant à cheval, tomba du haut de la terrasse en bas; il fit une chute de 120 pieds; son cheval fut tué, mais l'écolier en fut quitte pour deux jambes cassées. Il a vécu 40 ans depuis; il a été ministre, et est mort l'an 1694.

tacle est éblouissant, sur-tout lorsqu'en été le soleil darde ses rayons sur ces groupes de pyramides glacées. Alors toute la glacière commence à fumer et à jeter un éclat que les yeux ont peine à soutenir. Le vallon est bordé des deux côtés par deux montagnes couvertes de verdure, et d'une forêt de sapins.

Doralice et sa fille, après avoir vu Grindelwald, continuèrent leur voyage dans l'intérieur de la Suisse; et voulant connoître l'auteur du poëme d'Abel, elles allèrent à Zurich (*a*). Elles virent un grand poète, d'autant plus intéressant, qu'il devoit une partie de ses talens à la sensibilité de son ame et à la pureté de ses mœurs. S'il n'eût pas aimé la campagne, s'il n'eût pas habité le plus délicieux pays du monde, enfin s'il n'eût pas été bon père et bon mari, il n'auroit point fait ces Idylles charmantes où la vertu se montre sous des traits si touchans, et sous une forme si séduisante. Pourquoi ces ouvrages, d'un genre si simple, ont-ils tant de charmes? Pourquoi sont-ils traduits dans toutes les langues? C'est que l'auteur a senti tout ce qu'il exprime, c'est qu'il a vu tout ce qu'il peint. Il accompagna Doralice dans presque toutes ses promenades. En parcourant les bords enchantés

(*a*) Situé sur la Limmat.

lac de Zurich, de la Sil, de la Limmat, Gessner ontroit à Doralice les lieux charmans qu'il oit dessinés (*a*) ou décrits dans ses vers; et oralice admira sur-tout le bocage de pampres ù Gessner composa la délicieuse Idylle de *Mirtyle*.

Doralice et Eglantine passèrent huit jours avec Gessner. Elles le contemplèrent au milieu de sa amille, de ses occupations, et elles virent touours en lui un sage heureux, un vrai philosophe, et un digne peintre de la Nature.

Après une absence de deux mois, Doralice et sa fille se retrouvèrent avec transport dans leur petite maison de Morges. Isabelle vint embellir leur retraite en passant avec elles une partie de l'hiver. Le printemps ramena les plaisirs, les fêtes champêtres et les longues promenades. Il y avoit deux ans que Doralice avoit quitté Paris; Eglantine touchoit à sa vingtième année; elle faisoit les délices de sa mère, et ne connoissoit le bonheur que depuis qu'elle habitoit Morges.

Un soir qu'Eglantine et Doralice se promenoient sur les bords du lac, elles rencontrèrent un jeune homme vêtu de noir, qui marchoit lentement, et paroissoit plongé dans la plus triste rêverie. En passant à côté de Doralice, il leva les

(*a*) Gessner dessine aussi bien qu'il écrit.

yeux, fit un mouvement de surprise, et s'avança. Alors Doralice reconnut avec étonnement le vicomte d'Arzelle. Après les premiers complimens, le vicomte lui apprit qu'il avoit éprouvé le plus grand des malheurs, celui de perdre un père chéri; et il ajouta que, depuis cette perte, le séjour de Paris lui étant devenu odieux, il avoit pris la résolution de voyager; qu'il comptoit passer deux mois en Suisse, et partir ensuite pour l'Italie. Comme il finissoit ce récit, Doralice, voyant la nuit s'approcher, reprit le chemin de sa maison. Le vicomte demanda la permission de la suivre, et lui offrit son bras. Dans ce moment il se ressouvint que Doralice avoit une fille, et il s'apperçut qu'elle étoit avec elle. Il lui adressa la parole, mais ne put la voir : elle étoit cachée par sa mère; et, d'ailleurs, l'obscurité ne lui auroit pas permis de distinguer ses traits. Doralice arriva à la porte de sa petite maison. Elle sonne; une servante vient ouvrir. On entre dans la cour, et le vicomte dit à Doralice avec attendrissement: *Quoi! madame, c'est ici votre demeure!* En disant ces mots, il se rappelle l'immense fortune dont jouissoit jadis Doralice, le digne usage qu'elle en faisoit, et qu'elle ne l'a perdue toute entière qu'afin de payer toutes les dettes de son mari. Cependant on monte l'escalier, on arrive dans un petit salon orné de jolis dessins, et

meublé avec goût. Ce cabinet n'est-il pas charmant, dit Doralice ? tout ce qu'il renferme est l'ouvrage d'Eglantine : elle a brodé ce meuble, elle a dessiné tous ces paysages.... A ces mots le vicomte ne peut s'empêcher de montrer une surprise qui ressembloit à de l'incrédulité : en même temps il jette les yeux sur Eglantine, et frappé du changement de sa figure, il la regarde fixement sans pouvoir la reconnoître. Eglantine sourit en rougissant un peu, et ce sourire embellit tellement son visage, que le vicomte, qui la regardoit toujours, témoigna un nouvel étonnement. Il avoit d'abord considéré Eglantine avec curiosité ; il commença à la contempler avec intérêt. Il remarqua qu'elle étoit grandie ; il admira la beauté de sa taille, la noblesse de son maintien, l'expression de sa physionomie, et il trouva que les graces qu'elle avoit acquises valoient mille fois mieux que l'éclat et la froide régularité qu'elle avoit perdu. Sa conversation le surprit bien davantage encore ; en l'écoutant, il avoit peine à se persuader qu'elle fût la même personne qu'il avoit trouvée autrefois si insipide et si peu aimable ; et il ne pouvoit concevoir que trois années pussent produire un changement si remarquable et si extraordinaire. En quittant Doralice, il lui demanda avec empressement la permission de revenir la voir ; et dès le lende-

main, il vint passer une partie de la journée avec elle. On faisoit ce jour-là de la musique chez Doralice; le vicomte entendit Eglantine chanter et jouer de la harpe. Il croyoit rêver en se rappelant que cette jeune personne si charmante, étoit cette même Eglantine qu'il n'avoit pas voulu épouser malgré sa fortune et sa beauté, parce qu'elle lui paroissoit alors aussi bornée qu'ignorante.

Le vicomte habitoit Lausanne, il n'y entendoit parler que d'Eglantine; elle avoit gagné tous les cœurs par ses agrémens, son esprit, et surtout sa douceur, sa parfaite égalité, et sa vive tendresse pour sa mère. Le vicomte écoutoit avec plaisir les éloges qu'on lui donnoit. Isabelle louoit Eglantine avec toute la chaleur de l'amitié; et le vicomte préféroit à toute autre la société d'Isabelle. Cependant il y avoit plus de deux mois que le vicomte étoit en Suisse, et il ne parloit plus de l'Italie. Il consacroit à Doralice tout le temps qu'elle lui permettoit de passer chez elle. Timide et réservé avec Eglantine, à peine osoit-il lui parler; mais il l'écoutoit et l'observoit avec une attention dont rien ne pouvoit le distraire; et il témoignoit à Doralice tout le respect et toute l'affection du fils le plus aimable et le plus tendre. Il passa encore un mois à Lausanne. Enfin connoissant parfaitement Eglantine, et

sa réputation, et par l'étude qu'il avoit faite son caractère, il cessa de dissimuler des sen- iens que la raison même approuvoit. Il ouvrit ı cœur à Doralice, et lui demanda sa fille. ɔus la méritez, répondit Doralice; vous l'avez fusée belle et riche, vous la choisissez lors- ı'elle a perdu et sa beauté et sa fortune. Les races, les talens et la vertu pouvoient seuls ous inspirer un attachement véritable. On doit ompter sur la durée d'un semblable sentiment. ɔependant, comme il est possible de s'abuser oi-même, j'exige que vous fassiez encore de érieuses réflexions sur un engagement qui doit fixer votre sort et celui de ma fille. Partez, voyagez six mois. Au bout de ce temps, si vous êtes dans les mêmes dispositions, revenez, Eglantine est à vous. A ces mots, le vicomte se jeta aux pieds de Doralice, et la conjura de ne point retarder son bonheur. Mais Doralice inébranlable, ne se laissa toucher ni par ses prières, ni par ses protestations; et le vicomte au désespoir, fut obligé de partir le lendemain. Ne pouvant s'arracher du pays qu'habitoit Eglantine, il erra dans la Suisse, et y passa tout le temps de son exil. Les six mois expirés, il vola à Morges. Quand il arriva, Doralice étoit seule dans son cabinet avec sa fille. Tout-à-coup la porte s'ouvre; le vicomte paroît : il va se précipiter aux genoux

de Doralice. Pour la première fois, il parle de ses sentimens devant Eglantine : il demande sa main. Il proteste de ne jamais la séparer de sa mère. Eglantine déclare que ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut se résoudre à changer un sort qui remplissoit tous les desirs de son cœur; et le vicomte assure Eglantine qu'un sentiment si naturel la rend encore plus chère à ses yeux. Le soir même de cette conversation, Doralice, la plus heureuse des mères, signa le contrat de mariage de sa fille; et trois jours après, le vicomte, au comble de ses vœux, épousa l'aimable Eglantine.

Ah ! maman, dit Caroline, voilà une jolie histoire. Allons, je vous promets, maman, de ne plus perdre de mouchoirs, de gants, de ne plus jeter mon goûter dans le jardin; je vous promets d'être bien soigneuse, bien appliquée, afin qu'on ne me trouve pas à dix-sept ans maussade et imbécille, et sur-tout afin de ne pas vous causer de chagrin. Et si, par la suite, ajouta madame de Clémire, on vous trouve belle, rappelez-vous encore, mon enfant, l'histoire d'Eglantine. Songez que la beauté n'attire que de vains complimens, et que les graces réunies aux qualités du cœur et de l'esprit, ont seules le droit d'obtenir des succès flatteurs, et d'inspirer des sentimens solides. Ici finit la dixième

veillée, et madame de Clémire, en se séparant de ses enfans, leur dit qu'elle les meneroit dîner le lendemain chez M. de la Palinière. Vous verrez là, ajouta-t-elle, de belles médailles; car M. de la Palinière, malgré sa perruque ronde et noire, et son air distrait, est rempli d'esprit et d'instruction.... — Maman, qu'est-ce que c'est que des médailles?.... — Je vous expliquerai cela demain à déjeûner. Le lendemain matin les enfans renouvelèrent leurs questions au sujet des médailles; car sachant qu'ils entreroient dans le cabinet de M. de la Palinière, ils desiroient du moins avoir une idée superficielle de ce qu'ils devoient y voir. Madame de Clémire leur lut un extrait fait pour eux, tiré de l'ouvrage qui a pour titre: *Science des Médailles* (10). Ensuite les enfans demandèrent si on employoit aussi les *symboles* dans les emblêmes. Assurément, répondit madame de Clémire; et même le symbole est indispensable dans l'emblême, et il ne l'est pas dans la médaille. Savez-vous ce que c'est qu'un emblême, c'est-à-dire, une devise?...—Oui, maman, à-peu-près. — Une devise est une espèce d'allégorie, c'est un symbole qui doit exprimer le caractère ou la situation de la personne qui la choisit. Par exemple, madame de M***, que vous connoissez, est une personne simple, modeste, aimant peu le grand monde, ne desirant

plaire qu'à ses amis, et ne montrant tous les agrémens de son esprit que dans le cercle choisi d'une société intime. Aussi a-t-elle pour devise, une violette à moitié cachée sous l'herbe; et pour *ame* (*a*), ces mots : *Il faut me chercher.* Ah ! dit César, elle est fort jolie, cette devise.... Voyons, reprit madame de Clémire, si vous comprendrez aussi bien celle-ci. Un grand homme a pris pour devise un bouquet de lys et de roses, avec ces mots : *Tout pour eux et pour elles.* Qu'est-ce que cela signifie ? J'en comprends bien la moitié, répondit César. Les lys sont l'emblême du roi et de la patrie; mais les roses.... Eh bien ! les roses, interrompit Pulchérie, sont les femmes; je le parierois.... Cela n'est pas mal deviné pour votre âge, dit madame de Clémire, s'il est vrai que votre mémoire ne vous ait pas aidée sans que vous le sachiez, et que je n'aye jamais parlé de cette devise devant vous. Mais enfin, puisqu'entre vous deux vous venez de l'expliquer entièrement, vous devez sentir qu'elle est charmante. — Ah! oui, maman.... Cependant il me semble que *tout pour les femmes*, comme *tout pour le roi*, c'est trop dire. Pour sa mère, ses

(*a*) Dans une devise on appelle l'objet qu'elle représente, *le corps*, et les paroles qui entourent cet objet, *l'ame*.

sœurs, sa femme, à la bonne heure; mais pour toutes les femmes en général, je trouve cela exagéré. — Cette espèce d'exagération s'appelle *de la galanterie;* on ne la donne pas pour la vérité: par conséquent elle ne peut être ridicule, d'autant plus que l'usage l'autorise. Mais, pour revenir à cette devise, elle joint au mérite de la précision, celui d'être également fine et délicate. — Maman, en quoi est-elle fine? — En ce qu'elle est claire, s'entend facilement, et cependant ne s'explique qu'à demi. — Comment cela? — Elle dit seulement: *Tout pour eux et pour elles;* et si elle s'expliquoit entièrement, elle diroit: *Il n'y a rien qu'on ne puisse faire, point de périls qu'on ne puisse braver pour servir son roi et sa patrie, et mériter les suffrages des graces et de la beauté.* — Cette devise eût été un peu longue. J'aime mieux: *Tout pour eux et pour elles.* — Vous avez raison; s'expliquer avec un détail aussi superflu, c'est être lourd et pesant; voilà le contraire de la finesse. — Maman, ne peut-on pas à force de finesse, devenir obscur?.... — Dès qu'on est obscur, on n'est plus fin; on devient ce qu'on appelle *entortillé, alambiqué;* c'est-à-dire, qu'on est dépourvu de raison et de goût. Toute pensée qui manque de justesse et de clarté, n'a qu'un faux air de finesse, et ne peut plaire qu'aux esprits superficiels.

Comme madame de Clémire achevoit ces paroles, on vint l'avertir que ses chevaux étoient mis. César fit ses adieux au petit Augustin, qui s'attendrit en le voyant partir, car il commençoit à s'attacher sincèrement à lui, et César de son côté aimoit tendrement Augustin, et se plaisoit dans ses momens de récréation, à lui répéter une partie des leçons qu'il recevoit de son précepteur. Quand la famille fut en voiture, César fit l'éloge d'Augustin, et vanta avec chaleur sa bonté, son application et le desir qu'il montroit de s'instruire. J'espère, dit la baronne, que vous trouverez toujours un grand plaisir à l'associer à vos études, et qu'en même temps ses bonnes qualités vous donneront de l'émulation, et que vous tâcherez de devenir attentif, réfléchi, appliqué comme lui : sans cela son histoire pourroit bien ressembler un jour à celle du cardinal d'Ossat.... — Ma bonne maman, voulez-vous bien me la dire, cette histoire? — Volontiers.

Arnaud d'Ossat, né à Cassagnabère, petit village auprès d'Auch, de parens pauvres, se trouva sans père, sans mère et sans biens à l'âge de neuf ans; il fut élevé avec le fils du seigneur du village, qu'il devança si fort dans le cours de ses études, qu'il devint par la suite son précepteur. — Ah! j'espère qu'Augustin ne deviendra pas

le mien. Mais, maman, ce même d'Ossat a été cardinal? — Oui. Ayant fait son droit sous Cujas, fameux jurisconsulte, il suivit le barreau de Paris avec distinction; les protecteurs qu'il s'acquit par son mérite, lui procurèrent une charge honorable dans la magistrature. Paul de Foix, archevêque de Toulouse, nommé par Henri III à l'ambassade de Rome, choisit d'Ossat pour secrétaire de son ambassade; après la mort de l'archevêque, d'Ossat fut chargé en chef des affaires de France; Henri-le-Grand dut à ses soins son absolution et sa réconciliation avec la cour de Rome; les services importans de d'Ossat furent récompensés par le chapeau de cardinal: il mourut à Rome, en 1604, âgé de soixante-sept ans. Nous avons de lui un grand nombre de lettres qui sont très-estimées.

Vous voyez, mes enfans, quelle fortune le mérite et les talens peuvent procurer, et quel éclat ils peuvent répandre sur la vie; mais pour faire un chemin aussi-brillant, les talens ne suffisent pas : il faut encore y joindre la vertu. — Oui, je vois bien, ma bonne maman, que si l'on veut réussir et devenir heureux, il faut prendre le parti d'être vertueux et instruit. Cependant, maman, il y a eu des mal-honnêtes gens qui ont fait de grandes fortunes. — Oui, mais ils n'en jouissoient pas, parce qu'un bien mal acquis est

toujours possédé avec inquiétude; on craint justement de le perdre, et cette crainte corrompt tout; il est possible que les talens sans la vertu conduisent à la fortune, mais cette fortune n'est pas solide, et ne produit jamais de gloire. Les enfans trouvèrent ces réflexions très-justes, et tout en causant ainsi, on arriva au château de M. de la Palinière.

Après le dîner, on vit une belle suite de médailles, quelques tableaux précieux de l'école d'Italie, une jolie collection d'estampes, et la journée passa comme un songe. M. de la Palinière avoit beaucoup d'esprit et d'instruction; au premier abord il ne frappoit que par la singularité de sa figure et par sa distraction, mais il gagnoit infiniment à être connu; il avoit en même temps de l'originalité et du naturel, et une conversation solide et intéressante. Il conjura avec tant d'instances la baronne et madame de Clémire de passer quelques jours chez lui, qu'elles y consentirent; durant cet espace, il leur conta plusieurs particularités de sa vie, et comme elles y trouvèrent beaucoup d'intérêt, elles parurent regretter que leurs enfans n'eussent pas été présens à ces conversations. Alors M. de la Palinière, qui d'ailleurs avoit entendu parler *des veillées*, leur offrit de conter aux enfans son histoire entière, si elles consentoient à

rester deux jours de plus avec lui. Cette proposition fut acceptée: M. de la Palinière promit de fournir au moins deux ou trois veillées. En attendant la première, Pulchérie questionna sa mère; elle demanda si l'histoire de M. de la Palinière étoit gaie ou triste; mais, dit madame de Clémire, M. de la Palinière a eu des passions très-vives. Il n'a donc pas été heureux, reprit Pulchérie? — Vous en jugerez. — Eh! quelles passions a-t-il eues? — Il a été amoureux et jaloux. — Bon! cela me paroît drôle: pourtant je ne sais pas trop ce que c'est que l'amour. — On est convenu d'appeler *amour*, tout sentiment très-vif; par exemple, la tendresse d'une mère; on dit, *amour maternel*. — On doit donc aussi dire, *amour filial?* Cette question valut à Pulchérie deux tendres baisers; ensuite madame de Clémire reprenant le fil de la conversation: Ainsi, dit-elle, on entend par *amour*, une véritable et vive affection plus tendre que l'amitié ordinaire, telle que *l'amour maternel*, *l'amour filial*. — J'entends, maman: et quand on dit seulement *l'amour*, sans rien ajouter après? — On veut parler de l'affection d'un homme pour une femme; mais en même temps on n'emploie guère cette expression que pour désigner une affection déraisonnable et folle. — Comment! un homme ne peut pas aimer raisonna-

blement une femme? — Pardonnez-moi; mais quand on dit qu'il a de *l'amour*, qu'il est *amoureux*, on veut dire qu'il aime trop, qu'il aime avec passion. — Ah! ah! l'amour tout seul exprime cela? — Oui; au lieu qu'on n'entend par *amour maternel*, *amour conjugal*, &c. que des sentimens très-vifs, très-tendres, mais qui laissent toujours le libre usage de la raison. — Il ne faut donc pas avoir d'amour? — Nous sommes déjà convenues qu'il falloit se défendre avec soin des passions. — Oui, parce qu'elles ôtent la raison. — Et par conséquent elles peuvent nous faire trahir nos devoirs. — Ainsi une femme doit avoir de *l'amour conjugal*, et point d'*amour*, c'est-à-dire, point de passion. — Cependant vous comprenez bien qu'on peut être vertueux, même en livrant son cœur à la passion la plus extravagante, dès que cette passion a pour objet un mari, un enfant; on est seulement moins heureux, moins raisonnable; mais quand les sentimens sont légitimes, l'excès n'en est condamnable que lorsqu'il nous fait négliger quelques-uns de nos devoirs. Il est vrai qu'il est bien difficile qu'une passion n'ait aucune influence sur notre conduite, sur nos actions; voilà pourquoi les passions sont si dangereuses. — Maman, est-ce qu'il y a un *amour* qui puisse ne pas être légitime? — Oui: une personne mal née, mal

élevée, sans principes, sans modestie, est aisément susceptible de cette espèce d'égarement, qui consiste à prendre un sentiment passionné pour un homme, par exemple, qui n'est pas son mari. — Oh! fi donc! cela est horrible, puisqu'en se mariant on promet à Dieu d'aimer son mari de tout son cœur. — On promet à Dieu de lui rester fidelle, c'est-à-dire, de ne jamais lui préférer personne; on promet de lui consacrer sa vie; ainsi quand ce mari deviendroit injuste, tyrannique, on n'en seroit pas moins liée; et même s'il étoit si méchant, si haïssable, qu'il fût impossible de l'aimer, on seroit toujours engagée par son serment, et on ne pourroit sans crime, accorder à un autre les sentimens dont il se seroit rendu indigne.... — Cela est juste, car en se mariant on s'engage pour la vie à ne jamais aimer un autre homme. Mais, maman, comment se peut-il qu'il y ait des femmes qui ne sentent pas cela? — Je vous l'ai dit, c'est qu'il y a des femmes qui manquent de principes, de religion et de modestie; elles en sont assez punies par le mépris public et les remords de leur conscience; le repentir suit de près l'égarement, d'autant mieux que l'amour est la plus fragile de toutes les passions; et quand il n'est pas autorisé par le devoir, et par conséquent fondé sur l'estime, il ne mérite même pas le nom de sentiment; il

n'est alors qu'une folie avilissante causée par le déréglement de l'imagination et par la corruption du cœur. — Ah! la vilaine chose!.... Maman, qu'est-ce qu'un mari jaloux? — C'est un mari qui doute de l'honnêteté, de la vertu de sa femme; c'est-à-dire, qui craint qu'elle ne puisse aimer un autre homme autant que lui. — Maman, il n'est pas possible qu'une femme vertueuse ait un mari jaloux? — Pardonnez-moi; parce que tout homme peut être injuste. — Oh! par exemple, si j'avois un mari jaloux, je me fâcherois.... — Vous auriez tort; sans doute, il est affreux de se voir mépriser par l'objet qu'on doit aimer, mais il y a dans le malheur dont nous parlons, une grande consolation; c'est qu'une femme honnête avec de la douceur, de l'indulgence et une prudence parfaite, est toujours sûre d'obtenir tôt ou tard toute l'estime et toute la confiance de son mari.

Après cette explication, Pulchérie fit encore plusieurs questions à sa mère; et le soir même de cet entretien, après le souper, M. de la Palinière, en présence de toute la famille de madame de Clémire, prit la parole, et conta l'histoire suivante.

Histoire de M. de la Palinière.

Je n'ai pas toujours eu la perruque ronde et noire que vous me voyez, et la distraction qu'on me reproche aujourd'hui. Dans mon enfance j'étois fort joli, du moins suivant ma mère, qui prétendoit même que j'étois *trop beau pour un garçon :* il est vrai que jamais personne d'ailleurs ne m'a reproché ce défaut; quoi qu'il en soit, j'étois fils unique. Ma mère avoit peu réfléchi sur l'éducation : elle me gâta, et j'en profitai de manière à devenir, avant l'âge de neuf ans, le plus méchant petit garçon qu'on eût jamais vu; j'étois également volontaire, inappliqué, turbulent et importun; je faisois cent questions de suite sans jamais écouter une réponse; je ne voulois rien apprendre, et je ne me plaisois qu'à battre du tambour et à jouer de la flûte à l'oignon; cependant, comme aucun précepteur ne pouvoit me garder plus de cinq ou six mois, et que j'avois fait déserter trois abbés, ma mère prit enfin le parti de me mettre au collége. J'avois alors onze ans : je pleurai beaucoup en quittant la maison paternelle; malgré ma sottise et mes travers, j'avois un bon cœur; mais ensuite je ne fus pas fâché de me trouver dans une grande et belle maison remplie d'enfans et de jeunes gens qui me parurent

tous de la meilleure humeur, car j'arrivai précisément au moment d'une récréation; je me mis à courir et à sauter, et j'assurai que je m'accommoderois fort bien de la vie qu'on menoit au collége. Je me pris sur le champ d'amitié pour un jeune écolier nommé Sinclair, plus âgé que moi de deux ans, qui me gagna le cœur par son air de franchise et de gaîté, mais qui d'ailleurs étoit aussi instruit et aussi raisonnable que j'étois ignorant et étourdi. Le lendemain je trouvai un étrange changement dans la maison; il fallut aller à la classe, il fallut subir un examen de mes talens, qui découvrit publiquement que je savois à peine lire; il s'éleva une huée générale, et un petit garçon de dix ans qui étoit placé auprès de moi, fit un éclat de rire qui me parut si impertinent, que je n'hésitai point à lui donner un coup de poing qui le renversa de l'autre côté sur son camarade. Aussi-tôt on me saisit, on m'arrache ignominieusement de ma place, on me traîne hors de la salle; je me débattois, je tempêtois, mais en vain; en sortant je passai devant Sinclair, qui jeta sur moi un regard de compassion si doux et si expressif, que malgré ma fureur je me sentis attendri.... On me conduisit dans une chambre bien noire, on m'y enferma en me déclarant que j'y resterois huit jours, et que durant ce temps, je n'aurois pour

toute nourriture que de la soupe, du pain et de l'eau. Après ce terrible discours on me laissa seul réfléchir à mon aise sur les suites funestes que peut avoir un coup de poing.

En me promenant à tâtons dans ma prison, je découvris qu'elle étoit entièrement matelassée et assez spacieuse; alors je me promenai hardiment, et je repassai dans mon esprit toutes les circonstances de mon malheur. Je me sentois profondément humilié, et je me repentois de n'avoir pas mieux profité des leçons des trois abbés que j'avois forcés de m'abandonner; je m'écriois: O ma mère, si vous étiez ici, vous ne souffririez pas qu'on me traitât avec tant de rigueur.... Mais si vous aviez permis à mon premier abbé, ou même à mon second et mon troisième, de m'imposer quelquefois de petites pénitences comme ils le desiroient, je saurois peut-être lire couramment, je n'aurois pas l'habitude de donner des coups de poing si légèrement, et je ne serois pas ici. Au milieu de ces tristes réflexions, je me rappelois le regard de Sinclair; je croyois le voir encore; ce souvenir me touchoit: cependant, ce qui me fâchoit le plus, c'étoit que Sinclair eût été témoin de mon humiliation, de mon emportement et de ma punition; je craignois qu'il ne me méprisât, et cette idée m'étoit insupportable.

Je finissois ce monologue, quand tout-à-coup j'entendis ouvrir la porte de ma prison, et je vis paroître mon ami Sinclair une lanterne à la main; je me jetai à son cou en pleurant de joie de le revoir. Venez, me dit-il; on vous accorde votre grace. Ma grace, interrompis-je! sans doute je vous la dois, je suis sûr que vous l'avez demandée, elle m'en fait plus de plaisir.... On exige seulement, reprit Sinclair, que vous fassiez des excuses à celui que vous avez offensé.... Des excuses, m'écriai-je, à cet insolent petit ricaneur!..... — Il a eu tort de se moquer de vous, j'en conviens, il a manqué de politesse; mais vous avez manqué de raison et d'humanité. — Bon! je ne lui ai pas fait grand mal... — Parce que vous n'en avez pas la force; cependant son bras est noir.... — Son bras est noir! il l'a donc montré?.... — On a voulu le voir.... — Il ne devoit pas y consentir, il ne devoit pas se plaindre; fi! c'est un lâche, jamais je ne lui ferai d'excuses. — Il n'est pas question de son caractère, il s'agit de votre faute; cette faute a été grave, il faut la réparer. — J'aime mieux rester en prison que de me soumettre à une humiliation. — Qu'est-ce qu'une humiliation?.... Cette question de Sinclair me déconcerta, je ne sus que répondre, je gardai le silence; et lui, reprenant la parole, une humiliation, me dit-il, c'est de

s'attirer un blâme fondé, une punition méritée; c'est encore de faire une action contre sa conscience, c'est-à-dire, contre la justice et la vérité; en faisant des excuses à celui que vous avez outragé, vous ferez une action très-équitable: cette démarche n'a donc rien d'humiliant. — Mais si l'on va croire que je ne fais des excuses que par la seule crainte de rester en prison? — Que vous importe, puisqu'il faut qu'un blâme soit fondé pour causer de l'humiliation à celui qui en est l'objet? Je vous propose une action parfaitement conforme à la justice, à la bienséance: tant pis pour ceux qui chercheroient à la blâmer; le ridicule qu'ils voudroient vous donner, retomberoit sur eux aux yeux de tous les gens qui pensent bien; et c'est sur-tout à l'opinion de ces derniers qu'on doit attacher du prix. Eh bien! répondis-je, conduisez-moi; je ferai tout ce que vous voudrez. A ces mots, Sinclair m'embrassa, et nous sortîmes de la chambre noire. Je fis des excuses et je rentrai en grace, mais je ne fus pas long-temps sans mériter de nouvelles pénitences: inappliqué, étourdi, bruyant, raisonneur, je m'attirai l'aversion de tous mes maîtres et de la plupart de mes camarades; et sans la protection et la constante amitié de Sinclair, l'écolier le plus distingué et le plus chéri de la maison, j'aurois certainement

été renvoyé chez mes parens avant la fin de l'année.

Deux ans se passèrent à-peu-près de la sorte; au bout de ce temps Sinclair sortit du collége et entra au service. Peu de temps après j'eus le malheur de perdre ma mère; cette perte m'accabla de douleur: je me rappelois en gémissant que je n'avois jamais donné à ma mère que des sujets de chagrin. Hélas! me disois-je, a-t-elle béni son fils en expirant, ce fils ingrat qui pouvoit la rendre heureuse, et qui ne lui a causé que des inquiétudes! O quels remords affreux pour moi! Elle m'avoit donné la vie, elle me chérissoit; et je n'ai rien fait pour elle! O ma mère, vous n'êtes plus! Je ne pourrai donc jamais réparer mes torts! Je n'ai plus de mère, et je ne puis me dire: *Du moins pendant sa vie, j'ai fait son bonheur!* Une consolation si nécessaire m'est donc refusée!.... Ces réflexions me faisoient répandre des torrens de larmes, et elles me causèrent un chagrin si profond, que je tombai dans une espèce de consomption qui fit tout craindre pour ma vie. Dorival, mon oncle et mon tuteur, me retira du collége, et m'emmena dans une de ses terres en Franche-Comté; pour me dissiper, il me fit voyager dans cette belle province, dont nous vîmes toutes les curiosités naturelles (11). Après avoir passé trois

ans en Franche-Comté, comme j'atteignois ma dix-septième année, mon oncle me fit entrer au service.

J'avois continué mes études chez mon oncle; mais n'ayant jamais eu l'habitude de m'appliquer, je n'avois pu faire de grands progrès, et l'étude me paroissoit toujours la chose du monde la plus ennuyeuse; mon caractère n'étoit pas plus perfectionné que mon esprit; ce qu'on nommoit espiéglerie dans mon enfance, étoit devenu un vice qui fit depuis le tourment de ma vie. J'étois emporté, violent, et quelquefois jusqu'à la fureur; dans ces ridicules accès de colère, je perdois absolument la tête et la raison, je bégayois, je disois mille extravagances, et j'étois capable de me porter aux plus terribles extrémités. Mon oncle étoit la seule personne qui pût me contenir et m'en imposer: je le respectois, je l'aimois véritablement, et je ne manquai jamais aux égards que je lui devois. Sa trop grande indulgence me laissa contracter une funeste habitude qu'il eût pu déraciner, s'il eût voulu user de son autorité sur moi; mais quand on se plaignoit à lui de mes emportemens, il se contentoit de répondre: *Ce feu de jeunesse passera, et je vous assure qu'au fond c'est le meilleur enfant du monde.*

Enfin, je partis pour ma garnison avec une

espèce de gouverneur auquel mon oncle me confia, et qui devoit rester avec moi un an. Au bout de six semaines je me brouillai sans retour avec mon Mentor. Je chassai un laquais que mon oncle m'avoit donné; je pris un coureur, et je me crus pendant quinze jours le plus heureux de tous les hommes. Rossignol, mon coureur, étoit jeune, leste et de bon air; je lui donnai ma confiance, je le chargeai de ma dépense, et je me trouvai en moins de deux mois pour quatre mille francs de mémoires, c'est-à-dire, la somme entière qu'on m'avoit donnée pour six mois. Je vis bien que Rossignol étoit un fripon; mais il fallut le payer. J'empruntai, je fis des dettes, et je renvoyai Rossignol, qui me vola, en s'en allant, tous les bijoux que je possédois.

Quelques jours après cette aventure, j'eus une dispute avec un de mes camarades. Je me battis, et je reçus deux coups d'épée qui me forcèrent à garder mon lit plus de deux mois. Durant ce temps je fis beaucoup de réflexions sur mon étourderie et mon impétuosité, et je commençai à connoître que pour être heureux il faut écouter la raison, avoir de l'empire sur soi-même, savoir réprimer ses premiers mouvemens, et surmonter ses défauts. Je passai un an à ma garnison. Vers ce temps la guerre se déclara. Je partis pour l'Allemagne; je fis un

grand nombre de campagnes où je montrai beaucoup de zèle, et très-peu de capacité. Je voulois bien me battre, mais je ne voulois pas me donner la peine d'apprendre mon métier. Aussi ma carrière militaire a-t-elle été peu brillante, comme vous le verrez par la suite.

Cependant mon oncle s'occupa sérieusement de mon établissement. J'avois vingt-un ans : il songea à me marier, et me choisit une femme qui auroit fait le bonheur de ma vie, si je n'eusse pas été le plus emporté et le plus injuste de tous les hommes. Julie, c'étoit son nom, n'avoit alors que dix-sept ans. A toute la fraîcheur de son âge, elle joignoit des traits réguliers et une physionomie pleine de douceur et d'ingénuité; elle avoit dans le regard une sérénité, un calme inaltérable, et jamais on ne vit sur son visage la plus légère expression de dédain, d'humeur, de dépit ou d'impatience. Après avoir vu Julie une seule fois, on la connoissoit comme si l'on eût passé sa vie avec elle; son ame se peignoit dans ses yeux; et cette ame, ainsi que sa beauté, étoit celle d'un ange. Son esprit étoit juste, solide et pénétrant; sa raison supérieure à son âge; ses goûts modérés, son caractère prudent et ferme. Elle avoit des talens; elle aimoit la lecture et l'occupation. Ses manières étoient simples, naturelles et nobles. Le son de sa voix

alloit au cœur. Elle parloit lentement; mais cette manière de s'exprimer, qui n'avoit rien d'affecté, étoit en elle un charme de plus, et rendoit plus touchant encore cet air de douceur et de modestie répandu sur toute sa personne. Telle étoit Julie, telle étoit la femme que me donna mon oncle. Avec tant de perfections elle eût pu se passer de fortune; mais elle étoit riche. En me mariant, mon oncle me rendit tout mon bien; ainsi, à vingt-un ans je me trouvai possesseur d'une fortune considérable, et l'époux de la plus charmante personne du monde; il ne tenoit qu'à moi d'être heureux. J'aimois éperduement ma femme; elle étoit vertueuse et sensible; je croyois goûter un bonheur inaltérable; mais cette illusion dura peu.

Je passai à Paris l'hiver qui suivit mon mariage; j'y trouvai Sinclair, mon ancien ami de collége, et je formai avec lui la liaison la plus intime. Sinclair possédoit toutes les qualités qu'il annonçoit dans sa première jeunesse. Il s'étoit distingué à la guerre de la manière la plus brillante; dans un âge où l'on ne montre communément que de l'ardeur et de la bonne volonté, il avoit déjà développé des talens supérieurs, de la prudence, de la fermeté. Il avoit des envieux, mais point de détracteurs. Sa simplicité, sa modestie désarmoient la haine, et il étoit si géné-

ralement aimé, que quiconque n'eût pas loué sa conduite et ses talens, eût passé pour être son ennemi.

Julie, de son côté, avoit une vive amitié pour une jeune veuve sa parente, nommée Belsamie, aussi distinguée par sa réputation que par ses vertus et les agrémens de son esprit. Me voilà donc uni pour toujours à la femme que je préférois à toutes les autres. Chéri d'un oncle que je regardois comme mon père, rassemblant chez moi une société charmante, trouvant dans un ami de mon âge toute la sagesse de l'âge mûr, et les conseils d'un Mentor; jouissant de tous les biens réels, et de ceux auxquels la vanité attache tant de prix; goûtant enfin toute la félicité que peuvent procurer l'amour le plus vertueux, l'amitié fondée sur l'estime, la jeunesse, la santé, une grande fortune.... que me manquoit-il? Un seul avantage, sans lequel ordinairement tous les autres sont inutiles : une bonne éducation.

Les deux premiers mois de mon mariage furent pour moi un temps aussi paisible que fortuné. Mais bientôt je commençai à me trouver moins heureux. Mon attachement pour ma femme s'accroissant chaque jour, me livra à toutes les injustices et les bizarreries d'un sentiment qui détruit également la sagesse et le repos. Je voulois être aimé comme j'aimois, c'est-à-

dire, à l'excès. Julie avoit pour moi l'affection la plus tendre et la plus vraie; mais elle étoit trop sensée, elle avoit trop d'empire sur elle-même, pour se livrer à une passion qui eût pu altérer sa raison et troubler sa tranquillité.

D'abord, je hasardai quelques plaintes mesurées, ensuite je pris de l'humeur et je devins triste, mécontent et soupçonneux. Au fond de l'ame, je me sentois une aversion secrète pour toutes les personnes que ma femme paroissoit aimer, et sur-tout pour Belsamie, son amie particulière. Cependant je conservois assez de raison pour condamner moi-même des mouvemens si bizarres, et je les dissimulois avec soin. Un jour que j'avois plus d'humeur encore qu'à l'ordinaire, j'allai à l'appartement de ma femme; on me dit qu'elle étoit enfermée avec Belsamie. J'ouvris la porte et j'entrai brusquement. Les deux amies parloient avec beaucoup de vivacité; mais quand je parus, elles se turent aussi-tôt. Je remarquai que ma femme rougissoit, et que Belsamie avoit l'air absolument déconcertée. Il n'en falloit pas tant pour me causer un des plus violens accès de colère que j'eusse jamais éprouvés. Je voulus d'abord me contraindre et me moquer ingénieusement de l'embarras que je causois. J'ignore ce que je dis dans ce premier moment. Je me souviens seulement que je bégayois pro-

digieusement et que mes jambes trembloient ; ce qui, joint au ton plaisant que je m'efforçois de prendre, me rendoit complètement ridicule. Aussi ma femme, qui me considéroit avec surprise, ne put s'empêcher de sourire. Ce sourire me poussa à bout ; je le regardai comme une insulte impardonnable ; et perdant tout respect humain, malgré la présence de Belsamie, je débitai, sans ménagement et avec volubilité, toutes les extravagances que la colère peut inspirer. Sur la fin de mon discours, Belsamie se leva et sortit. Quand je me vis seul avec Julie, je me sentis intimidé, je cessai de parler, et je me promenai à grands pas dans la chambre. Après un moment de silence, Julie prit la parole :

On m'en avoit avertie avant mon mariage, dit-elle : je ne pouvois le croire !... A ces mots, me regardant avec des yeux remplis de pleurs : Pauvre malheureux, ajouta-t-elle, que je vous plains !.... Ah, consolez-vous ; la tendresse, les égards, l'indulgence de votre femme parviendront avec le temps, n'en doutez pas, à vous corriger de ce cruel défaut !.... Elle prononça ces dernières paroles avec une sensibilité et une naïveté qui me pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame. Je sentis profondément à quel point j'étois insensé et coupable, et, baigné de larmes, je me précipitai aux genoux de l'ange consolateur qui

me tendoit les bras, et qui m'avoit pardonné avant même que j'eusse imploré ma grace.

Quand ma femme me vit en état d'écouter une explication, elle me conta qu'au moment où j'étois entré dans sa chambre, Belsamie lui confioit un secret. Vous ne me demanderez pas, continua-t-elle, quel est ce secret, parce qu'il n'est pas le mien, et que par conséquent, je ne pourrois vous le dire; qu'il vous suffise de savoir que vous l'apprendrez certainement un jour. Cette explication, loin de me satisfaire, me causa un dépit secret que j'eus beaucoup de peine à cacher. Cependant, comme j'étois véritablement humilié de l'emportement que je venois de montrer, je dissimulai mon chagrin, et j'affectai de paroître content. Dans cette situation, ayant besoin de me plaindre, je cherchai Sinclair, et je lui ouvris mon cœur. Il me blâma; il approuva ma femme, il donna les plus grands éloges à sa fermeté, à sa prudence. Mais, disois-je, puis-je supporter cette réserve, quand je n'ai rien de caché pour elle? Je le sais, reprit Sinclair en souriant, vous lui diriez le secret de votre ami intime.... — Oui, Sinclair, je vous trahirois pour elle, et sûrement elle n'aime pas mieux sa Belsamie que je vous aime. — Non, mais elle connoît tous ses devoirs, et vous n'avez jamais réfléchi sur les vôtres. Vous n'avez que des vertus naturelles;

elle a des principes solides et invariables. Vous avez pour elle une passion extravagante, et elle a pour vous un attachement profond, vertueux, qui ne peut qu'ennoblir, qu'élever encore son ame, s'il est possible, et qui jamais ne lui fera faire de folies.... — J'entends; elle ne m'aimera jamais comme je l'aime. Je ne suis à ses yeux qu'un insensé; elle vous l'a dit?.... Je prononçai ces dernières paroles avec beaucoup d'émotion. Pour toute réponse, Sinclair haussa les épaules, me tourna le dos et me quitta. Je restai pétrifié, maudissant l'amour, l'amitié, mécontent de tout ce que j'aimois, et de moi-même, et me trouvant le plus malheureux de tous les hommes.

N'osant plus me mettre en colère, je boudai: mais l'égalité, la douceur de Julie triomphèrent enfin de ma mauvaise humeur. Nous eûmes une nouvelle explication; je reparlai de Belsamie. Ma femme m'offrit de ne plus la revoir, puisque je paroissois avoir pris de l'aversion pour elle. Je l'aimerai toujours, me dit-elle: nul intérêt au monde ne me feroit trahir le secret qu'elle m'a confié; mais il n'est point de penchant que je ne sois toujours prête à vous sacrifier. Ce discours me toucha; toute ma rancune contre Belsamie s'évanouit. Je volai chez elle pour la conjurer d'oublier mon emportement, et je la ramenai en triomphe chez ma femme, qui ne l'a-

voit plus revue depuis la scène ridicule qui interrompit leur conversation. Le reste de l'hiver se passa assez tranquillement. Au printemps je partis pour l'armée. La campagne finie, je revins à Paris avec Sinclair, qui m'avoit rejoint en route. A une lieue de Paris il trouva sa voiture, et un de ses gens lui donna un petit billet qu'il lut avec beaucoup d'empressement. Ensuite il me quitta, et monta dans sa voiture. Malgré moi, je réfléchis sur cet incident fort simple en apparence, mais qui me causa une sorte de trouble involontaire dont je ne pouvois me rendre raison, ou, pour mieux dire, dont je craignois d'approfondir la cause. Jusques-là je n'avois cru Sinclair occupé que de son avancement militaire et de sa fortune. J'étois sûr que le billet étoit d'une femme. Sinclair avoit paru attendri en le lisant; en même temps j'avois remarqué que ma présence le gênoit et l'embarrassoit.... Il aimoit, j'en étois certain; pourquoi m'en faire un mystère? Si cet attachement n'avoit rien de criminel, pourquoi le cacher à son ami intime! Ensuite je me rappelois mille détails que je voulois en vain écarter de mon souvenir.... L'enthousiasme avec lequel il m'avoit souvent parlé de ma femme.... Je frémissois, ma tête s'échauffoit, je n'avois plus la force de repousser un doute affreux qui me déchiroit l'ame. Je trouvois un funeste plaisir à

me livrer à la jalousie dont j'avois voulu triompher un moment.... et ce fut dans cette disposition que j'arrivai à Paris. Ma femme n'avoit pu venir au-devant de moi : un violent mal de gorge la forçoit à garder la chambre. Sa vue dissipa bientôt ces fatales impressions. En la regardant, en l'écoutant, je sentois peu à peu le calme se rétablir dans mon cœur. Je me reprochai des soupçons odieux, et je pouvois à peine concevoir que j'eusse été capable de les former.

Cependant je ne voyois plus Sinclair avec le même plaisir, lorsqu'il étoit en tiers entre ma femme et moi; je souffrois moins cependant par jalousie, que par la crainte mortelle qu'il ne pénétrât l'espèce de gêne qu'il me causoit : car, par une bizarrerie inconcevable, quoiqu'il m'inspirât la plus injurieuse défiance, je l'estimois assez pour redouter qu'il ne m'en soupçonnât capable. Quelquefois je le regardois comme un rival, mais plus souvent je le considérois comme un censeur dont l'estime et l'approbation étoient nécessaires au bonheur de ma vie. De semblables agitations n'influoient que trop sur mon caractère. Quand on est livré aux passions, on y rapporte toutes ses idées, toutes ses pensées, et l'on est dans une espèce de délire qui ravit entièrement l'usage de la raison. Plus incapable que jamais de réfléchir, non-seulement je ne

songeois point à surmonter mes défauts, mais je ne m'occupois plus du soin de les cacher; je me livrois à toute mon impétuosité naturelle. Susceptible et pointilleux, comme toutes les personnes qui manquent d'éducation; et d'ailleurs, aigri par une jalousie secrète, le seul de mes vices que je n'osasse montrer, j'étois toujours choqué, piqué, ou en colère, sans qu'on pût souvent en deviner la raison. Alors la douceur angélique de Julie n'étoit à mes yeux que de l'hypocrisie. Sa manière lente de parler me paroissoit affectée, et me poussoit à bout. Ensuite je sentois mes torts. Je trouvois moi-même qu'il étoit impossible de m'aimer. Je tombois dans le découragement et dans le désespoir; ou bien je me reprochois avec amertume de faire le malheur d'une personne que j'adorois. Je me représentois ma Julie avec tous ses charmes. Elle s'offroit à mon imagination sous une forme si touchante, que je ne pouvois concevoir que j'eusse eu la cruauté de l'affliger. Je me rappelois ma dureté, mes emportemens; ce souvenir m'arrachoit l'ame. Je me trouvois aussi barbare qu'insensé; je me détestois, je versois les larmes amères du repentir. Je me promettois de me vaincre; je me croyois entièrement corrigé; et trois jours après de semblables résolutions, je retombois dans les mêmes égaremens. Malheureux dans mon inté-

rieur, et d'autant plus à plaindre que je ne l'étois que par ma faute, je cherchai dans la dissipation des distractions qui me devenoient nécessaires. Je formai de nouvelles liaisons. Je me répandis dans le plus grand monde. Je ne donnai plus de petits soupers; mais je rassemblai chez moi, une ou deux fois par semaine, trente personnes. Je louai des loges à tous les spectacles. Pendant tout l'hiver je ne manquai pas un bal de l'opéra, ni une première représentation de pièce nouvelle; et dans ce vain emploi du temps, je ne trouvai point le bonheur qui me fuyoit. Je ne parvins qu'à déranger ma fortune et ma santé.

Sinclair me fit des représentations sur ce nouveau genre de vie. Vous allez devenir joueur, me dit-il; vous allez vous livrer à la plus funeste et à la moins excusable de toutes les passions. Avez-vous bien réfléchi à ce que doit être nécessairement ce qu'on appelle *un gros Joueur*, c'est-à-dire, l'homme qui ne songe qu'à s'enrichir, et de quelle manière! aux dépens de tous les gens avec lesquels il vit! — Je n'ai pas fait là-dessus des réflexions bien profondes. Il me suffit de savoir qu'on peut être *gros Joueur*, et jouir de la réputation d'un honnête homme. —Oui, en perdant toujours; je ne dis pas seulement en se ruinant, car c'est là destinée com-

mune du joueur heureux et du joueur malheureux. L'un vend ses terres un peu plutôt, l'autre un peu plus tard. Voilà entr'eux l'unique différence. Aussi dans cette étrange carrière, il ne suffit pas, pour conserver son honneur, de se retirer dépouillé, il faut encore n'avoir jamais remporté d'avantage éclatant. — Comment! vous pensez qu'un joueur heureux ne peut passer pour honnête homme? — Ce titre lui sera sûrement disputé. Que d'ennemis s'élèvent et se réunissent contre lui !.... La mère au désespoir, dont il a ruiné le fils unique, l'accusera d'être un fripon; le père de famille ne parlera de lui à ses enfans qu'avec mépris. La haine le poursuit, la calomnie l'accable, la raison même et l'humanité le condamnent. Au milieu de ce déchaînement général, qui le défendra, qui prendra son parti? Ses amis? Un joueur en a-t-il? Lui, qui risque chaque jour de ruiner ceux auxquels il ose donner ce nom sacré !.... — Quoi! Sinclair, n'avez-vous jamais rencontré de joueurs dignes de votre estime? — J'en ai connu sans doute; et si l'expérience ne m'eût appris qu'il en existe, j'avoue que ma raison ne pourroit le concevoir. Les hommes uniquement occupés des moyens d'accroître leur fortune, regardent comme des préjugés tout ce qui tient à la délicatesse. Quand on ne songe qu'*à gagner de l'argent*, il est bien

difficile de conserver des sentimens nobles. La probité de ces gens-là se réduit strictement à ne point voler ; et cette espèce de probité n'a jamais produit une réputation desirable. Voilà ce qu'on pense en général (mais en admettant beaucoup d'exceptions) d'une certaine classe de citoyens qu'on appelle communément *gens à argent*, qui, par des moyens très-légitimes et des combinaisons, qui souvent supposent beaucoup de génie, trouvent le secret de s'enrichir rapidement. Si tel est le préjugé établi contre la classe dont nous parlons, que doit-on penser des joueurs? que doit-on penser d'un homme qui, constamment, trouve son bonheur dans l'infortune des autres, et ne peut être heureux que par le malheur d'autrui? Cet homme qui se consacre au métier le plus ennuyeux, le plus pénible, uniquement par cupidité, prouve assez qu'il n'est point de sacrifice dont ne le rende capable le desir ou l'espoir de gagner de l'argent; et qui fait tout pour un si bas intérêt, ne feroit rien pour la gloire.... — Réellement, Sinclair, interrompis-je, je vous conseille à mon tour de ne pas afficher cette intolérance contre les joueurs; dans le siècle où nous sommes, vous vous feriez bien des ennemis. Cette crainte, reprit-il, ne m'empêchera jamais de dire des vérités utiles.

Les raisonnemens de Sinclair firent quelque impression sur mon esprit. Cependant bientôt entraîné par la mode et l'exemple, j'oubliai ses conseils; et par foiblesse et par désœuvrement je devins joueur. Mais, continua M. de la Palinière, il est dix heures passées, il est temps que j'interrompe le récit des folies de ma jeunesse. A la prochaine veillée vous saurez le reste de mes aventures. En effet, le lendemain M. de la Palinière commença la onzième veillée de la sorte.

Le goût que j'avois pris pour le jeu me fit former beaucoup de nouvelles liaisons. J'allois dans toutes les maisons ouvertes, sûr d'y trouver toujours une assemblée nombreuse de joueurs. Un soir que je soupois chez l'ambassadeur de***, je gagnai trois mille louis à un jeune homme nommé le marquis de Clainville; je ne le connoissois pas, mais sa figure m'intéressa; je vis qu'il étoit au désespoir de perdre une somme aussi forte; et comme je n'étois pas encore un joueur assez consommé pour n'être sensible qu'à l'argent, j'éprouvai le plus vif desir de le racquitter; il s'en apperçut, et, par délicatesse, ne voulant pas profiter de cette disposition, il quitta le jeu, s'approcha de moi, et me dit tout bas, d'un air ému, que je serois payé le lendemain: il sortit de la chambre, et me laissa une impres-

sion de tristesse qui fut encore augmentée par le malheur avec lequel je jouai le reste de la nuit. Je perdis deux mille louis, et je me retirai à six heures du matin, excédé de fatigue, et fort mécontent de moi-même et de ma soirée. Le lendemain, je reçus les trois mille louis que j'avois gagnés au marquis de Clainville; et quatre jours après, mon oncle entrant un matin dans ma chambre, me dit qu'il avoit à me parler d'une affaire importante. Nous passâmes dans un cabinet; alors demandant à mon oncle ce qu'il me vouloit: Vous me voyez au désespoir, répondit-il, et vous en êtes la cause....— Comment ? — Vous savez que d'Elbène est mon intime ami depuis trente ans : il n'a qu'une fille unique qu'il adore; cette jeune personne étoit au moment de se marier : autorisée par l'aveu de son père, elle aimoit le marquis de Clainville, qu'on lui destinoit pour époux ; les paroles étoient données de part et d'autre..... — Eh bien? — Eh bien ! le marquis de Clainville a perdu trois mille louis contre vous : d'Elbène ne veut pas donner sa fille à un joueur ; il a retiré sa parole : mais ce n'est pas tout, le père du malheureux jeune homme, outré de cette aventure, vient d'obtenir une lettre-de-cachet ; le pauvre Clainville est parti aujourd'hui pour Saumur, et l'on assure qu'il y sera enfermé

deux ans.... — O ciel ! infortuné jeune homme ! Perdre à la fois l'affection de son père, sa maîtresse et sa liberté ! Il est affreux pour moi d'être la cause innocente de son malheur ; mais pouvois-je deviner sa situation ?.... Pouvois-je l'empêcher de faire une folie ? — Non ; comme on ignore l'état des affaires des gens qu'on ne connoît que superficiellement, on ne sait pas, en jouant gros jeu contre eux, s'ils pourront ou non s'acquitter sans se perdre ou se ruiner ; et c'est ainsi que tous les joueurs réunissent l'extravagance à l'inhumanité ; car, jouer gros jeu contre un homme qui ne peut payer, c'est une folie ; jouer gros jeu contre un homme qui n'a la possibilité de payer qu'en dérangeant sa fortune et celle de ses enfans, c'est une barbarie. Un joueur communément ne pense et ne réfléchit que dans le malheur ; alors il a quelques lueurs de raison ; il se reproche sa passion, il envisage sa ruine, celle de sa famille : ce tableau le pénètre et lui inspire de justes remords ; mais si la cupidité ne fermoit pas son cœur aux sentimens les plus naturels, quelle foule de réflexions affligeantes se présenteroient à lui quand il gagne ! Il se diroit alors : « Dans quelle situa-
» tion sont maintenant ceux qui m'ont envoyé
» cet argent ? Pour me le donner, on a peut-
» être sacrifié la nature à l'honneur, vendu des

» terres, ruiné des enfans, afin de payer une
» dette qu'il est déshonorant de ne pas acquit-
» ter. Si cette somme que je destine à mes plai-
» sirs, étoit tout ce que possédoit l'homme qui
» me la donne! Si cet infortuné, égaré par le
» désespoir, se portoit à quelque extrémité fu-
» neste!.... ». Arrêtez, mon oncle, interrompis-je : vous me glacez d'horreur !.... Les trois mille louis du malheureux Clainville, les voilà sur cette table, je n'en puis supporter la vue!..... Cependant dois-je me reprocher un malheur dont je suis à peine la cause indirecte? Je n'ai point pressé Clainville de jouer : pouvois-je refuser de tenir son argent? Non, reprit mon oncle; mais ne saviez-vous pas qu'en devenant joueur, vous seriez nécessairement la cause de mille aventures semblables? et voilà sur-tout ce qui rend la profession de joueur si odieuse à tous les gens qui pensent bien. Sommes-nous *la cause innocente* d'un malheur, quand ce malheur est la suite indispensable de notre conduite? Saint-Albin, toujours désœuvré, toujours affairé, citoyen inutile, courtisan sans faveur, changeant de lieu par ennui, crevant ses chevaux par air; Saint-Albin, l'autre jour, sur la route de Versailles, renverse et blesse un homme qui mourut le lendemain. Vous savez le bruit qu'a fait cet événement, vous savez le

déchaînement qu'il a excité contre Saint-Albin ; pourquoi ? c'est qu'il s'est attiré ce malheur par son étourderie ; c'est que ses chevaux vont toujours ventre à terre ; c'est qu'une folie semblable suppose aussi peu d'humanité que de prudence. C'en est assez, mon oncle, repris-je ; vous m'ouvrez les yeux ; j'ai été joueur un moment, parce que je n'avois fait aucune de ces réflexions ; je serois maintenant inexcusable à mes propres yeux, si je conservois une passion si funeste. En effet, l'aventure de Clainville et les réflexions de mon oncle avoient produit sur mon esprit et sur mon cœur une impression ineffaçable.

Le jour même, j'allai trouver le père de Clainville, pour lui offrir de lui remettre les trois mille louis que j'avois eu le malheur de gagner à son fils, en l'assurant que je prendrois tous les arrangemens qu'il voudroit pour le payement de cette somme, dont je protestai n'avoir aucun besoin pour le moment. Cette proposition fut refusée avec dédain ; on me fit même entendre qu'on étoit persuadé que j'affectois une fausse générosité, et que je n'aurois pas fait une offre semblable, si je n'eusse été certain qu'on ne l'accepteroit pas. Outré d'une telle injustice, je me levai brusquement en disant : Eh bien ! puisque vous êtes inflexible, puisque rien

ne peut vous engager à révoquer l'arrêt cruel qui prive votre fils de la liberté, ne croyez pas que je profite de cet argent que je déteste; je vais le porter à la Conciergerie; il a fait un malheureux : que du moins il change le sort de quelques infortunés. En achevant ces paroles, je sortis impétueusement. Je me rendis à la Conciergerie, je me fis remettre la liste des prisonniers, et à l'instant je donnai les trois mille louis pour la délivrance de quarante prisonniers.

En renonçant au jeu, il fallut renoncer à beaucoup de liaisons nouvelles que j'avois formées depuis trois mois. J'avois négligé ma femme; je revins à elle avec transport; elle me reçut avec une tendresse et une indulgence qui me la rendirent mille fois plus chère que jamais. Dans les premiers épanchemens de cette espèce de réconciliation, je lui avouai tous mes torts, toutes mes bizarreries; je ne lui cachai pas que j'avois eu la coupable injustice d'être jaloux de Sinclair. Julie parut aussi étonnée qu'affligée de cet étrange aveu; et dans la crainte que je ne retombasse encore dans la même foiblesse, elle me conseilla de ne point engager Sinclair à revenir chez elle aussi souvent qu'autrefois; car, depuis trois ou quatre mois, je ne l'avois vu que rarement; et de lui-même, il avoit fort éloigné ses visites.

Ce conseil étoit sage, mais je ne le suivis point; je me croyois guéri, je voulois le prouver. Je fus chercher Sinclair, je fis toutes les avances : il m'aimoit, il se persuada facilement que j'étois enfin devenu raisonnable; d'ailleurs, s'il avoit trop d'esprit pour n'avoir pas pénétré ma jalousie, il n'en avoit du moins aucune preuve certaine, et il étoit bien sûr qu'elle n'avoit jamais été que passagère et momentanée. Cependant, en renouant l'intimité qui existoit autrefois entre nous, il crut qu'il seroit prudent de me faire une confidence qui, malheureusement, produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Il m'avoua qu'il avoit, depuis long-temps, une inclination secrète. Celle que j'aime, ajouta-t-il, m'a fait donner ma parole d'honneur de ne confier ce secret à personne; des raisons de famille très-importantes l'obligent à ce mystère. Il n'y a que trois jours, quoique je l'aye tenté mille fois depuis un an, que j'ai pu obtenir d'elle la simple permission de vous faire connoître la situation de mon cœur; mais en même temps elle s'obstine toujours à vouloir que je vous cache son nom. Ce discours de Sinclair, s'il eût été prononcé avec un air ouvert et naturel, auroit peut-être rétabli pour jamais la tranquillité dans mon ame; mais Sinclair, outre le desir de me donner une

preuve de confiance, avoit encore celui de m'inspirer à son égard une parfaite sécurité; en même temps il vouloit me cacher qu'il eût pénétré ma jalousie, et cette espèce de dissimulation lui donnoit un air de contrainte et d'embarras qui ne m'échappa point, et qui me rendit toute ma défiance.

En me disant la vérité sans aucun déguisement; en m'avouant qu'il s'étoit apperçu de mes inquiétudes outrageantes; en ajoutant que pour en prévenir le retour, il m'apprenoit qu'il étoit lié par un engagement secret, Sinclair m'auroit parlé sans embarras, il m'auroit persuadé. Par une délicatesse estimable, il voulut m'épargner la honte de rougir à ses yeux; il feignit d'ignorer que j'eusse été capable de le soupçonner un moment; il ne s'expliqua point franchement, il n'eut ni le ton, ni l'air de la vérité. Ses regards évitoient les miens; il sembloit craindre que je ne pénétrasse sa pensée dans ses yeux; il paroissoit troublé; je crus qu'il me trompoit; et, par une précaution mal-adroitement prise, il ranima lui-même la jalousie qu'il vouloit détruire. C'est ainsi que la dissimulation la plus innocente n'est jamais sans inconvénient. Criminel ou non, l'artifice est toujours dangereux, et presqu'inévitablement nuisible. La meilleure et la plus sûre politique est

de n'employer jamais la ruse, les détours et les petites finesses, et d'être, dans toutes les circonstances de la vie, également droit et sincère. Ce systême est naturellement celui des belles ames, et la seule supériorité d'esprit et de lumières suffiroit pour le faire adopter.

Cependant je crus devoir cacher ce qui se passoit dans mon cœur; mais ce cœur étoit mortellement blessé, et je me promis bien d'observer plus attentivement que jamais la conduite et les démarches de Sinclair. En même temps le chagrin et le besoin d'ouvrir mon ame me firent commettre mille indiscrétions. Je confiai ma jalousie à plus d'une personne. On croit toujours qu'un mari qui se plaint en a le droit, et qu'il dit moins qu'il ne sait. Ainsi je faisois tort à la réputation de ma femme; je donnois à la méchanceté un prétexte plausible pour la noircir. J'étois injuste, inconséquent, insensé, et je me couvrois des plus grands ridicules. Comme j'observois Sinclair avec des yeux prévenus, je ne fis que m'affermir dans mes soupçons. Ne pouvant plus résister au chagrin que j'éprouvois, et sachant que quelques affaires retenoient Sinclair à Paris, je partis avec Julie pour une maison de campagne que j'avois auprès de Marli. Belsamie, son amie, l'y suivit, et mon oncle fut du voyage. La jalousie qui me consumoit avoit tellement

changé mon caractère, que j'étois devenu presqu'insensible aux choses les plus faites pour m'intéresser. J'avois desiré des enfans avec passion : ma femme étoit grosse de cinq mois; et cet événement me touchoit à peine, quoiqu'il fît le bonheur de Julie, qui ne parloit plus que des projets qu'elle formoit pour son enfant, qu'elle se promettoit bien de nourrir et d'élever elle-même. Il y avoit quinze jours que nous étions à la campagne, lorsqu'un matin je passai dans l'appartement de Julie, dans l'intention d'avoir une explication avec elle. Malheureusement elle venoit de sortir avec Belsamie, et l'on me dit qu'elle étoit dans le jardin. Résolû de l'attendre, j'entrai dans son cabinet. Je m'assis sur un canapé, et je me livrai à la plus sombre rêverie. Au bout d'un quart d'heure, ennuyé d'attendre, je me levai. Ce mouvement fit tomber un oreiller, et j'apperçus dans un coin du canapé un petit porte-feuille.... Je n'avois jamais vu ce porte-feuille dans les mains de Julie, quoiqu'il ne parût pas neuf. C'en fut assez pour exciter ma curiosité et me faire naître mille soupçons confus. Je me saisis du porte-feuille, je le mets dans ma poche, et au moment même je me retire, ou, pour mieux dire, je me sauve dans mon appartement. Arrivé chez moi, je m'enferme, je me barricade; ensuite je me jette dans

un fauteuil, et je reprends haleine. J'étouffois; une oppression affreuse m'ôtoit presqu'entièrement la faculté de respirer. Mes mains tremblantes ne pouvoient tenir le fatal porte-feuille. Je le posai sur une table : alors je le considérai, et je sentis que mes yeux se remplissoient de larmes!.... Qu'ai-je fait, m'écriai-je? ce que je ne pourrois excuser dans un autre!.... Eh quoi! un simple cachet posé sur une lettre, est, pour tout honnête homme, un sceau respectable et sacré, et je me résoudrois à briser cette serrure!.... O ciel, la violence et la fraude ne me font plus d'horreur! Voilà donc où peuvent conduire les passions!.... Cette réflexion me fit tressaillir. Je fus tenté de reporter le porte-feuille sans l'ouvrir; mais la passion l'emporta. Au désespoir d'y céder, et trop foible pour y résister, je pris le porte-feuille avec une espèce de fureur : j'en fais sauter la serrure; il s'ouvre!.... Dieu, que vois-je! un portrait!.... Je frissonne, mon cœur palpite avec violence, un tremblement universel me saisit.... Eperdu, hors de moi-même, je fixe en frémissant cette funeste peinture.... Ah, je ne puis la méconnoître!.... Malheureux, c'est Sinclair, c'est lui-même!.... Perfide, m'écriai-je, tu mourras.... Elle est innocente, interrompit vivement Pulchérie, j'en suis sûre; mais Monsieur, si vous l'avez tuée,

n'achevez pas votre histoire.... A ces mots, monsieur de la Palinière sourit; et reprenant la parole : Rassurez-vous, dit-il; si elle n'est pas coupable, le ciel la protégera, et je serai le seul à plaindre. Mais écoutez le dénouement de ce triste récit. Dans le premier transport de ma rage, je perdis absolument la raison et le souvenir de ce que je me devois à moi-même; Julie ne fut à mes yeux qu'un monstre qui ne me paroissoit plus avoir rien de commun avec moi. Je brûlois du desir insensé de la perdre, de la déshonorer, et de publier sa honte et mon malheur. D'abord je commence par écrire un billet; il s'adressoit à Sinclair, et contenoit ces mots : « Enfin j'en ai la certitude, vous êtes » le plus perfide et le plus vil de tous les hom» mes! Ne vous flattez pas de m'avoir jamais » trompé; il y a plus d'un an que je suis éclai» ré. Trouvez-vous ce soir à huit heures der» rière les Chartreux; et munissez-vous de » deux pistolets. Je dois avoir le choix des ar» mes : je vous laisse celui des témoins ».

Après avoir écrit ce billet, je m'élance vers la porte de mon cabinet, je sors impétueusement. Je rencontre un valet-de-chambre; étonné de ma démarche et de mon air égaré, il s'arrête. Je lui donnai le billet que je venois d'écrire, en lui ordonnant de l'envoyer sur-le-champ par un

homme à cheval; ensuite, ajoutai-je d'une voix terrible, vous irez dire à votre maîtresse que je pars dans l'instant, que je ne la reverrai jamais, et que dans quelques jours un couvent sera son éternelle demeure. Au même moment je demande des chevaux, et je vole à l'appartement de mon oncle. Je le trouve seul; il recule d'effroi en me voyant. Je lui conte en deux mots mon aventure, en l'assurant qu'avant cette affreuse découverte, j'étois sûr depuis long-temps de la perfidie de Julie. Mon oncle veut douter encore; il m'exhorte à ne point faire d'éclat, et à ne prendre un parti qu'après une mûre réflexion. Il ajoute que toutes les résolutions formées dans les premiers mouvemens de la colère sont toujours imprudentes, et entraînent nécessairement les regrets et le repentir; que d'ailleurs les plus fortes apparences sont souvent trompeuses; et que plus on a vécu, plus on a d'expérience, moins on est précipité dans ses jugemens. Mais mon oncle me parloit en vain : livré au désespoir, uniquement occupé des plus affreux projets de vengeance, je ne l'écoutois pas. J'étois enseveli dans une morne et profonde rêverie, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit. Je levai la tête ; mais que devins-je, grand Dieu, en appercevant Julie !.... Audacieuse créature, m'écriai-je, sortez, ou craignez ma fureur !.... A ces mots, mon oncle rem-

pli d'effroi se pré
sant dans ses bras
pouvois plus me s
s'avance, et s'adr
dit-elle; je n'ai n
exprimer l'espèce d'impression que produisit sur mon cœur ce peu de mots. Le son de cette voix angélique fit entrer à la fois dans mon ame et le doute et le remords... Toute ma fureur s'évanouit. Je regardai Julie en tremblant.... Une certaine majesté répandue sur toute sa personne, donnoit à sa figure je ne sais quoi d'imposant et de fier, qui rendoit sa beauté plus frappante qu'elle ne l'avoit jamais été, et son air assuré, sévère et tranquille, mit le comble à ma surprise, et acheva de m'intimider. Le saisissement, l'étonnement me rendant immobile, je la regardois fixement sans pouvoir proférer une seule parole. Après un moment de silence, Julie jetant les yeux autour d'elle, apperçut sur une table le porte-feuille ouvert et brisé, que j'y avois jeté en entrant chez mon oncle; elle s'approcha froidement de la table, et prenant le porte-feuille : voilà donc, dit-elle la seule cause de l'état où je vous vois, et de l'outrage que j'ai reçu? Ah, Julie, m'écriai-je, est-il possible, seriez-vous innocente? Mais, que dis-je? votre seule présence vous a presque justifiée. — Eh

pourquoi donc, cruel, m'avez-vous condamnée sans m'entendre? — Mais ce portrait est celui de Sinclair..... — Mais il ne m'appartient pas..... — Puis-je croire?.... — Sinclair est marié depuis six mois. Ce porte-feuille est à sa femme, et cette femme est Belsamie. Cette justification si précise et si claire ne laissoit rien à desirer; elle anéantissoit sans retour ma jalousie; mais elle me rendoit si coupable, qu'elle me fit éprouver une confusion et des regrets qui corrompirent toute ma joie. Je ne pouvois goûter le bonheur de retrouver une compagne aussi vertueuse qu'aimable: je n'étois plus digne d'elle !....

Tandis que mon oncle en pleurant serroit ma femme dans ses bras, humilié, consterné, j'étois resté debout immobile à ma place; mon repentir n'avoit rien de tendre, je n'espérois plus de pardon. Julie en embrassant mon oncle, versa quelques larmes; ensuite, s'approchant de moi d'un air froid et sérieux, elle entra dans le détail de l'histoire de Belsamie, elle m'apprit que Belsamie aimoit Sinclair depuis deux ans; qu'en même temps, ayant peu de fortune, et en attendant une considérable d'un grand-oncle, qui avoit eu le projet de lui faire épouser un homme de son nom, elle s'étoit décidée à lui cacher son inclination pour Sinclair; que d'ailleurs, étant sa maîtresse et vivement pressée

par Sinclair, elle avoit enfin consenti à l'épouser, à condition que ce mariage resteroit secret tout le temps nécessaire pour y préparer son oncle; qu'elle étoit sûre, avec un peu de patience, d'obtenir à la fin son agrément. En effet, continua Julie en m'adressant toujours la parole, depuis deux mois sur-tout, l'oncle de Belsamie paroît prendre insensiblement les dispositions que lui desire sa nièce; et cette dernière étoit décidée à lui déclarer son mariage dans six semaines, temps où l'homme qui le gouverne, et qu'il vouloit faire épouser à Belsamie, sera forcé de s'absenter et de s'éloigner de lui; mais l'éclat que vous venez de faire rompt toutes ces mesures. Belsamie avoit laissé son porte-feuille dans mon cabinet; ne le retrouvant plus, et sachant par mon valet-de-chambre ce que vous m'avez fait dire, elle a facilement deviné la vérité. Je connois mon oncle, m'a-t-elle dit; je suis certaine que dans cet instant la découverte de mon mariage va me brouiller avec lui; mais je n'hésite pas à sacrifier à l'honneur et au repos de mon amie, toute la fortune que j'étois en droit d'attendre. Allez-vous justifier auprès de votre mari; je vais chercher le mien et l'instruire de cet événement....

Comme ma femme achevoit ces mots, je me rappelai tout-à-coup le billet que j'avois écrit

à Sinclair. Depuis une heure, uniquement occupé de Julie, j'avois oublié l'univers, et d'ailleurs l'excès de mon trouble avoit confondu et brouillé toutes mes idées; mais me ressouvenant enfin que j'avois mortellement offensé Sinclair: ô ciel, m'écriai-je, Sinclair maintenant a reçu mon billet! Cette réflexion m'accabla, toutes les expressions injurieuses de ce billet se retracèrent à ma mémoire, et ce souvenir mettoit le comble à ma confusion et à mes remords. Cependant j'écrivis sur-le-champ à Sinclair; j'implorois son indulgence, sa pitié, et je le conjurois d'oublier des égaremens expiés par mon repentir et par mon désespoir. Je me couchai sans avoir reçu de réponse; mais le lendemain à mon réveil, on me donna une lettre de Sinclair; je l'ouvris en tremblant, elle étoit conçue en ces termes: « Il est vrai, je fus votre ami, » mais vous n'avez jamais été le mien, vous » qui, de votre propre aveu, m'avez soupçonné » pendant si long-temps de la plus lâche des » perfidies; vous qui avez pu me croire un mo» ment *le plus vil de tous les hommes!*.... Je » l'avoue, j'avois pénétré votre jalousie, mais » j'imaginois que votre cœur la désavouoit et me » conservoit son estime; je croyois que vous me » supposiez une passion involontaire, que vous » pensiez que je m'abusois moi-même sur le sen-

» timent que j'éprouvois; enfin, je ne voyois
» en vous qu'un homme bizarre, susceptible
» d'une prévention extravagante; je vous croyois
» incapable de douter un instant de la probité
» de votre ami. Telle étoit l'opinion que j'avois
» de vous : en me l'ôtant, vous avez détruit sans
» retour l'amitié dont elle étoit la base. Les ap-
» parences, dites-vous, étoient si fortes dans
» cette dernière occasion !.... Eh quoi donc ! au
» fond du cœur, ne m'aviez-vous pas déjà ca-
» lomnié mille fois avant cet événement? D'ail-
» leurs, quand il s'agit de l'honneur d'une femme,
» de l'honneur d'un ami, doit-on juger sur des
» apparences? »

» Décidé à ne jamais vous revoir, je dois
» éclaircir dans cette lettre tous les doutes qui
» pourroient vous rester sur la prudence de la
» conduite de votre femme. Ce n'est pas d'un
» homme de mon âge qu'elle eût consenti à re-
» cevoir un secret; Belsamie la connoissoit assez
» pour en être certaine; aussi, en lui confiant le
» sien, l'assura-t-elle avec vérité que j'ignorois
» cette confidence, et que je n'en serois instruit
» que lorsque ce secret cesseroit d'en être un
» pour vous; d'un autre côté, Belsamie redou-
» tant votre indiscrétion, et craignant mortel-
» lement que je ne vous ouvrisse mon cœur,
» avoit exigé ma parole de ne vous jamais par-

» ler d'elle; et pour me lier davantage, s'il étoit
» possible, elle me protesta qu'elle étoit irrévo-
» cablement décidée à ne confier ce secret à
» personne, pas même à Julie; et ce n'est qu'hier
» qu'elle m'a fait l'aveu de cet artifice. Après
» cette explication, qui vous fait connoître tout
» l'excès de votre injustice, puissiez-vous sen-
» tir en même temps combien il est affreux de
» n'être désabusé que par ses fautes. La raison
» et les conseils de l'amitié n'ont rien pu sur
» votre ame; ah, que du moins l'expérience
» vous éclaire!..... Et songez sur-tout que se
» défier sans cesse des objets les plus chers,
» nourrir en secret contre eux d'affreux et d'ou-
» trageans soupçons, est un supplice insuppor-
» table, le tourment des ames foibles, et la juste
» punition des méchans. »

» Adieu; vous perdez un ami fidèle, et je ne
» perds qu'une illusion; mais cette illusion me
» fut trop chère pour ne pas la regretter tou-
» jours..... Quelle société, quels nœuds vous avez
» rompus!.... Malheureux! quel bonheur vous
» avez rejeté!.... Que je vous plains!.... Cepen-
» dant, une nouvelle source de félicité vous est
» offerte encore: bientôt vous allez devenir père;
» vous pouvez encore être heureux ».

Comme j'achevois la lecture de cette lettre, mon oncle entra brusquement dans ma cham-

bre : levez-vous, me dit-il, votre femme vous demande ; elle a passé une nuit affreuse, la scène d'hier lui a fait une révolution qui, dans son état, peut être bien funeste.... — O ciel! Il faut envoyer à Paris chercher des secours.... — J'ai donné à ce sujet les ordres nécessaires ; votre femme à son reveil, continua mon oncle, a malheureusement appris une nouvelle qui lui a causé la plus vive peine. Elle a reçu un billet de Belsamie, qui ne contenoit rien d'intéressant ; mais Julie sachant que ce billet avoit été apporté par le valet-de-chambre de Belsamie, elle a voulu lui parler, et elle en a appris que son amie avoit vu son oncle pour lui déclarer son mariage, et que l'oncle furieux s'étoit brouillé sans retour avec sa nièce. Ce détail a mortellement affligé Julie, et cet événement l'affecte d'autant plus que vous en êtes la seule cause. Pendant ce discours, le cœur pénétré de douleur, je m'habillai à la hâte. Je fus chez ma femme ; elle avoit la fièvre et souffroit beaucoup. Son médecin arriva, qui déclara qu'elle étoit blessée. En effet, le soir même elle fit une fausse-couche. Julie, inconsolable, ne put dissimuler l'excès de son chagrin. Voilà, me dit-elle en fondant en larmes, voilà ce que vous me coûtez !... Ce cruel reproche, le premier qu'elle m'eût jamais fait, mit le comble à mon malheur. J'eus

horreur de moi-même, je me vis haï pour toujours; et, loin de songer à réparer mes torts, je les aggravai, et je tombai dans le découragement et le désespoir.

Quand ma femme fut rétablie, nous retournâmes à Paris. Julie vouloit en vain me cacher sa profonde tristesse; elle regrettoit son enfant; elle regrettoit son amie, car Sinclair inflexible, ne voulant plus me revoir, avoit emmené sa femme dans une terre au fond du Poitou; et bientôt Julie eut encore un autre sujet de chagrin qui ne l'affecta pas moins que tous les autres. Personne n'avoit ignoré ma jalousie; on avoit su et conté de mille manières l'histoire du portefeuille, et mes derniers emportemens. Le mariage de Sinclair n'avoit pu justifier Julie aux yeux de la multitude abusée par des récits infidèles, et l'on concluoit de l'éclat que j'avois fait et de ma rupture avec Sinclair, qu'il étoit impossible que Julie fût innocente. Elle s'apperçut aisément, à la manière dont elle fut reçue dans le monde, qu'elle avoit presqu'entièrement perdu la considération dont elle avoit joui jusqu'alors. Trop sensible pour s'en consoler, mais trop fière pour s'en plaindre, elle renferma au fond de son ame un si cruel chagrin. Je vis l'injustice qu'elle éprouvoit, je compris tout ce qu'elle devoit souffrir. Je sentis mieux que jamais à quel

point elle devoit me haïr, moi, l'unique cause de toutes ses peines. Me croyant l'objet de son ressentiment et de son aversion, je ne faisois rien pour la consoler, je n'attribuois qu'à sa vertu la douceur qu'elle me montroit. Ces réflexions, en me désespérant, aigrissoient chaque jour davantage mon caractère si impétueux; je devins sombre, farouche et véritablement insupportable. Plusieurs mois se passèrent dans cette situation. Enfin, voyant que la santé de Julie s'altéroit sensiblement, et qu'elle étoit près de succomber sous le poids de ses maux, je pris tout-à-coup le parti de lui rendre sa liberté, et de me séparer d'elle. Je le lui annonçai, en l'assurant que cette résolution étoit inébranlable. Cependant, je l'avouerai, malgré la certitude que je croyois avoir de sa haine, je m'étois flatté en secret que cette déclaration l'étonneroit et lui causeroit une vive émotion; et il est bien vrai qu'au plus léger signe de trouble de sa part, elle m'eût vu à ses pieds abjurer une résolution qui me perçoit l'ame. Je m'étois trompé en me persuadant que j'étois haï. Je m'étois abusé en croyant un instant que je pouvois être aimé. Les belles ames sont incapables de haïr, mais les mauvais procédés les ramènent à l'indifférence : c'est ce qu'éprouvoit Julie. J'avois perdu son cœur, et c'étoit sans retour. Elle m'écouta tran-

quillement sans surprise et sans émotion. Ensuite, prenant la parole : ma réputation est déjà flétrie, dit-elle ; le nouvel éclat que vous voulez faire, va confirmer les injustes soupçons du public ; mais si ma présence dans votre maison est un obstacle à votre bonheur, je suis prête à la quitter ; l'innocence me reste : j'aurai la force de me soumettre à ma destinée.... Ah! cruelle, m'écriai-je en versant un torrent de pleurs, avec quelle froideur vous parlez de me quitter !.... — Mais c'est vous qui me le proposez !.... — Et c'est moi qui vous adore, et vous qui me haïssez !.... — Que m'a valu votre tendresse, et que vous coûte ce que vous appelez ma haine ?.... — J'ai fait votre malheur : je fus injuste, bizarre, insensé ; et cependant, Julie, si vous me haïssez, ah, c'est trop vous venger ! Il n'est point de supplice pour moi comparable à celui d'être haï de vous.... — Non, je ne vous hais pas. Ces mots, qui disoient si positivement, *je ne vous aime plus*, me transportèrent de fureur ; je me livrai au plus terrible emportement. Je crus voir quelqu'effroi dans les yeux de Julie, je tombai à ses genoux. Dans cet instant, une larme, un soupir eussent changé mon sort. Julie conserva sa froideur et sa tranquillité. Je me levai impétueusement, je fis quelques pas, et m'arrêtant : *Adieu pour toujours*, dis-je d'une voix étouffée. Julie

pâlit, elle fit un mouvement pour venir à moi; je m'avançai vers elle; elle tomba dans son fauteuil; elle étoit près de s'évanoir. Je pris cette violente émotion pour de l'épouvante : je vous fais horreur, m'écriai-je ; il faut vous délivrer d'un objet odieux. En disant ces paroles, je m'élançai vers la porte, et je sortis désespéré et la mort dans le cœur. Mon oncle étoit absent, je n'avois plus d'ami : rien ne pouvoit plus m'empêcher de suivre mon premier mouvement. Égaré, hors de moi-même, je fus trouver sur-le-champ les parens de Julie. Je leur déclarai ma résolution ; j'ajoutai que Julie elle-même desiroit cette séparation, et que j'étois décidé à lui rendre tout son bien. On voulut me faire des représentations; je n'écoutai rien. J'annonçai que j'allois partir pour la campagne, que j'y resterois deux jours, et que je desirois à mon retour me trouver seul dans ma maison. Après cette déclaration, j'écrivis à Julie pour l'instruire de tout ce que j'avois fait, et je partis le soir même pour la campagne. J'étois dans une trop violente agitation pour sentir toute l'étendue du malheur auquel je me condamnois moi-même; et ce qui paroît inconcevable, c'est qu'aimant Julie plus que jamais, et persuadé au fond de l'ame qu'il ne me seroit pas impossible de regagner sa tendresse, je trouvois une sorte de satisfaction

dans l'éclat extravagant que je donnois à notre rupture. Je n'aurois pu me résoudre à me séparer d'elle avec les égards et les ménagemens qu'exigeoient la prudence et l'honnêteté. Je voulois absolument étonner Julie, l'émouvoir, l'affliger, la sortir de cet état d'indifférence plus affreux pour moi que sa haine; je me flattois qu'en m'écoutant, elle avoit douté de ma sincérité, qu'elle me croyoit incapable de persister dans le dessein de la quitter pour toujours. Je me flattois encore que cet événement ranimeroit peut-être dans son cœur l'affection qu'elle avoit eue pour moi; et la seule espérance d'exciter dans son ame un mouvement de regret, eût suffi pour m'affermir dans le parti que j'avois pris. J'aimois à me la représenter dans le trouble, l'incertitude, l'étonnement. Je la voyois lire mon billet; je la voyois emmenée par ses parens; je la voyois pâle, tremblante, descendre l'escalier; j'osois espérer qu'elle ne passeroit pas sans émotion devant ma chambre, et qu'elle ne pourroit retenir ses pleurs en montant en voiture. J'avois laissé à Paris un homme de confiance, avec ordre d'observer Julie autant qu'il lui seroit possible, de l'épier, de la suivre, de questionner ses femmes, afin de me rendre compte de tout ce qu'elle auroit fait ou dit dans ces premiers momens; mais ce détail ne fut pas long. Julie resta

toujours enfermée dans son cabinet, y reçut ses parens sans aucun témoin, et sortit avec eux par un petit escalier dérobé, sans être vue de personne.

M. de la Palinière en étoit là de son récit, lorsqu'on entendit sonner dix heures. On se sépara; et le jour suivant on apprit le reste de l'histoire. J'en étois resté, dit M. de la Palinière, au moment de ma séparation avec Julie. Le jour même où ses parens l'emmenèrent, je reçus d'elle un billet qui contenoit ces mots :

« J'ai suivi vos ordres; j'ai quitté votre mai-
» son, toujours prête à y rentrer si votre cœur
» m'y rappelle. Quant à l'offre de me rendre un
» bien beaucoup trop considérable pour ma si-
» tuation présente, j'ose attendre de votre estime
» que vous ne la réitérerez pas; et le seul moyen
» qui vous reste maintenant de me causer un
» chagrin nouveau, est de persister dans votre ré-
» solution. Daignez donc garder la moitié d'une
» fortune qui n'auroit aucun prix à mes yeux,
» si je ne la partageois pas avec vous ».

Ce billet, que j'arrosai de larmes, me fit faire une foule de réflexions. Le contraste de la conduite de Julie et de la mienne, me frappa vivement. Je compris enfin combien, par les résultats et les effets, un sentiment fondé sur le seul devoir est préférable à la passion. J'adore Julie,

me disois-je, et j'ai fait le tourment de sa vie, et j'ai pu me résoudre à la quitter pour toujours! Elle m'aimoit sans emportement; mais elle n'étoit occupée que du desir et du soin de me rendre heureux. Toujours prête à me sacrifier ses goûts, ses penchans, sa volonté, je lui cherchois des torts imaginaires; elle me pardonnoit sans cesse des torts réels; et lorsqu'enfin l'excès de mon injustice et de ma folie m'a fait perdre son cœur, son indulgence et sa générosité survivent à sa tendresse. Elle croit devoir encore à l'objet qu'elle aimoit, les procédés les plus nobles et les plus touchans. Ah! je le vois, la véritable affection est celle que la raison approuve et que la vertu fortifie. Ces réflexions m'accabloient; le repentir le plus amer rouvroit toutes les blessures de mon cœur. Je ne pensois plus qu'en frémissant, au dernier éclat que je venois de faire; et, sans doute, dans cette affreuse situation, je n'eusse point hésité à m'aller jeter aux pieds de Julie, à lui déclarer que je ne pouvois vivre sans elle, si je n'eusse été retenu par une délicatesse très-fondée. J'avois été prodigue et joueur, et, ce qu'il y a de pis encore, j'avois un intendant qui possédoit au suprême degré l'art d'embrouiller ses comptes, ce qui, dans sa profession, prouve incontestablement ou le manque de capacité, ou celui de probité.

Au lieu de le renvoyer, je le gardai, et je le priai seulement de ne plus me parler d'affaires, ordre qu'il ne se fit pas répéter; car ce n'étoit pas sans raison et sans dessein qu'il avoit été aussi obscur et aussi diffus avec moi. Cependant, depuis six mois, il m'avoit demandé plusieurs audiences pour me déclarer que mes affaires se dérangeoient. Ces discours me firent alors peu d'impression; mais après avoir lu le billet de Julie, ils me revinrent à l'esprit; et avant de songer à obtenir mon pardon, je voulus connoître la situation de mes affaires: malheureusement je m'étois conduit de manière à ne pouvoir compter sur l'estime de ma femme: et si j'étois ruiné, comment lui demander d'oublier le passé et de revenir avec moi? Ne pourroit-elle pas attribuer au plus vil intérêt, une démarche inspirée par la seule tendresse? Cette idée m'étoit insupportable; et j'aurois mieux aimé mille fois ne jamais revoir Julie, que de m'exposer à faire naître en elle un semblable soupçon. Je retournai précipitamment à Paris. Que n'éprouvai-je pas en entrant dans ma maison, dans cette maison que Julie n'habitoit plus, et dont j'avois eu moi-même l'inconséquente folie de la bannir! Assiégé par une foule de réflexions affligeantes, accablé de douleur et de regrets, je n'avois plus qu'une espérance, celle

que je pourrois, avec de l'économie et des soins, rétablir mes affaires, et ensuite obtenir mon pardon de Julie. J'envoyai chercher mon intendant, et je commençai par lui déclarer qu'avant tout je voulois rendre à ma femme tout son bien. Il parut fort étonné de cette résolution, et crut m'en détourner en m'annonçant qu'il ne croyoit pas que je pusse faire une semblable restitution sans me ruiner presqu'entièrement. Je vis clairement alors que mes affaires étoient dans un désordre beaucoup plus grand que je ne l'avois imaginé. Cette découverte me désespéra ; car perdre ma fortune, c'étoit, d'après mes principes, perdre Julie à jamais. Avant d'approfondir davantage ma situation, je rendis à Julie tout le bien que j'avois reçu d'elle, ensuite je payai mes dettes ; et, tous ces arrangemens terminés, je me trouvai si complètement ruiné, que je fus obligé, pour pouvoir vivre avec décence, de placer à fonds perdu les minces débris de ma fortune. Mon oncle étoit peu riche, et ne possédoit guère que des bienfaits du roi ; cependant il m'offrit des secours. Je les refusai. Je vendis mes chevaux, ma maison, mes terres, et je louai un petit appartement auprès du Luxembourg, environ trois mois après ma séparation d'avec ma femme. Durant cet espace de temps, Julie s'étoit retirée dans un couvent le jour

même où je quittai ma maison. On m'apporta d'elle une lettre conçue en ces termes :

« Puisque vous m'avez forcée à recevoir ce » que vous appelez mon bien ; puisque vous me » traitez comme une étrangère, je crois qu'il » m'est permis d'user de réprésailles en cette » occasion. Quand je quittai votre maison, la » crainte de vous offenser en paroissant dédai- » gner vos dons, me fit emporter les diamans, » les bijoux que vous m'avez donnés. Vous m'é- » crivîtes que vous l'exigiez : il me sembla que » je devois vous obéir. Mais depuis, vous m'avez » prouvé que vous ne saviez pas apprécier une » semblable délicatesse ; ainsi je me suis décidée » à me défaire de ces parures qui me sont inu- » tiles, et que je n'avois gardées que par égard » pour vous. J'ai saisi une occasion favorable » de les vendre avantageusement. On m'en a » donné quatre-vingt mille francs, que je viens » d'envoyer chez votre notaire, comme une » somme que je vous devois, et que vous ne » pouvez m'obliger à reprendre, puisqu'elle » vous appartient.

» Je suis depuis deux mois dans le couvent » de***. Je compte y rester plusieurs années, à » moins que vous ne veniez m'en retirer.... » Nous avons une belle terre en Flandres ; l'ha- » bitation en est, dit-on, charmante : dites un

» mot, et je suis prête à vous y suivre et à m'y
» fixer avec vous ».

Comment dépeindre tout ce qui se passa dans mon ame après avoir lu cette lettre! O Julie, m'écriai-je, ô femme adorable! est-il possible, grand Dieu, que j'aye pu jamais vous accuser de perfidie, vous outrager, vous abandonner! Quoi, ce cœur si délicat, si noble, je l'ai possédé, et je l'ai perdu! Je pouvois être le plus heureux de tous les hommes, et j'en suis le plus infortuné. Puis-je, dans l'état où je suis, accepter, ce généreux pardon qui m'est offert? Non, non; il vaut mieux cesser de vivre que de s'avilir à ses propres yeux. Ah, Julie! vous avez pu m'accuser d'extravagance et d'injustice; mais jamais vous n'aurez lieu de me soupçonner d'une bassesse. En disant ces paroles, des ruisseaux de larmes inondoient mon visage. J'écrivis à Julie vingt lettres, que je déchirai toutes. Enfin je m'arrêtai à celle-ci.

« J'admire la noblesse de vos procédés, et l'élé-
» vation de votre ame; mais cependant cet excès
» de générosité ne peut me paroître incompré-
» hensible. Oui, je conçois à quel point il est
» doux de pouvoir se dire: *Tout ce que la ten-*
» *dresse sait inspirer de touchant aux cœurs*
» *les plus passionnés, la seule vertu me l'a fait*
» *faire!* Non, je n'abuserai point de l'empire
» qu'elle a sur vous.... Vivez libre, soyez heu-

» reuse, oubliez-moi!.... Adieu, Julie.... Sans » doute vous avez sur moi toute la supériorité » que donne la raison :... mais mon cœur peut-» être n'étoit pas indigne du vôtre ».

Avec cette lettre je renvoyai à Julie ses quatre-vingt mille francs, en lui faisant dire que ses diamans lui ayant été donnés à son mariage, ne m'appartenoient pas plus que le reste de son bien; et qu'après les avoir acceptés, elle n'avoit pas le droit de me forcer à les reprendre.

Je venois de faire le sacrifice le plus douloureux: Julie m'offroit encore de me consacrer sa vie; je venois de renoncer à un bonheur sans lequel il n'en pouvoit plus exister pour moi. Cependant ma douleur était plus profonde qu'amère. Dans cette dernière occasion, c'étoit à l'honneur que j'avois sacrifié toute ma félicité; cette idée soutenoit mon courage. D'ailleurs, je ne doutois pas que ma lettre n'eût fait connoître à Julie, que du moins, malgré tous mes égaremens, je n'étois pas indigne de son estime. Enfin l'espoir d'exciter sa compassion, et sur-tout ses regrets, s'étoit ranimé dans mon cœur. Je la supposois attendrie, affligée, et je me trouvois moins à plaindre.

Il y avoit à-peu-près quinze jours que j'étois retiré au Luxembourg, et que j'y vivois en solitaire, lorsque je reçus de la cour ordre de partir

sur-le-champ pour mon régiment. La paix étoit faite depuis un an. Ma garnison étoit à deux cents lieues de Paris. J'étois un des plus ignorans colonels de l'Europe. D'ailleurs, malgré moi, je conservois encore au fond de l'ame la folle espérance que Julie n'étoit pas perdue pour moi sans retour. Je sentois bien que je ne pouvois me démentir, et qu'elle n'avoit plus de démarches à faire; mais je me flattois en secret qu'un événement imprévu me rendroit un bonheur auquel je n'avois jamais renoncé sincèrement. Enfin je ne pouvois me résoudre à quitter Paris, et à mettre entre Julie et moi un espace de deux cents lieues. J'écrivis au ministre pour solliciter un congé; on me le refusa, et au moment même j'envoyai ma démission. C'est ainsi que je quittai le service à vingt-cinq ans, et c'est ainsi que la violence et l'humeur décidèrent de toutes mes résolutions dans les circonstances les plus importantes de ma vie. Cette dernière extravagance me causa un chagrin très-sensible; elle acheva de me brouiller avec mon oncle, déjà fort mécontent que je me fusse séparé de ma femme sans le consulter; de manière que je me trouvai enfin absolument abandonné de toutes les personnes que j'avois le plus aimées.

Je ne sentis pas dans ce moment toute l'horreur de ma situation; j'étois uniquement occupé

d'une idée qui m'ôtoit absolument la faculté de réfléchir. Je voulois revoir Julie; j'imaginois que si je pouvois trouver le moyen de m'offrir subitement à sa vue, je retrouverois une partie des droits que j'avois jadis sur son cœur. Mais je ne pouvois la faire demander au parloir: quel prétexte prendre; d'ailleurs que lui dire? Comment donc la revoir? Elle ne sortoit jamais, et logeoit dans l'intérieur du couvent. J'avois un nouveau valet-de-chambre qui connoissoit un cousin d'une des tourières du couvent de Julie. Je parlai à ce cousin, et je l'engageai à me donner une lettre pour sa cousine, dans laquelle il m'annonçoit comme un de ses amis, intendant d'une dame de province, qui vouloit envoyer sa fille au couvent. Je m'enveloppai dans une redingotte, je mis un grand chapeau rabattu, et au déclin du jour, je me rendis au couvent. Je trouvai dans la tourière tout ce que je pouvois desirer de mieux, c'est-à-dire, la personne la plus bavarde et la plus confiante que j'eusse encore vue. Je lui fis d'abord quelques questions vagues. Ensuite je lui dis que ma maîtresse n'étoit pas absolument décidée à mettre sa fille en classe; et là-dessus je lui demandai s'il y avoit dans le couvent beaucoup de pensionnaires en chambre. Mais oui, répondit la tourière; nous avons même des femmes mariées. Ici le cœur

me battit avec une extrême violence; et la tourière, se penchant vers mon oreille, quoique nous fussions seuls, me dit d'un air de confidence et en souriant : *C'est ici qu'est renfermée cette belle dame de la Palinière, dont vous avez sûrement entendu paler.* — Mais en effet.... je sais..... qu'elle est charmante..... — Ah ! charmante : cela est vrai ; quel dommage !.... Enfin il faut espérer que Dieu lui fera la grace de se repentir.... — Se repentir !.... et de quoi ?.... — On voit bien que monsieur arrive de province.... Comment, vous ne savez pas ?.... — J'ai ouï dire qu'elle avoit un mari bizarre, injuste..... — Ah ! oui, un vrai brutal, un imbécille, à ce qu'on dit ; mais tout cela n'excuse pas la mauvaise conduite d'une femme. Celle-ci, à ce qu'on prétend, est au couvent malgré elle, et ne s'y est mise que parce qu'elle craignoit une lettre-de-cachet.... — Une lettre-de-cachet, ô ciel !.... — Ecoutez donc, il y avoit de quoi l'obtenir.... Et ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'ose ni sortir, ni recevoir qui que ce soit, excepté ses plus proches parens. Elle mène une vie bien désagréable. Vous sentez bien que nos Mères et nos Sœurs ne veulent pas la voir ; les pensionnaires ne la regardent seulement pas ; elle est ici comme une pestiférée ; chacun l'évite et la fuit.... A tout péché miséricorde ; mais au moins faut-il faire

pénitence. Au lieu de cela, elle joue du clavecin toute la journée; elle est fraîche comme une rose, et elle engraisse à vue d'œil. Il y a là bien de l'endurcissement! — Et elle n'a pas l'air triste?.... — Ah! point du tout; et sa femme-de-chambre dit qu'elle ne l'a jamais vue si tranquille et si contente; pour moi, malgré tout cela, j'espère toujours qu'elle rentrera en elle-même, car le cœur n'est pas mauvais. Elle est charitable, généreuse. Pourtant elle s'est fait rendre tout son bien, et elle laisse son mari dans la misère. Vous me direz que c'est un fou, un mauvais sujet qui s'est ruiné on ne sait comment, et qui vient d'essuyer l'affront d'être chassé du service. Il est sûr qu'on lui a ôté son régiment; mais enfin un mari est toujours un mari. Le pauvre homme a écrit à sa femme il y a un mois, pour lui demander quelques secours; elle l'a refusé net: cela est bien dur.... Ces détails-là, je les sais de bonne part; je ne dis pas les choses en l'air. Il y a quinze ans que je suis ici, et je n'ai jamais passé pour *mauvaise langue*, Dieu merci.

La tourière eut la liberté de se louer tout à son aise. Enseveli dans la plus sombre rêverie, je ne songeois pas à l'interrompre: elle parloit toujours, lorsqu'on vint l'appeler. Elle sortit, et rentra au bout d'un moment; c'étoit, disoit-

elle, une parente de notre jeune novice qui fera profession demain. Oh ! c'est-là une ame touchée !.... une vocation !.... Elle donne cinquante mille francs au couvent..... Vous devriez venir voir demain cette cérémonie : cela sera superbe; toutes nos pensionnaires y seront : vous en auriez le coup-d'œil de l'église du dehors..... — A quelle heure se fera cette cérémonie ? — Sur les trois heures après-midi ; la novice est belle comme un ange ; elle n'a que vingt ans.... Si elle n'avoit pas perdu dans la même année et son père, et un jeune homme qu'elle aimoit, elle n'auroit peut-être jamais écouté les mouvemens de la grace !.... La belle chose que la providence !.... Le père mourut le premier, il y a dix-huit mois ; cinq mois après, le jeune homme, qui étoit enfermé à Saumur, mourut aussi de chagrin, à ce qu'on croit.... Et quel étoit le nom du jeune homme, interrompis-je avec un trouble impossible à dépeindre ? Le marquis de Clainville, reprit la tourière ; et la novice s'appelle mademoiselle Delbène. A ces mots, j'éprouvai un déchirement de cœur inexprimable ; je me levai tout-à-coup, en faisant une exclamation qui remplit la tourière d'étonnement et de frayeur, et je sortis précipitamment.

Arrivé chez moi, je me jetai dans un fauteuil, consterné, pénétré de tout ce que je venois d'en-

tendre. Le voile étoit tombé; je ne me faisois plus illusion; je connoissois enfin tout l'excès de mes malheurs. Je voyois à quel point mon extravagante conduite avoit flétri la réputation de ma femme. Je sentois que cette innocente victime de ma folie, ne pouvoit, au fond du cœur, me pardonner de lui avoir enlevé le bien le plus précieux que puisse posséder une femme, et que l'injuste mépris qu'on lui témoignoit, devoit sans cesse ranimer son ressentiment contre moi; je ne pouvois plus attribuer qu'à la seule sublimité de sa vertu ses généreux procédés. Enfin, il étoit évident, d'après le récit de la tourière, que Julie, consolée par le témoignage de sa conscience, avoit pris son parti; qu'elle étoit paisible, résignée à son sort, et elle ne pouvoit l'être qu'en m'oubliant entièrement. O Dieu! m'écriai-je, dans quel affreux abîme m'ont précipité les passions!.... Si j'eusse surmonté l'amour et la jalousie, si j'eusse eu le courage de vaincre mon impétuosité naturelle, ma paresse et mon goût pour le jeu, je jouirois d'une fortune considérable, je n'aurois pas à me reprocher la mort d'un jeune homme intéressant, et je ne serois pas la première cause du sacrifice que sa malheuseuse maîtresse va consommer demain. Je charmerois la vieillesse d'un oncle, d'un bienfaiteur, qui, trop justement,

ne voit en moi qu'un imgrat et qu'un insensé. Je n'aurois pas lâchement renoncé, à vingt-cinq ans, à servir mon roi et ma patrie. Loin d'être l'objet du mépris et de la censure publique, je serois universellement estimé, je posséderois la tendresse de la plus charmante et de la plus vertueuse de toutes les femmes; j'aurois un ami aussi fidèle qu'aimable; enfin, je goûterois le bonheur d'être père !.... Ah ! malheureux, de quels biens inestimables me suis-je dépouillé moi-même !.... Eh quoi ! je suis donc pour jamais un être isolé sur la terre ! En achevant ces paroles, je jetai les yeux autour de moi avec une espèce de terreur, effrayé de ma solitude profonde et de l'abandon où je me trouvois....

Dans ce moment, j'entends marcher précipitamment; ma porte s'ouvre avec bruit..... Un homme paroît et s'élance vers moi..... Eperdu, je me lève, je m'avance, et je me trouve dans les bras de Sainclair; il me serroit contre sa poitrine, je ne pouvois retenir mes larmes, je voyois couler les siennes; mille sentimens contraires m'agitoient à la fois; mais la confusion la plus douloureuse dominoit tous les autres, et me forçoit à garder le silence. Mon ami, dit Sinclair, j'étois au fond du Poitou; je n'ai appris que bien tard à quel point les consolations de l'amitié vous étoient devenues nécessaires;

d'ailleurs, je voulois m'assurer de six mois de liberté pour vous les consacrer. J'arrive de Fontainebleau ; j'ai un congé, disposez de moi. O Sinclair! m'écriai-je, ces consolations si précieuses que vous m'offrez, je ne suis plus digne de les goûter ; j'ai mérité de perdre sans retour le titre de votre ami.... Vous ne pouvez plus rien pour moi. Va, reprit-il en m'embrassant, je connois ton ame, elle est noble autant que sensible. Si je n'avois que de la compassion à t'offrir, certain alors de ne pouvoir te consoler, je te plaindrois, je te servirois en secret, et tu ne me verrois point ; mais l'amitié m'inspiroit, elle seule me rapproche de toi, et je suis sûr d'adoucir tes peines.

Ce discours me fit éprouver le mouvement le plus passionné de reconnoissance. Tant de générosité, loin de m'humilier, m'élevoit audessus de moi-même. Sinclair, en me rendant son amitié, me rendoit ma propre estime ; mon cœur au même instant s'ouvrit tout entier à cet ami fidèle ; je goûtai une consolation dont j'étois privé depuis long-temps, celle de parler sans déguisement de mes fautes et de mes peines. Ce triste récit fut souvent interrompu par mes pleurs ; et Sinclair, après m'avoir écouté avec autant d'attention que d'attendrissenent, leva les yeux au ciel en poussant un profond soupir. A quoi

servent, dit-il, l'esprit, les vertus naturelles et la sensibilité, sans des principes solides! Ces principes invariables, l'éducation ou l'expérience peuvent seules les donner. Si l'on n'a pas profité des leçons de ses instituteurs, on ne peut plus s'instruire qu'à ses dépens. On n'est éclairé que par ses fautes et par le malheur. Sinclair ajouta qu'il me conjuroit de m'éloigner de Paris pour quelque temps, et de voyager. Je vous suivrai, continua-t-il : partons pour l'Italie; mais partons sans délai. Je m'abandonne à vous, répondis-je; disposez du sort d'un infortuné qui, sans vous, succomberoit sous le poids de ses maux. Alors Sinclair, profitant de cette disposition, me fit donner ma parole que nous partirions sous deux jours.

La veille de mon départ, je voulus revoir le lieu où j'avois apperçu Julie pour la première fois. C'étoit dans le jardin du Palais-Royal; mais n'osant paroître en public, j'y allai la nuit après souper. Il y avoit de la musique et beaucoup de monde. Je m'enfonçai dans l'endroit le plus obscur de la grande allée, et je m'assis au pied d'un gros arbre. Au bout d'un moment, deux hommes vinrent s'asseoir de l'autre côté de l'arbre. L'un d'eux, que je reconnus au son de sa voix, s'appeloit Dainval, jeune fat, sans esprit, sans mœurs et sans principes; joignant

au mauvais ton d'une ironie perpétuelle, la prétention de *penser philosophiquement ;* se moquant de tout, décidant avec suffisance; à-la-fois pédant et superficiel; regardant comme des préjugés ou des fables, les sentimens les plus sacrés ou les actions honnêtes; se croyant profond en calomniant la vertu. Tel étoit ce Dainval, cet homme méprisable que j'avois cru mon ami jusqu'à l'époque de ma ruine, et dont je n'avois que trop souvent suivi les conseils pernicieux et les mauvais exemples. J'allois me lever et m'éloigner, lorsque mon nom, que j'entendis prononcer à Dainval, me fit prêter l'oreille, et j'écoutai le dialogue suivant : Cela est sûr, disoit Dainval, il est parti ce soir avec Sinclair pour l'Italie. — Comment! Sinclair et lui sont raccommodés?... — Ils s'adorent.... Générosité d'un côté, repentir de l'autre, attendrissement mutuel, pleurs, pardon.... La scène a été du plus grand pathétique.... — Mais il n'y a donc pas un mot de vrai de tout ce qu'on a dit ? — Quoi ! de leur rivalité ?..... — Comment Sinclair prendroit-il tant d'intérêt à un homme qui l'auroit trahi ?.... — Je ne me pique pas *de raisonner,* mais je me pique *de voir les choses dans le vrai....* Sinclair, toujours amoureux de Julie, veut raccommoder le mari avec la femme, afin d'arracher la dernière de sa triste prison.... — Et à quoi bon le

voyage d'Italie?.... — Il faut bien donner au public le temps d'oublier un peu l'histoire du porte-feuille.... — Il y a encore des gens très-sensés qui soutiennent que ce porte-feuille étoit à Belsamie.... — C'est une fable inventée après coup. Le fait est que le pauvre la Palinière savoit parfaitement, avant cette découverte, à quoi s'en tenir; car, depuis un an, il le disoit à qui vouloit l'entendre.... — Est-il aimable, la Palinière? Quel homme est-ce?.... — Un homme excessivement borné, *sans ressort, sans caractère.* En entrant dans le monde, il se jeta à ma tête, et se mit sous ma direction. Je vis bientôt qu'il n'iroit *jamais au grand..... Une tête mal faite, des préjugés gothiques, de petites vues,* pas le sens commun..... prodigue, dissipateur, et consterné à la vue d'un créancier; joueur, et se piquant au jeu de générosité et de grandeur d'ame, perdant son argent en dupe; il s'est ruiné sans éclat, et comme un sot. — L'as-tu revu depuis sa déroute?.... — Non; mais j'ai jeté au feu tous nos comptes: il n'en entendra jamais parler.... — Te devoit-il beaucoup d'argent du jeu? — Oui, beaucoup. J'ai brûlé ses billets: je ne m'en vante point, je n'en conviendrois même pas avec un autre. Ce procédé me paroît tout simple, et je te prie de n'en point parler. Cette dernière fausseté de Dainval acheva de me pousser

à bout. Imposteur, m'écriai-je, me voilà prêt à vous payer tout ce que je vous dois; sortez d'ici, je vais m'acquitter. Ma foi, reprit Dainval avec un rire forcé, je ne vous attendois pas là, il faut en convenir.... Quant à la proposition de nous couper la gorge, je la conçois de votre part; vous n'avez plus rien à perdre : pour moi, il me faut encore près d'un an pour achever de me ruiner; ainsi, pour que la partie soit égale, remettons-la à votre retour d'Italie. En achevant ces mots, il s'éloigna précipitamment sans attendre de réponse, et il me laissa trop indigné de sa lâcheté, pour que je songeasse à le suivre. Voilà donc, me disois-je, l'homme qui m'a paru aimable, l'homme dont les conseils m'ont souvent entraîné!.... Quel fonds de perversité! Quelle ame vile et corrompue!.... Ah! que le vice est affreux lorsqu'on le voit sans illusion!.... Il ne séduit qu'en se déguisant; et toujours plus imprudent qu'artificieux, tôt ou tard il brise le masque fragile dont il se couvre.

Cette dernière aventure me fournit plus d'un sujet de réflexions; elle me fit connoître à quel point on doit éviter, pour l'intérêt de sa réputation, de donner des scènes au public. Quand on est devenu l'objet de l'entretien général, on est exposé à tous les traits de la calomnie. Les méchans ajoutent, inventent; les sots et les dé-

sœuvrés écoutent et répètent; la vérité s'obscurcit, et le public se prévient et condamne sans retour. Au milieu de ces réflexions, une pensée sur-tout m'accabloit : j'étois parvenu à ce comble d'infortune, que le plus grand de mes maux n'étoit pas de me voir pour toujours séparé de Julie. J'éprouvois une peine plus insupportable encore : la plus innocente, la plus vertueuse de toutes les femmes, l'ornement et la gloire de son sexe, Julie enfin, gémissoit sous le poids affreux du mépris public; et j'étois la seule cause de cette cruelle injustice !.... Cette idée me déchiroit le cœur; elle me rendit presqu'insensible aux consolations de l'amitié. Oui, disois-je à Sinclair, si je souffrois seul de mes fautes, je supporterois mon sort avec courage. Je le sais, le temps détruit et les regrets et les passions; mais il ne peut affoiblir les remords d'un cœur sensible et né pour la vertu !.... Un jour, peut-être, Julie ne s'offrira plus à mon imagination sous les traits séduisans qui la charment; mais je la verrai toujours comme la victime innocente de ma folie et de mes égaremens, et toujours son souvenir fera le tourment de ma vie.

En effet, ni les tendres soins de Sinclair, ni la dissipation d'un long voyage, ne purent affoiblir mes chagrins. De retour à Paris, Sinclair fut obligé de me quitter pour aller rejoindre

son régiment, et je partis presqu'aussi-tôt pour la Hollande. Au bout de six mois Sinclair vint m'y retrouver. Il me donna l'idée de m'associer à quelques entreprises de commerce; il me prêta les premiers fonds qui m'étoient nécessaires. La fortune seconda ce nouveau projet, et j'entrevis enfin la possibilité de retrouver le bonheur que j'avois perdu. Le desir de porter aux pieds de Julie le fruit de mes travaux, me donnoit autant d'activité que de persévérance. Je sus vaincre ma paresse naturelle, et le dégoût et l'ennui que m'inspira d'abord le genre de vie auquel je me consacrois; je donnois à la lecture, à la méditation, les heures que je dérobois aux affaires. Bientôt l'étude cessa de me paroître pénible, et je pris le goût le plus passionné pour la lecture; insensiblement mon esprit s'éclairoit, mes idées s'étendoient, le calme renaissoit dans mon cœur; l'occupation, la lecture et la réflexion, me retiroient par degré de l'assoupissante ivrese où j'avois vécu jusqu'alors. La religion acheva de fortifier ma raison, d'élever mon ame, et de me soustraire à l'empire tyrannique des passions. Cette révolution dans mon caractère et dans mes sentimens, ne changea rien à mes projets. Je n'avois plus pour Julie ce penchant impétueux dont l'excès insensé nous avoit rendus si malheureux l'un et l'autre; je l'aimois avec moins

de violence, mais avec plus de solidité et de désintéressement. La passion est toujours aveugle, personnelle, et n'envisage que sa propre satisfaction; l'amitié n'est fondée que sur l'estime, elle doit toute sa force à la seule vertu; et plus elle est tendre, plus elle est équitable et généreuse.

Je passai cinq ans en Hollande; durant cet espace de temps, je fus constamment heureux dans toutes les affaires où je m'engageai, et je parvins, par mon extrême économie et mon travail assidu, à rétablir entièrement ma fortune. Alors je ne songeai plus qu'à retourner dans ma patrie; je me représentois avec un attendrissement délicieux, le bonheur que j'allois y retrouver, l'instant où, tombant aux genoux de Julie, je pourrois lui dire: je reviens digne de vous, et je reviens vous consacrer ma vie.

Occupé des plus douces idées, rempli des plus chères espérances, je partis de Hollande.... Hélas! j'étois loin de pressentir le coup mortel que j'allois recevoir!.... J'avois écrit à Sinclair pour le charger de prévenir Julie sur mon retour. Je reçus à Bruxelles une lettre qui m'apprenoit que Julie avoit eu la fièvre quarte; mais en même temps on m'assuroit qu'elle n'avoit jamais été dangereusement malade, et qu'elle étoit presque guérie. Les détails qui accompagnoient cette

lettre prévenoient toute inquiétude, et je continuai ma route, sans autre crainte que celle de voir Julie plus surprise que touchée de mon retour et de mes résolutions. J'approchois de Paris, je n'en étois plus qu'à vingt lieues, lorsque je rencontrai Sinclair, qui fit arrêter ma voiture : il descend de la sienne, j'ouvre ma portière, je vole à sa rencontre; mais en jetant les yeux sur lui, je m'arrête en tressaillant : l'étonnement et l'effroi me rendent immobile. Sinclair me tend les bras, son visage est baigné de larmes, je n'ose le questionner.... Il n'a pas la force de m'instruire.... Mais je m'attends à tout, et la joie fragile et trompeuse a pour jamais abandonné mon cœur. Sans proférer une seule parole, Sinclair m'entraîne vers ma voiture, il y monte avec moi, et dans le même instant les postillons quittent la route de Paris. Où me conduisez-vous, m'écriai-je d'un air égaré? Je veux la voir. — Ah, malheureux !.... — Eh bien ! poursuis, achève de me percer le cœur ! A ces mots, Sinclair, pour toute réponse, m'embrasse en gémissant.... Enfin, repris-je, quel est mon sort! Est-ce sa haine ou sa perte que tu m'annonces ?.... Comme j'achevois ces paroles, Sinclair ouvroit la bouche pour me répondre ; je frémis, je n'eus pas le courage d'entendre prononcer mon arrêt. O mon ami, ajoutai-je, ma vie dans cet instant

est dans tes mains !.... Le ton suppliant dont j'accompagnai ces mots, expliquoit assez ma pensée. Sinclair me regarda avec des yeux remplis de la plus tendre compassion : je puis me taire, dit-il, mais non te tromper.... Sinclair s'arrêta ; je n'en demandai pas davantage, et le reste de la route, nous gardâmes l'un et l'autre un silence qui ne fut interrompu que par mes soupirs et mes sanglots. Sinclair me conduisit dans une maison de campagne où je reçus enfin la confirmation de mon malheur. Hélas, j'avois tout perdu ! Julie n'existoit plus ; non-seulement sa mort me ravissoit toute la félicité de ma vie, mais elle m'enlevoit encore le moyen de réparer mes fautes ; je ne pouvois plus expier mes égaremens passés que par mes regrets, mon repentir et ma douleur.

Le reste de mon histoire offre peu de détails intéressans. Consolé par le temps et la religion, je consacrai le reste de ma carrière à l'amitié, à l'étude, à l'humanité. J'avois obtenu mon pardon de mon oncle ; le soin de le rendre heureux devint une de mes plus précieuses consolations, et je remplis sans effort, et dans toute leur étendue, les devoirs sacrés que la nature et la reconnoissance m'imposoient à cet égard. Quoique mon oncle fût avancé en âge, le ciel permit que je le conservasse encore dix ans. Lorsque j'eus

le malheur de le perdre, j'achetai cette terre, et je m'y retirai; Sinclair me promit de venir m'y voir tous les ans; et depuis quatre ans que j'habite cette province, nous n'avons jamais passé dix-huit mois sans nous voir.

Sinclair, âgé aujourd'hui de cinquante-huit ans, a parcouru la carrière la plus brillante et la plus fortunée. Heureux époux, heureux père, heureux guerrier couvert de gloire, comblé des faveurs de la fortune, il jouit de la félicité et du sort éclatant que peut procurer la vertu réunie aux grands talens et au génie. Pour moi, dans mon obscure médiocrité, je pourrois trouver aussi le bonheur, sans le souvenir amer et douloureux des maux affreux que j'ai soufferts par ma faute, et des égaremens de ma jeunesse. En finissant ces paroles, M. de la Palinière fit un profond soupir, et il cessa de parler. Il y eut un moment de silence. Ensuite la baronne et sa fille, après avoir remercié M. de la Palinière de sa complaisance, se levèrent, emmenèrent leurs enfans, et chacun se retira.

Aussi-tôt que madame de Clémire se trouva seule avec ses enfans, elle leur demanda quel fruit ils avoient retiré des dernières veillées. L'histoire de M. de la Palinière ne vous a-t-elle pas prouvé, ajouta-t-elle, combien les passions sont dangereuses? Oh! oui, maman, dit César; et, comme

vous nous l'avez dit souvent, il ne faut avoir de passion que pour la gloire. Oui, reprit madame de Clémire, c'est-à dire, pour tout ce qui est vertueux, grand, héroïque? — Maman, qu'est-ce qu'une action héroïque. — C'est une action utile et généreuse, et que cependant le devoir n'exige pas. Comme les devoirs d'un honnête homme sont très-étendus, il est peu d'actions, pour une belle ame, qu'on puisse véritablement appeler *héroïques;* mais dès qu'une action nous coûte un grand sacrifice, et que nous aurions pu ne la pas faire sans devenir méprisables, cette action est héroïque: par exemple, une personne dans l'aisance, qui donne l'aumône, ne fait qu'une bonne action, parce qu'elle seroit méprisable si elle dépensoit tout son argent en superfluités. Un homme qui montre à la guerre du sang-froid et du courage, n'est point un héros; s'il se conduisoit autrement, il seroit déshonoré: ainsi, pour bien juger d'une action, voyez d'abord si elle ne blesse ni l'humanité ni l'équité (car la vraie grandeur est inséparable de la justice); songez ensuite à ce qu'elle a dû coûter; enfin, examinez s'il étoit possible de ne la pas faire sans nuire à sa réputation... — Ah! j'entends, maman; si une action s'accorde avec la justice, si elle coûte un *grand sacrifice,* si l'on pouvoit ne la pas faire sans se rendre *méprisable,* alors elle est

sûrement héroïque. — Voilà une définition très-juste : ne l'oubliez pas, et rappelez-vous-la surtout, quand vous lirez l'Histoire, car vous trouverez une foule de faux jugemens. Beaucoup d'historiens, faute de réflexions, placent souvent leur admiration aussi mal que leur critique. Un lecteur judicieux ne doit jamais juger aveuglément d'après eux ; il faut examiner mûrement si c'est avec raison qu'ils approuvent ou qu'ils condamnent. — Maman, trouve-t-on beaucoup de véritables actions héroïques dans l'Histoire?... — Oui : mais souvent ce ne sont pas celles que les historiens louent le plus. — Maman, voudriez-vous nous conter un trait héroïque? — Volontiers, et je le prendrai dans l'histoire des Turcs.

L'empereur Achmet I, succéda à Mahomet III. Il monta sur le trône l'an 1602 (*a*). Il n'avoit alors que quinze ans, et ce fut la première fois qu'on vit un prince aussi jeune régner en Turquie. Il n'y avoit que peu de mois qu'il étoit parvenu à l'Empire, lorsque le grand-visir mourut. Achmet ne choisit aucun de ceux qui l'environnoient, pour remplir cette importante dignité. Murad, pacha du Caire, étoit un vieillard sage et plein d'expérience. Au milieu des troubles du dernier règne, il avoit maintenu tous les états

(*a*) De l'Hégire 1010.

d'Afrique dans la plus profonde paix, et fait passer exactement tous les impôts au trésor public, sans vexer les peuples et sans s'enrichir. N'ayant jamais vu son nouveau maître, il étoit loin de prévoir son élévation, et n'imaginoit pas qu'avec un monarque aussi jeune, les soins d'un sujet fidèle dussent l'emporter sur les intrigues de la Cour. Cependant, au fond de l'Egypte, il reçut les sceaux, et l'ordre de se rendre à Constantinople. Ce choix d'Achmet annonçoit à l'Empire un prince qui desiroit le bien, et qui sauroit aimer ses peuples.

Quelques années après, la guerre contre la Perse fut résolue, malgré l'avis de Murad, qui fut chargé du commandement des armées, et qui choisit pour lieutenant, Nasuf, jeune homme actif, entreprenant, qui avoit acquis de grandes richesses dans différens gouvernemens (*a*). Le grand-visir partit à la tête de ses troupes, et loin de presser sa marche, il mit la plus grande lenteur dans toutes ses opérations. Ce défaut d'activité fit naître au perfide Nasuf l'idée de supplanter son bienfaiteur et son ami. Il écrivit secrètement à la Porte, et il offrit à l'empereur soixante mille sequins pour les frais des appro-

---

(*a*) On appelle en Turquie un gouverneur de province *sangiac*, et le gouvernement *sangiacat*.

visionnemens, si Sa Hautesse vouloit le faire grand-visir à la place de Murad. Le Sultan plein d'estime et de reconnoissance pour son ministre, fut indigné de l'ingratitude de Nasuf; il envoya sa lettre à Murad, enlui mandant qu'il le laissoit le maître absolu du sort de son lieutenant, et qu'il lui permettoit également de le conserver, de le dégrader (*a*), ou enfin de le faire étrangler. Murad, sur le champ, fit ordonner à Nasuf de se rendre dans sa tente, et lui montra la lettre de l'empereur. Nasuf crut lire l'arrêt irrévocable de sa mort. Cependant il voulut entreprendre de se justifier, ou plutôt descendre à des prières; lorsque Murad l'interrompant : « Vous avez fait une perfidie, lui dit-il, » mais vous avez de grands talens; je vous crois » en effet capable de commander l'armée : ainsi » je vous en remets la charge, et les sceaux de » l'Empire, devenus trop pesans pour mon âge. » Soyez fidèle à l'empereur : puissent vos armes » être victorieuses »! Aussi-tôt Murad assembla les troupes, et le proclama lui-même son suc-

(*a*) Lorsqu'un pacha, ou officier supérieur, est dépouillé de tous ses emplois, et réduit à l'état de simple bourgeois, cela s'appelle en Turquie être fait *mazul*. Il arrive souvent qu'on fait descendre un officier à un emploi inférieur, et pour lors on n'est pas fait *mazul*.

cesseur. Murad finit tranquillement ses jours dans une retraite agréable. La providence ne permit pas que Nasuf jouît long-temps du fruit de sa trahison. Devenu grand-visir, il épousa une fille de l'empereur; mais ayant indignement abusé de sa faveur, il fut étranglé par les ordres d'Achmet (*a*).

Ah! maman, dit César, que j'aime ce Murad! C'est bien là une action héroique. — Examinez-la suivant les règles que je vous ai données. — D'abord, *elle ne blesse ni l'humanité ni la justice.* —Non. Nasuf méritoit d'être puni; mais il n'avoit offensé que Murad: ainsi ce dernier étoit le maître de lui pardonner.... — *Il en a dû coûter beaucoup* à Murad, de vaincre un ressentiment qui étoit si fondé! il auroit pu, *sans se rendre méprisable*, ne point céder sa place, et même priver Nasuf de son emploi. — Au lieu de cela, connoissant que Nasuf étoit, par ses talens et par son âge, plus en état que lui de commander les armées, il sacrifie sans balancer son ressentiment au bien public; il se dépouille en faveur d'un ingrat: ainsi ce trait, comme vous voyez, est véritablement héroïque. — Je suis charmé, maman, que vous m'ayiez donné

(*a*) On a pris ce trait dans l'Histoire de l'Empire Ottoman, par M. Mignot, tome II, page 344 et suivantes.

des règles sûres pour juger des actions : il est joli de pouvoir dire tout seul, après un moment de réflexion : *Cela est héroïque, ou cela ne l'est pas.* Maman, dit Caroline, permettez-moi de vous faire une question au sujet de l'histoire de M. de la Palinière. Il y a une chose qui m'a fait bien de la peine. J'ai trouvé tout simple que M. de la Palinière, avec un caractère si violent et tant d'extravagance, s'attirât d'aussi grands malheurs ; mais cette charmante Julie, qui étoit si douce, si prudente, elle auroit dû être heureuse. — Vous pensez, n'est-ce pas, que la vertu réunie à une prudence parfaite, devroit préserver de toutes les peines qu'elle a éprouvées ?.... — Oh ! oui, maman, cela seroit bien juste. — Et cela est en effet. — Cependant, maman, Julie est la preuve du contraire. — Point du tout. Premièrement, vous croyez bien qu'elle n'a jamais été aussi à plaindre que son mari ? — Oh sûrement : elle n'avoit point de remords. — L'innocence inspire facilement la résignation. Aussi Julie trouva-t-elle dans la pureté de son ame toutes les consolations dont elle avoit besoin. Voilà ce qu'elle dut à la vertu ; et c'est beaucoup. Mais elle éprouva de grands chagrins ; et son manque d'expérience en fut la seule cause. — Mais pourtant, maman, sa conduite a été irréprochable ?.... — Oui ; mais elle a fait des

fautes, des imprudences.... — Julie a fait des imprudences ?.... — Vous savez qu'elle avoit été parfaitement élevée par une mère tendre ; elle eut le malheur de perdre cette mère à seize ans ; elle se maria à dix-sept : les principes qu'elle avoit reçus étoient fortement gravés dans son cœur ; elle avoit le plus heureux naturel ; elle suivit toujours ses devoirs, elle fut toujours vertueuse, mais elle manquoit d'expérience, elle n'avoit plus de guide, elle fit des fautes : ce malheur étoit presque inévitable. — Mon Dieu, maman, que vous m'étonnez ; quelles fautes a donc faites Julie ?.... — D'abord étant aussi jeune, ayant un mari soupçonneux, violent et jaloux, elle n'auroit pa dû recevoir une confidence dont on vouloit faire un secret à son mari. Mais ce n'est pas là sa plus grande faute ; elle en a fait deux autres bien plus considérables. Lorsqu'elle fut convaincue que M. de la Palinière avoit pris Belsamie en aversion, Julie auroit dû cesser de la voir jusqu'au moment de la déclaration du mariage. Ce n'étoit pas sacrifier son amie, c'étoit seulement se priver du plaisir de la voir pendant quelques mois ; et ce procédé, en pénétrant M. de la Palinière de la plus vive reconnoissance, auroit détruit toutes les craintes qu'il éprouvoit de n'être point aimé. — Il est vrai que si Julie eût pris ce parti, l'his-

toire du porte-feuille ne seroit pas arrivée, et que Julie auroit conservé sa réputation et son bonheur. Cependant, maman, il me semble qu'elle offrit à M. de la Palinière de ne plus revoir Belsamie?.... — Oui, *elle offrit;* mais ce n'étoit pas assez : une offre dans ce cas n'étoit qu'une politesse; elle savoit bien qu'on ne l'accepteroit pas. Il falloit annoncer une résolution ferme et positive, et la tenir exactement; d'autant mieux qu'au fond, le sacrifice n'étoit pas pénible : il s'agissoit d'une courte absence, et non d'une rupture. — Oui, voilà une faute; et même à présent je ne conçois plus comment Julie a pu la faire. Et la seconde faute, maman? — Elle est dans le même genre, mais beaucoup plus inexcusable encore; ce fut de ne pas faire fermer sa porte à Sinclair, après l'aveu formel que fit M. de la Palinière de sa jalousie. Il est vrai qu'il se prétendoit guéri; mais Julie ne connoissoit-elle pas son caractère inconséquent, léger, bizarre et soupçonneux? D'ailleurs, quelle confiance pouvoit lui inspirer une guérison si subite et si nouvelle? Comment ignoroit-elle qu'une femme blesse la décence et son devoir, en admettant dans sa société intime l'homme dont son mari a été jaloux, sur-tout quand cette jalousie n'est dissipée que depuis si peu de temps? Julie sans doute ne se décida à revoir

Sinclair que par la certitude qu'elle avoit que tous les soupçons de M. de la Palinière seroient à jamais détruits lorsqu'il apprendroit le mariage de son ami. Mais pourquoi ne pas attendre la déclaration de ce mariage ? En différant de revoir Sinclair jusqu'à cette époque, elle redoubloit l'estime et la tendresse de son mari ; tandis qu'au contraire, elle risquoit de troubler encore son repos, elle s'exposoit à des scènes ridicules et fâcheuses en recevant Sinclair avant que tout fût éclairci. — Oh ! cela est certain. Dans cette occasion elle a fait une bien grande imprudence. — Et voyez, je vous prie, quelles conséquences, quelles suites affreuses peuvent dériver d'une imprudence !.... — Cela fait frémir. — D'autant plus qu'il est impossible qu'une jeune personne de dix-huit ou dix-neuf ans puisse avoir plus de raison que n'en avoit Julie. — Mais, maman, il est donc impossible qu'une jeune personne ne fasse pas d'imprudences ? — Oui, si elle n'a pas un guide éclairé, une amie dont l'expérience puisse lui offrir des conseils salutaires, et la préserver des inconvéniens qui résultent presque toujours des fausses démarches et du peu de connoissances du monde. Ah ! si la pauvre Julie avoit eu sa mère, s'écria Pulchérie, elle n'auroit jamais fait des imprudences. Son véritable malheur fut de la perdre ; celui-là entraîna tous

les autres. Vous avez raison, reprit madame de Clémire; car Julie, avec une si belle ame, avec tant de raison, eût toujours consulté sa mère, et toujours elle eût suivi ses conseils; et quels conseils peuvent jamais être inspirés par plus d'intérêt, donnés avec plus de réflexion que ceux d'une bonne mère !.... — Oh! maman, nous ne ferons jamais d'imprudences : nous serons toujours heureux! En disant ces paroles, les trois enfans se jetèrent au cou de leur mère; et c'étoit presque toujours ainsi que se terminoient toutes leurs conversations.

Madame de Clémire passa encore deux jours chez M. de la Palinière, ensuite elle retourna à Champcery. Comme l'abbé n'avoit pas été content de César dans la matinée, il n'y eut point de *veillée* le soir. César vivement affligé de cette punition, prit de l'humeur et se coucha sans faire d'excuses à l'abbé; il se contenta de lui souhaiter *une bonne nuit*. Il y avoit une demi-heure qu'il étoit dans son lit, lorsque madame de Clémire entra dans sa chambre. Dormez-vous, mon fils, lui dit-elle à voix basse? Non, maman, pas encore, répondit César d'un ton triste. Je n'en suis pas surprise, reprit madame de Clémire; et s'il est vrai, comme je n'en doute pas, que vous ayez un bon cœur, il est impossible que vous puissiez passer une nuit tranquille.

Comment! mon fils, vous vous êtes couché avec de la rancune, avec de l'humeur contre un homme que vous devez autant aimer! Vous l'avez laissé sortir de votre chambre sans essayer de vous raccommoder avec lui; et il vous quittoit pour douze heures! Ah, César! écoutez un trait que j'ai lu ce matin. M. le duc de Bourgogne, père du feu roi, dans sa première enfance, s'emporta un jour contre un de ses valets-de-chambre; mais lorsqu'il fut dans son lit, il dit à cet homme, qui couchoit auprès de lui: « Pardonnez-moi ce » que je vous ai dit ce soir, afin que je m'en- » dorme (*a*) ». Jugez, mon fils, s'il eût été capable de se coucher sans se raccommoder avec son gouverneur. Cependant ce jeune prince n'avoit alors que sept ans, et vous êtes dans votre dixième année!.... — Ah, maman! je savois bien aussi que je ne dormirois pas..... Maman, permettez-moi de me lever et d'aller sur-le-champ demander pardon à M. l'abbé. — J'y consens. Venez, mon fils. En disant ces mots madame de Clémire donne une robe-de-chambre à son fils, qui la passe à la hâte, saute de son lit, et, conduit par sa mère, se rend à l'appartement de l'abbé. On frappe doucement à la porte; l'abbé,

(*a*) Vie du dauphin, père de Louis XV, par M. l'abbé Proyart, tome I.

déjà en bonnet de nuit, vient ouvrir, et paroît très-surpris en voyant César. Ce dernier s'avance, et avec les yeux remplis de larmes, il fait à l'abbé les excuses les plus humbles et les plus touchantes. Quand il eut cessé de parler, l'abbé, au lieu de lui répondre, se retourne froidement vers madame de Clémire, en disant: « Madame, vous êtes bien bonne; et dès que » vous le desirez, je tâcherai d'oublier ce qui » s'est passé ». A ces mots César montra de l'étonnement de ce que l'abbé ne s'adressoit pas à lui. Mais Monsieur, reprit l'abbé, je n'ai point de réponse à vous faire. C'est uniquement à Madame que je dois votre visite, et tout ce que vous m'avez dit.... — Ah, M. l'abbé! je vous assure que maman ne m'a point conseillé de me lever et de venir ici.... — Mais, Monsieur, seriez-vous à présent dans ma chambre, si madame votre mère ne vous avoit pas fait sentir toute la dureté de votre procédé à mon égard? A cette question César baissa les yeux et se mit à pleurer. Soyez sûr, Monsieur, continua l'abbé, que si de votre propre mouvement, et sans être ni conseillé ni excité, vous étiez venu me trouver, soyez sûr que je vous aurois reçu avec amitié, quoique vous eussiez toujours eu un bien grand tort, celui de me laisser sortir de votre chambre sans me témoigner du regret

de votre faute. Au reste, Monsieur, je vous le répète, en faveur de madame votre mère, je vous pardonne très-volontiers; c'est-à-dire, je ne vous imposerai point de pénitence pour l'humeur que vous avez montrée. Eh bien! s'écria César, je m'en impose une moi-même. Je donne ma parole d'honneur de me priver pendant quinze jours du plaisir de rester aux *veillées*: c'est le plus grand sacrifice que je puisse faire; mais du moins, M. l'abbé, ne me traitez plus avec une froideur si cruelle, et je supporterai de bon cœur ma pénitence. Comme il achevoit ces paroles, l'abbé, d'un air attendri, lui tendit les bras, et César s'y jeta en pleurant de joie d'avoir obtenu son pardon, et sur-tout d'avoir fait une action qui le raccommodoit avec lui-même. Vous voyez, mon fils, lui dit madame de Clémire, ce qu'il en coûte lorsqu'on diffère à réparer ses torts; on les aggrave, on ne trouve plus d'indulgence, et l'on est obligé de faire des démarches extraordinaires et des sacrifices pénibles. Si en vous couchant, vous aviez fait les excuses convenables, M. l'abbé vous auroit pardonné, et vous ne seriez pas privé *des veillées* pour quinze jours.

Comme les trois enfans de madame de Clémire s'etoient fait la loi de renoncer aux veillées lorsque l'un en seroit exclu, Caroline et

Pulchérie trouvèrent que César s'étoit imposé une pénitence bien longue ; elles lui firent beaucoup de leçons sur les inconvéniens de l'humeur, et lui donnèrent d'excellens conseils à cet égard, dont César promit bien de profiter à l'avenir.

Le printemps approchoit; on étoit sur la fin du mois de mars; les promenades devenoient plus intéressantes : la violette et le muguet commencèrent bientôt à paroître. Augustin, qui connoissoit parfaitement tous les environs de Champcery, conduisoit tous les jours dans de petits sentiers, où l'on trouvoit avec abondance de quoi faire les bouquets les plus charmans. Les bois n'offroient point encore d'ombrages; on y jouissoit, comme dans les prairies, de la douce chaleur des premiers jours d'avril; et tandis que les arbres dépouillés de verdure, rappeloient les rigueurs de l'hiver, un ciel pur et sans nuages, une terre couverte de fleurs, annonçoient le retour du printemps et des plaisirs.

César et ses sœurs possédoient en commun un petit jardin qui faisoit leurs délices. Il étoit partagé en deux parties : l'une contenoit des légumes, et l'autre des fleurs. Dans l'un des côtés du jardin il y avoit un puits, c'est-à-dire, un tonneau enfoncé dans la terre, mais ayant, comme un vrai puits, une balustrade pour pré-

server des chutes, et une poulie pour tirer de l'eau qu'on y apportoit tous les jours. Les enfans, aidés d'Augustin, tiroient l'eau et cultivoient eux-mêmes leur jardin. Ils avoient des seaux, des brouettes et des outils de jardinage proportionnés à leur force. Maître Etienne, le jardinier du château, dirigeoit leurs travaux, et leur fournissoit des plantes et des graines. Ah! disoit Caroline en arrosant une jacinthe, que je voudrois la voir épanouie! Quel plaisir j'aurois à la cueillir pour la porter à maman!.... — Ah! ma sœur, vous attendrez que je puisse lui donner en même temps un petit bouquet de primevères..... — Et moi une salade.

Le douze avril fut un beau jour. La pénitence de César étoit finie. On se leva, en disant: *Nos veillées recommenceront ce soir;* et l'on trouva dans le jardin de quoi remplir une corbeille de salade, de jacinthes et de primevères, de perceneiges et de violettes. La corbeille, ornée de jolis rubans, fut portée en pompe, et partagée entre madame de Clémire et la bonne-maman. Les fleurs furent mises avec soin dans des caraffes, afin qu'on pût en jouir plus long-temps. On mangea la salade à dîner, et jamais salade ne reçut tant d'éloges, et ne fut trouvée meilleure. Le soir, la Baronne annonça

qu'elle avoit une histoire toute prête, et, le souper fini, elle la conta de cette manière.

Eugénie et Léonce, ou l'habit de Bal.

MADAME de Palmène, jeune encore, et veuve depuis plusieurs années, se consacroit entièrement à l'éducation d'une fille unique, objet de toute sa tendresse comme de tous ses soins. Son mari en mourant, avoit laissé beaucoup de dettes, et madame de Palmène n'avoit pu les acquitter qu'en quittant Paris, et se retirant dans une terre qu'elle possédoit en Touraine, à une petite lieue de Loches (a). Le château étoit antique et vaste. Son pont-levis, ses fossés et ses tours rappeloient les siècles mémorables des Duguesclins et des Bayards, ces beaux jours de la chevalerie, qu'on devroit regretter sans doute, si la loyauté et la vaillance de quelques preux chevaliers pouvoient tenir lieu de police et de loix. L'intérieur du château répondoit au

(a) La ville de Loches est située sur l'Indre, auprès d'une grande forêt. On y voit un château fort où fut enfermé le cardinal de la Balue. On trouve dans l'église collégiale, bâtie dans l'enceinte du château, le tombeau d'Agnès Sorel. Loches est à cinq lieues d'Amboise, autre petite ville célèbre par ses manufactures et la conjuration qui porte son nom. Cette dernière ville est située sur la Loire.

dehors. Tout y retraçoit la noble simplicité de nos ancêtres. On n'y trouvoit ni dorures, ni cette ridicule profusion de porcelaine, de magots, de petits vases qui remplissent nos maisons modernes; mais on y voyoit de belles tapisseries représentant des traits intéressans d'histoire. On s'y promenoit dans de grandes galeries ornées de portraits de famille, et l'on y découvroit, des fenêtres du salon, d'un côté, une superbe forêt, et de l'autre, les bords agréables de l'Indre. C'est là qu'Eugénie (c'étoit le nom de la fille de madame de Palmène) passa son enfance et les premières années de sa jeunesse; c'est là qu'elle prit le goût des amusemens champêtres et de la vie paisible et retirée. Durant les beaux jours du printemps et de l'été, elle faisoit avec sa mère de longues promenades; dans le haut du jour on alloit chercher dans la forêt l'ombre et la fraîcheur. Tantôt Eugénie s'y exerçoit à la course, tantôt elle y cueilloit des plantes dont sa mère lui apprenoit les noms et les propriétés. Souvent elle y prenoit ses leçons, elle y écoutoit des lectures intéressantes; et sur le déclin du jour on quittoit la forêt pour aller sur les bords rians de la rivière. Lorsqu'Eugénie fut dans sa huitième année, elle devint plus sédentaire. Mille occupations différentes la retenoient au château; mais elle se levoit

avec le jour, elle alloit déjeûner dans le parc ou dans les champs; et le soir elle faisoit encore une ou deux lieues avec sa mère. Elle avoit pour compagne de ses jeux la fille de sa gouvernante. Cette jeune personne, appelée Valentine, étoit de quatre ans plus âgée qu'Eugénie. Elle avoit un heureux naturel, un bon cœur et de l'application. Elle se trouvoit á toutes les leçons que recevoit Eugénie, et elle en profita de manière que sa jeune maîtresse la regarda toujours avec raison comme son amie. Cependant Eugénie atteignit sa seizième année; son caractère étoit aussi formé que son ame étoit sensible. Elle joignoit à la gaîté, aux graces naïves de son âge un esprit cultivé, de la discrétion, une douceur inaltérable, et la plus parfaite égalité d'humeur. Sa tendresse et sa reconnoissance pour madame de Palmène étoient sans bornes. Dans tous les momens de sa vie, occupée de sa mère, et saisissant tous les moyens de lui plaire, il n'étoit point d'occupation qui n'eût un attrait sensible pour elle. Apprenoit-elle des vers par cœur, elle se disoit : *Maman me les entendra répéter avec plaisir. Ce soir, en nous promenant, je les lui dirai. Elle louera ma mémoire, mon application.* Etudioit-elle l'anglais ou l'italien ? *Quelle sera*, disoit-elle, *la surprise*, *la joie de maman, lorsqu'elle verra qu'au lieu de la page*

prescrite, j'en ai traduit deux. En écrivant, en dessinant, en jouant de la harpe, du clavecin ou de la guittare, elle faisoit les mêmes réflexions : *Ce tableau ornera le cabinet de maman. Toutes les fois qu'elle le regardera, elle pensera à son Eugénie. Cette sonate, que je barbouille à présent, quand je la saurai bien, enchantera maman! &c.* Cette idée, qu'elle appliquoit à tout, lui faisoit trouver un charme inexprimable dans l'étude ; elle lui applanissoit les difficultés les plus fatigantes, et changeoit en plaisirs délicieux tous ses devoirs.

Afin d'achever de perfectionner l'éducation d'Eugénie, madame de Palmène prit la résolution d'aller passer deux ans à Paris. Elle s'arracha de son agréable solitude sur la fin de septembre; et, arrivée à Paris, elle loua une petite maison dans laquelle Eugénie regretta plus d'une fois les bords enchantés de l'Indre et de la Loire. Madame de Palmène retrouva avec plaisir plusieurs personnes qu'elle avoit connues autrefois. Dans ce nombre elle distingua surtout un ancien ami de son mari, nommé le Comte d'Amilly, digne en effet de cette préférence par son mérite et ses vertus. Veuf depuis plusieurs années, il n'avoit qu'un fils unique, âgé alors de dix-huit ans, et dont il venoit de se séparer pour deux ans. Ce jeune homme,

appelé Léonce, étoit en Italie, et devoit ensuite aller voyager dans le Nord.

Le comte d'Amilly venoit tous les soirs souper chez madame de Palmène; à dix heures et demie, Eugénie alloit se coucher. Aussi-tôt qu'elle étoit sortie le Comte parloit d'elle, et c'étoit toujours pour faire son éloge. Il admiroit également ses talens, sa modestie, sa réserve, et un certain air de douceur et de franchise qui répandoit un charme inexprimable sur ses moindres actions. Ensuite il parloit de son fils, il vantoit son esprit, son caractère, son cœur. Madame de Palmène écoutoit avec transport l'éloge d'Eugénie. Elle n'entendoit pas sans quelque émotion prononcer si souvent le nom de *Léonce*, et dans ces doux entretiens l'heure fut oubliée plus d'une fois. On s'écria plus d'une fois avec surprise : *Comment donc ! il est trois heures?* Le comte d'Amilly continua toujours ses assiduités, mais sans s'expliquer davantage. Seulement il dit un jour : Mon fils aura une fortune considérable, puisque je la possède; mais avant de la partager avec lui, je veux lui apprendre à en jouir. A son retour il aura vingt ans. Je le marierai, je lui donnerai une femme aimable, dont les graces, l'exemple et la douceur puissent lui rendre tous ses devoirs agréables et lui faire chérir la vertu. Madame de Palmène reconnois-

soit bien dans le portrait de cette femme celui d'Eugénie ; mais en réfléchissant à l'extrême disproportion qui se trouvoit entre sa fortune et celle du comte d'Amilly, elle avoit peine à se persuader que ce dernier eût réellement des vues sur sa fille.

Il y avoit déjà près de deux ans que madame de Palmène étoit à Paris. Eugénie touchoit à sa dix-huitième année, lorqu'un soir le comte d'Amilly entrant chez madame de Palmène, lui demanda la permission de lui présenter son fils qui venoit d'arriver. Au moment même on vit paroître un jeune homme de la figure la plus intéressante, et qui s'avança vers madame de Palmène avec un air à-la-fois empressé et timide, qui ajoutoit encore à ses agrémens naturels. Le Comte et son fils restèrent à souper. Léonce parla peu, mais il regarda beaucoup Eugénie, et il ne dit pas un mot qui ne montrât qu'il éprouvoit le plus vif desir de plaire à madame de Palmène. Le lendemain, le Comte revint avec son fils, et madame de Palmène déclara sans détour au Comte qu'elle s'étoit fait une loi irrévocable de ne point recevoir chez elle de jeunes gens de l'âge de Léonce. Mais, madame, reprit le Comte, il faut pourtant bien que vous examiniez s'il peut vous convenir.... — Comment ! que voulez-vous dire ?.... — Eh quoi ! ne voyez-vous pas que son

bonheur et le mien en dépendent? Donnez-vous donc le temps de le connoître; s'il est assez heureux pour vous plaire, tous mes vœux et les siens seront exaucés. C'étoit enfin parler clairement. Madame de Palmène témoigna au Comte la reconnoissance que ce discours lui inspiroit. Cependant elle ne prit point d'engagement positif, voulant auparavant consulter Eugénie, et prendre quelques informations particulières sur le caractère de Léonce. Tout ce qu'elle en apprit ne fit que redoubler le desir qu'elle éprouvoit de l'adopter pour son fils; et le Comte la pressant de nouveau de lui donner une réponse décisive, elle ne balança plus. Tout étant d'accord, on signa le contrat de mariage. Le lendemain, Léonce reçut avec transport la main de l'aimable Eugénie, et l'on conduisit aussi-tôt les nouveaux époux dans une terre charmante que possédoit le Comte à dix lieues de Paris. Il fut décidé qu'on ne retourneroit à Paris que sur la fin de l'automne.

Madame de Palmène passa trois mois avec eux. Au bout de ce temps elle fut obligée de les quitter. Voulant s'établir pour jamais à Paris, l'arrangement de ses affaires exigeoit qu'elle fît un voyage en Touraine. Quoiqu'elle dût arriver avant l'hiver, Eugénie eut besoin de toute sa raison pour supporter une séparation si doulou-

reuse. Son chagrin et sa mélancolie, après le départ de sa mère, la rendirent plus intéressante encore aux yeux de Léonce. Il trouvoit une douceur secrète à la contempler dans cet état d'abattement et de tristesse. En voyant couler ses larmes, il se disoit : Quels seront un jour mes droits sur un cœur si sensible et si reconnoissant! Eugénie cependant, dans la crainte d'affliger Léonce, ne lui montroit pas tout son chagrin; mais elle se dédommageoit de cette contrainte avec Valentine, cette jeune fille dont j'ai déjà parlé, et qui avoit été la compagne de son enfance. Les plus douces consolations d'Eugénie étoient de parler de sa mère, et de lui écrire tous les jours de longues lettres, qui contenoient le détail le plus circonstancié de ses sentimens, de ses occupations et de ses plaisirs.

Déjà près de deux mois s'étoient écoulés depuis le départ de madame de Palmène; Eugénie, dans cet espace de temps, n'avoit pas fait une seule course à Paris; avec son beau-père et son mari, elle n'avoit à desirer que le retour de sa mère. Elle tenoit lieu de tout à Léonce, et Léonce chaque jour lui devenoit plus cher. Souvent ils alloient se promener tête-à-tête dans les bois et dans les champs. Eugénie questionnoit Léonce sur ses voyages, et goûtoit le plaisir de s'instruire en l'écoutant. D'autres fois,

assis l'un et l'autre sur le bord des ruisseaux, Eugénie chantoit de jolies romances. Sa voix douce et mélodieuse attiroit les bergers et les moissonneurs. Les uns quittoient leur ouvrage, les autres abandonnoient leurs troupeaux, et tous accouroient pour l'entendre. Elle suspendoit les travaux et faisoit oublier la fatigue. Un soir Eugénie remarqua dans cet auditoire champêtre, un vieillard qu'elle n'avoit point encore vu : il avoit une figure si vénérable, de si beaux cheveux blancs, qu'Eugénie voulut savoir son nom. Elle apprit qu'il se nommoit Jérôme, qu'il étoit âgé de soixante-quinze ans ; qu'il avoit une sœur paralytique à sa charge, et qu'il étoit grand-père de cinq petits enfans orphelins qui ne vivoient que de son travail. Eugénie n'avoit qu'une très-petite pension. Son beau-père possédoit une fortune considérable ; il étoit noble et bienfaisant ; mais voulant donner à son fils et à sa belle-fille de l'ordre et de l'économie, il avoit la sagesse et le courage de ne point partager encore sa fortune avec eux. Quand vous m'aurez prouvé, leur disoit-il, que vous savez faire un digne emploi de l'argent, nous ferons bourse commune ; dans cinq ans, par exemple, si d'ici-là je suis satisfait de votre conduite, je me dépouillerai avec transport en faveur d'un fils économe et raisonnable ; mais je n'abandon-

nerai point à un insensé et à un dissipateur une fortune que je ne dois qu'à moi seul, et dont je puis disposer à mon gré. Ah! mon père, répondoit Léonce, en me donnant Eugénie, ne m'avez-vous pas tout donné!

Eugénie, de son côté, ne desiroit pas une pension plus considérable que la sienne. Avec de la raison et de l'économie, la fortune la plus médiocre est toujours suffisante. Aussi, Eugénie étoit-elle assez riche pour pouvoir être généreuse et bienfaisante. Tout occupée du bon vieillard Jérôme, le soir, en se couchant, elle dit à Valentine qu'elle l'enverroit lui porter quelques secours. Le lendemain matin, le comte d'Amilly vint, comme à l'ordinaire, déjeûner avec sa belle-fille : voici, lui dit-il, un billet de bal paré pour vous. On donne à Paris, dans quinze jours, une superbe fête : vous en êtes priée. Je veux, ma fille, que vous y alliez. Il vous faut un habit de bal, et je vous l'apporte. En disant ces mots, le comte posa sur une table une bourse qui contenoit soixante louis. Quand Eugénie fut seule, elle appela Valentine, et lui montra le présent qu'elle venoit de recevoir : avec cinquante louis, dit-elle, j'aurai un habit assez beau. Ainsi, je vais prendre dix louis sur cette somme pour les donner au pauvre Jérôme : et toi, Valentine, va t'informer dans le village si tout ce qu'on

m'a dit de ce vieillard est bien conforme à la vérité; et s'il n'y a pas d'exagération dans le récit qu'on m'a fait, je lui porterai moi-même l'argent que je lui destine.

L'après-midi Valentine revint du village, et dit à sa jeune maîtresse, que non-seulement elle avoit pris des informations chez le curé et chez plusieurs villageois, mais qu'elle avoit été dans la cabane du vieillard, qu'elle avoit vu la pauvre sœur paralytique, gardée par l'aînée des petits-enfans de Jérôme, jeune fille âgée de douze ans; que la malade étoit dans une chambre bien propre, avec un assez bon lit, tandis que le vieillard couchoit dans une espèce de petite grange, sur de la paille, et qu'enfin Jérôme étoit le paysan du village le plus honnête homme, le plus malheureux, ainsi que le meilleur frère et le meilleur grand-père. Allons, dit Eugénie, j'ai sur moi la bourse que m'a donnée mon beau-père, portons-lui sur le champ dix louis. En achevant ces paroles, Eugénie prit le bras de Valentine, et sortit avec elle, en faisant dire à Léonce, qui achevoit une partie de Wisk, qu'elle alloit du coté de la petite allée de saules, voir travailler les moissonneurs. Eugénie arrive dans le champ où Jérôme travailloit ordinairement jusqu'au déclin du jour. Elle le cherche des yeux, et ne le voyant pas, elle de-

mande où il est ; on lui répond qu'accablé de chaud et de fatigue, il est allé se reposer un moment à l'ombre, et qu'il s'est endormi sur le bord du ruisseau, auprès de la grande haie d'églantiers. Eugénie et Valentine tournent leurs pas de ce côté ; au bout d'un instant, elles apperçoivent de loin le vieillard endormi, et entouré de ses petits-enfans. Elles approchent avec précaution, dans la crainte de le réveiller, et s'arrêtent à quelques pas pour contempler le tableau le plus intéressant et le plus touchant. Le bon vieillard dormoit profondément. Une jolie petite fille de huit ou neuf ans attachoit doucement son tablier à la haie de rosiers sauvages, au-dessus de la tête de son grand-père, afin de former un abri qui pût le garantir de l'ardeur du soleil ; un de ses frères l'aidoit dans ce travail, tandis que les deux autres, armés de branches de saule, et à genoux aux côtés du vieillard, s'occupoient à chasser les mouches et les cousins qui s'approchoient de son visage. La petite fille, en voyant Eugénie, lui fit signe de la main de ne pas faire de bruit. Eugénie sourit, et s'avançant sur la pointe des pieds, elle embrassa la petite fille, et lui dit tout bas : il faut que je parle à votre grand-père, lorsqu'il se réveillera. Allez-vous-en là-bas jouer avec vos frères : vous reviendrez quand je vous appelle-

rai. La jeune fille fit quelques difficultés de s'éloigner, ainsi que les petits garçons, qui ne consentirent à s'en aller qu'à condition qu'Eugénie et Valentine promettroient *de bien chasser les mouches* à leur place.

Cet accord fait, Eugénie prit les branches de saule, et s'assit avec Valentine auprès de la haie d'églantiers; et la petite famille s'éloigna et disparut. Alors Eugénie tirant sa bourse de sa poche, la mit sur ses genoux pour y prendre les dix louis. Ensuite, craignant de faire trop de bruit en comptant l'argent, elle s'arrêta, et jetant les yeux sur le vieillard, elle le regarda avec attendrissement. Comme il dort paisiblement, dit-elle! pauvre et respectable vieillard!..... Que sa figure est touchante et vénérable! Soixante-quinze ans, quel âge!.... Durant une si longue carrière, combien de fatigues il a supportées! et maintenant que ses forces l'abandonnent, il est encore obligé de travailler sans relâche! En achevant ces mots, Eugénie laissa couler quelques larmes. Songez, madame, dit Valentine, songez à la joie que vous allez lui procurer en lui donnant dix louis.... Ce présent, reprit Eugénie, cette légère somme, ne peut faire le bonheur de sa vie!.... O qu'il seroit doux d'assurer la tranquillité de ses vieux jours! Quel réveil il auroit! Dix louis ne seront qu'un soulagement

à sa misère ; mais cinquante le mettroient dans l'aisance. Cinquante louis !.... ce que mon habit coûtera ! Et quel plaisir me fera cet habit ? Il ne sera seulement pas remarqué ; j'en verrai cent de plus magnifiques !.... Quand j'aurai un habit garni de franges d'or et de paillons, crois-tu, Valentine, que Léonce m'en trouve plus jolie ? Aujourd'hui il a tant loué ma figure ! je n'ai pourtant qu'une robe blanche, et des bluets qu'il a cueillis ce matin dans les champs. Valentine, avec dix louis je pourrois avoir un habit neuf, simple à la vérité, mais il me siéroit mieux qu'un habit riche : des fleurs, de la gaze iront mieux à mon âge ; qu'en penses-tu ? — Moi, madame, je vous avoue que je serois charmée de vous voir bien parée. — Ah, Valentine, regarde ce vieillard, et tu ne seras plus occupée d'une si vaine idée. Songe donc à la satisfaction que j'éprouverois à tirer de la misère ce bon père de famille !.... Valentine, avec quelle gaîté ce soir il souperoit, entouré de ses petits-enfans ! Avec quelle joie pure il les embrasseroit et recevroit leurs caresses !... Et moi, demain matin, je pourrois écrire tout ce détail à ma mère !.... O ma mère ! combien elle seroit heureuse en lisant cette lettre !.... — Mais, madame, vous serez la seule à cette fête, mise aussi simplement : cela peut déplaire à M. votre beau-père.... — Et

peut-être à Léonce.... Cependant, ils sont l'un et l'autre si bons, si bienfaisans!.... Allons, Valentine, je consulterai Léonce. Je ne dois rien faire sans son aveu. Mais éloignons-nous d'ici, car la vue de ce vieillard me cause une tentation à laquelle je ne pourrois résister. Viens, allons chercher Léonce; nous reviendrons après: viens. En disant ces paroles, Eugénie alloit se lever, lorsqu'elle entendit derrière elle un bruit de feuilles qui lui fit tourner la tête; et au même instant elle apperçoit Léonce, qui, franchissant la haie, vint se jeter à ses pieds. Un instant après le départ d'Eugénie, il étoit sorti du château pour l'aller rejoindre: sachant qu'Eugénie cherchoit Jérôme, et ne doutant pas que ce ne fût pour lui porter des secours, Léonce étoit venu se cacher derrière la haie d'églantiers, afin d'écouter la conversation d'Eugénie et du vieillard; et là, quoiqu'Eugénie ne parlât qu'à demi-voix, comme il n'étoit séparé d'elle que par un léger feuillage, il n'avoit pas perdu un seul mot de tout ce qu'elle avoit dit. O ma charmante Eugénie, s'écria-t-il, en tombant à ses genoux, j'ai tout entendu! En vous occupant des moyens d'assurer le bonheur de ce vieillard, vous avez mis le comble au mien, puisque cet entretien m'a fait connoître à quel point vous méritez d'être aimée.

Léonce parloit encore, lorsque Jérôme se réveilla. Aussi-tôt Eugénie se dégage des bras de Léonce et s'approche du vieillard. Ce dernier la regarde avec étonnement, et, par respect pour elle, veut se lever. Eugénie l'invite à rester assis. Il s'en excuse en ajoutant : il faut que j'aille travailler. Non, dit Eugénie : reposezvous aujourd'hui.... — Et ma journée ?... — Je vous la paierai. Tenez, acceptez cette bourse : puisse-t-elle vous faire autant de plaisir que j'en éprouve à vous l'offrir ! A ces mots, Eugénie, d'un air attendri et respectueux, se penche, et remet dans les mains tremblantes du vieillard, la bourse qui contenoit cinquante louis. Léonce, debout vis-à-vis d'Eugénie, la contemple avec ravissement. Jamais elle ne parut si charmante à ses yeux ; jamais elle ne fit sur son cœur une impression si douce et si profonde.

Cependant le vieillard considère avec une espèce de saisissement la bourse ouverte posée sur ses genoux. Il n'a vu de sa vie une somme aussi considérable. Il se frotte les yeux, il craint de dormir et de rêver encore. Eugénie en silence jouit délicieusement de l'excès de sa surprise. Enfin, Jérôme joignant fortement ses deux mains : mais, mon Dieu, dit-il d'une voix entrecoupée, qu'ai-je fait pour mériter un si grand don ! En achevant ces paroles, il leva la tête, et

regardant Eugénie avec des yeux remplis de larmes : O madame, poursuivit-il, que le Seigneur, pour vous récompenser, vous accorde des enfans qui vous ressemblent. Il n'en put dire davantage; ses pleurs lui coupèrent la parole. Dans ce moment, toute la petite famille de Jérôme revint en courant. Eugénie pria le vieillard de serrer sa bourse et de cacher à tout le monde cette aventure jusqu'à ce qu'elle lui permît d'en parler. Ensuite Eugénie embrassa encore la jolie petite Simonette, et après avoir dit adieu au bon vieillard, elle reprit avec Léonce le chemin du château. Eugénie, par une délicatesse très-naturelle, ne vouloit pas qu'avant la fête où elle devoit aller, son beau-père pût apprendre cette aventure, dans la crainte que le comte lui donnât un autre habit de bal. Le jour de cette fête arriva enfin. Le Comte resta à la campagne, et confia Eugénie à une de ses parentes, et Léonce la suivit à Paris. Eugénie au bal, attira et fixa tous les yeux, non-seulement par les charmes de sa figure, mais par l'élégante simplicité de son habit, qui la distinguoit de toutes les autres femmes. L'or, les diamans et les perles ne surchargeoient point sa parure; rien ne nuisoit à sa légéreté naturelle, et elle remporta le prix de la danse comme celui de la beauté. Le doux souvenir du vieillard vint plus d'une fois s'offrir à son

imagination et redoubler sa gaîté; et souvent en considérant l'excescive et folle magnificence des jeunes personnes de son âge, elle se dit à elle-même : que je les plains, elles ne connoissent pas les vrais plaisirs. Au point du jour, Léonce ramena Eugénie à la campagne : il vouloit que son père la vît avec son habit de bal; car il brûloit d'impatience de lui conter l'histoire du vieillard. Léonce connoissoit son père et jouissoit d'avance du plaisir qu'il alloit lui procurer. En effet, le Comte écouta ce récit avec autant d'attendrissement que de joie; il serra mille fois dans ses bras l'aimable Eugénie, et de cet instant, il prit véritablement pour elle tous les sentimens du père le plus tendre. Le lendemain, Eugénie et Léonce allèrent voir le vieillard. Léonce lui annonça qu'il se chargeroit du sort de deux de ses enfans, la jolie petite Simonette et son second frère. La première fut envoyée à Paris chez une lingère, l'autre placé en apprentissage chez un menuisier ; et le cômte d'Amilly mit le comble au bonheur du vieillard, en lui donnant une vache et un arpent de terre voisin de sa chaumière. L'heureuse mère d'Eugénie, madame de Palmène, qui revenoit de la Touraine, reçut en route la lettre qni contenoit tous ces détails.

Mes enfans, ce n'est pas encore à votre âge qu'il est possible d'imaginer l'impression qu'une

semblable lettre peut produire sur le cœur d'une mère!.... Enfin, la sensible et charmante Eugénie se retrouva dans les bras de madame de Palmène, qui passa le reste de ses jours avec une fille si digne de toute sa tendresse. Eugénie fit toujours les délices de sa mère, de son époux, de sa famille; elle trouva dans son cœur et dans l'estime publique, la juste récompense de ses vertus et de sa conduite; et, pour mettre le comble à sa félicité, le ciel exauça les vœux du vieillard: elle eut des enfans dignes d'elle, et qui lui firent goûter tout le bonheur qu'elle procuroit à sa mère.

Ici, la baronne cessa de parler, et madame de Clémire prenant la parole: Eh bien, mes enfans, dit-elle, cette histoire vous a-t-elle fait plaisir? — Oh! oui, maman; et je tâcherai de ressembler un jour à l'aimable Eugénie. — Et moi aussi, puisqu'elle a rendu sa mère heureuse. Et moi, dit César, j'imiterai Léonce. Mais, à propos de lui, maman, permettez-moi de vous faire une question. Léonce caché derrière une haie, écoutoit Eugénie: cela n'est il pas un peu indiscret? — J'aime à vous voir cette délicatesse, elle est très-fondée. Il est vrai que Léonce étoit bien sûr qu'Eugénie ne parleroit que du vieillard, et qu'il étoit certain d'ailleurs qu'elle n'avoit aucun secret à dire à Valentine; mais n'im-

porte, il eut toujours tort de se cacher pour l'écouter. Dès qu'une action est condamnable par elle-même, on ne doit jamais se la permettre, quel que soit le motif qui nous guide. Je tâcherai, mes enfans, de vous faire connoître *ce qui est mal et ce qui est bien ;* et quand vous aurez cette précieuse connoissance, j'en suis sûre, vous aimerez la vertu, parce que rien n'est aimable comme elle, et vous détesterez le vice : alors, si vous voulez être heureux et estimés, dites-vous : je ne ferai jamais une action condamnable, quelle que soit la situation, l'intention et le motif qui puissent l'excuser à mes propres yeux.

En achevant ces dernières paroles, madame de Clémire se leva, et après s'être embrassés, chacun prit le chemin de sa chambre. Madame de Clémire, en se couchant, étoit bien loin de prévoir le chagrin qu'elle devoit éprouver à son réveil. Depuis deux mois, toutes les nouvelles qu'elle recevoit de Paris et de l'armée, lui persuadoient que la paix seroit faite avant l'ouverture de la campagne. Quelle fut sa douleur, lorsqu'à huit heures du matin elle reçut des lettres qui annonçoient que les armées se trouvoient en présence, et qu'une bataille étoit inévitable !....

Ses enfans, en apprenant cette cruelle nou-

velle, partagèrent le chagrin et les vives inquiétudes de leur mère; tous les jeux furent suspendus, tous les plaisirs oubliés; et les *heures de récréation* s'écoulèrent dans la tristesse et dans les larmes. Cette situation dura quinze jours. Enfin, la veille du premier mai, les enfans, à neuf heures du matin, écoutoient avec attention l'abbé, lisant tout haut un chapitre de l'évangile, quand tout-à-coup ils entendirent des accens entrecoupés, des cris confus. Ils distinguent parmi beaucoup d'autres voix, la voix de leur mère : tremblans, éperdus, ils s'élancent tous trois vers la porte, et se trouvent au même instant dans les bras de leur mère, qui s'écrie: *la bataille est donnée et gagnée, et votre père se porte bien.* A ces mots, les enfans baignés de pleurs, se jettent avec transport au cou de madame de Clémire, et ne peuvent exprimer l'excès de leur joie que par des sanglots..... Madame de Clémire, appuyée sur sa tendre mère, et serrant ses enfans contre son sein, offroit à toute la maison rassemblée le spectacle le plus touchant.... Au bout de quelques momens d'un silence interrompu par les douces larmes que la joie faisoit répandre, madame de Clémire s'assit au milieu de son heureuse famille, et lut tout haut les lettres qu'elle venoit de recevoir. Tous les détails ajoutèrent encore à la satisfac-

tion si pure qu'on éprouvoit; car il paroissoit certain que la paix seroit le fruit de la bataille gagnée.

La tranquillité, le bonheur ramenèrent dans le château, la gaîté, les jeux et les plaisirs. Ce jour si intéressant étoit précisément celui où l'on devoit planter *le mai*. Il fut décidé que ce seroit dans la cour du château, et l'on attendit avec impatience l'heure où devoit commencer cette fête champêtre. A peine sortoit-on de table, qu'on entendit le bruit des cornemuses, des hautbois et des musettes. On descendit précipitamment dans la cour. Elle étoit déjà remplie de ménétriers et de toute la jeunesse du village; les garçons, en vestes blanches ornées de rubans, entouroient *le mai* couché à terre, et tenoient les cordes qui devoient le soulever dans le moment marqué pour le planter. Au signal donné, on vit s'avancer une troupe de jeunes filles portant des corbeilles remplies de fleurs; elles en couvrirent *le mai*. L'une attache un bouquet, l'autre entrelace une guirlande: dans un instant tout l'arbre fut décoré de mille festons d'aubépine et de roses printanières, et d'une multitude de couronnes de violettes, de narcisses et d'anémones. Alors, deux paysans d'un âge mûr s'approchent gravement; ils ont chacun une bouteille à la main, ils versent du

vin sur le pied de l'arbre. Après cette libation, on *boit à la santé du Seigneur*. César, représentant son père, suivant l'usage, *doit faire raison* aux bons villageois. Il s'avance fièrement, les salue, reçoit un verre à moitié rempli de vin, et le boit de fort bonne grace. Aussitôt on soulève *le mai*, et dès qu'il est planté, les garçons et les jeunes filles se prennent par la main, et dansent autour de l'arbre, en chantant une ronde à la louange du *joli mois de mai*. César, Caroline et Pulchérie se mêlèrent à la danse, et répétèrent de tout leur cœur le refrein de la chanson; les sauteuses (*a*) succédèrent à la ronde, et la fête finit par une belle partie de barres faite dans les jardins.

César, étonnamment leste et fort pour son âge, se distingua dans ce dernier jeu, où l'on peut montrer de l'agilité, en surpassant les autres à la course; de l'adresse, en donnant le change à l'ennemi; de la bonne-foi, ou de la délicatesse, en se condamnant soi-même dans les cas douteux; enfin, de la valeur et de la générosité, en exposant sa liberté pour délivrer les prisonniers de son parti. Il ne manqua à ce beau jour qu'une *veillée;* mais madame de Clémire en promit une pour le lendemain; et l'on convint en se cou-

(*a*) Danse villageoise de Bourgogne.

chant qu'on se leveroit avec l'aurore, afin d'aller faire tous ensemble une longue promenade dans les champs. En effet, aux premiers rayons du jour, on vint éveiller les enfans. Un quart-d'heure après, madame de Clémire les envoya chercher, et l'on sortit aussi-tôt du château, suivis seulement du fidèle Morel.

Au bout d'une heure de promenade, les enfans s'apperçurent qu'ils n'avoient point déjeûné. On étoit à trois quarts de lieue du château, la faim étoit pressante; on se décida à chercher une chaumière où l'on pût trouver du lait. Morel en enseigne une, et l'on suit avec autant d'empressement que de gaîté le chemin qu'il indique. Enfin, au bout d'une demi-heure, on arrive à la chaumière, où l'on est surpris de trouver un grand tumulte, beaucoup de gaîté, et une nombreuse assemblée de paysans, tous en habits de fête, et avec des *livrées de noce*. Le vigneron possesseur de la cabane, avoit marié sa fille le matin même; il revenoit de l'église, et l'on préparoit le repas de noce. Madame de Clémire avec ses enfans passa dans le jardin. On s'assit sur l'herbe, et un moment après, la nouvelle mariée vint apporter du lait excellent et du pain bis. Caroline, autorisée par un signe d'approbation de sa mère, détacha une grande croix d'or qu'elle portoit, et la passa au cou de

la jeune paysanne, tandis que cette dernière se penchoit vers elle pour lui présenter une jatte remplie de crême. La nouvelle mariée rougit, et en regardant madame de Clémire, se défendit d'accepter ce présent; mais madame de Clémire prenant la parole: Manette, dit-elle, n'affligez pas Caroline en refusant cette bagatelle, et allez dire à votre père que j'invite toute la noce à venir dîner dimanche au château avec nous. Manette, charmée de cette proposition, et surtout impatiente d'aller montrer à l'assemblée sa croix d'or, partit sur-le-champ en courant, et sans songer à remercier Caroline. Elle revint bientôt avec son père; et, après avoir fait beaucoup de remercîmens, l'un et l'utre retournèrent dans la cabane. Maman, dit alors Caroline, je suis comme vous: j'aime les paysans à la folie. Comme Manette est gentille! qu'elle a l'air doux! qu'elle est jolie quand elle rougit! Et puis, elle donne de si bon lait! et du pain!.... Quel plaisir vous avez fait à ces bonnes gens, en les priant de venir dimanche au château! Je suis sûre qu'ils se féliciteront long-temps du hasard qui nous a conduits dans leur chaumière.... Cette petite aventure, reprit madame de Clémire, me rappelle un trait que j'ai lu dans l'histoire de Russie.... Ah! maman, contez-nous ce trait.
— De tout mon cœur; le voici:

Le Czar Iwan (*a*) se déguisoit quelquefois, afin d'apprendre d'une manière certaine ce que le peuple pensoit de son gouvernement. Un jour qu'il se promenoit seul aux environs de Moscou, il entra dans un village, et feignant d'être excédé de fatigue, il y demanda l'hospitalité: il avoit des habits déchirés, tout en lui annonçoit la misère; et ce qui auroit dû exciter la compassion, et sur-tout engager à le recevoir, ne lui attira que des refus. Plein d'indignation de la dureté de ces méchans habitans, il alloit quitter ce village, lorsqu'il s'apperçut qu'il y avoit une maison à laquelle il ne s'étoit point adressé. C'étoit la chaumière la plus pauvre et la plus petite du village. L'empereur s'en approche, et frappe doucement à la porte; au même instant un paysan arrive, et demande à l'étranger ce qu'il desire. Je meurs de lassitude et de faim, répond le Czar; pouvez vous me recueillir pour cette nuit? Hélas! dit le paysan en le prenant par la main, vous serez bien mal, vous me trouvez dans un grand embarras. Ma femme est dans les douleurs de l'enfantement: ses cris vous empêcheront de prendre du repos; mais venez,

(*a*) Vers l'an 1550. On a pris ce trait dans un ouvrage qui a pour titre: *Fastes de Pologne et de Russie*, tome II, page 40.

du moins vous ne souffrirez pas du froid, et nous partagerons notre souper avec vous. En achevant ces mots, le paysan fait entrer le Czar dans une petite chambre remplie d'enfans. Un même berceau en contenoit deux qui dormoient profondément. Une petite fille de trois ans, couchée sur une natte auprès de ses frères, dormoit aussi, tandis que ses deux sœurs aînées, l'une âgée de six ans, l'autre de sept, étoient à genoux, et prioient Dieu en pleurant, pour la délivrance de leur mère, qui occupoit la chambre voisine, et dont on entendoit distinctement les plaintes et les gémissemens. Restez ici, dit le paysan à l'empereur, je vais vous chercher à souper. En disant ces mots, il sortit. Un instant après il revint. Il apportoit de l'hydromel, du pain noir et des œufs. Voilà, dit-il, tout ce que nous avons; soupez avec mes filles; pour moi, je vais soigner ma femme. La bonne action que vous faites en me recevant si bien, dit le Czar, doit vous porter bonheur. Oui, je n'en doute pas, le ciel récompensera votre charité. Mon ami, reprit le paysan, priez Dieu que ma femme accouche heureusement: c'est tout ce que j'ai à desirer......— Vous vous trouvez donc heureux?....— Heureux! jugez-en: j'ai cinq enfans qui viennent bien; une femme que j'aime; un père et une mère qui se portent bien;

et mon travail suffit pour faire subsister tout cela. — Et votre père et votre mère logent avec vous? — Assurément : ils sont là-dedans avec ma femme. — Cette cabane est si petite!.... — Elle est assez grande, puisqu'elle peut nous contenir tous. En achevant ces paroles, le paysan fut retrouver sa femme, qui accoucha heureusement une heure après. Le bon paysan transporté de joie apporta son enfant au Czar : Voilà, dit-il, le sixième qu'elle me donne, Dieu me le conserve ainsi que les autres! Voyez, ajouta-t-il, comme il est gros et bien portant! Le Czar prit l'enfant dans ses bras, et le regardant avec attendrissement : Je me connois un peu en physionomie, dit-il, celle de cet enfant est bien heureuse; je parierois qu'il fera une grande fortune. Le paysan sourit. Dans ce moment, les deux petites filles s'approchèrent pour baiser le nouveau né, que la vieille grand'-mère vint reprendre. Les deux petites filles la suivirent, et le paysan étendant à terre une natte de paille, invita l'étranger á s'y coucher avec lui. Au bout d'un moment, le paysan s'endormit du plus paisible sommeil. Une petit lampe répandoit une foible lueur dans la chambre. Le Czar se soulevant, jeta ses regards autour de lui, et considéra avec intérêt le paysan et ses trois petits enfans endormis. Un si-

lence profond régnoit dans la chaumière. Quelle tranquillité, dit l'empereur, quel calme! Homme simple et vertueux!.... comme il dort paisiblement sur cette natte! Les remords, les soupçons, les projets ambitieux ne troublent point son repos. Son sommeil est délicieux; c'est celui de l'innocence!.... De semblables réflexions occupèrent l'empereur toute la nuit. Aussi-tôt que parut le jour, le paysan s'éveilla, et le Czar prenant congé de lui: Je retourne à Moscou, dit-il; j'y connois un homme bienfaisant; je vais lui parler de vous, et je suis sûr que je l'engagerai à servir de parrain à votre enfant nouveau-né. Ainsi, promettez-moi de m'attendre pour la cérémonie du baptême. Je serai de retour ici dans trois heures au plus tard. Le paysan n'attacha pas un grand prix à cette promesse; mais par complaisance, il consentit à ce que l'étranger demandoit. Après cette assurance, le Czar partit sur le champ.

Cependant les trois heures s'écoulèrent, et le paysan ne voyant point revenir l'inconnu, se disposa, suivi de sa famille, à porter son enfant à l'église. Comme il alloit sortir de sa maison, on entendit tout-à-coup un grand bruit de chevaux et de voitures. Le paysan met la tête à la fenêtre, et voit la rue pleine de cavaliers et de superbes carrosses. Il reconnoît les

gardes de l'empereur. Aussi-tôt il invite sa famille à venir voir passer le Czar : chacun sort en tumulte, et se place devant la porte de la chaumière. Plusieurs voitures défilent, et enfin celle du Czar s'arrête vis-à-vis la cabane du bon paysan. Dans ce moment, les gardes repoussent et font éloigner la foule des villageois attirés par l'espérance d'entrevoir leur souverain. On ouvre la portière du carrosse; le Czar descend; il apperçoit son hôte, et, s'avançant vers lui : Je vous ai promis un parrein, lui dit-il, je viens remplir ma promesse. Donnez-moi votre enfant, et suivez-moi à l'église. A ces mots, le paysan, immobile de surprise, regarde le Czar avec un saisissement égal à sa joie. Il contemple d'un air stupide l'habit magnifique du Czar, les pierreries éclatantes dont il est couvert, et le brillant cortége qui l'environne. Au milieu de cet appareil pompeux, il ne peut reconnoître ce pauvre inconnu avec lequel il a passé la nuit sur une natte. L'empereur jouit un moment de son incertitude et de l'excès de son étonnement; ensuite reprenant la parole : Hier, lui dit-il, vous avez rempli les obligations qu'imposent la religion et l'humanité ; aujourd'hui je viens m'acquitter du plus doux devoir d'un Souverain, celui de récompenser la vertu. Je vous laisserai dans un état que vous honorez, et

dont j'envie l'innocence et la tranquillité; mais je vous donnerai les biens qui vous manquent. Vous aurez de nombreux troupeaux, de beaux vergers, et une chaumière où vous pourrez avec aisance accorder l'hospitalité. Enfin, je me charge à jamais de l'enfant que j'ai vu naître cette nuit; car vous devez vous souvenir, ajouta le Czar en souriant, que j'ai prédit qu'il *feroit une grande fortune*. A ces mots, pour toute réponse, le paysan, pénétré de reconnoissance et baigné de larmes, fut chercher son enfant, et vint le poser aux pieds de son Souverain. Le Czar attendri, prit l'enfant, le porta lui-même à l'église. Il le tint sur les fonts de baptême. Ensuite, ne voulant pas le priver du lait de sa mère, il le rapporta dans sa cabane, en annonçant qu'il le reprendroit quand il seroit sevré. Le Czar tint fidèlement toutes ses promesses. Il se chargea de l'éducation de l'enfant, qu'il éleva dans son palais et dont il fit la fortune, et il combla de bienfaits le bon paysan et sa vertueuse famille.

Ah! s'écria César, quels dûrent être les regrets des méchans villageois qui avoient refusé l'hospitalité à l'empereur déguisé! — Ils trouvèrent dans leurs regrets la juste punition de leur dureté. La honte et le repentir sont les suites naturelles d'une mauvaise action. Comment,

dit Pulchérie, les méchans ne font-ils pas cette réflexion? — Un mauvais cœur étouffe toutes les lumières naturelles de la raison. Ah! que les méchans sont à plaindre! — Aussi dans Sadi, poète persan, un sage fait cette prière: « Grand » Dieu, ayez pitié des méchans, car vous avez » tout fait pour les bons, lorsque vous les avez » fait bons (*a*) ».

En disant ces paroles, madame de Clémire se leva; elle quitta la chaumière, et reprit avec ses enfans le chemin du château. On ne s'entretint durant la route que du Czar Iwan. Maman, dit Pulchérie, je voudrois bien que vous prissiez l'engagement de nous conter un trait d'histoire à chaque promenade que nous avons le bonheur de faire avec vous..... — Ah! oui, maman.... — Ah! oui, maman, cela est bien imaginé. — J'entends, il vous faut tous les jours régulièrement une *histoire le matin et une histoire après souper*. Il me semble que vous comptez beaucoup sur ma mémoire..... — Et sur votre bonté, maman; et nous avons raison. — Je vois qu'il faudra bien justifier cette confiance. A ces mots, madame de Clémire fut embrassée à plusieurs reprises par ses trois enfans. Dans cet instant on touchoit aux portes du château; on

(*a*) Poétique de M. de Marmontel, tome 1, page 321.

rentra. Madame de Clémire s'enferma dans son cabinet avec ses filles, et César monta dans sa chambre avec l'abbé. Après le dîner, madame de Clémire ayant une lettre à écrire, laissa ses enfans dans le salon avec l'abbé. C'étoit l'heure de la récréation. Au bout d'un quart-d'heure, madame de Clémire revint. Elle apperçut Caroline et Pulchérie assises dans un coin qui lisoient. Que lisez-vous là, dit madame de Clémire? — Maman, c'est un livre que nous a prêté mademoiselle Julienne. — Mademoiselle Julienne est-elle en état de vous guider dans vos lectures? et d'ailleurs, devez-vous emprunter des livres sans mon aveu?.... C'est ce que j'ai dit à ces demoiselles, interrompit l'abbé, qui, à l'autre bout de la chambre, jouoit aux échecs avec le curé; mais elles n'ont pas voulu me croire. M. César est plus raisonnable, il suit notre partie d'échecs et lit *le journal de Paris*.... Enfin, reprit madame de Clémire en s'adressant à ses filles, quel ouvrage lisez-vous?... Maman.... c'est.... *le prince Percinet et la princesse Gracieuse*. — Un conte de fées! Comment une telle lecture peut-elle vous plaire? — Maman, j'ai tort; mais j'avoue que les contes de fées m'amusent. — Et pourquoi? — C'est que j'aime ce qui est merveilleux, extraordinaire; ces métamorphoses, ces palais de cristal, d'or

et d'argent..... tout cela me paroît joli. — Mais vous savez bien que tout ce merveilleux n'a rien de vrai? — Sûrement, maman, ce sont des contes. — Comment donc cette seule idée ne vous en dégoûte-t-elle pas?.... — Aussi, maman, les histoires que vous nous contez m'intéressent mille fois davantage; je passerois toute la journée à les entendre, et je sens bien que je me lasserois promptement de la lecture des contes de fées.... — D'autant mieux que si vous aimez le *merveilleux*, vous pourrez beaucoup mieux satisfaire ce goût en faisant des lectures utiles. — Comment cela, maman?.... — Votre ignorance seule vous persuade que les prodiges et le merveilleux n'existent que dans les contes. La nature et les arts offrent des phénomènes tout aussi surprenans que les événemens les plus remarquables du *prince Percinet*.... Oh! maman, c'est une façon de parler. — Point du tout; et pour vous le prouver, je m'engage à faire un conte le plus frappant, le plus singulier que vous ayez jamais entendu, et dont cependant tout le merveilleux sera vrai. Dans cet endroit de la conversation, César abandonna la partie d'échecs et le journal de Paris, et s'approchant de madame de Clémire : Quoi! maman, dit il, cela seroit possible? — Enfin vous en jugerez. Je supposerai des personnages, j'inventerai des

situations....— *Mais tout le merveilleux sera vrai?* — Oui. Tout ce qui vous paroîtra *prodige*, *enchantement*, sera pris dans la nature, sera véritablement arrivé, ou même souvent existera encore. — Cela est incroyable!.... Mais, maman, je suis bien sûre d'une chose: c'est qu'il n'y aura point de *palais de cristal* dans votre conte, *ni de colonnes de diamans*. — Puisque vous le desirez, il y aura dans mon conte des *palais de cristal*, *des colonnes de diamans*, *et même toute une ville d'argent*. — Eh quoi! sans le secours de la féerie, sans enchantemens, sans magie? — Sans magie, sans enchantemens, sans féerie. Vous y trouverez bien d'autres choses plus étonnantes encore. — Je ne reviens pas de ma surprise. — Ah! maman, que j'ai d'impatience que votre conte soit fait! — Il me faut au moins trois semaines pour le composer. Il est nécessaire que je relise plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, et quelques voyages. — Quoi! dans ces livres instructifs, on trouve des choses plus merveilleuses que dans *Percinet!* Mais comment n'ont-ils pas fait tomber entièrement les contes de fées? — C'est qu'il faut pour les entendre quelques connoissances préliminaires qui coûtent un peu d'étude. — Mais, maman, sans *connoissances préliminaires*, pourrons-nous comprendre votre

conte ? — Oui ; je n'emploierai point de termes scientifiques ; je vous exposerai les effets sans vous expliquer les causes. Aussi, je vous assure que si vous n'étiez pas prévenus, mon conte ne vous paroîtroit qu'un véritable conte de fées. — Il faudra l'attendre trois semaines ! — Et d'ici là, point de veillées, point de trait d'histoire aux promenades du matin. — O ciel !.... — Rendez-vous justice : Caroline, Pulchérie, ne vous avois-je pas défendu de jeter les yeux sur un livre que vous ne tiendriez pas de votre bonne-maman ou de moi ? — Ah ! cela est vrai ; et même nous mériterions une pénitence plus longue.

Les enfans, pour se consoler autant qu'il étoit possible de la privation des veillées, passèrent ce jour-là tout le temps des récréations dans leur jardin. Madame de Clémire y fut sur le soir avec eux, et Pulchérie lui faisant admirer une plate-bande de jacinthes : tout cela est à moi, s'écria-t-elle avec transport. Oh ! chère maman, que vous avez rendu votre Pulchérie heureuse en lui donnant ce charmant petit morceau de terre ! Si avec cela je me souvenois toujours de ne jamais vous désobéir, rien ne manqueroit à mon bonheur. Ah ! maman, vous qui êtes bonne comme ce sage qui prioit pour les méchans, priez Dieu que je me corrige de mon

étourderie, de ma curiosité, et qu'aucune de mes jacinthes ne meure.... — Enfin, vous ne vous lassez point de votre jardin? — Non, maman ; je l'aime tous les jours davantage.... — Je n'en suis pas surprise. Les goûts innocens et simples sont les seuls durables. On se lasse d'un palais et même d'un trône : on ne se lasse point d'un jardin que l'on cultive. Dioclétien, sollicité par son ancien collègue Maximien, de reprendre avec lui la couronne impériale qu'ils avoient depuis long-temps abdiquée l'un et l'autre, lui écrivit pour toute réponse : « Mon ami, » venez voir les belles laitues que jai plantées » dans mes jardins de Salonne (*a*) ». — Qu'auroit-il donc dit s'il eût possédé mes jacinthes ?.... — Prenez garde, cependant, de prendre pour vos fleurs un goût trop vif, point de *préférence exclusive ;* point d'excès en rien. — Quoi! maman, le goût des fleurs pourroit-il devenir une *passion?* — Il n'est rien dont l'homme ne puisse abuser quand il cesse d'écouter sa raison et de réprimer ses fantaisies. Croiriez-vous qu'il existe des gens assez extravagans pour donner deux ou trois cents louis d'un oignon de fleur ? — Quelle folie !.... —

(*a*) Histoire de Charlemagne, par M. Gaillard, tome I, page 287.

J'ai vu plusieurs jacinthes à Harlem en Hollande, qui avoient coûté ce prix (12). Mais, maman, qu'est-ce qui peut rendre une fleur aussi chère ? — La délicatesse minutieuse des amateurs ; par exemple, ils recherchent des couleurs rares ; ils exigent qu'une jacinthe porte sur sa tige quinze, vingt, ou au moins douze fleurons ; ils veulent que les fleurons soient grands, courts, unis, larges de feuille, &c. — Ainsi donc ils comptent les fleurons et mesurent les feuilles ? Ces amateurs-là sont plus enfans que moi. Leurs fleurs de trois cents louis ne sentent pas meilleur que les miennes ; elles ne paroissent plus belles qu'en les considérant avec attention et de bien près. Ainsi, j'aime autant mon petit carré de jacinthes que la plus belle plate-bande de Harlem. — Vous avez raison.

Dans cet endroit de la conversation, on vint avertir madame de Clémire qu'une voiture entroit dans la cour du château. C'étoit une visite, M. et madame de Luzanne, avec la jeune Sidonie, leur fille unique, âgée de quinze ans. Madame de Clémire ne les avoit point encore vus, quoiqu'ils fussent ses voisins, parce qu'ils passoient tout l'hiver à Autun. Les croyant de retour au mois d'avril, elle avoit été chez eux sans les trouver, et ils venoient lui rendre sa visite. M. de Luzanne étoit un homme de

quarante ans, d'une assez belle figure; également vain de cet avantage, et de celui d'avoir fait dans sa jeunesse quelques voyages à Paris, il méprisoit profondément tous les *provinciaux*, traitoit sa femme avec dédain, et sa fille avec indifférence, se croyant au-dessus de tout ce qui l'environnoit; il se consoloit du malheur de ne vivre qu'avec *ses inférieurs*, par l'idée qu'au moins sa supériorité étoit évidente et généralement sentie. N'ayant jamais vu le grand monde, il joignoit à l'ignorance totale des usages, le ridicule de prétendre les savoir tous; il se piquoit de galanterie, s'étoit fait un recueil de phrases qu'il avoit prises dans plusieurs romans, et dans quelques petits contes dont les auteurs imaginant représenter des scènes du grand monde, n'ont offert que celles de la plus mauvaise compagnie; et cette espèce d'érudition donnoit à M. de Luzanne un ton libre et familier, un jargon ridicule, et des manières aussi désagréables qu'impertinentes. Madame de Luzanne n'avoit aucun de ces travers; elle étoit bonne, simple, aimable; quoique dédaignée par son mari, elle l'aimoit avec excès; et forcée de reconnoître par ces procédés les défauts de son caractère, l'aveuglement inspiré par un sentiment trop tendre, lui faisoit regarder tous ses ridicules comme autant d'agrémens. Sidonie, sa

fille, douce, modeste, ingénue, sensible, parloit peu, répondoit avec timidité, rougissoit souvent; mais son embarras n'avoit rien de gauche, sa réserve rien de farouche, et dans aucune société, son maintien, sa personne et ses discours n'eussent paru déplacés.

Madame de Clémire, suivie de ses trois enfans, entre dans le salon, où elle trouva monsieur et madame de Luzanne et leur fille. M. de Luzanne voulant plaire à une *dame de Paris*, ne montra jamais tant de sottise et de fatuité. Après les premiers complimens: Madame, dit-il en s'adressant à madame de Clémire, je n'imagine pas que nous puissions nous flatter de vous voir passer ici l'hiver prochain. — J'espère ne retourner à Paris que de l'automne prochain en un an. — Vous espérez, Madame; voilà une phrase bien polie! — J'aime beaucoup la campagne.... — Il faut convenir cependant, que lorsqu'on a vécu dans la *Capitale*, la Province n'est pas supportable.

« L'on ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs ».

Mais, madame, à propos, comment se porte Verglan? — Est-ce de mon frère, monsieur, dont vous avez la bonté de me demander des nouvelles? — Oui, madame: je l'ai beaucoup connu. Nous avons fait ensemble de délicieux

soupers!.... Il *étoit un peu crâne* alors.... Son aventure avec Blainville fit un bruit!.... Il s'est marié depuis; ce qui refroidit bien une tête.... — Il est très-heureux; il a une femme aimable.... — Oui, je sais qu'elle est fort riche. On me mande *qu'un vieil oncle à elle vient de mourir, et de lui laisser dix mille écus de rente. Cet oncle là étoit un galant homme* (*a*); la province n'en produit point d'aussi honnêtes. — Ma belle-soeur regrette bien vivement son oncle. Un bon parent est un ami si précieux et si sûr!.... — *C'est un triste ami qu'un vieil oncle, et, dans la règle, il faut que chacun vive à son tour. Les jeunes gens seroient fort à plaindre si les vieillards étoient immortels.* Mais, madame, de grace, Blanford aime-t-il toujours autant *le Champagne?* — Mon oncle? Je l'ignore. — Il avoit une *petite maison céleste*.... Madame la marquise est trop jeune pour avoir connu dans son éclat la comtesse de Blane. Elle étoit de mon temps la beauté du jour; elle avoit une loge à l'opéra.... Ici, madame de Clémire adressa la parole à madame de Luzanne, et tâcha de rendre la conversation générale. Alors monsieur de Luzanne appercevant Caroline et Pulchérie,

---

(*a*) Toutes ces phrases de mauvais ton, en lettres italiques, sont tirées des Contes de Marmontel.

s'écria: *Mais on n'est pas de cette beauté: quels traits! quelle taille! quels yeux!* Assurément ce ne sont pas là des yeux faits pour rester en province; *ce seroit un larcin, une trahison* que d'en priver la *Capitale.* Quel âge a mademoiselle votre fille, demanda madame de Clémire; *Madame* sait cela, répondit négligemment monsieur de Luzanne; pour moi, je l'oublie toujours. Madame de Clémire voyant qu'il parloit de sa femme, s'adressa à madame de Luzanne, et en même temps fit un éloge de Sidonie, que sa mère écouta avec un sensible plaisir; tandis que monsieur de Luzanne, d'un air froid et distrait, ouvroit quelques brochures posées sur la cheminée. Tout-à-coup, se rapprochant de madame de Clémire: Que pensez vous, madame, dit-il, de notre vieux voisin la Palinière? Peut-on croire qu'il ait passé sa jeunesse à Paris? Tel est l'effet de la Province: on y perd ce *vernis* et ces graces qu'on ne conserve qu'à la Cour ou dans la *Capitale;* et vous devez, madame, nous trouver bien rouillés! Ces derniers mots, prononcés d'un ton suffisant, demandoient un compliment, et ne l'obtinrent pas. Madame de Clémire se contenta de rendre justice à l'esprit et au mérite de M. de la Palinière. Ensuite elle parla de choses indifférentes; et au bout d'un quart-d'heure, M. de Luzanne fit un signe à sa

femme qui termina la visite. En s'en allant, madame de Luzanne et sa fille dirent que madame de Clémire étoit aimable; et M. de Luzanne, d'un air sec et mécontent, leur imposa silence, en répondant que madame de Clémire manquoit absolument d'esprit, de *tact* et de finesse.

Mon Dieu, maman, dit César à sa mère, que M. de Luzanne est singulier! — Que lui trouvez-vous? — Je ne saurois le dire; mais il est comique. Ses manières, son sourire, ses mines ont je ne sais quoi d'extraordinaire.... Il semble qu'il le fasse exprès.... — Cela s'appelle n'avoir aucun naturel.... — Et puis il ne parle pas en trop bons termes.... — Qu'appelez-vous ne point parler en bons termes?.... — Mais, par exemple, il répète toujours la *Capitale*, au lieu de dire *Paris*. Il dit *le Champagne*, pour du vin *de Champagne*. — Vos observations sont justes, mais bien minutieuses : il est vrai que dans le monde on est convenu d'appeler toutes ces manières de parler des expressions du mauvais ton; et comme il faut se conformer à l'usage, je vous ai défendu de les employer. Cependant vous conviendrez que l'usage en cela, comme en beaucoup d'autres choses, n'est fondé ni sur la raison ni sur le goût. Dire *j'aime le Champagne, j'habite la Capitale*, ou bien *j'aime le vin de Cham-*

pagne, *j'habite Paris*, sont des phrases assez indifférentes en elles-mêmes. Ainsi l'on seroit bien frivole si l'on critiquoit sérieusement les gens qui n'emploient pas ces petites formules d'usage; et l'on seroit absurde si l'on se moquoit de ceux qui, n'ayant jamais vécu dans le grand monde, doivent nécessairement les ignorer. On peut, avec beaucoup d'usage du monde, n'être qu'un sot; cette vérité, dans le cours de votre vie, vous sera démontrée plus d'une fois; et l'on peut, sans aucun usage du monde, avoir des talens supérieurs, du génie, et même de l'agrément et des graces; car les véritables graces ne sont dues qu'à l'heureuse réunion de l'esprit et du naturel. N'attachez donc jamais d'importance aux petites choses, et par conséquent à ce qui n'est qu'extérieur et frivole. C'est sur l'ame et l'esprit qu'on doit juger la personne, et non sur l'habillement, la figure, le ton et les manières. Si les manières sont décentes, si le ton est modeste et réservé, qu'importent les expressions, ou le choix et l'arrangement des mots. — Mais, maman, j'ai déjà vu plusieurs de nos voisins qui, je me le rappelle à présent, disent aussi du *Bourgogne* et la *Capitale*, et dans leur bouche ces expressions me paroissoient en effet fort indifférentes; je n'ai seulement pas été tenté de m'en moquer; et

pourtant, je vous l'avoue, M. de Luzanne m'a paru d'un ridicule! — Cherchez bien la raison de cette différence : peut-être en est-il une.... — Je la devine, s'écria Pulchérie : c'est qu'il fait semblant d'être instruit de ce qu'il ne sait pas; il vouloit faire croire à maman qu'il étoit bien aimable, et.... — Justement, il a des prétentions qui ne sont pas fondées; et rien ne rend plus ridicule. Il n'a jamais vécu dans le monde : il voudroit persuader qu'il en sait tous les usages, et qu'il en a conservé le ton. Il a lu quelques ouvrages dans lesquels il a cru trouver une fidelle peinture du grand monde et de ses mœurs; et sur la foi d'auteurs, très-ignorans à cet égard, il a pris tous les travers que vous lui voyez.

Mais, maman, il n'a sûrement pas vu dans un *livre imprimé*, qu'il soit d'usage, en parlant à une femme de son frère, d'appeler ce frère par son nom tout court. Il vous a dit, en vous demandant des nouvelles de mon oncle : *Comment se porte Verglan?* — Il a vu, n'en doutez pas, cette impolitesse dans des *livres imprimés*. Il y a vu aussi des hommes se tutoyer constamment devant des femmes, et même dans les cercles les plus nombreux et les plus imposans. Il y a vu qu'on appelle les jeunes gens à la mode de *jolis coureurs de toilettes et de coulisses*. Il y a vu qu'un homme, en parlant de sa

femme, dit *Madame* tout court; et que les autres, en lui parlant d'elle, disent: *Nous avons passé chez vous; ni vous, ni Madame n'etiez visibles.* Il y a vu mille autres choses d'aussi mauvais ton.... — Ce qui m'a le plus choquée, c'est tout ce qu'il a dit au sujet de ma tante.... — Sur la mort de son oncle?.... — Oh! oui, cela m'a paru affreux! — Eh bien! il a encore pris tout cela dans des *livres imprimés.* Il y a vu qu'il est fort commun de trouver des gens qui, en présence de femmes respectables, ayant même dessein de plaire à ces femmes, affectent de semblables sentimens, et adressent ces révoltans discours à l'héritier lui-même qu'ils rencontrent en grand deuil et avec des pleureuses. — Est-il possible? Mais dans ces livres prétend-on que ceux qui tiennent de pareils discours soient des gens aimables? — On répète qu'ils sont méprisables; mais on prétend qu'ils ont de la grace et de l'esprit, et on les représente tournant toutes les têtes, et gagnant les cœurs des jeunes personnes les plus estimables. — Mais cela est impossible. — Oui, assurément; de telles peintures sont, graces au ciel, absolument chimériques. Le monde n'est point encore assez corrompu, non-seulement pour trouver de *l'agrément et des graces* à celui qui afficheroit avec tant de grossièreté un semblable mépris des bienséan-

ces; mais cet excès de sottise et de perversité n'y seroit pas toléré par les gens les moins délicats. — Mais, où les auteurs de ces livres ont-ils donc pris des idées si fausses? — Je vous l'apprendrai un jour; présentement vous ne comprendriez point l'explication que je pourrois vous donner. J'ai fait un petit conte pour votre jeunesse; il a pour titre *Les deux Réputations.* Vous y trouverez la réponse à votre question. — Notre jeunesse n'arrivera pas de si-tôt!. Maman, à quel âge commencerai-je à être une jeune personne? — A quatorze ou quinze ans, si d'ici là vous vous conduisez bien. — Si je me conduis bien! Oh! j'entends cela: pour devenir jeune, il faut devenir raisonnable: cela fait peur.... — Oui; car, par exemple, il faut cesser d'être étourdie et curieuse. — *Les deux Réputations!* Voilà un drôle de titre. Maman, si je n'étois plus curieuse à douze ans, le lirois-je alors? — Non, parce que votre esprit ne seroit point assez formé pour l'entendre. — Maman, dans ce conte vous critiquez les ouvrages qui peignent si mal le monde? — Devinez si je dois les critiquer; et songez qu'il faut toujours se refuser une critique qui ne tomberoit que sur des choses frivoles. Ainsi, considérez d'abord, d'après ce que je vous ai dit de ces ouvrages, s'ils peuvent ou non être dangereux.

—Premièrement, je vois qu'ils ont été très-dangereux pour M. de Luzanne, qui a cru que tout cela étoit vrai, et qui, afin de passer pour un homme à la mode, et pour tourner les têtes, imite le langage des *jolis coureurs de toilettes.* — D'ailleurs, outre l'inconvénient de prendre un mauvais ton et des manières ridicules, il résulte encore de cette lecture un plus grand mal: c'est, comme nous l'avons déjà dit, de se représenter le monde infiniment plus corrompu qu'il ne l'est en effet; c'est enfin de croire (ce qui n'a jamais existé) que le vice puisse plaire sans aucun déguisement, et qu'une dépravation effrontée et grossière puisse s'allier avec les graces, séduire la multitude, et des cœurs innocens et vertueux. — Allons, je vois, maman, que vous avez critiqué. — D'autant mieux qu'il y a dans ces ouvrages des scènes bien plus choquantes que celles dont je vous ai parlé: vous en verrez quelques détails dans mon Conte. — Oh! que je voudrois voir *ces scènes plus choquantes!*.... Chère maman, dites-nous-en quelques petites choses? — Vous ne pourriez être frappée de l'excès d'invraisemblance. — Ah! pardonnez-moi; car déjà tout ce qui n'est pas vraisemblance m'amuse.... — Ce n'est point là du tout la disposition que je vous desire pour lire mon Conte. — Allons, il faudra donc attendre:

mais sûrement, maman, vous n'avez point parlé de ces expressions qui avoient frappé mon frère, puisque vous avez trouvé *ses observations minutieuses*. — Je suis forcée d'en parler, pour démontrer que ce prétendu tableau du monde est idéal : ne faut-il pas prouver que les auteurs de ces ouvrages n'ont pas connu le monde ; et le puis-je mieux qu'en prouvant qu'ils en ignorent absolument le ton et les usages ? — Cela est vrai : ainsi dans ce Conte vous nous défendrez de lire tous ces ouvrages ? — Tous, non ; je ne l'écris au contraire qu'afin que vous puissiez en lire plusieurs, non-seulement sans danger, mais avec fruit. — Quoi ! il y en a de bons ? — Vous en lirez beaucoup auxquels on ne peut reprocher que le défaut dont nous venons de parler ; d'ailleurs, vous y trouverez une sensibilité touchante, des principes excellens, des idées ingénieuses, des tableaux charmans, et presque toujours un dialogue rempli d'esprit, de finesse et de naturel. Quel dommage que l'auteur, avec un mérite si supérieur, n'ait peint le monde que d'après quelques ouvrages qu'il étoit plus qu'un autre en droit de mépriser ! En ne consultant que son cœur et sa raison, il eût bien davantage approché de la vérité.

A présent, continua madame de Clémire, parlons de madame de Luzanne et de Sidonie.

Comment les trouvez-vous ? — Maman, je trouve madame de Luzanne très-aimable, et sa fille me paroît charmante. — Vous avez raison ; elles sont obligeantes, réservées, naturelles ; et voilà de quoi plaire à tout le monde et dans tous les pays. — J'ai causé tout bas avec mademoiselle de Luzanne ; elle me répondoit avec une complaisance, un air si doux ! Que seroit-elle donc, si elle avoit eu une bonne éducation ! — Mais, je vous prie, qu'appelez-vous une bonne éducation ? — Maman..... c'est la nôtre. — Je vous remercie du compliment ; cependant ce n'est pas un éloge que je vous demande, c'est une définition. — Une bonne éducation.... c'est d'avoir bien des talens.... Mademoiselle de Luzanne, à ce qu'elle m'a dit, ne sait ni la musique, ni le dessin ; elle n'a jamais eu de maître à danser.... — Vous rappelez-vous d'avoir entendu parler d'une chanteuse de l'opéra, nommée mademoiselle Flore ? — Oui, maman ; cette personne que ma tante ne voulut pas avoir à la fête qu'elle vous donna ? — Justement. Et cette ariette qui fut si mal exécutée, auroit été chantée à merveille par mademoiselle Flore ? — Oui ; mais mademoiselle Flore n'est pas une personne honnête. — Cependant, mademoiselle Flore chante supérieurement ; elle danse bien, elle joue de plusieurs instrumens, *elle a bien des talens ;* ainsi, suivant votre défi-

nition, elle a reçu une éducation parfaite. — Oh! certainement non, puisqu'elle n'est pas honnête. — Vous sentez donc à présent qu'une éducation qui n'est que brillante n'est pas une bonne éducation? — Assurément, maman. — Ne vous ai-je pas mille fois répété de ne jamais attacher un grand prix aux choses qui ne sont pas véritablement importantes? On trouve dans les talens mille ressources charmantes : plus on en possède, plus on a d'agrémens, de graces et de moyens de plaire aux autres, et de se suffire à soi-même; mais les graces, les agrémens, peuvent-ils sans les vertus nous rendre heureux? — Non sûrement, dit César, puisque pour être heureux, il faut être estimé, aimé.... La danse, le dessin, la musique ne peuvent ni nous rendre estimables, ni nous faire aimer. — Ce ne sont donc que des agrémens frivoles? — Mais cependant infiniment moins frivoles que la beauté et les charmes extérieurs, parce qu'outre l'amusement inépuisable qu'ils nous procurent, il en coûte de la peine pour les acquérir; et l'on suppose avec raison qu'une jeune personne qui a beaucoup de talens, a dû être docile et capable d'application et de persévérance; et sous ce point de vue, les simples talens agréables méritent sans doute un certain degré d'estime. — Et l'instruction, maman? — Tout ce qui peut éclairer l'esprit,

étendre les idées, doit perfectionner notre raison et nous rendre meilleurs : avoir beaucoup lu, savoir la géographie et plusieurs langues, la géométrie, &c. toutes ces connoissances doivent éclairer l'esprit ; par conséquent l'érudition et les sciences ne sont donc pas des choses frivoles? — Certainement, puisqu'elles peuvent contribuer à nous rendre plus estimables. Aussi, elles sont bien au-dessus des *talens qui ne sont qu'agréables.* — Cela n'est pas douteux, il n'y a même que les qualités du cœur qu'on doive leur préférer.

Maintenant, dites-moi si vous rencontriez une jeune personne sans talens, ne sachant aucune langue étrangère, n'ayant les élémens d'aucune science, mais aimant la lecture et l'ouvrage, n'étant jamais oisive, d'ailleurs modeste, bonne, égale, toujours obligeante, naturelle et réservée, se défiant d'elle-même, desirant, cherchant des conseils, enfin, joignant la prudence et la discrétion à la franchise : répondez, Pulchérie, diriez-vous que cette jeune personne *n'a pas reçu une bonne éducation* ? — Ah ! maman, j'ai eu tort. Si mademoiselle de Luzanne, comme je le crois, est tout cela, je vous assure que je pense bien à présent que son éducation a été excellente. — Oui ; puisque le vrai but que doit avoir un instituteur, l'objet principal qui doit l'oc-

couper, c'est de réprimer les défauts de son élève et de perfectionner son caractère. S'il le rend bon, vertueux, sociable, il a dignement rempli son noble emploi. — Oh ! je sens cela; mais, maman, si l'élève, avec des vertus et de la bonté, pouvoit encore avoir des talens et de l'instruction, l'éducation alors seroit parfaite; et cela est très-possible? — Oui assurément; je m'en flatte, et j'espère qu'un jour vous en serez la preuve; d'ailleurs, je pourrois vous citer plusieurs jeunes personnes qui réunissent aux qualités du cœur et de l'esprit, de l'instruction et des talens agréables; sans compter *Delphine*, *Eglantine*, et cette aimable *Eugénie*. — Ah ! maman, je n'oublierai de ma vie cette conversation. Je me souviendrai toujours qu'il ne faut attacher *une grande importance* qu'aux choses essentielles, et je ne confondrai plus les éducations *qui ne sont que brillantes*, avec les *bonnes éducations*, c'est-à-dire, avec celles qui rendent *bon et vertueux*. — Tout ceci doit encore vous apprendre qu'une mère tendre, dans le fond d'une province, sans fortune et sans le secours d'aucun maître, peut, avec de la raison et de la vigilance, donner à sa fille une excellente éducation. Il ne lui faut pour cela que de l'affection, de la patience, et une petite bibliothèque bien choisie.

Le soir même de cette conversation, César

et ses sœurs, à souper, se permirent quelques plaisanteries sur M. de Luzanne. Madame de Clémire leur fit à ce sujet une sévère réprimande. Eh quoi! leur dit-elle, je croyois avoir reçu de vous une grande preuve de confiance; et je vois que ce que j'attribuois à votre tendresse pour moi, n'étoit que l'effet de votre malignité.... — O ciel! maman. — Il est naturel, il est nécessaire de consulter sa mère, de lui faire part de ses opinions, des impressions que l'on reçoit, afin d'apprendre si l'on voit bien, ou si l'on juge mal : ainsi je trouve très-simple que vous me disiez avec franchise ce que vous pensez des personnes qui viennent ici, pourvu que vos observations ne roulent point sur des minuties; mais si dans la conversation on dit une chose qui vous paroisse blesser les bienséances, je vous autoriserai toujours à me faire part de vos remarques. Cette liberté avec moi ne sera que de la confiance; mais quand vous vous la permettrez avec les autres, elle ne sera plus que de l'indiscrétion ou de la médisance.... — Ah! ma chère maman, nous avons eu tort.... — Un tort bien grave.... La médisance, ce vice odieux, est, sur-tout dans la jeunesse, aussi ridicule, aussi révoltant que haïssable : non-seulement à votre âge, mais à dix-huit ans, à vingt ans, est-on en état de juger, de décider, et lorsqu'il s'agit de

condamner? A cet âge, on n'a point encore de réputation établie. Comment obtiendra-t-on l'estime générale, si l'on montre de la légéreté, de l'indiscrétion, de la malignité? Quand on est sans expérience, quel besoin n'a-t-on pas de l'indulgence des autres? et qui pourroit en avoir pour une jeune personne inconsidérée et méchante? En se livrant à la médisance, elle perd toutes les graces touchantes de son âge, et elle prouve qu'elle manque également de discernement, d'esprit et de principes.

Cette leçon fit d'autant plus d'impression sur César et ses sœurs, que madame de Clémire la termina, en déclarant que cette faute retarderoit *la reprise des veillées*..... — Et de combien, maman, s'écria-t-on douloureusement? — Je vais, répondit madame de Clémire, travailler au Conte merveilleux que je vous ai promis.....— Et quand il sera fait nous aurons les veillées?.... — Non; nous ne les reprendrons que quinze jours après.... — Ah, quel long retard! — C'est sur la faute qui le cause qu'il faut gémir; car vous savez bien que des murmures prolongeroient encore la pénitence. — Oh, chère maman! pourrions-nous murmurer? Nous sentons bien que vous êtes la justice même; et c'est sur-tout le repentir qui nous afflige tant. Ici quelques larmes coulèrent; la tendresse maternelle les essuya, et

les douces caresses d'une si bonne mère consolèrent d'une punition si sensible.

Cependant madame de Clémire se mit à travailler au petit ouvrage qu'elle avoit promis; et le 15 de juin, elle annonça que son Conte étoit achevé et copié. La joie fut extrême; cependant on soupira, en pensant qu'il faudroit encore attendre quinze jours avant d'en entendre la lecture; mais les plaisirs si charmans, si variés de la plus agréable de toutes les saisons, rendirent cette privation moins pénible qu'elle ne l'eût été dans les longues soirées de l'hiver. Les cerises commençoient à rougir, et déjà dans les bois on pouvoit cueillir des fraises. César apprenoit d'Augustin à grimper sur les arbres; il en rapportoit souvent en triomphe des petits nids remplis de chardonnerets, ou de pinçons nouvellement éclos. Heureuse celle de ses sœurs à laquelle ce don charmant étoit destiné. Quelle joie pure! quelle reconnoissance il devoit exciter! Cependant, en le recevant, on s'attendrissoit sur le sort de *la pauvre mère* privée de ses petits; mais on gardoit les nids et l'on achetoit des cages.... Enfin, on s'amusoit à faire de jolis paniers d'osier, et des corbeilles de joncs, qui devoient contenir *toutes les fleurs des champs et toutes les fraises des bois*. Ces divers amusemens ne faisoient pas négliger la culture du jardin, les jon-

quilles et les oeillets avoient remplacé les jacinthes. Les lilas n'offroient plus de fleurs; mais comment les regretter! on voyoit naître les roses.

Un matin que madame de Clémire se promenoit avec l'abbé et sa petite famille, auprès du jardin de ses enfans, Pulchérie demanda la permission d'aller faire *une visite à ses rosiers*. Au même instant elle part en courant, elle entre dans le jardin, et elle y trouve la plus charmante rose entièrement épanouie: elle veut la cueillir pour l'offrir à sa mère; mais elle n'a ni couteau ni ciseaux. La tige est grosse et couverte de longs piquans, et Pulchérie n'a pas plus d'industrie que de force: elle imagine d'envelopper sa main dans un pan de son fourreau; et croyant qu'une toile mince et légère doit la garantir des épines, elle saisit hardiment la tige. Aussi tôt elle pousse un cri perçant, retire avec précipitation ses doigts ensanglantés, et donne au rosier une secousse si violente, que la belle rose en perd la moitié de ses feuilles. A cette vue Pulchérie ne peut retenir ses pleurs. Malgré sa douleur elle s'occupe toujours de l'arbuste chéri; elle craint que le sang qui dégoutte de ses doigts ne ternisse la fraîcheur du feuillage: elle écarte sa main; mais elle trouve quelque douceur à laisser couler ses larmes sur la rose à demi effeuillée.

Dans ce moment, madame de Clémire, pâle et tremblante, entre précipitamment dans le jardin: l'abbé et ses deux autres enfans la suivoient. Elle avoit entendu le cri de sa fille, et elle accouroit pleine d'effroi. Pulchérie, en voyant sa mère, fut honteuse de sa foiblesse, et courut se jeter dans ses bras. Après avoir conté son aventure: Maman, ajouta-t-elle, c'étoit la plus belle de toutes mes roses, et je vous la destinois! — Ainsi, une ridicule délicatesse n'a point été la cause de ce cri terrible qui m'a fait tant de peur. — Maman.... je ne crois pas avoir crié bien fort: — Il me semble que je n'ai jamais entendu de cri si pénétrant.... — C'est parce que vous avez reconnu le son de la voix.... Ah! chère maman, vous pouvez à peine encore vous tenir sur vos jambes; asseyons-nous.... — Enfin, j'en suis charmée; vous ne pleuriez que pour la perte de votre rose, de cette rose que vous vouliez me donner. Cela est aimable.... — Maman.... — Qu'avez vous, mon enfant? Pourquoi cet air embarrassé? — Maman.... c'est que je pleurois un peu aussi de la piqûre.... Cet aveu naïf valut à Pulchérie les plus tendres caresses et les plus doux éloges. Ah, mon enfant! s'écria madame de Clémire, conserve cette candeur et cette générosité! sois toujours vraie, et ne souffre jamais une louange qui ne seroit fondée que sur une erreur. Il y a de la

bassesse et de l'injustice à jouir de l'approbation des autres, quand on ne la mérite pas. C'est à la fois une usurpation et une lâcheté. Une belle ame est heureuse par le bien qu'elle a fait, et non par l'applaudissement qu'elle reçoit.

Il est certain, dit l'abbé, que mademoiselle Pulchérie est naturellement d'une franchise qu'on ne sauroit trop louer. Il seroit bien à desirer qu'elle fût aussi courageuse qu'elle est sincère. Heureusement, répondit Pulchérie, que le courage n'est pas une qualité nécessaire dans une femme. Il est vrai, reprit l'abbé, qu'une femme n'ayant pas la force d'un homme, ne peut en avoir la bravoure; elle n'est faite ni pour se servir d'une épée, ni pour commander des armées : aussi peut-elle, sans se déshonorer, manquer de courage. Cependant, si elle en est absolument dépourvue, elle est fort à plaindre, et en même temps elle n'est pas parfaitement estimable. On n'exige point d'elle un courage héroïque, mais on ne lui pardonne pas de la pusillanimité; car la lâcheté n'est jamais excusable. D'ailleurs, ajouta madame de Clémire, si vous pleurez pour une piqûre, que feriez-vous donc si l'on vous arrachoit une dent? Comment supporteriez-vous une infinité d'autres maux nécessairement attachés à la condition humaine, tels qu'un violent mal de tête, une colique, une

attaque de nerfs?.... — Maman, je voudrois bien devenir courageuse. — Il ne tient qu'à vous. — Comment? — Imitez votre frère; apprenez à souffrir sans vous plaindre: voilà tout le secret. — Mais, cela est bien difficile. — Point du tout: avec un peu d'empire sur vous-même, et quelques réflexions, vous en viendrez à bout fort aisément. En se plaignant, on s'exagère ses maux, on les augmente; en se faisant la violence de n'en point parler, on s'en distrait. Par exemple, l'autre jour, à la promenade, vous aviez soif: à quoi vous a servi de répéter cent fois: *Que j'ai soif! Mon Dieu, que j'ai soif! je meurs de soif.* Vous étiez fort importune; vous nous avez excédés, vous n'avez pris aucune part à la conversation, et tous vos ennuyeux gémissemens ne vous ont pas procuré une goutte d'eau. — Cela est bien vrai: j'ai-là une mauvaise habitude; ce qui m'en fâche le plus, c'est de vous avoir ennuyée, ma chère maman. Pour moi, si je vous voyois souffrir, ce ne seroit pas *de l'ennui* que j'éprouverois. — Vous ne pouvez avoir une souffrance imaginaire ou réelle, que je ne la partage, parce que je suis votre mère: ainsi, vos plaintes m'ennuyoient et m'affligeoient; mais si vous n'eussiez pas été ma fille, elles ne m'auroient inspiré que du mépris; car en général on ne plaint les maux légers, que lorsqu'ils sont

supportés avec patience. — Ma chère maman, je me corrigerai, je vous le promets.

Cinq ou six jours après cet entretien, la pénitence de Pulchérie étant finie, madame de Clémire promit de lire à la veillée le conte qu'elle avoit composé. Après le souper, on passa précipitamment dans le salon, et madame de Clémire s'asseyant à côte d'une petite table, tira son manuscrit de sa poche. Avant de commencer la lecture, dit-elle, je dois vous rappeler que j'ai pris l'engagement de ne vous conter que des choses extraordinaires, et en même temps possibles; des événemens qui vous paroîtront incroyables, et qui cependant, ou sont arrivés, ou peuvent arriver; en un mot, des phénomènes dont l'existence actuelle ou passée, soit parfaitement constatée. Je n'ai inventé dans cet ouvrage que les aventures, c'est-à-dire, la seule partie du conte qui pourra vous paroître croyable. Mais tout ce qui vous semblera *merveilleux*, tout ce qui vous rappellera les Contes des fées, est exactement vrai et naturel. — Oh! que cela est charmant!.... Des *vérités incroyables!* cela est bien plus joli que des vérités qui sautent aux yeux!.... — Comment! maman, il faudra continuellement croire ce que nous ne pourrons pas comprendre? — Mon fils, n'en soyez point humilié : c'est le destin commun, et de l'enfance,

et de l'homme raisonnable et curieux. Nos lumières sont trop bornées pour que nous puissions comprendre toutes les vérités qui sont démontrées. Il seroit absurde de croire un fait, uniquement parce qu'il seroit merveilleux : il seroit insensé d'affirmer qu'une chose ne peut exister, parce qu'au premier abord elle paroît incompréhensible. Gardons-nous d'adopter des erreurs ; mais ne nous livrons point à cette vaine et ridicule présomption qui rejette avec dédain, et sans examen, tout ce que notre foible raison ne peut concevoir. — Maman, tout le merveilleux de votre conte est bien constaté ; ainsi, nous pouvons y croire aveuglément : voilà tout ce qu'il me faut. — Et moi, je voudrois le comprendre ; maman, me l'expliquerez-vous ? — Oui : je vous en expliquerai ce que j'en sais, c'est-à-dire, très-peu de chose. Je ne suis nullement savante ; d'ailleurs, je vous le répète, il existe une infinité de phénomènes dont les hommes les plus savans ne pourroient donner de raisons. — Ainsi, maman, à chaque fait merveilleux, vous interromprez donc votre récit pour nous donner une explication ? — Point du tout ; vous sentez que ces interruptions ôteroient tout l'agrément de mon conte. J'ai fait des notes, que nous lirons avec attention dans une seconde lecture de ce petit ouvrage. A présent,

voulez-vous m'entendre ? je vais commencer. — Ah ! volontiers, chère maman ! A ces mots, chacun rapprocha sa chaise de madame de Clémire, qui, reprenant son manuscrit, lut tout haut le conte suivant.

ALPHONSE et DALINDE, ou la féerie de l'art et de la nature, conte moral.

« Ce n'est point en se promenant dans nos campa-
» gnes cultivées, ni même en parcourant toutes les terres
» du domaine de l'homme, que l'on peut connoître les
» grands effets des variétés de la Nature ; c'est en se
» transportant des sables brûlans de la Torride, aux gla-
» cières des pôles, &c. ». (*M. de Buffon.*)

ALPHONSE, le héros de mon histoire, naquit en Portugal. Dom Ramire, son père, ne devoit qu'à la faveur, et ses richesses et ses emplois. Issu d'une famille obscure, mais né avec de la souplesse dans le caractère, le goût de l'intrigue et de l'ambition, il sut s'introduire à la cour, s'y faire des partisans, y former une cabale, et devenir enfin le favori de son roi. Le jeune Alphonse fut élevé à Lisbonne, dans le palais somptueux de son père. Fils unique de l'homme le plus riche et le plus puissant du royaume, la flatterie, la vile adulation entourèrent son berceau, et corrompirent sa première jeunesse. Dom Ramire, occupé de grands projets et de

petites brigues, ne pouvant être à-la-fois courtisan assidu et père vigilant, se crut obligé de confier entièrement à des mains étrangères l'éducation de son fils. Alphonse eut des maîtres de langues, d'histoire, de géographie, de mathématiques, de musique, de dessin; tous firent l'éloge de ses dispositions merveilleuses, de son esprit, de son génie; cependant Alphonse n'apprit qu'à dessiner des fleurs et à jouer quelques airs de guitarre. C'en étoit assez pour charmer toutes les dames de la cour; d'autant mieux qu'Alphonse d'ailleurs leur faisoit entendre qu'il étoit profond géomètre, excellent physicien et grand chimiste. Il le disoit de bonne-foi. Son gouverneur, ses maîtres, ses valets, et les nombreux complaisans de son père lui avoient si souvent répété qu'il étoit un prodige, qu'il n'en doutoit pas. Non-seulement il se croyoit le jeune homme le plus distingué de la cour par ses talens, sa figure et son instruction, mais il pensoit encore que sa naissance étoit aussi illustre que sa fortune étoit considérable; car depuis sa faveur, dom Ramire, dans ses momens perdus, avoit composé une superbe généalogie qui faisoit remonter son origine jusqu'aux temps fabuleux de Lusus (*a*). Ce fruit

---

(*a*) Les Portugais s'appeloient anciennement Lusi-

des loisirs de dom Ramire n'en imposoit qu'à son fils. Le monde et les courtisans ne croient pas aisément *aux vieux titres* qu'on ne retrouve que lorsqu'on a fait sa fortune. Mais Alphonse, trop vain pour n'être pas crédule à cet égard, ne voyoit au-dessus de son père et de lui que son souverain et les princes de la famille royale. Enfin, Alphonse enivré d'orgueil, plein d'ignorance, de présomption et de fatuité, gâté par le faste, la flatterie, la faveur, Alphonse n'étoit pas corrompu sans ressource. Il avoit du courage, un cœur sensible et de l'esprit. L'inconstance de la fortune lui préparoit la plus utile de toutes les leçons.

Dom Ramire n'avoit dû son élévation qu'à l'intrigue : une nouvelle intrigue changea sa destinée. Il fut disgracié et dépouillé de tous ses emplois. Alphonse étoit alors âgé de dix-sept ans. Cette révolution imprévue, non-seulement ravissoit à dom Ramire tout ce qui pouvoit flatter son orgueil, mais elle lui enlevoit encore la plus grande partie de ses richesses ; et il étoit du nombre de ces ambitieux subalternes, qui regrettent également et les honneurs

---

tains ; nom qui, suivant une tradition fabuleuse, leur vient de *Lusus* ou *Lysas*, l'un de leurs rois, fils ou compagnon de Bacchus.

et les pensions. D'ailleurs, il avoit des dettes. Sa disgrace rendit ses créanciers aussi importuns et aussi pressans qu'ils avoient été jusqu'alors patiens et modérés. Il fallut, pour les satisfaire, vendre ses terres, et les vendre fort au-dessous de leur valeur. Enfin, dom Ramire ne sauva de toute sa fortune que son superbe palais de Lisbonne. Il est vrai que ce palais contenoit encore d'immenses richesses en tableaux, en meubles, en argenterie, et sur-tout en diamans. Dom Ramire, obligé de se défaire de cette magnifique habitation, n'attendoit qu'une occasion favorable, lorsqu'un événement terrible vint mettre le comble à ses malheurs. Il n'avoit point encore déclaré à son fils que l'état de ses affaires le forçoit à vendre son palais et à se retirer dans le fond d'une province. Il se décida enfin à lui parler avec vérité sur sa situation, et l'envoya chercher un matin pour lui ouvrir son cœur.

Lorsqu'ils furent seuls : Alphonse, dit dom Ramire, apprenez-moi l'effet qu'ont produit sur vous, et ma disgrace et le renversement de ma fortune? Mon père, répondit Alphonse, j'ai toujours entendu dire durant votre faveur, que nul ministère n'avoit été aussi glorieux que le vôtre; que la nation vous admiroit et vous chérissoit : ainsi, j'ai pensé que l'amour des peu-

ples et la gloire devoient vous consoler d'une injuste disgrace. D'ailleurs, nous avions tant d'amis! Quand vous voudrez les recevoir, ils reviendront tous, n'en doutez pas; Nugnès, dom Alvar, et beaucoup d'autres que j'ai rencontrés, me l'ont protesté; ils m'ont dit que plusieurs d'entr'eux n'ont paru s'éloigner de vous qu'afin de vous mieux servir en secret. Enfin, il vous reste une fortune immense, la naissance la plus illustre : quoi que l'envie puisse tramer, vous serez toujours le plus grand seigneur du royaume....

Alphonse, interrompit dom Ramire, vous vous abusez.... Eh quoi donc! ignorez-vous que le nom de mon père étoit absolument inconnu? Non, reprit Alphonse : je le sais; mais je sais aussi que ces vieux titres que vous avez retrouvés depuis quelques années, nous égalent à tout ce qu'il y a de plus grand en Portugal : vous-même, mon père, avez daigné me le dire en me les montrant, ces titres précieux que contient une cassette renfermée dans votre cabinet. A ces mots, dom Ramire soupira. Il avoit eu en effet la ridicule vanité d'acheter une généalogie, et il n'avoit senti que depuis sa disgrace combien cette indigne supercherie est méprisable et superflue. Il voyoit enfin ce que la flatterie jusqu'alors avoit su lui cacher : c'est, qu'excepté

son fils, tout le monde connoissoit sa naissance, et se moquoit de ses folles prétentions à cet égard. Il auroit bien voulu désabuser Alphonse; mais il ne pouvoit se résoudre à faire l'aveu d'un mensonge si bas. Dans cette perplexité il gardoit tristement le silence, lorsque tout-à-coup il tressaille et voit Alphonse chanceler. Dom Ramire pâlit et se lève: Sauvez-vous, mon père, s'écrie Alphonse; appuyez-vous sur mon bras: venez.... En achevant ces mots, il entraîne impétueusement son père. Au même instant ils entendent mille cris confus: ils se précipitent vers l'escalier; une partie de plancher s'entr'ouvre sous les pas d'Alphonse; pour ne pas entraîner son père dans sa chute, il abandonne son bras; et tombant avec les débris du mur qui s'écroule, il disparoît aux yeux de dom Ramire éperdu.

Alphonse, légèrement blessé, se relève; il se trouve au rez-de-chaussée dans le cabinet de son père. Au milieu des décombres qui l'environnent, deux cassettes frappent ses regards. L'une contient toutes les pierreries de son père; l'autre renferme ces titres généalogiques si vantés jadis par dom Ramire. Alphonse n'hésite pas; voulant du moins, dans ce désastre horrible, sauver ce qui lui paroît le plus précieux, il saisit la cassette où sont les papiers. Alors il

s'élance vers la porte, il entre dans le jardin; mais, inquiet du destin de son père, il alloit, au péril de sa vie, rentrer dans la maison, lorsqu'il entendit sa voix, et un instant après, il l'apperçut à l'autre bout du jardin. Ce ne fut pas sans peine qu'il le rejoignit. Le terrein qu'il parcourt, semblable à la mer agitée par une violente tempête, s'enfonce ou s'élève sous ses pas. Son oreille est frappée d'un bruit souterrain pareil au mugissement des vagues en furie se brisant contre des rochers. Alphonse chancelle, tombe, se relève, retombe encore; et ne pouvant se soutenir sur ses jambes, rampe, roule et se traîne avec effort. Il voit de tous côtés la terre se fendre et former de longs sillons, d'où s'élancent avec rapidité des feux étincelans et des flammes subtiles qui s'élèvent et s'évanouissent dans les airs. Le ciel est obscurci, des éclairs pâles et livides percent les sombres nuages qui le couvrent, le tonnerre gronde, éclate; Alphonse voit sur sa tête la foudre menaçante, et l'enfer entr'ouvert sous ses pas. Souvent, lorsqu'il croit approcher de son père, une nouvelle secousse l'en éloigne; la sueur inonde son visage; ses cheveux et ses habits sont couverts de sable et de poussière; mais, dans cet affreux désordre, il n'abandonne jamais sa chère cassette: il imagine que dom Ramire la recevra

avec transport. Cette idée soutient ses forces et son courage.... Enfin il n'est plus qu'à deux pas de son père, qui lui tend les bras. O mon père, s'écrie Alphonse, voyez cette cassette....—Ce sont mes diamans, interrompt vivement dom Ramire? Non, non, reprit Alphonse: j'ai su mieux choisir; ce sont vos papiers que j'ai sauvés.

A ces mots, dom Ramire consterné, lève les yeux au ciel. Je suis cruellement puni, dit-il, d'une ridicule vanité. Il n'en put dire davantage: ses pleurs lui coupèrent la parole. Alphonse, trop préoccupé, trop agité pour comprendre le sens de ces paroles, reste dans son erreur, et s'approchant de dom Ramire, il le reçoit dans ses bras..... Un moment de calme leur laissa la possibilité de considérer les tristes objets qui les environnoient. Ils étoient assis vis-à-vis de leur palais à moitié détruit. Ce palais superbe, élevé depuis dix ans, ce palais si neuf, si brillant la veille, n'est plus qu'une ruine! En voyant ces toits écroulés, ces pilastres brisés, ces colonnes abattues, on croiroit que le temps seul a pu produire une si terrible révolution; il semble qu'il ait fallu des siècles pour détruire un monument bâti avec tant de magnificence et de solidité; et cependant cette affreuse destruction est l'ouvrage de quelques mi-

nutes !.... Ce jardin, chef-d'œuvre de l'art et de la nature, n'offre plus que l'effrayante image du chaos. Ce n'est plus qu'un amas informe de sable, de boue et de feuilles desséchées. Là, ce matin encore, on admiroit une superbe cascade : elle a disparu. A la place de cette montagne artificielle qui coûta des sommes prodigieuses, maintenant on n'apperçoit plus qu'un gouffre horrible ! Que sont devenus ces bosquets de citronniers, ces statues de marbre, ces vases d'albâtre et de porphyre?.... On en voit encore quelques vestiges, on en retrouve quelques fragmens brisés ; le reste est englouti !...

Dom Ramire tourne de tous côtés ses regards désolés : il est assis près d'un petit bois qu'il a vu naître, et dont les arbres déracinés sont épars, ensevelis ou couchés dans la fange ; ces arbres, faits pour survivre à la main qui les a plantés, et qui viennent d'être arrachés du sein de la terre, avec autant de rapidité que l'ont été les tapis de verdure et les fleurs légères qui croissoient sous leur ombrage !.... O jour affreux, s'écrie douloureusement dom Ramire! que de travaux perdus! que de trésors enterrés dans ces tristes lieux! Ah!.... que n'ai-je fait un autre usage de tout l'argent que m'a coûté ce malheureux palais!.... Mais le tremblement de terre (15) paroît se calmer : essayons de regagner

la maison. Si nous pouvions du moins sauver mes diamans!.... Comme il achevoit ces mots, une secousse épouvantable le renverse sur la terre: dans cet instant les murs du jardin s'écroulent de tous côtés, le palais s'abîme et disparoît. Dans l'espace qu'il occupoit, s'élève en tourbillon un nuage épais de poussière et de fumée: au même moment dom Ramire apperçoit une troupe de scélérats armés de torches enflammées, et se traînant vers les débris du palais, dans l'intention de le piller (14). Alphonse veut s'élancer vers ces brigands effrénés: son père le retient, et le serrant dans ses bras, le baigne d'un déluge de pleurs..... O mon fils, dit dom Ramire, éloignons-nous d'un séjour plein d'horreur. Ces murs abattus favorisent notre fuite; nous sommes près des bords du Tage: allons chercher un abri sur les vaisseaux.

Alphonse, donnant le bras à son père, et tenant toujours sa casette, sort du jardin, et se trouve dane une place publique dont toutes les maisons sont renversées et consumées par les flammes d'un incendie universel. Après avoir couru mille dangers affreux, dom Ramire et le jeune Alphonse sont enfin reçus à bord du vaisseau commandé par le brave et généreux Fernandez; Fernandez, qui jadis eut à se plaindre de dom Ramire, mais qui, dans cette cala-

mité publique, ne voit plus dans un ancien ennemi que l'homme malheureux auquel son secours est nécessaire. Il accueille dom Ramire, l'embrasse et le console; car la compassion des belles ames est si tendre et si délicate, qu'elle adoucit les maux les plus cruels. En même temps, comme Fernandez ne laisse échapper aucune plainte sur sa propre situation, dom Ramire le questionne. Vous aviez, dit-il, une grande fortune; cette horrible catastrophe ne l'a-t-elle pas détruite? — Ma maison de Lisbonne est consumée....—Cette perte est considérable? — Non; ma maison étoit petite et simple.... — Et vos bijoux, vos diamans, les avez-vous sauvés? —Je n'en ai point. — Aviez-vous un jardin?.... — Oui; mais dans une terre éloignée de Lisbonne, où je passe la moitié de ma vie.... dans l'Alentéjo (*a*). — J'en ai entendu parler. Fasse le ciel que le tremblement de terre n'ait pas ravagé cette province! Votre château est-il beau? — Non; mais il est commode. — N'avez vous pas formé là quelques établissemens avantageux? — Oui, satisfaisans. — De quel genre? — Une manufacture et un hôpital. — La manufacture vous rapporte beaucoup? —

(*a*) Province de Portugal entre le Tage et la Guadina; Evora en est la capitale.

Oui ; elle fait subsister une grande quantité d'ouvriers, et paye une partie des frais de l'hôpital. — Je vois que vous faites un digne usage de votre fortune !.... Le ciel vous la conservera. Ah ! c'est sur-tout avec une ame aussi bienfaisante, qu'il est affreux d'être ruiné et de se voir forcé d'abandonner des établissemens glorieux. — On se console alors par le souvenir du bien qu'on a fait. Ces derniers mots arrachèrent un profond soupir à dom Ramire. Il regrettoit amèrement le vain usage qu'il avoit fait de sa fortune : ses yeux s'ouvroient enfin, mais trop tard pour son repos et pour sa gloire.

Dom Ramire, totalement ruiné, reçut de son souverain, grace aux sollicitatious de Fernandez, une pension très-modique, mais qui du moins lui assuroit les moyens de subsister. Il résolut de se retirer dans une province et de se fixer dans le Beira (*a*). En effet, il partit avec son fils, et fut s'établir dans une retraite obscure et champêtre, sur les bords agréables du Mondégo. Là, suivi de souvenirs importuns et de regrets amers, il ne put trouver la tranquillité qu'il cherchoit.

Alphonse, dévoré d'ambition, et dont les revers n'avoient diminué ni la présomption ni l'orgueil, se consoloit du renversement de sa fortune,

---

(*a*) Coïmbre en est la capitale.

par l'espoir d'en faire une avec le temps, plus éclatante et plus solide que n'avoit été celle de son père. Il formoit mille projets extravagans et chimériques, dont son ignorance et sa vanité ne lui permettoient pas de sentir l'absurdité. Incapable de réfléchir et de s'occuper d'une manière utile et raisonnable, il passoit une partie des jours à lire des romans. Cette lecture frivole et dangereuse exaltoit, enflammoit son imagination, et lui donnoit les idées les plus fausses et du monde et des hommes. Non loin de la retraite qu'il habitoit, se trouvoit la fameuse fontaine de *l'Amour,* nom qu'elle doit à deux amans infortunés, que jadis une passion imprudente conduisit souvent sur ses bords. Ce fut là que dom Pèdre et la belle et sensible Inès s'entretinrent mille fois de leur penchant secret (*a*). Deux antiques palmiers ombragent la fontaine : ils sont unis l'un à l'autre par une guirlande flexible de pampres et de lierre; l'eau s'élançant impétueusement d'un rocher majestueux, retombe en cascade, et forme sur un lit de cailloux, un large

---

(*a*) Telle est en effet la tradition. Cette fontaine existe encore en Portugal, près du Mondégo, sous le nom de *fontaine de l'amour.* Le Camoëns, dans son beau poëme de la Lusiade, fait naître cette fontaine des larmes que la mort d'Inès fit répandre aux nymphes du Mondégo.

ruisseau qui serpente lentement, avec un doux murmure, parmi des gazons toujours verts et des buissons de myrtes, de citronniers et de lauriers-roses.

Alphonse alloit souvent lire ou rêver dans cet asyle champêtre. Un matin qu'il s'y rendoit plus tard qu'à l'ordinaire, il entendit, en s'approchant de la fontaine, deux personnes qui s'entretenoient ensemble dans une langue étrangère. Alphonse distingue un son de voix d'une douceur inexprimable, qui excite toute sa curiosité. Il s'avance avec émotion derrière un buisson de myrte, dont il écarte les branches; et, sans être apperçu, il découvre l'objet le plus digne de fixer l'attention et les regards. C'est une jeune personne à peine âgée de quinze ans, d'une beauté parfaite, assise au bord de la fontaine, à côté d'un homme qui paroît être son père. Dans ce moment elle écoute avec une extrême attention l'inconnu qui lui parle. On voit que ce dernier fait un récit intéressant; il montre les palmiers, la fontaine. Alphonse juge à ses gestes, qu'il conte l'histoire de la malheureuse Inès; la jeune personne, les yeux levés et fixés sur l'inconnu, garde un profond silence: mais l'expression de son visage fait deviner aisément tout ce qu'on lui dit. La curiosité, la crainte, la pitié se peignent successivement dans ses regards, et avec tant d'énergie, qu'Al-

phonse croit lui-même entendre le récit qu'elle écoute. Bientôt il voit couler ses larmes; il pleure avec elle la mort d'Inès. Ensuite les larmes de la jeune personne s'arrêtent tout-à-coup; elle pâlit, l'effroi, l'indignation, succèdent à l'attendrissement. Alphonse frémit comme elle, et déteste les excès auxquels la passion et le desir de la vengeance portèrent l'infortuné dom Pèdre!.... L'histoire d'Inès est finie : cependant l'inconnu parle encore: sans doute il fait de sages réflexions sur le danger des passions, et sur la criminelle et fatale imprudence d'un jeune cœur qui, sans l'aveu de ses parens, ose faire un choix et disposer de lui-même. La charmante étrangère se jette dans les bras de l'inconnu, avec l'expression touchante de la plus vive sensibilité; ensuite, tournant ses yeux mouillés de pleurs vers cette fontaine, dont l'écho répéta jadis les sermens indiscrets de l'amour, elle soupire; et, tombant à genoux, elle élève vers le ciel ses belles mains fortement jointes. Elle paroît promettre à l'auteur de ses jours une obéissance éternelle : dans cette attitude, sa beauté avoit quelque chose d'angélique et de céleste.

Alphonse ne peut contenir les transports de son admiration; une vive exclamation lui échappe : au même moment, craignant d'être découvert, il s'éloigne précipitamment du buisson.

Rempli de ce qu'il vient de voir, il suit au hasard le premier sentier qui se présente. Bientôt, sortant de sa rêverie, il retourne sur ses pas, et reprend le chemin de la fontaine; mais il n'y retrouve plus la charmante inconnue. Alphonse contemple tristement la place qu'elle occupoit! il se la représente aux genoux de son père, il croit la voir encore; et cependant cette illusion ne l'empêche pas de sentir vivement son absence. Son cœur est oppressé, ses yeux sont remplis de larmes!.... Il étoit plongé dans une profonde méditation, lorsque tout-à-coup il entend un cri douloureux, qui retentit jusqu'au fond de son ame. Il court, il vole : quel objet frappe ses regards!... C'est la belle inconnue seule, pâle, échevelée, et fuyant un taureau furieux qui la poursuit.... Alphonse s'élance vers elle, la saisit dans ses bras, l'enlève au moment même où, terrassée par l'excès de sa frayeur, elle venoit de tomber à dix pas du taureau. Alphonse, chargé d'un fardeau si précieux, se détourne rapidement du chemin de l'animal en fureur, et porte l'inconnue évanouie sur une roche élevée, derrière les palmiers de la fontaine. Alors on apperçoit le père de la jeune personne. Il accourt éperdu, et voyant sa fille en sûreté, bénit le ciel et son libérateur. Il se précipite vers la fontaine. Dans cet instant, le taureau se retourne,

et dirige sa course sur l'inconnu. Ce dernier, pour l'éviter, n'a pas le temps de monter sur la roche : en vain Alphonse, tenant d'un bras l'étrangère toujours sans connoissance, lui tend l'autre main : l'étranger lui crie en portugais de ne point abandonner sa fille sur cette roche escarpée, et se range derrière le plus gros des arbres. Le taureau veut passer entre les deux palmiers : le passage est étroit ; il s'y précipite. Sa tête et ses cornes s'embarrassent dans les festons de pampre : les deux arbres lui serrent fortement les flancs ; il s'abat. L'inconnu saisit cet instant ; il tire de sa poche un étui, il l'ouvre, il y prend une aiguille, et l'enfonce dans la croupe du taureau. Quelle est à cette vue la surprise d'Alphonse ! Le taureau pousse un mugissement effroyable : il fait un effort pour se relever, il chancelle, il retombe, se débat ; toutes ses forces l'abandonnent ; il expire.

Ah! pour le coup, s'écrient les enfans tous à-la-fois, ceci n'est pas possible ! — Pardonnez-moi, dit madame de Clémire. — Comment ! maman, reprit Caroline, un taureau terrassé, tué par une piqûre d'épingle ?.... — Cela est très-possible. — Voyez donc, dit Pulchérie, si j'avois tort de pleurer quand cette épine de rose m'a piquée ? — Cette épine n'étoit pas tout-à-fait aussi dangereuse que l'aiguille de mon inconnu.

—Maman, cette aiguille étoit-elle bien longue?.... — Non ; elle étoit beaucoup plus courte que les grandes épingles qui attachent mon chapeau.... — Cela est incroyable, et nous trouverons dans vos notes l'explication de ce prodige?... — Assurément.... — Oh ! que cela est curieux !.... — J'ai bien d'autres choses à vous dire, plus étonnantes encore. — La belle histoire ! ah ! ma chère maman, ayez la bonté de la continuer : nous ne vous interromprons plus.

Alphonse, reprit madame de Clémire, fut aussi surpris que vous l'êtes, de la mort subite du taureau ; l'étonnement le rendoit immobile, lorsque l'inconnu monta sur la roche, et prit sa fille dans ses bras, au moment où, recouvrant l'usage de ses sens, elle ouvroit les yeux. Alphonse ne fut pas un témoin insensible de la joie touchante du père et de la fille. Cette dernière n'entendoit pas le portugais : elle ne pouvoit remercier Alphonse ; mais elle conta en peu de mots à son père de quel affreux péril elle avoit été délivrée. L'inconnu témoigna la plus vive reconnoissance au généreux libérateur de sa chère Dalinde (c'étoit le nom de la jeune personne); et tandis qu'il parloit, Dalinde jeta sur Alphonse un regard timide, plus expressif encore que le discours de son père. Alphonse pénétré, transporté, pour prolonger un entretien si doux,

fit avec distraction quelques questions à l'inconnu. Il s'informa de la manière dont il avoit été séparé de sa fille. L'inconnu répondit qu'il cueilloit des simples ; que Dalinde, occupée du même soin, s'étoit un peu éloignée de lui, sans cependant être hors de sa vue ; que levant la tête, il l'avoit apperçue courant avec une vîtesse inconcevable, et déjà à plus de six cents pas de lui ; qu'au même moment, découvrant le taureau qui la poursuivoit de loin, il s'étoit précipité vers le chemin qu'elle avoit pris ; mais qu'ayant rencontré sous ses pas un tronc d'arbre, il étoit tombé ; que cet accident, en retardant sa course, l'avoit empêché de rejoindre Dalinde. Quand l'inconnu eut fini ce récit, Alphonse lui demanda s'il comptoit séjourner quelque temps en Portugal. Non, reprit l'inconnu : nous partons incessamment pour l'Espagne, que nous desirons voir avec détail. A ces mots Alphonse consterné, baisse les yeux, et garde un morne silence ; et l'inconnu, lui renouvelant encore dans les termes les plus affectueux tous ses remercîmens, se lève, prend congé de lui, et disparoît avec Dalinde.

Alphonse reste quelques instans immobile et pétrifié ; ensuite, revenant à lui, il s'arrache impétueusement de la fontaine ; il veut retrouver l'inconnu, lui faire mille questions, et sur-tout

apprendre quel est son nom, son pays... Il ne conçoit pas qu'il ait pu le laisser partir sans avoir pris de lui des informations si intéressantes; il marche, il court comme un insensé: toutes ses recherches sont vaines. Accablé de fatigue et de désespoir, il revient à la fontaine. Comme il en approchoit, il apperçoit sur le chemin quelque chose de brillant; il s'avance: il voit un large ruban bleu, brodé d'or; son cœur palpite: il reconnoît l'écharpe de Dalinde!.... C'est dans ce lieu même que Dalinde, saisie d'effroi, tomba privée de connoissance, et c'est-là qu'Alphonse, en l'enlevant dans ses bras, dénoua le ruban qui ceignoit sa taille. Alphonse attendri, ramasse avec transport, avec respect ce ruban si cher à ses yeux. L'écharpe de Dalinde est la ceinture des graces et de l'innocence. Il fait en soupirant le serment de conserver toujours ce gage précieux qu'il doit au hasard; cependant les heures s'écoulent, Alphonse ne peut s'arracher de la fontaine, et la nuit l'eût surpris plongé encore dans sa rêverie, si dom Ramire ne fût venu lui-même le chercher.

Dom Ramire n'avoit point présidé à l'éducation de son fils; il n'avoit jamais desiré sa confiance: il ne la possédoit pas. Alphonse ne lui parla point de son aventure; il lui cacha avec soin son trouble et son agitation. Livré aux

idées romanesques qui séduisoient son imagination, il n'avoit plus qu'un seul plaisir, celui de passer des heures entières à la fontaine où Dalinde s'offrit à sa vue. Là, tout lui rappelle l'objet que la raison devroit écarter de son souvenir; ici, Dalinde aux genoux de son père, se retrace à sa mémoire. En fixant sa pensée sur ce tableau touchant, il voit, il admire la beauté ornée de tous les charmes de l'innocence et de la vertu.... Près de ce bois, Dalinde lui dut la vie; sur ce rocher, Dalinde ouvrit les yeux; Alphonse obtint d'elle un regard. Dalinde fut assise à l'ombre de ces palmiers; cette eau pure a réfléchi son image.... Alphonse se consume en vains regrets, sur les bords dangereux de cette onde fatale. Tel la fable nous dépeint le malheureux Narcisse, foible victime d'un amour insensé; tel Alphonse pâle, abattu, sans force, sans courage, fixe des yeux noyés de pleurs sur la *Fontaine de l'Amour*. Les échos de ce lieu solitaire, qui jadis ont retenti si souvent du nom d'Inès, maintenant ne répètent plus que celui de Dalinde : ce nom chéri est tracé sur tous les arbres, sur ces mêmes palmiers autrefois couverts des chiffres d'Inès. Alphonse chante sur sa guitare des romances qu'il a composées pour Dalinde, et il grave sur les rochers des vers dictés par l'amour et la mélancolie. Toutes ces folies romanesques l'occupèrent vive-

ment pendant quelques jours; mais comme les goûts et les plaisirs que la raison réprouve ne peuvent être durables, bientôt son imagination se refroidit; le dégoût et l'ennui succédèrent à l'enthousiasme; les chants et les plaintes cessèrent; les échos de la fontaine devinrent muets; et les arbres, l'onde et la verdure perdirent le pouvoir de lui inspirer des romances, des vers, et de profondes rêveries.

Dom Ramire, frappé de l'altération qu'il remarquoit dans ses traits et dans son humeur, le questionna. Alphonse avoua que l'ennui le consumoit; et n'ayant point oublié que l'inconnu devoit faire en Espagne un assez long séjour, Alphonse ajouta qu'il brûloit du desir de voyager, et de connoître l'Espagne. Dom Ramire qui, de son côté, n'avoit en lui-même aucune des ressources qui font aimer la solitude, saisit avec plaisir cette proposition, et deux jours après l'on partit pour l'Espagne. Ils parcoururent d'abord la province de Tralos-Montes, et de-là ils entrèrent en Espagne par la Galice; ensuite ils traversèrent toute la partie septentrionale de l'Espagne, les Asturies, la Biscaye, la Navarre, l'Arragon, et ils arrivèrent en Catalogne (15). Toute la passion d'Alphonse pour Dalinde s'étoit rallumée depuis qu'il étoit en Espagne; l'espoir et le desir de la retrouver rani-

moient avec force des sentimens qui n'étoient produits que par une imagination exaltée. Alphonse éprouvoit la plus vive impatience d'arriver à Madrid, croyant qu'il ne pouvoit manquer de rencontrer Dalinde dans la capitale de l'Espagne ; mais dom Ramire voulut absolument séjourner dans la Catalogne : il eut la curiosité d'aller voir le fameux Mont-Serrat. Cette montagne, composée de rochers escarpés, est si élevée, que lorsqu'on est parvenu à son sommet, les autres montagnes voisines qui l'environnent, semblent s'affaisser, et, ne paroissant plus qu'au niveau de la plaine, laissent découvrir la vue la plus majestueuse et la plus étendue (*a*). Au pied d'un des rochers de cette solitude, on voit un monastère antique (*b*) : « mais la partie la plus » intéressante de la montagne, est le désert ; » c'est là que sont répandus plusieurs hermi» tages, asyles touchans aux yeux de la vraie » philosophie. On trouve dans chacune de ces » retraites, une chapelle, une cellule, un puits » creusé dans le roc, et un petit jardin : les

(*a*) On découvre, dit-on, de cette hauteur jusqu'aux îles Baléares, aujourd'hui Majorque et Minorque, qui en sont éloignées de plus de 60 lieues. (Voyez *Nouveau voyage en Espagne, fait en 1777 et 1778, tome 1.*)

(*b*) Saint Ignace s'y dévoua à la pénitence, et y forma le dessein de fonder la compagnie de Jésus.

» Hermites qui les habitent sont presque tous » des gentilshommes qui, dégoûtés du mon- » de, viennent dans ce séjour tranquille se li- » vrer entièrement à la méditation (*a*) ».

Au jour naissant, dom Ramire et son fils se rendirent au Mont-Serrat. L'aspect de la montagne pourroit faire renoncer au dessein de la gravir; son élévation prodigieuse, et les énormes pointes de rochers dont elle est hérissée de toutes parts, ne promettent pas une promenade agréable; mais en parcourant ces roches menaçantes, on rencontre des vallons délicieux, des gazons émaillés de mille fleurs champêtres, des bocages charmans, ouvrage de la simple nature; des cascades qui se précipitent de la cime des rochers, et dont les formes variées, le mouvement et le bruit animent, embellissent cette solitude (16), asyle fortuné de la paix et de la vertu.

Dom Ramire, en entrant dans le désert, rencontra un des hermites qui se promenoit en lisant. Sa figure noble et vénérable le frappa; il passa près de lui. Comme dom Ramire s'entretenoit avec son fils, l'hermite, en entendant parler portugais, leva les yeux et s'approcha de dom Ramire. Il lui témoigna la joie qu'il éprou-

---

(*a*) Voyez l'cuvrage cité ci-dessus, tome I.

voit de rencontrer un compatriote, et l'invita à venir se reposer dans son hermitage. La proposition fut acceptée avec reconnoissance : le vieillard offrit aux deux voyageurs des fruits et des légumes. Ensuite Alphonse, desirant reprendre sa promenade, sortit de l'hermitage, en disant à son père qu'il alloit l'attendre dans le désert. Le vieillard conduisit dom Ramire dans son jardin : ils s'assirent à côté d'une chute d'eau, sur un rocher couvert de mousse. Alors dom Ramire prenant la parole et l'adressant à l'hermite : Mon père, lui dit-il, quelle révolution de la fortune, quels revers ont pu vous arracher de notre patrie commune, et vous fixer dans cette retraite ? Il est aisé de connoître par vos manières, par votre langage, que vous n'étiez pas né pour finir vos jours dans un désert? En effet, répondit l'hermite en soupirant ; pour mon malheur, j'ai connu le monde et la cour.... Ces mots inspirèrent à dom Ramire la plus vive curiosité ; le vieillard consentit à la satisfaire. Il vous importe peu, dit-il, de savoir quel est mon nom. Il y a douze ans que j'habite cette montagne : on doit croire en Portugal que je n'existe plus. Je me suis consacré à l'oubli ; ainsi je ne vous parlerai point de ma famille ; mais je vais en peu de mots vous conter ma déplorable histoire.

Madame de Clémire alloit continuer sa lec-

ture; mais la baronne donna le signal de la retraite. En vain plusieurs voix s'élevèrent pour demander une prolongation d'un quart-d'heure: il fallut se retirer.

A la veillée suivante, madame de Clémire reprenant son récit : Nous en sommes restés, dit-elle, à l'histoire de l'hermite; ainsi, c'est lui qui va parler. Alors, ouvrant son manuscrit, elle lut ce qui suit :

« — Ma famille est une des plus anciennes du » Portugal: je reçus une éducation distinguée; » j'héritai d'une fortune honnête. Quelques suc- » cès à la guerre m'obtinrent l'estime et les bien- » faits de mon souverain. J'épousai une femme » que j'amois; je devins père; rien ne man- » quoit à ma félicité. Tel étoit mon sort, lorsque » le feu roi mourut : cet événement me privoit » d'un maître chéri, d'un protecteur, d'un père; » car pour l'honnête homme et le sujet fidèle, » un bon roi réunit tous ces titres sacrés. Je quit- » tai la cour, je me retirai dans une terre éloi- » gnée de Lisbonne, et je me consacrai entiè- » rement à l'éducation de mon fils. Ce fils, ob- » jet de ma plus tendre affection, répondit à » mes soins au-delà même de mon attente. » Quand il fut en âge de paroître à la cour, je » confiai sa jeunesse à un parent, qui le con- » duisit à Lisbonne, et je restai dans ma soli-

» tude. J'étois pour la première fois séparé de
» mon fils, et jamais je ne fus plus heureux....
» Je me représentois ses succès, je m'enivrois
» des plus chères espérances;.... l'espérance, ce
» bien fragile et trompeur, mais le plus doux
» peut-être qui nous soit accordé, et dont le
» cœur d'un père peut seul connoître tous les
» charmes! Quand l'intérêt personnel produit
» cette illusion flatteuse, la raison l'affoiblit, la
» modère ou la dissipe. Eh! quel père jamais a
» su mettre des bornes aux espérances qu'il
» conçoit de son fils!.... Hélas! je crus voir une
» partie des miennes se réaliser! Mon fils eut en
» effet des succès brillans. Son nom, mes anciens
» services, dont sa présence fit revivre le sou-
» venir, et mieux encore son esprit, son ca-
» ractère et ses agrémens, lui firent obtenir à
» la cour des distinctions que l'amour de son
» père et la jalousie des courtisans ne manquè-
» rent pas de regarder comme un commence-
» ment de faveur. Il vit à Lisbonne une jeune
» personne qui joignoit aux talens, aux ver-
» tus, aux graces, tout l'éclat que peuvent don-
» ner une naissance illustre et une fortune con-
» sidérable. Mon fils prétendit à sa main; j'au-
» torisai le choix de son cœur, et cet attache-
» ment, approuvé par un père, fit le destin de
» sa vie. Les parens de cette jeune personne

» consentirent à l'union qui devoit assurer le
» bonheur de mon fils, mais à condition qu'il
» obtiendroit une place à la cour. Mon fils de-
» manda cette place; on promit de la lui don-
» ner avant trois mois; mais on exigea, pour des
» raisons qu'on lui détailla, qu'il tînt cette fa-
» veur secrète jusqu'au moment où il en devoit
» jouir; cependant, on lui permit de la confier
» aux parens de celle qu'il devoit épouser. Il
» leur fit part sur le champ d'une si heureuse
» nouvelle. On le présenta en qualité d'époux à
» la jeune personne, qui lui laissa connoître
» dans cette dernière entrevue, des sentimens
» qui mirent le comble à sa félicité. Comme il ne
» devoit se marier qu'à l'époque où la place lui
» seroit donnée, il s'arracha de Lisbonne, afin
» de venir m'apprendre lui-même tous les dé-
» tails de son bonheur. Je jouis de la satisfac-
» tion inexprimable de serrer dans mes bras ce
» fils passionnément aimé, et de le voir au com-
» ble de ses vœux. Hélas! tandis que je me croyois
» le plus heureux des pères, un barbare, un
» monstre tramoit la noire intrigue qui me priva
» d'une épouse et d'un fils!

» Plein de candeur et de franchise, mon fils
» n'avoit pu douter de la probité d'un traître qui
» ne desira sa confiance qu'afin de pouvoir le
» perdre plus sûrement. Ce perfide, tiré de l'obs-

» curité par un caprice de son souverain, crut » voir dans mon fils un rival dangereux; mais » dissimulant sa jalousie, il rechercha mon fils, » et gagna sans peine son amitié ». — Dans cet endroit du récit de l'hermite, dom Ramire se troubla; mais le vieillard ne s'apperçut pas de son émotion; et, continuant son discours: « Mon fils, poursuivit-il, en sollicitant la » place qu'il desiroit avec tant d'ardeur, mit » dans sa confidence cet homme abominable, » qui, dans ce moment, ne pouvant lui nuire, » eut l'air de le seconder et de partager sa joie; » mais le départ de mon fils laissoit à sa rage les » moyens de l'exercer. Il avoit de l'ascendant » sur l'esprit et sur le cœur du roi. Il calomnia » mon fils, il sut persuader un jeune prince » foible et sans expérience: la grace fut révo- » quée, la place donnée à une des créatures de » l'indigne favori, et mon fils exilé dans ma » terre. Je n'appris cette affreuse nouvelle que » par l'ordre du roi, qui défendoit à mon fils de » quitter sa province; en même temps, mon » fils reçut une lettre de la jeune personne qu'il » aimoit. Elle contenoit ce peu de mots:

« Vous nous avez indignement trompés. Nous » savons, à n'en pouvoir douter, que jamais la » place qu'on vient de donner ne vous fut pro- » mise; ainsi, oubliez jusqu'au nom de l'infor-

» tunée qui ne se consolera jamais d'avoir pu
» vous estimer un moment ».

» Après avoir lu ce fatal billet, mon mal-
» heureux fils s'écria : Ainsi donc je perds ce
» que j'aime, et je suis déshonoré !.... En ache-
» vant ces mots il pâlit, ses genoux fléchissent,
» il tombe, me tend les bras. Je m'élance vers
» lui.... O souvenir affreux ! je le serre contre
» mon sein.... Infortuné père, je n'avois plus
» de fils (17).... Sa malheureuse mère, témoin de
» ce spectacle horrible, semble frappée du même
» coup ; sa raison s'égare, elle en perd l'usage,
» et conserve encore le sentiment de ses maux....
» Enfin, victime touchante de l'amour mater-
» nel, elle suivit de près son fils dans la tom-
» be !.... Condamné à leur survivre, je ne sup-
» portai la vie que dans l'espoir de les venger....
» O toi ! m'écriai-je, souverain arbitre du sort
» des malheureux humains, Être suprême, dont
» la main sévère s'appesantit sur moi, daigne
» au moins, du fond de l'abîme où me plonge ta
» colère, daigne écouter les cris de mon déses-
» poir. La voix de l'opprimé s'élève jusqu'à toi ;
» tu n'as jamais rejeté sa prière.... Hélas ! je n'as-
» pire plus au bonheur, le mien est détruit sans
» retour ! C'est la vengeance que j'ose te deman-
» der : je le puis ; c'est implorer ta justice. Que
» l'ennemi lâche et perfide dont les noirs arti-

» fices ont causé la mort de mon épouse et de » mon fils, que ce monstre perde à la fois et sa » faveur et sa fortune.... Il est père ; qu'il en » gémisse comme moi ; qu'il soit sur-tout mal- » heureux par son fils !... »

Ici l'hermite s'arrêta. Voyant dom Ramire éperdu faire un mouvement et se lever.... « Vous frémissez, dit-il ; tant de haine et ce desir insensé de vengeance vous font craindre d'entendre la suite de mon histoire? Rassurez-vous : je n'ai rien de tragique à vous dire. Le ciel changea mon cœur, et j'abjurai bientôt des sentimens violens que la religion réprouve...» Dom Ramire fut un moment sans répondre. Depuis quelques minutes, l'étonnement et la terreur le rendoient immobile..... Enfin, se levant tout-à-coup : Où suis-je, s'écria-t-il, dans quel asyle!.... Ah ! Seigneur, interrompit l'hermite, que m'annonce le trouble affreux où je vous vois?.... Quelle imprudence ai-je commise?... Mon persécuteur vous seroit-il connu? seroit-il votre ami? — Ce persécuteur, ce barbare, dom Ramire, enfin !.....— Oui, c'est lui ; oui, seigneur, je l'avoue..... Vous venez de nommer l'auteur de ma misère....— Dom Ramire.... — Ah ! ne répétez plus ce nom terrible.... je ne puis l'entendre sans frémir!... — O malheureux Alvarès ! apprenez du moins que le ciel s'est chargé du soin

de punir votre ennemi.... — Que dites-vous?.... Il ne gouverne plus le Portugal? — Ruiné, dépouillé, sans parens, sans amis, il ne lui reste que des regrets superflus et des remords déchirans.... — S'il souffre, je le plains.... — Vous, le plaindre! seroit-il possible?.... — N'en doutez pas.... Mais, seigneur, je vois couler vos larmes!.... Quel trait de lumière vient m'éclairer? Dieu! se pourroit-il?.... — Oui, je suis cet infortuné, s'écria dom Ramire en se jetant aux pieds du vieillard, qui, pénétré d'une horreur involontaire, recule en tressaillant. O mon père! poursuivit dom Ramire en se traînant vers lui et saisissant sa robe; mon père! arrête, écoute-moi! Oh! daigne révoquer cette imprécation terrible qui sut attirer sur ma tête tout le poids des vengeances divines. J'ai mérité ta haine; que dis-je? il n'est point d'expression qui puisse te peindre l'horreur que doit t'inspirer ma présence; mais je suis le plus infortuné des hommes. Cependant il me reste un fils, il peut me consoler.... O mon père! cesse de me maudire; cesse de desirer que mon fils mette le comble à mes malheurs!.... A ces mots, l'hermite levant les yeux au ciel: Grand Dieu, dit-il, dom Ramire dans ma chaumière, dom Ramire suppliant à mes pieds, et me donnant le titre sacré de père; ce titre jadis ma gloire et mon bonheur;

ce titre enfin.... qu'il m'a ravi!.... Mais, sois tranquille, poursuivit-il en jetant sur dom Ramire un regard de compassion; je le répète, depuis long-temps la haine est bannie de mon cœur.... Tu gémis, tu te plains du sort; serois-tu persécuté? Parle, es-tu proscrit?.... cette grotte devient ton asyle; en la partageant avec toi, je saurai respecter les droits si saints de l'hospitalité. Ne crains pas d'indignes reproches; va, si mon secours t'est nécessaire, tu ne trouveras en moi qu'un père et qu'un ami!.... O grandeur d'ame qui me confond, s'écria dom Ramire; l'homme peut-il s'élever à ce degré sublime de vertu?.... Non, Ramire, reprit le vieillard, ne cherche point dans le cœur de l'homme une générosité qui n'est pas dans la nature; n'admire point le foible Alvarès, mais adore et reconnois l'ouvrage et le pouvoir suprême de la religion. En achevant ces paroles, l'hermite tendit les bras à dom Ramire, et s'avança pour l'embrasser. Les pleurs de dom Ramire coulèrent sur le sein du vertueux vieillard, sur ce sein paternel qu'il avoit si cruellement déchiré!....

Un quart-d'heure après cette touchante réconciliation, Alphonse revint dans l'hermitage. Dom Ramire prit congé du vieillard, et quitta la montagne, emportant avec lui des remords

accablans et les pressentimens les plus funestes. Il ne pouvoit écarter de son souvenir la malédiction prononcée jadis contre lui par le vieillard, il en voyoit déjà l'effet dans la perte de sa fortune; et malgré le pardon généreux d'Alvarès, il se sentoit trop coupable pour ne pas redouter que le ciel n'eût exaucé tous les voeux que les premiers transports du désespoir arrachèrent au malheureux Alvarès, si injustement opprimé. Hélas! disoit dom Ramire, au comble de l'infortune, il remit au ciel le soin de sa vengeance; cette vengeance sera terrible! O mon fils, tu deviendras l'instrument de la colère céleste.... Alphonse fera le tourment de son père; maintenant lui seul peut achever de venger Alvarès.

Plein de ces noires idées, dom Ramire devint sombre, taciturne et rêveur. Souvent, en regardant son fils, ses yeux se remplissoient de larmes. Il éprouvoit en le considérant une inquiétude vague, un serrement de coeur inexprimable. Enfin, il ne goûtoit plus qu'imparfaitement le bonheur d'un père. Il quitta la Catalogne après avoir vu Tarragone et Tortose (18), et se rendit à Madrid. Alphonse se flattoit de retrouver Dalinde dans cette ville. Son espérance fut trompée; mais cependant, d'après le portrait qu'il fit d'elle, il sut qu'elle y avoit séjourné, et il apprit que son père s'appeloit Thélismar, qu'il étoit

Suédois, qu'il devoit rester quelque temps en Espagne, et qu'il avoit pris la route de Grenade.

Ces informations qu'Alphonse eut soin de faire à l'insçu de son père, lui inspirèrent le plus vif desir d'aller à Grenade. Dom Ramire, qui portoit par-tout ses chagrins et sa tristesse, consentit sans peine à quitter Madrid plutôt qu'il ne l'avoit projeté. Il se rendit d'abord à Tolède ; ils virent dans cette ville *l'Alcazar* (*a*) ou l'ancien palais maure, dont l'architecture tient à la fois de la Romaine, de la Gothique et de la Morisque. Ce qu'ils admirèrent sur-tout dans ce palais, c'est un hospice pour les pauvres de la ville et des environs, établi par l'archevêque de Tolède ; cet hospice renferme des manufactures, des écoles de dessin ; on y élève environ deux cents enfans auxquels on inspire le goût du travail et l'amour de la vertu : les femmes et les vieillards ont aussi un asyle dans ce palais antique, consacré par la religion à l'humanité souffrante et malheureuse (19).

Nos voyageurs, après un court séjour dans la ville de Tolède, prirent la route de Cordoue : ils traversèrent la *Sierra-Morena* (*b*), lieux incultes

---

(*a*) On voit aussi à Séville un *alcazar*, ou palais morisque, mais moins beau que celui de Tolède.

(*b*) Longue chaîne de montagnes, ainsi nommée parce

et sauvages, que le génie actif et bienfaisant d'un seul homme a depuis métamorphosés en un séjour agréable et fertile (20). Cordoue, sur les bords du Guadalquivir, est dominée par une chaîne de montagnes toujours couvertes de verdure, qui font une partie de la Sierra-Morena. Cette ville, si fameuse autrefois, ne conserve de son ancienne grandeur qu'une vaste enceinte remplie de maisons à demi-ruinées, et la superbe Mosquée bâtie jadis par Abdérame (21).

Dom Ramire passa trois jours à Cordoue, et continua sa route. Alphonse ne vit pas sans une vive émotion les murs de Grenade (22). Il se flattoit de retrouver Dalinde dans cette ville; mais il ne conserva pas long-temps cet espoir. Malgré sa préoccupation et son inquiétude, il fut vivement frappé de la situation ravissante de Grenade, et des beaux édifices qu'elle renferme (23); monumens antiques et curieux, dont les débris rappellent à chaque pas la grandeur et la magnificence des Maures. Alphonse parcourut avec délices *l'Alhambra* et le *Généralif*. Il se plaisoit dans des lieux remplis d'inscriptions et de vers, et qui retraçoient à son imagination la ga-

---

qu'étant couverte de romarins, de houx et d'autres arbustes toujours verds, elle paroît noire quand on la voit de loin.

lanterie des anciens rois de Grenade, les malheurs des Abencérages (24), les persécutions et le triomphe d'une reine intéressante, et toutes les aventures merveilleuses dont il avoit lu tant de fois le détail dans des romans.

Cependant, Alphonse plus occupé que jamais de Dalinde et de Thélismar, sut bientôt que l'un et l'autre avoient quitté Grenade depuis près de quinze jours; qu'ils étoient à Cadix; que leur projet étoit de séjourner six semaines dans cette ville, et de s'embarquer ensuite pour aller voyager sur les côtes d'Afrique. Cette nouvelle affligea vivement Alphonse; il n'essaya point d'engager son père à prendre la route de Cadix; car dom Ramire, en arrivant à Grenade, avoit positivement déclaré que ce seroit là le terme de son voyage, et qu'en quittant Grenade il retourneroit sans délai en Portugal.

Le desir de voyager et de retrouver Dalinde, l'espoir de faire une grande fortune, l'ambition, l'amour, et sur-tout l'orgueil, le désœuvrement et la curiosité inspirèrent au coupable Alphonse l'imprudente et cruelle résolution de fuir secrètement, de se rendre à Cadix, et d'abandonner son père. Il ne prit pas sans peine un parti si violent; mais il repoussa les remords salutaires qu'il éprouvoit malgré lui; il employa tout son esprit à chercher des raisons spécieuses

qui pussent à ses propres yeux excuser et même ennoblir une action si criminelle. Mon père, se disoit-il, a perdu sa fortune; il ne possède plus qu'une modique pension à peine suffisante pour nous deux : en le débarrassant de la dépense que je lui coûte, en le quittant, je double son aisance. Je lui suis à charge, je le sens; je vois même que ma société ne lui est pas agréable, sur-tout depuis quelque temps. Il est rêveur, silencieux ; mon entretien le fatigue, et souvent ma présence l'importune. D'ailleurs, en cherchant à me distinguer et à sortir de l'obscurité, c'est pour mon père que je travaillerai ; je ne desire une grande fortune que pour la lui consacrer. C'est la gloire, c'est le soin de son bonheur qui, pour un temps, m'arrachent d'auprès de lui. Mon absence lui causera peut-être quelque inquétude; mais mon retour assurera la félicité de sa vie. Telles étoient les réflexions d'Alphonse; et tandis qu'il raisonnoit ainsi, il soupiroit, ses yeux étoient remplis de larmes. S'il eût voulu consulter son cœur, le devoir, l'honneur et la raison eussent bientôt repris sur lui tous leurs droits. Mais il cherchoit à s'abuser: il y réussit, sans pouvoir cependant étouffer entièrement les remords qui s'élevoient au fond de son ame; enfin il s'affermit dans son dessein, il n'en différa plus l'exécution. Il corrompit un

valet depuis peu de temps à son service, et lui fit part de tous les moyens qu'il avoit imaginés pour faciliter son évasion. Il fut convenu qu'Alphonse s'échapperoit le soir, que le valet l'attendroit aux portes de la ville avec deux chevaux, sur lesquels on iroit, sans s'arrêter, jusqu'à Loxe, dont le valet savoit le chemin. Alphonse n'avoit point d'argent; mais il avoit sauvé du désastre de Lisbonne les diamans et les bijoux qu'il portoit sur lui le jour du tremblement de terre. Dom Ramire les avoit vendus, à l'exception de deux bagues assez belles qu'il avoit laissées à son fils. Alphonse se défit secrètement d'une de ces bagues, dont il eut quatre cents piastres (*a*), qui lui parurent une somme suffisante pour faire, s'il le falloit, le tour du monde. Le jour fixé pour sa fuite, il feint le soir un violent mal de tête, autant pour dissimuler son trouble et son agitation, que pour engager son père à se coucher de bonne heure. En effet, dom Ramire se retira à huit heures du soir. Alphonse, en l'embrassant, sentit son cœur se déchirer. Il court s'enfermer dans sa chambre: ses remords l'y poursuivent. Baigné de larmes, il écrit à son père pour lui rendre compte des motifs de sa fuite, sans l'ins-

---

(*a*) Une piastre vaut environ un écu.

truire de la route qu'il va prendre, et de la passion extravagante qui le domine. Il cachette sa lèttre et la pose sur une table afin que son père puisse la trouver le lendemain matin. Alors Alphonse s'enveloppe d'un long manteau ; ayant à faire un assez long trajet, il quitte sa chaussure légère et prend des souliers ferrés et un gros bâton armé de fer. Il met dans sa poche sa bourse et un porte-feuille qui renferme la bague qui lui reste, et la ceinture de Dalinde. Ensuite il ouvre sa fenêtre, saute sur le gazon dans une petite cour dont il a la clef, et il sort sans être vu, par une porte dérobée qui donne sur la rue. Il traverse rapidement la ville. Il trouve à cent pas des portes son valet qui l'attendoit; il monte à cheval, et, suivant son guide, il prend la route de Cadix.

L'obscurité de la nuit ne lui permettoit pas d'aller aussi vîte qu'il l'eût desiré ; la crainte d'être poursuivi, des réflexions accablantes qui se présentoient en foule à son imagination, l'inquiétude, les remords, le repentir déchiroient tour-à-tour son ame et lui inspiroient une certaine terreur insurmontable, redoublée encore par les ténèbres qui l'environnoient. Il y avoit à-peu-près deux heures qu'il avoit quitté Grenade, lorsqu'il fut retiré de sa sombre rêverie par le spectacle le plus surprenant. Au sein

d'une obscurité profonde, la nuit disparoît tout-à-coup : un jour radieux frappe les yeux surpris d'Alphonse, qui, levant la tête, apperçoit dans les cieux un globe de feu éclatant, qui sembloit se précipiter vers la terre, et s'augmenter à mesure qu'il en approchoit : il offroit mille couleurs éblouissantes, et laissoit après lui une longue et brillante trace de lumière, qui marquoit sa route. Il parcourut une partie de l'horizon, ensuite s'élevant par degrés, il lança de toutes parts des étincelles et des gerbes enflammées, semblables à des feux d'artifice ; enfin ce globe énorme s'ouvrit, et il en sortit deux espèces de volcans, qui, séparés de la masse, prirent la forme de deux arc-en-ciels, dont l'un se perdit vers le Nord, et l'autre vers le Levant. Alors le globe parut diminuer ; bientôt il s'éteignit, et les plus épaisses ténèbres succédèrent au jour le plus éclatant (25).

Alphonse, malgré lui, fut frappé de ce prodige : tout est mauvais présage pour une conscience troublée. Alphonse l'éprouva ; il sentit redoubler sa tristesse et son émotion ; il poussa vivement son cheval, afin de se distraire au moins par le mouvement, et il galoppa tout le reste de la nuit, sans ralentir un instant sa course. Au jour naissant, son valet s'apperçut qu'ils s'étoient trompés de route, et qu'ils étoient

égarés dans un chemin de traverse. Alphonse, jetant les yeux autour de lui, vit une terre aride, couverte de rochers; et ne découvrant aucun sentier frayé, il met pied à terre, attache son cheval à un arbre, et, suivi de son valet, il tourne ses pas vers la roche la plus haute, dans l'intention d'y monter, espérant que de cette élévation il pourra découvrir la ville de Loxe, dont ils ne devoient pas être éloignés. A peine Alphonse avoit-il fait vingt pas, qu'il s'arrête subitement sur un rocher qu'il venoit de gravir : une force invincible l'y retient malgré lui; il sent ses pieds se fixer sur la pierre; et le bâton ferré qu'il tient dans sa main s'appesantit et semble prendre racine sur ce rocher fatal, (26)... O mon père, s'écria-t-il, le ciel se charge-t-il de vous venger par un prodige inoui!.... Il n'en peut dire davantage : ses pleurs lui coupent la parole; l'étonnement, la terreur, les remords qui l'accablent, achèvent d'épuiser ses forces, et le rendent immobile et muet; ses cheveux se hérissent sur sa tête, une pâleur mortelle se répand sur son visage.... Ah! maman, s'écria Pulchérie, il est changé en statue!.... Pas tout-à-fait, reprit en souriant madame de Clémire; mais il en eut toute la peur, car cette idée lui vint comme à vous. — Je le crois bien; la force invincible qui le clouoit sur cette roche, devoit

le préparer à tout.... — Néanmoins cette force invincible n'avoit rien de surnaturel. — Vous nous avez prévenus que tout le *merveilleux seroit vrai*.... Cependant *ce globe de feu, ce rocher fatal*.... tout cela paroît si extraordinaire !.... Mais, chère maman, retournons au pauvre Alphonse. — Il étoit dans la situation que je viens de vous dépeindre lorsque le ciel se couvrit de nuages : un vent impétueux s'élève, et la pluie commence à tomber. Mais quelle est la surprise d'Alphonse, en voyant la couleur effrayante de cette pluie! Sur les rochers blanchâtres qui l'environnoient, il voit tomber de larges gouttes d'eau d'un rouge sombre et foncé. Bientôt il est lui-même inondé de cette eau sanglante qui souille ses mains et ses vêtemens, et qui, dégoûtant des rochers, forme autour de lui d'affreux ruisseaux de sang (27). Alphonse, saisi d'horreur, fait un violent effort pour s'arracher, s'il est possible, de ce lieu funeste ; il abandonne son bâton qui reste droit, et comme planté sur le rocher : alors Alphonse s'élance, et parvenant enfin à se détacher de la roche, il tombe presque sans connoissance sur le sable. Dans cet instant, son valet, épouvanté de la pluie de sang, revient précipitamment, l'aide à se relever, lui apprend qu'il a

découvert un chemin; et tous les deux vont retrouver leurs chevaux.

Alphonse arrivé à Loxe, s'y reposa deux ou trois heures; il y prit des mulets et un conducteur, et poursuivit sa route. Il traversa le mont Orospeda (28); il passa par la ville antique d'Antéquerra, et fut, sans s'arrêter, jusqu'à Malaga. Le reste de son voyage n'offre rien de remarquable. Il arriva sans accident à Cadix (*a*), et s'y logea dans la première auberge qu'on lui indiqua. En montant l'escalier qui conduisoit à sa chambre, son oreille fut frappée du son d'une voix de femme accompagnée d'une harpe. Alphonse tressaille, et, guidé par la voix, il s'en rapproche, et s'arrête à la porte de l'appartement de celle qui chantoit: il entendit une voix charmante, et des accords ravissans. Il ne peut méconnoître cette voix douce et mélodieuse, dont les accens pénètrent jusqu'au fond de son ame; éperdu, hors de lui, il descend précipitamment l'escalier; il rencontre le maître de la maison, il le questionne, et il apprend que son cœur ne l'a point trompé, et qu'en effet Da-

(*a*) Il faut, pour y arriver, s'embarquer au port Sainte-Marie, jolie ville à deux lieues de Cadix: ce petit trajet est assez dangereux; il y périt souvent des bateaux.

linde et Thélismar habitent la maison que le hasard lui a fait choisir. Cette découverte le transporte ; il se fait conduire dans la cour : on lui montre les fenêtres de Dalinde ; ensuite il va se renfermer seul dans sa chambre, afin de se livrer sans contrainte à toute sa joie. Il envoie chercher une guitare, et le soir, après souper, il redescend dans la cour, et se plaçant sous les fenêtres de Dalinde, il hasarde d'une main tremblante quelques arpégemens. La fenêtre s'ouvre. Alphonse, craignant d'être écouté par Thélismar qui sait le portugais, n'ose chanter les romances qu'il avoit composées pour Dalinde à *la Fontaine de l'amour ;* mais d'une voix timide et mal assurée, il chante les tourmens de l'absence. Au bout d'un quart-d'heure, la fenêtre se referma. Le lendemain, Alphonse chanta vainement : la fenêtre ne se rouvrit plus, et cette rigueur affligea aussi vivement Alphonse que si elle eût détruit des espérances fondées. Cependant, Alphonse formoit mille projets relatifs à sa passion, et n'en adoptoit aucun. Il brûloit du desir de revoir Dalinde, et ne pouvoit se résoudre à se présenter à ses yeux comme un aventurier. Son premier dessein, en quittant son père, avoit été de venir offrir à Thélismar de le suivre dans ses voyages, ne doutant pas que ses talens et son instruction ne fissent

paroître cette proposition aussi avantageuse qu'agréable, et comptant d'ailleurs que la seule reconnoissance du service qui sauva la vie à Dalinde, pourroit engager Thélismar à l'accepter sans balancer. Quand la passion forme des projets, elle aveugle sur les difficultés, elle repousse des réflexions utiles, elle craint tout ce qui pourroit la détourner du but qu'elle se propose, et ne connoît son imprudence et sa folie, que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier.

Alphonse, rempli de crainte et d'incertitude, hésitoit sur le parti qu'il devoit prendre, et en attendant se cachoit avec soin aux yeux de Dalinde et de son père, lorsqu'un soir il apprit que Thélismar préparoit tout pour son départ, et qu'il s'embarqueroit au jour naissant sur le vaisseau *l'Intrépide* (29), qui devoit le conduire à Ceuta (*a*). Cette nouvelle fixe les irrésolutions d'Alphonse. Il ne balance plus : il vend le diamant qui lui restoit ; ensuite il va trouver le capitaine de *l'Intrépide*, et le détermine à le recevoir sur son bord. A la pointe du jour Alphonse se rend au vaisseau ; il s'établit dans sa

(*a*) Ville d'Afrique, sur le détroit, vis-à-vis de Gibraltar. Jean, roi de Portugal, la prit sur les Maures. Depuis la révolution de Portugal, elle est aux Espagnols, auxquels elle fut abandonnée par le Traité de Lisbonne en 1668.

petite chambre : au bout d'un quart-d'heure, il entend la voix de Thélismar, et quelques momens après, on déploie les voiles, et l'on part. Alphonse devant dîner à la table du capitaine, et sûr d'y voir Dalinde et Thélismar, prend enfin la résolution de faire une visite à ce dernier. Il lui fait demander un moment d'audience, l'obtient sur-le-champ, et, dans un trouble et une agitation impossibles à dépeindre, il passe dans la chambre de Thélismar : il le trouve seul. Au bruit qu'il fit en ouvrant la porte, Thélismar tourne la tête ; il regarde Alphonse, et, reconnoissant dans l'instant le libérateur de sa fille, il se lève, s'avance précipitamment vers Alphonse, et l'embrasse avec tous les témoignages de la plus tendre amitié. Alphonse, transporté de joie, sent au fond de son cœur renaître l'espérance. Cependant il répond aux questions de Thélismar avec plus d'embarras que de sincérité. Il n'ose avouer ses fautes. Mon père, dit-il, eut autrefois une fortune immense ; maintenant, n'ayant plus que le nécessaire, il vit en philosophe sur les bords tranquilles du Mondégo : il a approuvé le desir que j'avois de voyager, espérant qu'avec l'éducation qu'il m'a donnée, je pourrois peut-être, en me faisant connoître, acquérir quelque gloire, et.... — Quel âge avez-vous ? et quels étoient vos pro-

jets en quittant votre père?.... — Je savois que vous étiez en Espagne; j'appris que vous deviez passer en Afrique; je me flattai que vous daigneriez me permettre de vous suivre dans vos voyages.... — Vous ne vous êtes pas trompé; je dois parcourir toutes les parties du monde; si vous voulez vous associer à mes travaux, j'y consens avec joie.... A ces mots, Alphonse, au comble de ses vœux, embrassa Thélismar avec transport, et lui jura de ne plus le quitter. — Mais, reprit Thélismar, sachez que mes voyages ne seront finis que dans trois ou quatre ans au plutôt: votre père approuvera-t-il?.... — Je suis sûr de son consentement.... — Eh bien! si vous aimez l'étude; si, comme je n'en doute pas, vous avez des sentimens nobles et des inclinations vertueuses, vous trouverez en moi un ami fidèle et un second père: trop heureux si je puis, par mes soins et par ma tendre affection, vous montrer une partie de ma reconnoissance! Dalinde vous doit la vie; quels droits n'avez-vous pas à jamais sur mon cœur! Alphonse attendri, rougit en entendant prononcer le nom de Dalinde. Trop ému pour pouvoir répondre, il garda le silence; et Thélismar reprenant la parole: J'ai besoin de consolations, dit-il; je les trouverai, je l'espère, dans votre amitié.... — De consolations!..... Vous avez des

peines ?.... — Je suis séparé pour quatre ans des objets les plus chers, de ma femme et de ma fille.... — Comment, de Dalinde !.... — Je ne pouvois l'exposer aux dangers inséparables d'une longue navigation : nous avons voyagé ensemble dans une partie de l'Europe : je me suis séparé d'elle à Cadix ; et, tandis que nous voguons vers l'Afrique, elle retourne en Suède avec sa mère.... — O ciel, s'écria douloureusement Alphonse, la Suède et l'Afrique !.... Ah ! quel espace immense entre elle.... et vous !.... Que je vous plains ! En achevant ces mots, Alphonse ne put retenir ses pleurs. Je suis vivement touché, dit Thélismar, de la part que vous prenez à ma peine. Cette conversation fut interrompue par l'arrivée du capitaine. Alphonse sortit pour aller s'enfermer dans sa chambre, afin de cacher son agitation et son trouble. Au désespoir, en songeant qu'il passeroit quatre ans sans voir Dalinde, il trouvoit cependant une grande consolation dans l'intérêt que lui témoignoit Thélismar, et il se promit de mettre tout en usage pour obtenir sa confiance et son amitié.

Le soir, Télismar lui fit plusieurs questions; il lui demanda s'il avoit les élémens de quelques sciences. Mais, oui, répondit Alphonse en souriant avec suffisance ; je ne manque pas d'instruction. Il n'est rien que je n'aye appris. —

Savez-vous un peu de géométrie? — J'ai eu un maître de mathématiques pendant dix ans. — Avez-vous quelques notions de physique et d'histoire naturelle? — Rien de tout cela ne m'est étranger : j'ai d'ailleurs un goût passionné pour les arts ; je fais mes délices du dessin et de la musique. — Vous savez dessiner? et quel est votre genre? — Je dessine des fleurs. — Aimez-vous la lecture? — Beaucoup.... Votre langue n'est pas riche en bons ouvrages ; mais vous savez le latin? — Oh ! parfaitement. Jugez-en : j'expliquois supérieurement (c'étoit l'expression de mes maîtres) Horace et Virgile à dix ans. — En ce cas, vos études étoient finies à douze. — Précisément : aussi, depuis ce temps, j'ai cessé de m'occuper du latin, afin d'acquérir d'autres connoissances. — Et je parie qu'à treize ans vous étiez assez bon géomètre pour laisser là aussi l'étude des mathématiques?.... — Oui. Ce fut alors que je me livrai à mon goût pour la littérature : je commençai à faire des vers. — De savant vous devîntes bel-esprit? Cette métamorphose n'est pas toujours heureuse !.... — Mes vers eurent un succès qui dut m'encourager.... — Un succès de *société*, j'imagine. — Non, j'oserai le dire, un succès universel. — Comment le sûtes-vous?.... — Par toutes les personnes qui venoient chez mon père. Cette

réponse fit sourire Thélismar. Il changea d'entretien ; et un moment après, Alphonse alla se coucher, persuadé qu'il venoit d'inspirer à Thélismar l'opinion la plus avantageuse de ses talens et de son instruction. Le jour suivant, Alphonse se rappela l'aventure du taureau furieux tué par une piqûre d'aiguille à la *fontaine de l'amour*, et il demanda à Thélismar l'explication d'un événement aussi singulier. Thélismar lui répondit que le jour même il avoit renouvelé connoissance avec un ancien ami qui revenoit d'Amérique, et qui en avoit rapporté un poison assez subtil pour produire l'effet dont Alphonse avoit été témoin ; que cet ami lui avoit fait présent d'un étui qui renfermoit une aiguille trempée dans ce venin mortel. Thélismar ajouta que comptant faire le soir l'expérience de ce poison, il l'avoit gardé sur lui (50). Ce qui me surprend, dit Alphonse, c'est que je n'aye jamais entendu parler de ce poison. Mais, reprit Thélismar, je crois qu'il existe bien d'autres choses extraordinaires qui vous sont inconnues. Il en est sans doute, répartit Alphonse ; mais j'ose dire que le nombre en est bien limité, car je ne suis pas ignorant : j'ai eu des maîtres de toute espèce. J'ai d'ailleurs prodigieusement lu, et j'ai encore plus observé, médité et réfléchi. Ce qui sur-tout engageoit

Alphonse à se vanter avec autant d'assurance, c'est qu'il croyoit le pouvoir sans risque. Il ne voyoit dans Thélismar qu'un homme simple et sans prétentions, auquel il ne connoissoit qu'un goût, celui de la botanique. Alphonse ne doutoit pas que Thélismar, à tout autre égard, ne fût d'une ignorance extrême; et Thélismar, quelquefois à dessein, et souvent par une modestie qui lui étoit naturelle, le confirmoit à chaque instant dans cette opinion.

Enfin on arriva à Ceuta : Thélismar dit à Alphonse qu'il se charge de le loger, et s'établit avec lui dans une des plus jolies maisons de la ville.

Dans cet endroit du Conte, madame de Clémire s'arrêta. On serra le manuscrit, et la Veillée finit.

A la Veillée suivante, madame de Clémire, après avoir prié ses enfans de ne plus l'interrompre par leurs questions, reprit sa lecture en ces termes :

Le premier soin d'Alphonse en arrivant à Ceuta, fut d'écrire à son père une lettre pleine de repentir et de soumission. Il lui faisoit un récit sincère de tout ce qui lui étoit arrivé, lui demandoit pardon de sa fuite, et le supplioit de lui accorder la permission de suivre Thélismar dans ses voyages; et comme Thélismar

devoit rester assez de temps à Ceuta, pour qu'Alphonse pût y recevoir la réponse de son père, Alphonse conjuroit dom Ramire de lui donner ses ordres, en promettant de s'y conformer, quels qu'ils fussent. Il adressa sa lettre en Portugal, ne doutant point que dom Ramire ne fût retourné dans la province de Beïra. Un peu plus tranquille après cette démarche, Alphonse reprit ses amusemens ordinaires; il chantoit et jouoit de la guitare une partie du jour, ou bien il dessinoit quelques petits bouquets, qu'il considéroit comme autant de petits chefs-d'œuvre, et il les portoit à Thélismar, qu'il croyoit toujours enchanté de ses talens. Un matin Thélismar l'envoya chercher; et lorsqu'Alphonse entra dans sa chambre: Comme je sais, dit Thélismar, que vous aimez passionnément la musique et le dessin, j'ai pensé que vous seriez bien aise de connoître deux enfans qui pourront vous étonner: l'un est un petit garçon, qui dessine à merveille dans votre genre; et l'autre une jeune fille, qui joue très-agréablement du clavecin: ils sont l'un et l'autre dans mon cabinet; venez les voir. En disant ces paroles, Thélismar conduit Alphonse dans la chambre voisine. Ils entrent, et s'arrêtent à quelques pas de la porte. Alphonse voit au fond de la chambre une jeune personne qui jouoit du clavecin,

et à côté d'elle un enfant de cinq ans qui dessinoit. Restons ici, dit Thélismar : la jeune personne est timide, elle sait que vous êtes connoisseur ; vous la troubleriez trop si vous étiez plus près d'elle. En effet, reprit Alphonse, elle a rougi quand elle nous a vu entrer. Et vous devez même remarquer, ajouta Thélismar, qu'elle a tant d'émotion, que sa respiration en est un peu gênée : ne la voyez-vous pas respirer d'ici ? Cela est vrai, répondit Alphonse, qui, charmé que sa réputation pût produire de semblables effets, voulût bien encourager la jeune personne, et cria plusieurs fois : *Brava! Brava!* avec tout l'orgueil et la pédanterie d'un demi-connoisseur, qui croit qu'un tel mot sorti de sa bouche, doit combler de satisfaction et de gloire. Quand la musicienne eût fini sa sonate, elle fit une profonde inclination. Alphonse battit des mains, et Thélismar s'avançant : Allons, dit-il, voir dessiner l'enfant ; plaçons-nous derrière lui, nous en verrons mieux son ouvrage. Alphonse remarqua que l'enfant dessinoit avec des gants, et sans modèle. Ne trouvez-vous pas singulier, dit Thélismar, qu'on puisse à cet âge dessiner de tête ? et voyez comme cette fleur s'embellit sous ses doigts! A merveille! s'écria Alphonse ; un dessin très-pur.... Courage, mon enfant.... Arrondissez un peu ce contour.... c'est cela....

comme un petit ange.... En vérité je ne ferois pas mieux. Ces éloges ne causoient nulle distraction à l'enfant, qui dessinoit avec la plus grande application, et de temps en temps éloignoit sa petite main pour contempler son ouvrage, en soufflant sur son papier pour en écarter la poussière légère formée par le crayon. Quand la fleur fut achevée, Alphonse, rempli d'admiration, saute au cou de l'enfant : au même instant il pousse un cri de surprise. Doucement, dit Thélismar en riant, prenez garde de casser ce jeune artiste. O ciel, s'écrie Alphonse, c'est une poupée ! Oui, dit Thélismar; c'est ce qu'on appelle un automate (*a*). — Et la musicienne? — C'est la sœur du dessinateur. — Mais elle respiroit. — Elle jouoit véritablement du clavecin avec ses doigts : vous voyez, cher Alphonse, qu'il ne seroit pas raisonnable d'attacher un grand prix à deux talens que des automates peuvent avoir. Ah! dit Alphonse, je vais briser ma guitarre et mes crayons. — Vous auriez tort, reprit Thélismar : on doit s'étonner de voir un homme

---

(*a*) Tout le monde a vu à Paris, cette année 1783, ces deux automates. On en voit un maintenant beaucoup plus singulier; car il joue aux échecs, et contre tout le monde. Le mot *automate* est un mot grec, qui signifie *je suis excité*, ou *prêt*.

passer sa vie à jouer de la guitarre et à dessiner des fleurs; mais personne ne vous blâmera, quand vous regarderez ces deux petits talens, non comme des occupations, mais comme des délassemens agréables, et que vous les cultiverez à vos momens perdus, sans vous enorgueillir du foible mérite de les posséder.

Cette leçon fit quelque impression sur Alphonse; cependant, pour le corriger entièrement, il étoit nécessaire qu'il en reçût encore beaucoup d'autres.

Thélismar étoit au moment de quitter Ceuta, sans qu'Alphonse eût reçu des nouvelles de son père. Alphonse imagina que dom Ramire approuvoit ses projets, puisqu'il ne s'étoit pas hâté de lui faire réponse, pour lui donner l'ordre de revenir. En conséquence, Alphonse s'affermit dans la résolution de ne pas quitter Thélismar. Quelques jours avant de partir pour les îles Açores, Alphonse, qui avoit déjà remarqué qu'on travailloit à élever une machine dont on ignoroit l'usage, au bout du jardin de la maison qu'il habitoit, apprit que cet ouvrage se faisoit par l'ordre de Thélismar. Il demanda à ce dernier à quoi cette machine seroit bonne. Le propriétaire de cette maison, lui répondit Thélismar, m'a conté que le tonnerre, depuis vingt ans, étoit tombé deux fois sur son habitation; et je

lui ai promis qu'il n'y tomberoit plus... — Et comment pourrez-vous l'empêcher?.... — Par le moyen de la machine que vous avez vue.... — Mais je ne comprends pas.... — Je le crois bien : cependant il n'en est pas moins vrai que désormais le tonnerre ne tombera ici qu'à l'extrémité du jardin. En effet, quatre ou cinq jours après, il survint un violent orage, accompagné de tonnerre. Thélismar se mit à la fenêtre, et montrant avec sa canne la nuée épaisse qui paroissoit au-dessus de la maison : regardez, dit-il à Alphonse, regardez cette nuée; bientôt elle va s'éloigner de nous, et suivre la direction que je lui prescris. Je veux qu'elle aille s'ouvrir et se dissiper au bout de cette allée. Thélismar, en parlant ainsi, élève sa canne vers les cieux; il semble que les nuages obéissent à sa voix, et n'osent s'écarter du chemin qu'il leur trace dans les airs. Il avoit dans cet instant toute l'apparence d'un Enchanteur, qui, par le pouvoir de sa baguette, commande en maître aux élémens... Grand Dieu! que vois-je, s'écrie Alphonse: vous dirigez à votre gré tous ces nuages; ils se réunissent où vous leur ordonnez de se rendre.... Les voilà rassemblés, reprit Thélismar; que maintenant ils s'affaissent, et que la foudre tombe à trente pas du petit mur. Comme il achevoit ces mots, le tonnerre en effet éclate, et tombe sur le

lieu désigné par Thélismar (31), qui referma la fenêtre, et sortit de sa chambre, laissant Alphonse pétrifié d'étonnement.

Le lendemain Thélismar, en présence d'Alphonse, reçut une lettre de Dalinde, et la lut tout haut, car Alphonse avoit appris le Suédois: il s'étoit livré à l'étude de cette langue, aussi-tôt qu'on l'eut informé en Espagne que la Suède étoit la patrie de Dalinde; et depuis qu'il voyageoit avec Thélismar, il avoit fait dans cette langue les plus étonnans progrès. Il fut enchanté de la lettre de Dalinde, et ne put dissimuler l'attendrissement qu'il éprouvoit en l'entendant lire. Il trouvoit une douceur inconcevable à comprendre des mots tracés par la main de Dalinde. En écoutant le détail naïf de ses pensées et de ses sentimens, il croyoit l'entendre elle-même : il connoissoit enfin son ame et son esprit, et cette connoissance fixa pour jamais dans le cœur d'Alphonse la plus fragile des passions ; elle joignit l'estime à l'amour. Alphonse eût bien desiré pouvoir tenir dans ses mains la lettre de Dalinde, et voir son écriture; mais Thélismar, après l'avoir lue, la mit dans le tiroir de son bureau. Alphonse, les yeux attachés sur ce tiroir, cessa d'écouter Thélismar, et tomba dans une profonde rêverie. Alors Thélismar prit un livre, et Alphonse revenu à lui-même,

sortit. Sur le soir il revint dans cette même chambre, et Thélismar se levant en le voyant entrer : comme nous nous embarquons demain matin pour aller aux Açores (*a*), dit-il, j'ai plusieurs ordres à donner, attendez-moi ici ; je suis à vous dans une demi-heure. En disant ces paroles Thélismar quitte Alphonse, et le laisse seul vis-à-vis de son bureau. Ce bureau renfermoit la lettre de Dalinde, et la clef n'étoit point ôtée du tiroir.... Alphonse éprouve une tentation à laquelle il résiste d'abord. Il mouroit d'envie d'ouvrir le tiroir, et de lire une fois la lettre de Dalinde ; il sentoit bien que cette action seroit condamnable ; cependant, se disoit-il, ce ne sera point surprendre les secrets de Thélismar : il m'a lu cette lettre ; je n'apprendrai rien de nouveau : je ne veux que la voir, que contempler l'écriture.... Enfin, après quelques combats avec lui-même, Alphonse étouffe ses scrupules. Il s'approche du bureau, il pose une main tremblante sur la clef ; mais à peine l'a-t-il touchée,

---

(*a*) Les îles Açores sont situées entre l'Afrique et l'Amérique, environ à 200 lieues de Lisbonne. Gonzallo Vello les découvrit vers le milieu du quinzième siècle, et les nomma *Açores*, mot qui signifie *éperviers*, parce qu'on y remarque beaucoup de ces oiseaux. Il y a neuf îles ; *Angra*, dans l'île de Tercère, est la capitale de toutes.

qu'il reçoit sur la main un coup si terrible, qu'il crut avoir le bras cassé. Alphonse épouvanté se recule, et tombant dans un fauteuil : Juste Dieu, s'écrie-t-il, quel bras invisible m'a frappé!.... (32). Dans cet instant la porte s'ouvre et Thélismar paroît. Qu'avez-vous fait, Alphonse? dit Thélismar d'un ton sévère. Ah! répondit Alphonse, vous dont l'art surnaturel produit tant de prodiges, vous avez sûrement encore le pouvoir de pénétrer les pensées les plus secrètes: lisez au fond de mon cœur. J'y vois un motif qui ne vous excuse pas, reprit Thélismar ; car rien ne peut excuser une infidélité si condamnable. Souvenez-vous, Alphonse, qu'il est affreux d'abuser de la confiance qu'on nous témoigne, et qu'une seconde faute de ce genre vous ôteroit à jamais mon estime. Mais, continua Thélismar, cette clef mystérieuse ne repousse que les indiscrets; elle ne frappe que ceux qui veulent la tourner sans mon consentement. Je vous permets à présent d'ouvrir ce tiroir : vous le pouvez sans risque. A ces mots Alphonse s'avance vers le bureau, et après avoir ouvert le tiroir : il est vrai, dit-il! ô Thélismar, rien ne vous est impossible ; tous vos discours sont remplis de sagesse, et vos actions sont merveilleuses. Ah! daignez être toujours mon génie tutélaire; ma soumission, mon affection, ma

reconnoissance, me rendront digne de vos soins. En achevant ces paroles, Alphonse, d'un air attendri et respectueux, s'approcha de Thélismar, qui, pour toute réponse, lui tendit les bras et l'embrassa tendrement.

Le lendemain de cette aventure, Thélismar et son jeune compagnon de voyage s'embarquèrent, et mirent à la voile pour se rendre aux Açores. Après une heureuse navigation, ils prirent terre à l'île de Saint-Georges (*a*), et s'y reposèrent quelques jours.

Thélismar se logea dans une petite maison dont l'aspect lui plut, et dont le propriétaire étoit un Suédois fixé depuis six ans dans l'île. Comme il n'y avoit dans cette habitation qu'un seul appartement agréable, il partagea avec Alphonse sa chambre à coucher, et lui fit dresser un lit à côté du sien. Une nuit qu'Alphonse et Thélismar dormoient profondément, ils se réveillèrent en sursaut, tous deux dans le même moment : ils crurent avoir senti une violente secousse de tremblement de terre, et s'enfuirent l'un et l'autre dans un petit jardin, dans lequel le maître de la maison et quelques domestiques qui avoient senti la même commotion, vinrent aussi se réfugier. On apporta des flambeaux (car

(*a*) A douze lieues d'Angra.

l'obscurité de la nuit étoit extrême), et dans l'attente d'un désastre pareil à celui de Lisbonne, on passa tristement près de trois heures dans le jardin. Durant cet espace de temps, n'ayant pas senti le plus foible mouvement, on se rassura, et l'on prit le parti de rentrer dans la maison. Cependant Thélismar et Alphonse ne voulurent pas se remettre au lit, et ils s'entretinrent jusqu'au jour.

Alphonse, qui ne cachoit plus à Thélismar le nom de son père, et qui lui avoit déjà conté mille fois tout ce qu'il avoit éprouvé dans le tremblement de terre de Lisbonne, ne laissa pas échapper cette occasion d'en reparler encore : récit toujours accompagné d'une pompeuse description du palais magnifique de dom Ramire, et d'une emphatique énumération des bijoux et des diamans qu'il possédoit avant cette catastrophe. Aussi-tôt que parut l'aurore, Thélismar et Alphonse se mirent à la fenêtre, de laquelle on découvroit de tous côtés la vue la plus étendue. Mais de quels étonnemens ne furent-ils pas frappés, en voyant leur maison et le jardin entièrement séparés de la terre, toute cette habitation entourée d'eau, et formant une petite île au milieu de la mer (33) ! Ils frémirent du danger qu'ils avoient couru, et ils ne concevoient pas comment la maison, lancée dans les

flots à plusieurs toises de la terre, avoit pu soutenir une si violente secousse sans être renversée. Ah ! sans doute, dit Thélismar, cette humble demeure est celle d'un homme vertueux ; c'est la justice divine qui a daigné, par un tel miracle, sauver et conserver cette fragile habitation....

Thélismar parloit encore lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit : il vit paroître le maître de la maison. Ce vieillard vénérable s'avança vers Thélismar, et poussant un profond soupir : Je viens, dit-il, implorer votre protection, non pour moi, mais pour mon fils. Quoiqu'exilé depuis six ans de ma patrie, je n'ai point perdu le souvenir des hommes illustres qui lui font honneur ; votre nom, seigneur, ne m'est point inconnu. Je sais que notre souverain, protecteur des grands talens et des sciences, vous honore d'une estime particulière, et je viens vous demander pour mon fils quelques lettres de recommandation.... — Vous allez donc retourner dans notre patrie ? — Oui, seigneur..... — Quel événement vous en avoit arraché ?.... — Je suis né dans une condition obscure : mais, malgré la médiocrité de ma fortune, je trouvai les moyens de donner à mon fils une éducation fort au-dessus de mon état : ce fils répondit si bien à mes soins, qu'il obtint à vingt-cinq ans, par

ses talens et son mérite, un emploi aussi honorable que lucratif. Quelque temps après, il devint amoureux d'une jeune personne aimable et riche; et il étoit au moment de l'épouser, lorsque la plus affreuse catastrophe me força de quitter ma patrie. Je logeois chéz moi un négociant qui possédoit une fortune considérable: un matin on trouva ce malheureux assassiné dans son lit; et son coffre ouvert et pillé. Tous ses gens furent arrêtés, et moi-même, de mon propre mouvement, je me rendis en prison. Le scélérat coupable du meurtre rejeta le crime sur moi; j'avois des ennemis; l'affaire prit une mauvaise tournure; cependant, graces aux soins et aux protecteurs de mon fils, on finit, faute de preuves, par me rendre ma liberté, mais je ne recouvrai pas l'honneur; et ne pouvant supporter de vivre avec ignominie dans les lieux mêmes où j'avois joui de l'estime générale, je pris la résolution de m'expatrier. Je cachai ce projet à mon fils; mais il éclairoit trop mes démarches pour ne pas les pénétrer. Je vendis le peu que je possédois, et je partis secrètement au milieu de la nuit. Je ne regrettois que mon fils; cependant je le laissois jouissant d'un emploi qui lui procuroit une grande aisance, et je savois que, malgré nos malheurs, la jeune personne qu'il aimoit conservoit toujours pour lui les

mêmes sentimens. Ces idées me consoloient et me faisoient supporter l'excès de mon infortune. Je voyageois dans une chaise de poste, et lorsque le jour parut, je m'apperçus que j'étois escorté par un inconnu qui galoppoit à cheval à quelque distance de ma voiture : je mets la tête à la portière.... Que devins-je, en reconnoissant mon fils !.... Ce qui se passa dans mon ame ne peut s'exprimer. Je me précipite hors de la voiture, et mon fils se trouve dans mes bras. Qu'as-tu fait, m'écriai-je! — Mon devoir, interrompit-il. — Mais, quel est ton dessein? repris-je en le baignant de mes larmes. — De vous suivre, de vous consacrer la vie que je vous dois. — Et ton emploi, ta fortune?.... — J'ai tout quitté, tout abandonné pour vous; tout.... jusqu'à celle que j'aimois.... Vous voyez couler mes larmes ; cependant, n'en doutez pas, mon père, c'est avec transport que j'ai sacrifié l'amour à la nature. — Ah! puisque tu savois ma fatale résolution, que ne la combattois-tu? ignorois-tu ton ascendant sur moi? — De funestes apparences vous condamnent; cet affreux malheur vous rend plus cher et plus respectable à mes yeux;... mais enfin, vous aviez perdu l'honneur, il falloit fuir. L'innocence et la vertu vous restent: vous devez vous consoler.... — Et puis-je ne pas gémir sur ton destin?... — Mon destin! en

est-il un plus beau ! Je puis prouver à mon père ma reconnoissance et mon affection ; je puis le dédommager de tout ce qu'il a perdu : ma main essuiera ses larmes, mon zèle et ma tendresse en tariront la source ! O mon père ! le respect et l'amour de votre fils vous feront oublier avec le temps une patrie injuste, des parens ingrats, des amis infidèles !..... Le ciel me destinoit à remplir dans toute leur étendue les saints devoirs de la nature..... Eh ! vous pourriez gémir sur mon sort ! Ah ! plutôt, vous, jusqu'ici le modèle des pères, jouissez de la gloire solide et du bonheur si doux d'avoir formé par vos soins et par votre exemple, un fils digne de vous !

Vous êtes père, seigneur, continua le vieillard ; ainsi vous comprendrez facilement qu'au milieu de mon infortune, je me résignai sans peine à mon sort. Enfin, seigneur, après avoir voyagé pendant plus de deux ans, nous nous fixâmes dans ces lieux : mon fils s'associa à quelques entreprises de commerce ; il acheta cette maison : nous y avons vécu dans une médiocrité douce et tranquille. Je comptois y finir mes jours, lorsque nous reçûmes, il y a deux mois, des nouvelles de notre patrie, qui changèrent nos résolutions. Mon innocence est pleinement reconnue. Le scélérat auteur du meurtre

avoit été relâché : de nouveaux crimes l'ont fait arrêter. Convaincu des plus noirs forfaits, avant d'expirer il a fait l'aveu de l'assassinat qu'il avoit publiquement rejeté sur moi : nous apprîmes en même temps que la jeune personne qui avoit dû épouser mon fils, étoit libre encore. Alors je n'aspirai plus qu'à retourner dans ma patrie Nous devions partir dans six mois, mais le désastre que nous venons d'éprouver, la perte de cette maison, qui, quoique conservée, n'est plus habitable, nous oblige à presser notre départ; et je viens vous supplier, seigneur, de nous donner des lettres....

Oui, je vous en donnerai, interrompit vivement Thélismar, et telles que je les donnerois à un frère ou au plus cher de mes amis. Oui, n'en doutez pas; notre souverain juste et bienfaisant, saura récompenser dignement la vertu de votre fils. Ah! seigneur, s'écria le vieillard, en versant des larmes de joie, souffrez que j'aille chercher mon fils, et que je vous l'amène. En achevant ces mots, le vieillard sortit précipitamment sans attendre la réponse; alors Thélismar se retournant vers Alphonse, le vit appuyé tristement sur une chaise, et se couvrant le visage avec les mains. Thélismar s'apperçut qu'il pleuroit : pourquoi, lui dit-il, vouloir me cacher vos larmes? Ah! laissez-les couler sans con-

trainte! elles vous honorent.... Thélismar s'abusoit; il attribuoit à l'attendrissement des larmes amères, que le repentir et les remords faisoient couler. Combien Alphonse se trouvoit criminel en comparant sa conduite avec celle du jeune homme dont il venoit d'entendre l'histoire! Ce récit touchant avoit déchiré son cœur, et lui rendoit douloureux et pénible le plus doux sentiment, l'admiration qu'inspire la vertu.

Le vieillard revint; il tenoit son fils par la main: Thélismar serra dans ses bras ce vertueux jeune homme; il lui renouvela les promesses qu'il avoit faites à son père, et les congédia l'un et l'autre pénétrés de joie et de reconnoissance.

Cependant, plusieurs habitans de l'île vinrent dans des barques légères s'informer du sort de ceux qui occupoient la petite maison qu'on avoit apperçue tout-à-coup isolée au milieu de la mer; ils apprirent à Thélismar que toutes les maisons voisines de la sienne avoient été renversées et détruites, tandis que celle de Zulaski (c'étoit le nom du vertueux jeune homme) avoit été conservée d'une manière si miraculeuse. Thélismar et Alphonse se rendirent sur les barques, et se firent conduire vers la partie de l'île qui avoit le moins souffert du tremblement de terre; mais à peine avoient-ils fait un demi-quart de lieue, qu'ils furent pétrifiés d'étonnement, à la

vue de dix-huit îles nouvelles qui venoient de sortir et de s'élever du fond de la mer (33). O nouvelle création d'un Dieu juste et bienfaisant, s'écria Thélismar, îles naissantes, que votre aspect attendrit mon cœur ! L'industrie humaine va bientôt vous fertiliser : ah ! puissiez-vous n'être habitées que par des hommes vertueux !... Après avoir côtoyé quelques-unes de ces îles, Thélismar prit terre, et fut reçu dans une habitation où Zulaski vint le rejoindre le soir même. Comme en retournant en Suède Zulaski s'embarquoit sur un vaisseau qui partoit pour Lisbonne, Alphonse le chargea de deux lettres, l'une pour son père, auquel il détailloit les lieux où il comptoit séjourner, le conjurant de lui écrire et de l'instruire de ses volontés ; l'autre lettre étoit pour un jeune homme habitant de la province de Béïra. Alphonse le supplioit de lui donner des nouvelles de dom Ramire, et lui envoyoit l'itinéraire le plus exact de son voyage. Zulaski, après avoir reçu ces lettres et celles de Thélismar, partit sans différer, et quelques jours après, Thélismar et Alphonse s'embarquèrent et mirent à la voile pour se rendre aux îles Canaries (*a*).

(*a*) Ces îles, au nombre de sept, sont : *Ténérife*, *la Grande-Canarie*, *Goméra*, *Palma*, *Ferro*, *Lancerotta* et

Thélismar fit un assez long séjour dans l'île de Ténérife. Son premier soin fut d'aller admirer le délicieux canton situé entre la Rotava et Rialejo (*a*). On y trouve rassemblé avec profusion tout ce que la nature peut offrir de majestueux, d'agréable et d'utile : des montagnes couvertes de verdure, des prairies fertiles, des champs de cannes de sucre, des rochers d'où jaillissent des torrens d'une eau pure, des vignes, des bois et des ombrages toujours verds (*b*). Thélismar et Alphonse ne pouvoient s'arracher de ce séjour enchanté ; ils y passèrent une journée entière, tantôt se promenant, tantôt assis à l'ombre d'un

---

Fuerta-Ventura. Leur première découverte fit naître de vives contestations entre les Espagnols et les Portugais, qui s'en attribuoient exclusivement l'honneur. Mais il est certain que les Espagnols, aidés des Anglais, en ont fait la première conquête. Outre ces sept îles qu'on vient de nommer, il y en a encore six autres petites, situées autour de *Lancerotta*. Les Canaries n'étoient pas inconnues aux Anciens : ils les appelèrent *îles fortunées*.

(*a*) Deux villes de Ténérife. *Laguna* est la capitale de l'île. Elle est sur le bord d'un lac d'où elle tire son nom. Les Espagnols, au temps de la conquête, vers 1417, nommèrent les Insulaires *Guanches*. La ville de Guimar, dans l'île de Ténérife, est presqu'uniquement peuplée par les descendans de ces anciens Guanches.

(*b*) Voyez l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages, par M. de la Harpe, tome 1.

platane, lisant quelques passages des Métamorphoses d'Ovide ou des vers du Camoëns. Alphonse, l'imagination remplie des idées riantes de la fable, avant de quitter ces lieux charmans, voulut tracer sur l'écorce d'un arbre quatre vers qu'il venoit de composer. Il s'approche d'un grand arbre assez semblable au pin, et tirant son couteau, il en appuie la pointe sur l'arbre; mais aussi-tôt qu'il a fendu l'écorce il voit du sang couler (34). Tenté de croire qu'il a blessé une nymphe métamorphosée, il se recule avec effroi; le couteau meurtrier lui tombe des mains. Thélismar sourit et le rassure, en lui protestant que ce prétendu prodige n'offre rien de sinistre et n'a rien d'étonnant. Thélismar passa quelques jours à Laguna, belle et grande ville, dont presque toutes les maisons sont ornées de parterres et de terrasses coupées par d'immenses allées d'orangers et de limoniers; ses fontaines, ses jardins, ses bosquets, son lac, son aqueduc, et la douceur des vents dont elle est rafraîchie, la rendent une habitation délicieuse.

Thélismar parcourut plusieurs autres villes, et se rendit à *Guimar*, ville où l'on retrouve un grand nombre de familles descendues de ces anciens *Guanches*, les premiers habitans de ces îles. Les rejetons de ce peuple sauvage, en re-

nonçant à l'idolâtrie, ont conservé leurs mœurs agrestes et la plupart de leurs usages.

Un jour qu'Alphonse se promenoit seul aux environs de Guimar, sa rêverie le conduisit dans un bois peu fréquenté, où il s'égara. En voulant retrouver son chemin, il s'enfonça dans un taillis épais d'où il ne sortit qu'avec peine, et qui aboutissoit à une espèce de désert dépouillé d'arbres et de verdure, une plaine aride couverte de cailloux, et bornée par une montagne. A l'aspect de ces tristes lieux, Alphonse se rappelle en soupirant que Thélismar lui avoit recommandé plus d'une fois de ne jamais se promener sans guide; mais ce souvenir venoit trop tard. Cependant la nuit approchoit: Alphonse marche encore quelque temps; enfin, excédé de lassitude, il s'arrête vers un tertre assez élevé, entouré de brossailles et de grosses pierres posées confusément les unes sur les autres. Alphonse, en s'asseyant sur une de ces pierres, dérange l'équilibre des autres; elles tombent et roulent avec bruit. Alphonse s'élance hors de sa place, afin d'éviter d'en être blessé; et en se retournant, il remarque que les pierres, en se dérangeant, ont découvert un trou assez grand pour qu'un homme pût y passer: il se rapproche, et regardant dans cette ouverture, il y distingue avec surprise les marches d'un escalier. Alors,

poussé par la plus vive curiosité, il passe par l'ouverture, entre dans cette grotte souterraine, et descend un escalier excessivement roide : au bas de l'escalier, il lève la tête, et ne voit plus le jour. Il est tenté de remonter ; mais jetant les yeux devant lui vers le fond de la grotte, il apperçoit distinctement une lumière dans l'éloignement. Cette vue le détermine ; il veut achever une entreprise qui lui promet une aventure extraordinaire, et il poursuit son chemin. Il traverse un long corridor obscur, au bout duquel il trouve une caverne spacieuse, éclairée par plusieurs lampes suspendues à ses voûtes. Alphonse regarde autour de lui, et se voit au milieu de plus de deux cents cadavres rangés debout contre les murs de ce lugubre souterrain.

Dans quels funestes lieux m'a conduit mon imprudence, s'écria Alphonse ! Cette grotte, semblable à celle de Polyphême, ne peut être que l'affreux repaire d'un brigand inhumain ; ces morts sans doute sont les victimes de l'atroce cruauté de ce monstre.... Ah ! si je n'ai pas la prudence d'Ulysse, j'aurai du moins sa valeur. En disant ces mots, Alphonse tire son épée, et se prépare à vendre chèrement sa vie. Il ne vouloit point essayer de prendre la fuite, craignant d'être surpris dans le passage étroit et obscur ; il pensoit qu'il lui seroit plus facile de

se défendre dans la caverne; et d'ailleurs, il ne doutoit pas que les assassins n'eussent déjà fermé l'entrée de la grotte. Cependant un silence profond régnoit toujours dans le souterrain. Alphonse eut tout le temps de considérer les tristes et surprenans objets dont il étoit environné. Il remarqua qu'aucun de ces cadavres ne paroissoit tomber en corruption, et n'exhaloit la plus légère odeur; que tous avoient conservé leur peau et leurs traits. Alphonse se perdoit dans ses réflexions, lorsqu'il crut entendre marcher: il prête une oreille attentive, et au même instant il distingue des voix qui parlent dans une langue qui lui est inconnue.

Alphonse ne voulant pas commencer le combat dans le cas où l'on n'auroit pas l'intention de l'attaquer, va s'appuyer contre la muraille, cache son épée et garde le silence. Au bout d'un moment il voit paroître douze hommes vêtus d'une manière bizarre, qui s'avancent lentement, deux à deux; leur contenance grave et paisible n'annonce aucun dessein funeste; mais aussi-tôt qu'ils apperçoivent Alphonse, ils poussent des cris horribles: la fureur et l'indignation se peignent sur leurs visages; ils se rassemblent précipitamment, et tirant de longs poignards attachés à leur ceinture, ils fondent tous ensemble sur Alphonse, qui, mettant l'épée à la

main, les reçoit avec intrépidité. Le combat fut sanglant et opiniâtre. L'adresse et la valeur d'Alphonse triomphèrent de la force ; et, quoique seul contre douze hommes furieux, il fut vainqueur. Il reçut deux blessures légères ; mais il en coûta la vie à la plus grande partie de ses adversaires, et le reste épouvanté prit la fuite. Alphonse, resté seul dans la grotte, appliqua sur ses blessures son mouchoir, qu'il déchira et qu'il attacha avec ses jarretières ; ensuite coupant avec son épée la courroie qui suspendoit une des lampes de la caverne, il prit cette lampe et sortit sans différer. Il traverse la galerie obscure, arrive à l'escalier, le monte précipitamment ; et retrouvant l'ouverture, il s'élance hors de ce gouffre affreux avec transport. Il croit franchir les portes de l'enfer, et revenir à la vie en respirant un air pur, et revoyant les cieux : ô mon père ! s'écrie-t-il, ô Dalinde ! et vous, cher Thélismar, je jouirai du bonheur de vous revoir ! vous seuls m'attachez à la vie ; pourrois-je ne la pas chérir ? elle me rend à ce que j'aime....

Alphonse, en entrant dans la caverne, avoit laissé le jour à son déclin, il en sortit vers le milieu de la nuit : guidé par la clarté de la lune et des étoiles, Alphonse s'éloigne de la funeste caverne ; et après avoir erré plus de trois heures, il s'arrêta au jour naissant près d'un lac bordé

de limoniers et de peupliers. Tourmenté d'une soif ardente, la vue d'une eau claire et limpide ranima ses forces et son courage, il se désaltéra et mangea quelques fruits sauvages; mais il se trouva si foible et si fatigué, qu'il ne put se remettre en route; il se coucha sur l'herbe vis-à-vis d'une montagne couverte de verdure, et, de distance en distance, parsemée d'arbres. Il y avoit à-peu-près trois quarts d'heure qu'il se reposoit dans ce lieu agreste et solitaire, lorsque le ciel se chargea de nuages : au même instant le vent s'élève, et quelques gouttes de pluie commencent à tomber. Un moment après la pluie cesse; mais le vent redouble avec furie. Alphonse se soulève; il jette les yeux sur la montagne, et le spectacle le plus extraordinaire fixe son attention et ses regards. Il voit s'élever sur le sommet de la montagne une énorme colonne de couleur d'or à sa base, surmontée d'un beau violet foncé; cette colonne descend impétueusement de la montagne, en brisant et renversant les arbres qu'elle rencontre sur sa route; elle attire et engloutit des feuilles et des branches, déracine des buissons; et, arrivée au bas de la montagne, passe sur un fossé qu'elle comble et remplit de pierres et de terre ; elle marque son passage par de profonds sillons, et dans sa course effrayante et rapide, elle fait entendre un bruit

semblable au mugissement d'un taureau. Cette formidable colonne se dirige vers le lac, en pompe l'eau, et le dessèche en le traversant; ensuite se tournant du côté du nord, elle disparoît, et va se perdre dans une forêt voisine (35). A ce phénomène succède une grêle meurtrière; les grains, d'une grosseur monstrueuse, avoient la forme d'une étoile, et ils étoient accompagnés de longs morceaux de glace pareils aux lames tranchantes d'un poignard (36). Alphonse se réfugie sous un arbre, il garantit son visage avec son chapeau, qu'il tient élevé à quelque distance de sa tête; il reçoit plusieurs blessures sur les mains. Enfin l'orage et la grêle cessent; tout-à-coup le ciel redevient serein, et Alphonse, saisi d'étonnement, blessé, meurtri, mourant de faim et de fatigue, se remet tristement en chemin. Au bout d'un quart-d'heure il apperçut avec une joie impossible à dépeindre une habitation. Le desir d'y arriver ranime ses forces épuisées : cette petite maison appartenoit à un Espagnol, qui le reçut avec humanité. Alphonse lui fit entendre qu'il avoit été attaqué par des assassins, et l'Espagnol lui apprit qu'il n'étoit qu'à deux lieues et demie de Guimar.

Alphonse, hors d'état de continuer sa route à pied, se détermine à prendre quelques heures de repos. Il écrit un billet à Thélismar, que l'Es-

pagnol se charge d'envoyer : ensuite Alphonse profitant des offres de son hôte compatissant, accepte un peu de nourriture, laisse panser ses plaies, et se couche dans un excellent lit qu'on vient de lui préparer. Après avoir dormi trois ou quatre heures, il se relève, s'habille à la hâte, et la première personne qu'il rencontre en sortant de sa chambre, c'est Thélismar. Il court se jeter dans ses bras; Thélismar le reçoit avec un attendrissement qui met le comble à sa joie. Il alloit commencer le récit de son aventure, lorsque Thélismar l'interrompant : Je ne veux rien savoir aujourd'hui, lui dit-il; ne songeons en ce moment qu'à votre santé. Une voiture nous attend; allons prendre congé du généreux Espagnol qui vous a donné l'hospitalité, et retournons à Guimar. Comme il achevoit ces mots, l'Espagnol survint, suivi de l'homme qui s'étoit chargé du billet d'Alphonse pour Thélismar. Cet homme rapportoit le billet, en disant qu'au moment où il étoit arrivé à Guimar, Thélismar venoit d'en partir. Eh! comment donc, dit Alphonse à Thélismar, puisque vous n'avez pas reçu mon billet, avez-vous su que j'étois ici? Je vous en instruirai, répondit Thélismar en souriant; mais à présent profitons du jour et partons.

Alors Alphonse se tourna vers son hôte, et après lui avoir témoigné toute sa reconnois-

sance, il monta en voiture avec Thélismar, et partit pour Guimar. Il n'eut pas la permission de parler durant la route, et en arrivant, Thélismar le fit mettre au lit. Alphonse dormit douze heures et se réveilla en parfaite santé. Alors Thélismar lui demanda les détails de son aventure. Alphonse ne commença point ce récit sans prévenir Thélismar qu'il alloit lui conter des choses si extraordinaires et si merveilleuses, qu'il craignoit d'être accusé d'exagération. Cependant Thélismar écouta toute l'histoire de la caverne sans montrer la moindre surprise; ce qui excita celle d'Alphonse, qui ne put s'empêcher de le témoigner.

Cher Alphonse, dit Thélismar, avec un peu moins d'étourderie et de vanité vous n'eussiez point couru ce terrible danger, et tout ce qui vous confond cesseroit de vous surprendre. Je comprends bien, reprit Alphonse, qu'avec plus de prudence j'eusse suivi vos avis, et que par conséquent je n'aurois point été dans un pays inconnu me promener sans guide. Mais, comment ma vanité contribue-t-elle à redoubler mon étonnement? — Sans elle, je le répète, vous n'auriez couru aucun danger. Dans tous les lieux où nous avons été, je ne vous ai vu jusqu'ici occupé que d'une seule idée, celle de paroître instruit et d'étonner tout le monde par

le récit des choses singulières que vous avez vues. Nous avons rencontré plusieurs personnes de mérite, des mécaniciens, des géomètres, des botanistes, des astronomes : vous leur avez beaucoup parlé, sans jamais être tenté de les écouter un moment. Arrivez-vous dans un pays nouveau; si vous pouvez vous faire entendre de quelques habitans, vous vous gardez bien de les questionner; mais vous vous pressez de les instruire de tout ce que vous savez. Cette espèce de folie ne donne pas une opinion avantageuse de votre esprit, et elle vous ravit tout le fruit que vous pourriez retirer de nos voyages. Par exemple, si depuis que nous sommes ici, au lieu de vous amuser à conter tant de fois tout ce qui nous est arrivé aux Açores, vous eussiez fait quelques questions sur ce pays et ses premiers habitans, vous sauriez que votre caverne n'a rien de merveilleux, et que vous ne pouviez y entrer qu'au péril de votre vie.... — Comment?.... — Cette caverne est une des caves sépulcrales des Guanches. Ces caves antiques sont dispersées dans des lieux déserts; elles ne sont connues que des seuls Guanches, qui en cachent avec soin l'entrée. Ils n'y vont qu'en secret : s'ils y trouvoient un étranger, ils le regarderoient comme un profane, comme une victime dévouée à la mort; et, par une superstition barbare, ils

se croiroient obligés de lui arracher la vie (37). Du moins, dit Alphonse avec un peu de dépit, je dois à mon étourderie, à mon ignorance, l'avantage de connoître ces cavernes si curieuses..... Je n'ai point soutenu de combats, interrompit Thélismar; je n'ai souffert ni la faim ni la soif, ni les intempéries de l'air; enfin, je n'ai point affligé l'amitié par les plus cruelles inquiétudes, et je suis entré aussi dans une cave sépulcrale des Guanches.... — Et comment avez-vous fait?.... — Je savois que ces caves existoient; j'avois un vif desir de les connoître; j'ai rendu plusieurs services importans à un Guanche, et je l'ai déterminé à me conduire en secret dans une de ces cavernes. A ces mots, Alphonse n'ayant rien à répondre, baissa les yeux et garda le silence.

Au bout d'un moment, reprenant la parole: Je me flatte, dit-il, que ce qui me reste à vous conter pourra vous causer quelque étonnement. Après avoir quitté la caverne, poursuivit-il, je marchai long-temps au hasard. Enfin, j'arrive sur les bords d'un lac.... — C'en est assez, interrompit encore Thélismar: je sais tout le reste.... — Comment? j'étois seul, et je n'ai dit à personne.... — Après avoir bu de l'eau du lac, vous cueillîtes quelques fruits sauvages; vous vous couchâtes sur l'herbe; un orage affreux

survint;.... — O ciel! par quel enchantement avez-vous pu savoir?.... — La colonne descendant de la montagne, le lac desséché, et.... — Qu'entends-je? s'écria Alphonse, daignez donc m'expliquer ce nouveau prodige; qui donc a pu vous instruire? Pendant que toutes ces choses se passoient, reprit Thélismar, je vous voyois..... — Mais où donc étiez-vous? — Ici, à Guimar, sur ma terrasse.... — Et j'étois à trois lieues de vous..... — Il est vrai; et cependant, je vous le répète, je vous voyois.... — Je n'en saurois douter; vous êtes, ô Thélismar, un être surnaturel!.... — Mon cher Alphonse, je ne suis qu'un homme fort ordinaire. — Expliquez-moi donc cette étrange énigme.... — Je ne le puis dans un jour. Il me seroit facile de vous apprendre dans un instant quelques mots et quelques noms, et de vous instruire enfin de quelques résultats; mais ce seroit vous traiter en enfant. Voulez-vous connoître les causes, voulez-vous acquérir une instruction solide?...—Oui; une instruction qui puisse me faire concevoir tout ce que vous faites. — Eh bien! je vous donnerai des livres; quand vous les aurez lus avec attention, nous causerons ensemble, et je commencerai alors à dévoiler à vos yeux des mystères qui vous causent tant de surprise.... — Ah! donnez-les-moi ces livres précieux: je les lirai avec une ardeur!...

C'en est fait, je renonce à toute autre lecture.... — Je ne l'exige pas, au contraire. Vous aimez la poésie, conservez-en le goût ; mais ne lisez que de bons vers, substituez les livres de morale aux romans ; consacrez chaque jour une heure à la lecture des ouvrages que je vous donnerai ; devenez plus réfléchi, parlez moins, écoutez davantage : voilà tout ce que je vous demande.

En achevant ces paroles, Thélismar conduisit Alphonse dans son cabinet ; il lui donna une douzaine de volumes. Quand vous aurez lu ces ouvrages, lui dit-il, je vous ferai part d'un trésor qui achevera de vous ouvrir les yeux.... Regardez cette caisse, elle renferme le prix des travaux que je vous impose.... Ah ! dit Alphonse, ne dois-je jamais espérer d'autre prix ?.... Il s'arrêta, il rougit, et ses yeux se remplirent de larmes. Alphonse, reprit Thélismar, je vous aime, et ne prétends point vous le cacher ; mais pour obtenir le prix où vous aspirez, il faut vous rendre digne de toute mon estime. O mon père ! s'écria Alphonse en tombant aux genoux de Thélismar, mon père ! souffrez un nom si doux ; attendez tout de moi. Oui, je l'obtiendrai cette estime si précieuse, cette estime sans laquelle je ne pourrois vivre !.... Que faut-il faire ? parlez.... — Vous corriger de mille défauts, et surtout d'une vanité ridicule ; sortir d'une ignorance

honteuse, acquérir des connoissances estimables.... — Tout me deviendra facile.... — Ecoutez, je viens de vous faire connoître que j'ai lu dans votre cœur : j'autorise vos espérances; mais j'exige que jamais vous ne m'entreteniez du sentiment secret qui vous occupe.... — O ciel! et de l'objet?.... — Jamais ne me prononcez son nom.... — Ah, quel arrêt.... — Il faut vous y soumettre; et songez que si vous voulez gagner mon estime, vous devez commencer par me prouver que vous avez de l'empire sur vous-même.... — Eh bien! je me soumets, et c'est avec joie; mais si vous me parlez d'elle.... — Vous pourrez répondre: du reste, ne me dites jamais un mot qui puisse avoir le moindre rapport.... — Je vous obéirai. Heureusement que vous ne me défendez pas d'y penser. — Non : je vous permets de penser à elle quelquefois.... — Quelquefois! ah! toujours! dans tous les momens de ma vie.... — Quoi! déjà vous vous rétractez!.... — Comment?.... — ne m'avez-vous pas promis de vous occuper d'étudier sérieusement?... — Sans doute.... — Et comment le pourrez-vous, si vous pensez toujours à Dalinde?.... — Dalinde!.... Graces au ciel, ce n'est pas moi qui ai prononcé son nom.... — Alphonse!.... — Ah! pardon!.... — Ainsi, prenez-vous l'engagement d'écarter Dalinde de votre imagination toutes

les fois que vous lirez ou que nous causerons ensemble?.... — Ne point parler d'elle, ne point penser à elle ! et comment le pourrai-je ? — Avec de la raison on peut sur soi-même tout ce qu'on veut. Mais cet effort sera si pénible, si cruel.... — Me refusez-vous.... — Le ciel m'en préserve! ma soumission est sans bornes; il n'est rien que vous n'ayez le droit d'exiger, et le pouvoir d'obtenir.

Madame de Clémire termina ici la veillée, et se sépara de ses enfans, qui ne rêvèrent toute la nuit qu'à des *colonnes ambulantes*, des *cavernes enchantées*. Ils imaginèrent que madame de Clémire avoit épuisé dans la dernière veillée tout ce qu'elle avoit pu recueillir d'extraordinaire et de merveilleux; mais elle les assura que ce qu'ils savoient de son conte n'étoit rien en comparaison de ce qu'ils entendroient, et qu'elle avoit réservé pour le dénouement les détails les plus surprenans. Cette assurance redoubla encore l'extrême curiosité de la petite famille; et le soir madame de Clémire la satisfit, en reprenant sa narration et lisant ce qui suit :

Alphonse, malgré les loix que lui prescrivoit Thélismar, se trouva le plus heureux des hommes. Il voyoit sa passion autorisée par le père même de Dalinde. Il pouvoit enfin se livrer aux plus douces espérances : il ne manquoit à

son bonheur qu'une lettre de dom Ramire, et l'assurance du pardon qu'il avoit imploré.

Thélismar ne quitta pas les îles Canaries sans aller voir le fameux Pic de Ténérife (a). Ensuite Thélismar s'embarqua pour aller au Cap-Verd. Durant la navigation, Alphonse suivit avec ardeur le nouveau plan d'étude que Thélismar lui avoit tracé; mais il avoit bien de la peine à réprimer le desir qu'il éprouvoit sans cesse de parler de sa passion. La crainte de déplaire à Thélismar le retenoit. Cependant de temps en temps il hasardoit quelques phrases indirectes, dont jamais Thélismar n'avoit l'air de comprendre le véritable sens.

Enfin Alphonse, ne pouvant plus supporter cette contrainte, trouva, pour s'en affranchir, un moyen qui lui parut sublime. Il gardoit toujours, comme ce qu'il possédoit de plus précieux, la ceinture de Dalinde. Il imagina de la rendre à Thélismar. Ce sacrifice lui coûtoit; mais il s'y décida facilement, en songeant qu'il

(a) Ou montagne de *Teyde*, ou de *Teythe*. Cette montagne, qui a la forme d'un pain de sucre, s'élève au milieu de l'île de Ténérife. Sa hauteur est si prodigieuse qu'elle a plus de 15 lieues de chemin. Cependant on dit que la montagne appelée *Chimbo-Raco*, qui fait partie de la Cordilière des Andes au Pérou, est beaucoup plus haute encore.

jouiroit du plaisir de parler de ses sentimens et de Dalinde, et que Thélismar, ne voyant dans ce procédé qu'une délicatesse estimable, refuseroit peut-être la ceinture. Plein de cette idée, Alphonse un matin entre chez Thélismar d'un air triomphant : Je viens, lui dit-il, vous faire un aveu qui sera suivi d'un grand sacrifice.... — De quoi s'agit-il ?.... — Il faut d'abord que vous me permettiez.... de parler d'elle..... C'est pour m'accuser que je le desire, et pour réparer ma faute.... — Eh bien ! voyons, expliquez-vous.... Mais je parierois que cette faute n'est pas grave... — Elle l'est à mes yeux. Le sentiment le plus vif, le plus tendre, un sentiment qui doit faire à jamais le destin de ma vie..... — Au fait, qu'avez-vous à m'apprendre ?..... — Vous savez à quel excès j'aime Dalinde !.... — Alphonse, ce préambule me déplaît.... — Mais il est nécessaire. — Point du tout ; il s'agit de me faire l'aveu d'une faute.... — Eh bien ! le jour où je vis Dalinde pour la premièrefois de ma vie, ce jour où je reçus une nouvelle existence !.... Après votre cruel départ..... éperdu, accablé de douleur, j'errois comme un insensé en recherchant en vain les traces de Dalinde ; enfin, entraîné par un charme secret, je revenois sur mes pas, j'approchai de la *fontaine de l'Amour*.... Le hasard.... ou plutôt le Dieu de la

fontaine, touché de mon désespoir, fit tomber entre mes mains le gage le plus cher et le plus précieux !.... C'étoit, interrompit Thélismar, l'écharpe de Dalinde; car je me rappelle qu'elle la perdit. La voici, reprit Alphonse avec emphase en la tirant de sa poche; la voici, cette écharpe, l'unique consolation d'un amant malheureux: je la possédois sans votre aveu; je n'ai pas l'heureux droit de la garder: une juste délicatesse me force à vous la sacrifier. Votre scrupule est très-fondé, dit Thélismar; donnez, ajouta-t-il en prenant l'écharpe, donnez: je m'engage, Alphonse, à vous la rendre à la première preuve de sincérité et de véritable confiance que vous me donnerez. — Comment! reprit Alphonse interdit, douteriez-vous de ma confiance et de ma sincérité?.... — J'en ai le droit, interrompit Thélismar, dans l'instant où vous employez l'artifice...— L'artifice!...—Vous rougissez, Alphonse, et vous avez raison; mais j'ose croire que si vous m'eussiez trompé, votre confusion seroit plus grande encore.... Si vous me voyez charmé de votre candeur, de votre délicatesse, de votre générosité, dites-moi, de quel front supporteriez-vous dans cette occasion de semblables éloges?.... Ah! dit Alphonse en versant quelques larmes, vous connoissez mieux mon cœur que je ne le connois moi-même!....

Il est vrai que je cherchois un prétexte pour vous parler librement de Dalinde.... —Et vous espériez que j'en serois la dupe, et que je vous laisserois l'écharpe ? — Je m'abusois moi-même.... — C'est une erreur ; nous ne pouvons nous abuser sur ce qu'il peut y avoir de blâmable dans les motifs qui nous font agir. Notre esprit cherche en vain, pour nous excuser, des raisons spécieuses; en vain nous nous répétons, *cette action est noble, honnête ;* le cœur et la conscience nous démentent.—Qu'ai-je fait !.... Ah, Thélismar ! cette faute dont je sens toute l'étendue, cette faute m'auroit-elle ravi votre estime sans retour ?.... — Non ; l'ingénuité avec laquelle vous la reconnoissez, le repentir que je vous vois, l'éducation négligée que vous avez reçue, le peu de réflexion dont vous êtes capable, tout me porte à vous excuser. Si je vous croyois artificieux, je n'attendrois rien de vous; mais malgré le détour condamnable que vous venez d'employer, je vous reconnois de la franchise et de la candeur ; vous avez un cœur sensible et généreux; je suis sûr, mon cher Alphonse, que vous parviendrez facilement à vous corriger de tous vos défauts. Cette conclusion consola un peu Alphonse, qui se promit bien de ne laisser échapper aucune occasion de montrer à Thélismar de la franchise et de la confiance.

Nos voyageurs débarquèrent d'abord à l'île de Gorée (*a*) ; de là ils se rendirent à Rufisco (*b*), et furent ensuite par terre, de Rufisco jusqu'au fort Saint-Louis sur le Sénégal. Ils virent les *Serères*, nation de sauvages nègres, dont ils admirèrent les mœurs douces et simples, et l'hospitalité, vertus qui viennent sans doute de leur goût pour le travail et pour l'agriculture, ce qui les distingue sur-tout des autres sauvages qui, en général, sont paresseux et dédaignent de cultiver la terre.

Un soir Thélismar, Alphonse et la petite troupe qui voyageoit avec eux, se trouvant dans un lieu aride et désert, y virent un arbre merveilleux, dont la hauteur n'excédoit guère soixante-dix ou quatre vingts pieds; mais dont le tronc monstrueux pouvoit avoir environ quatre-vingt-dix pieds de circonférence. Ses premières branches s'étendoient presqu'horizontalement; et comme elles étoient prodigieusement grosses, et d'une énorme longueur, leur propre poids en faisoit ployer l'extrémité jusqu'à terre, de manière qu'on trouvoit sous ce seul arbre un vaste abri et une espèce de bocage qui auroit

(*a*) Cette île appartient aux Français; elle est à six lieues du Cap-Verd.

(*b*) Rufisco est à trois lieues de l'île de Gorée.

pu contenir aisément une troupe de trois ou quatre cents hommes (38). Après avoir admiré cette étonnante production de la nature, nos voyageurs continuèrent leur route. A quelques pas de l'arbre, ils rencontrèrent un lion couché, et qui paroissoit mort. Alphonse voulut absolument l'aller considérer de près, et Thélismar le suivit. En approchant ils reconnurent que cet animal existoit encore, mais qu'il étoit expirant. Il étoit étendu et sans mouvement; il avoit la gueule entr'ouverte, sanglante et remplie de fourmis. Alphonse en eut pitié : avec son mouchoir il délivra l'animal mourant des insectes qui le tourmentoient; ensuite, tirant de sa poche une bouteille pleine d'eau, il la versa toute entière dans la gueule du lion, tandis que Thélismar tenoit à l'entrée de cette gueule ouverte, le bout d'un pistolet chargé à balles, dans le cas où le malade prendroit trop subitement sa santé et ses forces. Le lion parut un peu soulagé : il regardoit languissamment Alphonse, qui croyoit voir dans ses yeux l'expression de la reconnoissance, et qui ne le quitta qu'après lui avoir prodigué tous les secours qu'il étoit en son pouvoir de lui donner.

Alphonse et Thélismar, allant rejoindre leur petite caravanne, passèrent dans un champ rempli d'une herbe excessivement haute. Comme ils

en sortoient, Thélismar, qui marchoit devant, ne voyant pas un fossé profond, y tomba, et disparut entièrement aux yeux d'Alphonse. Ce dernier accourt : il voit Thélismar assis, qui lui dit qu'il vient de se donner une entorse, et qu'il est impossible qu'il puisse se lever et marcher sans son secours. Alphonse approche pour le prendre dans ses bras; dans cet instant il entend un sifflement horrible, et il apperçoit au fond du fossé, vis-à-vis de Thélismar, un serpent monstrueux, bigarré des plus vives couleurs, et qui avoit au moins vingt pieds de long (39). Ce monstre, la tête haute, s'avançoit en rampant vers Thélismar qui, faisant un effort pour se lever, ne put se soutenir, et retomba sur l'herbe. Alphonse saute dans le fossé ; il se place entre Thélismar et le serpent, et tirant son sabre, il se précipite sur le redoutable reptile, et lui porte un coup si ferme et si sûr, qu'il le partage en deux. Alors se retournant du côté de Thélismar, il l'aide à se relever et le tire du fossé. Thélismar embrasse Alphonse. Vous venez, lui dit-il, de me sauver la vie ; je ne pouvois ni me défendre, ni sortir de ma place ; le serpent alloit s'élancer sur moi, et sa piqûre est mortelle. Je vous promets que Dalinde n'ignorera pas cette aventure. A ces mots, Alphonse, trop ému pour pouvoir répondre, serra Thélismar avec

transport contre son sein. Doucement, dit Thélismar en souriant; prenez garde à mon bras droit, car il est cassé!.... O ciel, s'écria Alphonse! Et sans cela, reprit Thélismar, ne me serois-je pas servi de mes armes?... — Et vous n'avez pas proféré un seul mot de plainte.... — Ce n'est pas vous, cher Alphonse, que le courage doit étonner. O mon père, reprit Alphonse, je n'en ai point en vous voyant souffrir. Allons rejoindre notre troupe; venez!... En disant ces paroles, il enlève doucement Thélismar, le charge sur ses épaules; et, malgré sa résistance, il le porte, sans s'arrêter, jusqu'au lieu où les attendoit le reste des voyageurs.

Thélismar fut obligé de s'arrêter dans une cahute de Nègres, qui le reçurent avec humanité. Il avoit avec lui un chirurgien qui pansa son bras; et au bout de huit ou dix jours, il se remit en route. Il arriva dans le pays des Foulis. Le roi de ces sauvages s'appelle Siratick; quelques voyageurs donnent aussi ce nom à ses Etats. Il accueillit les voyageurs européens avec beaucoup de bonté, et leur proposa de l'accompagner à la chasse d'un lion qui avoit fait depuis peu de grands ravages dans le pays. Le roi, jeune et courageux, desirant montrer à des étrangers son adresse et sa valeur, voulut combattre le lion. Aussi-tôt qu'il paroît, il fait arrêter sa suite

et les étrangers, leur donne l'ordre de rester à leur place, et monté sur un excellent cheval, il court vers l'animal furieux, qui, en l'appercevant, s'élance au-devant de ses pas. Le Siratick lui décoche une flèche. Le lion blessé s'avance en poussant un affreux rugissement. Alors Alphonse oublie toutes les défenses du roi; il part comme un éclair, et croyant le Siratick en danger, il vole à son secours : il avoit tiré son épée; en courant avec une vîtesse incroyable, il passe auprès d'un arbre contre lequel il heurte si rudement son épée qu'elle lui échappe des mains, et va se briser à dix pas. Alphonse lui-même, ébranlé par ce choc violent, chancelle; son cheval s'abat; et dans cet instant le lion qui, en voyant accourir vers lui un homme armé, avoit abandonné le Siratick pour s'élancer vers ce nouvel ennemi, ce lion furieux et terrible atteignant Alphonse, saute sur lui; il enfonce ses griffes redoutables dans les flancs du cheval. Alphonse désarmé, sans défense, crut sa mort inévitable. Les Nègres, dans la crainte de le tuer, n'osoient lancer leurs traits sur l'animal. Thélismar, au moment du départ d'Alphonse, avoit voulu se précipiter sur ses pas; mais les Nègres, déjà irrités de l'audace du jeune homme, s'étoient opposés avec violence à son dessein, et le retenoient malgré ses cris, sa fureur et son

désespoir. Que devint-il en voyant le lion fondre sur Alphonse? Infortuné jeune homme, s'écria-t-il !.... Mais, ô surprise! ô joie inespérée! à peine le lion a-t-il jeté les yeux sur sa proie, qu'il perd toute sa rage; il se couche auprès d'Alphonse, et levant une de ses pattes sanglantes, blessée d'un coup de flèche, il la pose doucement sur la main d'Alphonse, et paroît lui montrer sa blessure et lui demander du secours. Alphonse tressaille, et se rappelant l'aventure du lion mourant qu'il a rencontré: ô noble animal, s'écrie-t-il, je te reconnois! Ah! puisse ton exemple confondre à jamais les ingrats, et quiconque peut effacer de sa mémoire le souvenir d'un bienfait !... Oui, puisque ta reconnoissance m'accorde la vie, je vais à mon tour sauver encore la tienne, et la défendre, s'il le faut, au péril de mes jours. En disant ces paroles, Alphonse étanchoit le sang qui couloit de la blessure du lion; et déchirant son mouchoir, il en forma une bande qu'il attacha autour de la patte de l'animal. Thélismar et les Sauvages considéroient ce spectacle avec autant d'admiration que d'étonnement. Enfin Alphonse se lève : son cheval abattu, blessé et mourant ne peut lui servir : le lion s'approche encore d'Alphonse, lèche les pieds de son bienfaiteur, lui fait mille caresses. Ensuite Alphonse s'en éloigne douce-

ment. Le lion s'arrête, le suit des yeux un instant, et tout-à-coup se détournant brusquement, il dirige sa course vers un bois voisin, et disparoît, laissant tous les spectateurs de cette étrange aventure, immobiles de surprise (40).

Thélismar, après avoir serré Alphonse dans ses bras, après l'avoir embrassé avec l'affection du plus tendre père, lui reprocha sa témérité et son imprudence. Si vous eussiez pris, lui dit-il, des informations sur cette chasse, ou, pour mieux dire, si vous eussiez écouté le détail qu'on nous en a fait, vous auriez su que le Siratick n'étoit point en danger, et qu'exercé à ces sortes de combats, il attendoit le lion pour lui enfoncer un pieu dans la gorge; qu'ensuite il seroit descendu de cheval, et auroit achevé l'animal à coups de sabre. Je vous promets, dit Alphonse, de mieux écouter une autre fois, et d'être plus prudent. Enfin, j'ai sauvé la vie à mon lion, à ce généreux animal.... Oui, reprit Thélismar; mais le Siratick est fort mécontent du peu de cas que vous avez fait de ses ordres; et, malgré votre motif, il ne vous pardonne pas de lui avoir enlevé l'honneur de la victoire: ainsi, nous ferons prudemment de ne pas séjourner plus long-temps à sa cour (*a*).

(*a*) Voyez l'Abrégé de l'Histoire des Voyages, tome II.

En effet, dès le lendemain, Thélismar, Alphonse, toute la troupe des voyageurs quittèrent Ghiorel, et continuèrent de remonter le Sénégal jusqu'au village d'Embakané, près des frontières du royaume de Galam ; ensuite ils passèrent la rivière de Gambie, ils traversèrent le royaume de Farin (*a*); et après avoir parcouru une grande étendue de pays, ils arrivèrent dans la Guinée.

Ce fut dans cette contrée qu'Alphonse fit une rencontre qui le surprit étrangement. Il traversoit un bois, et s'entretenoit tranquillement avec Thélismar ; ils parloient de l'immortalité de l'ame. Croiriez-vous, dit Thélismar, qu'il y a des hommes assez dépourvus de sens, pour soutenir que nous n'avons sur les animaux d'autre avantage que celui d'une conformation extérieure plus parfaite, et qui ont dit en propres termes, que si le cheval (animal si intelligent) avoit, au lieu du sabot informe qui termine ses jambes, une main adroite comme la nôtre, il feroit tout ce que nous faisons (*b*).... ? — Quoi ! il dessineroit, il peindroit ?.... — Qu'en pensez-vous ?.... — Je n'en crois rien ; il pourroit tout

---

(*a*) Ou de Saint-Domingue.

(*b*) On trouve cet étrange raisonnement dans un ouvrage intitulé *de l'Esprit*.

au plus tracer quelques imitations informes. Le perroquet, la pie, le geai, et beaucoup d'autres oiseaux ont la faculté de parler; ils répètent bien quelques mots qui les ont frappés, mais ils ne peuvent ni les comprendre, ni par conséquent les appliquer avec justesse; d'ailleurs, il existe des animaux dont la conformation, tant extérieure qu'intérieure, est parfaitement semblable à celle de l'homme, qui marchent comme nous, qui ont des mains comme les nôtres, et qui cependant ne bâtissent ni palais ni cabanes, et qui sont même moins industrieux que beaucoup d'autres animaux. — Vous voulez parler des singes? En effet, ils ont de petites mains fort adroites. Eh bien! que disent à cela les auteurs qui desirent une main au cheval?.... — Ils conviennent que le singe, par sa conformation, seroit susceptible de faire tout ce que fait l'homme; mais ils ajoutent que sa pétulance naturelle l'en empêche; que le singe est toujours en mouvement; et que, sans cette brusquerie et cette vivacité, il seroit égal à l'homme (a).... — Cependant, il ne parleroit pas? — Non, quoique dans certaines espèces, la langue et les organes

(a) Tout ce que vient de dire Thélismar se trouve exactement dans ce même ouvrage, intitulé *de l'Esprit*.

de la voix soient les mêmes que dans l'homme, et que le cerveau soit absolument de la même forme et de la même proportion (*a*).... — Le cerveau de la même proportion! Comment cela se peut-il, le singe est si petit?.... — Croyez-vous en connoître toutes les espèces?.... — Mais oui.... — Et vous n'en avez vu que de vifs et de turbulens?.... — Oui, sans doute; aussi cette objection des auteurs dont vous me parliez, me paroît assez injuste. En effet, il me semble que des êtres qui sont dans un mouvement perpétuel, quelque bien conformés qu'ils puissent être, ne sauroient apprendre ni perfectionner..... — Et si cette objection qui vous frappe ne venoit que d'une profonde ignorance des choses connues de tout le monde? — Comment? — Des gens qui font un livre, ignoreroient des choses connues de tout le monde?.... — Ce doute, cher Alphonse, prouve bien que vous avez peu lu dans votre vie!.... Comme Thélismar achevoit ces paroles, Alphonse fit un mouvement de surprise; et poussant Thélismar: regardez devant vous, s'écria-t-il; voyez l'étrange figure assise là-bas sous cet arbre.

(*a*) Voyez M. de Buffon, tome XVI des Quadrupèdes, édition *in*-12.

Terminons ici la veillée, dit madame de Clémire en s'interrompant; je me sens ce soir la poitrine un peu fatiguée. Ces mots fermèrent la bouche, quoiqu'on eût bien desiré quelque explication sur *l'étrange figure*.

NOTES.

(1) On appelle pierres herborisées les dendrites, qui représentent des végétaux; et *zoomorphites*, celles qui portent l'image des animaux.

(2) Tous les papillons ont été originairement des chenilles qui ont subi les métamorphoses qui les ont amenées à l'état de chrysalide ou de nymphe, et enfin à celui de papillon.

On confond souvent le mot *chrysalide* ou *fève* avec celui de *nymphe*, quoique différent à certains égards. On appelle *nymphe* proprement l'état des insectes qui s'enveloppent d'une membrane transparente très-fine, flexible, et qui laisse voir la figure du futur insecte tout formée. Toutes les mouches passent par cet état, où elles ne laissent pas d'aller et venir quelquefois, et de prendre de la nourriture. Les chrysalides ont des coques plus épaisses; elles n'ont point de mouvement progressif: celles-là sont les véritables *aurélies*, ou *chrysalides*, ou *fèves*.

Les naturalistes désignent par le nom de *larves* les insectes à métamorphoses, lorsqu'ils sont dans leur premier état au sortir de l'œuf.

Dans la mythologie, les *larves* étoient, suivant la croyance superstitieuse des Païens, les ames des méchans qui erroient par-tout sous des figures hideuses; ils nommoient aussi ces prétendus fantômes nocturnes *lémures*.

(3) En général on appelle insectes les animaux dont les corps sont composés d'anneaux ou de segmens. Les insectes sont distingués par beaucoup d'autres caractères. Un des principaux, c'est qu'ils n'ont ni ossemens ni arêtes,

(4) On divise les coquilles en trois classes; en univalves ou coquilles d'une seule pièce, telles que les lépas, les nautilles, les limaçons, les buccins, &c. La seconde classe, en bivalves, ou coquilles de deux pièces; comme les huîtres, les cames, &c. &c. La troisième classe, en multivalves ou coquilles de plusieurs pièces, telles que les oursins, les glands, &c.

(5) La botanique est une partie de l'Histoire naturelle, qui a pour objet la connoissance du règne végétal en entier. Aussi cette science traite de tous les végétaux et de tout ce qui a un rapport immédiat avec les corps organisés. Le détail de la botanique est divisé en trois parties principales, qui sont la nomenclature des plantes, leur culture et leur propriété. Quelques observateurs ont distingué environ dix-huit à vingt mille espèces de plantes, en comptant toutes celles qui ont été observées tant dans le nouveau que dans l'ancien continent. On suppose qu'il en existe à peu près vingt-cinq mille qu'on ne connoît pas (*a*).

A l'égard de l'*Histoire naturelle*, ces mots expriment la connoissance des êtres qui composent l'univers entier: l'histoire des cieux, de l'atmosphère, de la terre, de tous les phénomènes qui se passent dans le monde, et celle de l'homme même, appartient à l'*Histoire naturelle*.

Le mot *minéral* exprime et comprend ordinairement tout ce qui se tire de la terre. On divise l'étude de l'Histoire naturelle en trois parties, qu'on appelle *règnes*,

---

(*a*) On appelle plantes *indigènes*, les plantes naturelles au pays, et plantes *exotiques*, les plantes étrangères. Si on veut prendre en peu de temps des notions claires sur la Botanique, il faut lire les *Démonstrations élémentaires de Botanique à l'usage de l'Ecole royale Vétérinaire*, 2 volumes.

qui sont : le règne minéral, le règne végétal et le règne animal. On appelle *zoologie* la science qui traite de tous les animaux de la nature. On divise cette science en autant de parties séparées qu'il y a de classes d'animaux ; savoir, l'*anthropologie*, ou l'histoire de l'homme ; la *tétrapodologie*, ou l'histoire des quadrupèdes ; l'*ornithologie*, celle des oiseaux ; *amphibiologie*, celle des amphibies ; *ichthyologie*, celle des poissons ; *entomologie*, celle des insectes ; *zoophylologie*, celle des zoophytes. On donne le nom de *zoophytes* à des corps marins dont la nature tient de l'animal, et la figure du végétal ; ce qui les fait nommer *plantes animales*, ou *animaux plantes*. (M. de Bomare.)

Si l'on veut lire des ouvrages d'Histoire naturelle, il est nécessaire de savoir la signification de ces différens noms ; mais il y auroit beaucoup de pédanterie à les employer dans la conversation. Par exemple, il seroit très-ridicule de dire qu'on s'occupe particulièrement de la *tétrapodologie* ou de l'*ichthyologie*, au lieu de dire de l'*histoire des quadrupèdes*, de l'*histoire des poissons* ; car on ne doit parler que pour être entendu de tout le monde ; sans quoi on prouve incontestablement qu'on manque de politesse et d'esprit.

(6) La *cataracte* est l'opacité du *cristallin*. Le cristallin, dans son état naturel, est transparent. C'est à travers sa substance que les rayons passent pour arriver à la rétine (*a*). Quand il s'épaissit jusqu'à un certain point, on ne voit plus clair. Il s'agit donc d'enlever ce cristallin,

---

(*a*) La *rétine* est une partie de l'œil sur laquelle se fait l'impression des images des objets, par le moyen des rayons de lumière qui partent de chaque point de l'objet.

qui forme alors dans l'œil un voile épais qui dérobe la clarté du jour. Autrefois on se contentoit d'abattre le cristallin avec une aiguille. Le cristallin restoit dans l'œil, ce qui exposoit le malade à des rechutes; maintenant on enlève le cristallin. C'est à M. *Daviel*, fameux oculiste, que l'on doit cette découverte, il y a environ soixante ans. Le cristallin emporté est remplacé par l'humeur vitrée dans laquelle il est enchatonné, et qui, dans la suite, en fait à-peu-près les fonctions. Cette opération n'est point douloureuse; on peut la faire en moins d'une minute. Le malade communément voit dans le moment même de l'extraction du cristallin; ensuite on lui bande les yeux, on le met à un régime doux et rafraîchissant: s'il n'arrive point d'accidens, on lui rend la lumière par degrés, et au bout de trois semaines à-peu-près, il est en pleine convalescence.

On emploie aussi ce mot *cataracte*, dans la géographie. *Cataracte d'eau* est la chute des eaux d'un fleuve ou d'une rivière, occasionnée soit par une pente excessivement brusque, soit par des rochers qui arrêtent le courant ordinaire des eaux. Les anciens donnoient à ces chutes d'eau le nom de *catadupes*. Le Rhin a deux cataractes, l'une à Bilefeld, l'autre à Lauffen, près Schaffhouse. Le Nil en a plusieurs, et entr'autres, deux qui sont très-violentes et qui tombent entre deux montagnes. La rivière Vologda, en Moscovie, a aussi deux cataractes auprès de Zadoga. Le Zaïre, fleuve du Congo, commence par une forte cataracte. Il y en a une à trois lieues d'Albanie, dans la Nouvelle-Yorck, qui a environ cinquante pieds de hauteur. La cascade de Terni, en Italie, est une des plus hautes que l'on connoisse; car les habitans du pays prétendent qu'elle a quatre cents pieds de hau-

teur; et la fameuse cataracte de la rivière de Niagara, en Canada, ne tombe que de cent cinquante-six pieds; mais elle a plus d'un quart de lieue de largeur.

(7) On sait le mot d'une grande princesse (son altesse royale, épouse de M. le régent), distinguée par tant de vertus et une piété si éminente. Elle mourut avec une tranquillité qui fut admirée de tout ce qui l'entouroit. Après avoir reçu tous les sacremens, et après une assez longue agonie, elle s'écria tout-à-coup: *Ah! que la mort est délicieuse!* Ce furent ses dernières paroles. Une ame forte peut donner le courage nécessaire pour supporter la mort sans montrer de foiblesse; mais le courage ne suffit pas pour faire trouver la mort délicieuse: on n'éprouve un semblable sentiment qu'avec une conscience irréprochable et la foi la plus vive.

(8) L'espèce de l'abeille commune ou mouche à miel, est du nombre de celles qui vivent en société et travaillent en commun. Autrefois elles étoient toutes sauvages, habitant les forêts de la Pologne, de la Moscovie et des autres contrées du Nord, où elles se logeoient dans des creux d'arbres ou de rochers. Lorsque les mouches s'établissent dans une ruche, leur première occupation est de boucher tous les petits trous ou fentes qui s'y trouvent, avec une matière gluante, molle d'abord, mais qui durcit ensuite: cette matière est absolument différente de la cire et du miel; on l'appelle *propolis:* c'est une espèce de résine dont on fait usage en médecine. Outre l'abeille commune, il y en a une infinité d'autres espèces, l'abeille villageoise, l'abeille maçonne, &c. Une des plus curieuses est l'abeille tapissière; elle est d'une fort petite espèce, plus velue que les mouches à miel ordinaires, d'une couleur à-peu-près semblable. Le premier travail d'une

abeille tapissière qui veut faire son nid, est de creuser dans la terre un trou perpendiculaire, auquel elle donne trois pouces de profondeur et un diamètre égal, depuis l'entrée du trou, jusqu'à sept ou huit lignes de profondeur, et elle l'évase ensuite comme nos cafetières. Quand ce trou est creusé, l'abeille se transporte sur une fleur de coquelicot, où elle taille avec adresse dans un des pétales (a) une pièce qui a la figure d'une moitié d'ovale. La tapissière entre dans son trou avec la pièce qu'elle a enlevée, elle la tient pliée en deux entre ses pattes; mais la pièce ne peut manquer de se chiffonner en entrant dans une cavité si étroite; la mouche ne l'a pas plutôt conduite à la profondeur où elle la veut, qu'elle la déplie et l'étend le plus uniment possible; elle applique sur le fond et sur ses côtés plusieurs feuilles qu'elle unit avec art; les dernières pièces qui terminent l'entrée du trou débordent toujours de quelques lignes, et forment autour de l'ouverture un petit liseré couleur de feu. En se promenant au milieu d'un champ de blé, on peut observer quelquefois à ses pieds, dans les sentiers, de petits trous décorés dans leur circuit d'un beau ruban couleur de feu. Ce sont des nids d'abeilles tapissières.

Les abeilles de la Guadeloupe donnent une cire d'un violet foncé, à laquelle on ne peut faire perdre cette couleur; elle est trop molle pour qu'on en puisse faire des bougies.

(9) Entr'autres celui de madame Lagnans. Ce monument, dont je n'ai vu la description dans aucun ouvrage, est cependant également intéressant par la beauté de la composition et la manière dont il est exécuté. M. Lagnans,

---

(a) Une des feuilles de la fleur.

ministre de Berne (qui vivoit encore en 1775), avoit une femme parfaitement belle, qui mourut en couches à l'âge de vingt-huit ans; son enfant ne lui survécut que quelques minutes. M. Naal, célèbre sculpteur allemand, fut chargé de faire le tombeau qui devoit renfermer la mère et l'enfant. Il imagina de représenter madame Lagnans au moment de la résurrection. Après avoir creusé dans le temple une espèce de fosse assez profonde pour contenir une statue, il posa sur cet enfoncement une grande pierre fendue inégalement d'un bout à l'autre, et formant un vuide qui laisse voir la jeune femme couchée dans son cercueil; elle paroît se réveiller; elle tient son enfant d'une main, et de l'autre elle soulève une pierre détachée qui touche encore sur sa tête. La noblesse de sa figure, la candeur et l'innocence qui la caractérisent, la joie pure et céleste qui brille sur son visage, donnent à sa physionomie une expression aussi touchante que sublime; il ne manque à ce tombeau que d'être exécuté en marbre. L'épitaphe est digne du monument: elle est écrite sur la pierre; et malgré les larges fentes qui coupent l'écriture, on peut la lire aisément. Elle est écrite en allemand; on y fait parler madame Lagnans. En voici la traduction littérale.

« J'entends la trompette; elle pénètre jusqu'au fond des » tombeaux. Réveille-toi, enfant de douleur! Le Sauveur » du monde nous appelle: l'empire de la mort est détruit; » une palme immortelle va couronner l'innocence et la » vertu.

» Seigneur, me voilà avec l'enfant que tu m'as donné ».

Le tombeau de la mère de Le Brun, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris, offre la même idée; mais la composition en est moins frappante. Ici l'artiste (Colignon) a

posé sur un autel assez élevé une grande urne de couleur rougeâtre, dont le couvercle est renversé. On voit sortir de cette urne une vieille femme d'une figure vénérable; elle joint les mains; elle lève les yeux au ciel; elle est enveloppée de ses linceuls qui retombent en draperie sur les bords de l'urne; on voit tout le buste de sa figure qui est en marbre blanc, ainsi que sa draperie; derrière elle, contre la niche de l'autel, est l'ange du jugement la trompette à la main.

(10) La science des médailles, ou l'*art numismatique*, consiste à ne pas se laisser tromper par l'imitation des vraies médailles; à distinguer, comme le font les connoisseurs en peinture, les copies des originaux; enfin, à savoir les noms des différens attributs qui conviennent aux déités, aux princes, aux souverains, aux villes, provinces, &c. Aussi faut-il qu'un antiquaire sache parfaitement la chronologie, l'histoire et la mythologie. L'étude de cette science est également amusante et curieuse; cette science est d'ailleurs très-utile, en ce que les médailles sont les plus solides monumens de l'histoire, et servent à constater avec certitude et les dates et les événemens. On partage les médailles en deux espèces; en antiques et en modernes. Les antiques sont toutes celles qui ont été frappées jusqu'au troisième ou neuvième siècle de Jésus-Christ. Il faut s'exprimer ainsi, pour se conformer aux différens goûts des curieux, dont les uns font finir les médailles antiques avec le Haut-Empire, les autres seulement au temps de Constantin. Il y en a qui les conduisent jusqu'à Charlemagne.

Les médailles modernes sont toutes celles qui ont été faites depuis environ 300 ans. Parmi les antiques, les grecques sont les plus belles et les plus anciennes. L'usage

des médailles d'argent ne commença à Rome que l'an 484 de Rome, et les Romains ne commencèrent à se servir de monnoies d'or que vers l'an 546 de Rome.

Termes d'usage dans l'art numismatique.

{ TÊTE. Côté de la médaille opposé au revers.
REVERS. Côté de la médaille opposé à la tête.

AME DE LA MÉDAILLE. Les antiquaires regardent la légende comme l'ame de la médaille, et les figures comme le corps, ainsi que dans l'emblême.

EXERGUE. C'est un mot, une date, des lettres, des chiffres marqués dans les médailles au-dessous des figures qui y sont représentées.

INSCRIPTION. Ce sont les paroles qui tiennent lieu de revers, et qui chargent le champ de la médaille au lieu de figures.

LÉGENDE. Elle consiste dans les lettres qui sont autour de la médaille, et qui servent à expliquer les figures gravées dans le champ.

MODULE. Grandeur déterminée des médailles, d'après laquelle on compose les différentes suites.

MONOGRAMME. Lettres, caractères ou chiffres composés de lettres entrelacées. Ils dénotent quelquefois le prix de la monnoie, d'autres fois une époque, quelquefois le nom de la ville, du prince, de la déité représentée sur la médaille (*a*).

(*a*) Le *chronogramme*, dit Adisson, est une espèce de devise qu'on a souvent employée dans les médailles, et qui consiste à représenter dans l'inscription l'année dans laquelle la médaille a été frappée, comme dans celle de Gustave-Adolphe.... *ChrIstVs DuX. ergo trIVMphVs*, dans laquelle on trouve les chiffres MDCXVVVIII — 1627. (*Spect.* vol. 1.)

NIMBE. Cercle rayonnant qu'on remarque sur certaines médailles.

PANTHÉES. Ce sont des têtes ornées de symboles de plusieurs divinités.

PARAGONIUM. Sorte de poignard, de bâton, de sceptre, tantôt attaché à la ceinture, tantôt appuyé par un bout sur le genou, ou placé d'une autre manière.

QUINAIRE. C'est une médaille du plus petit volume (a) en tout métal.

SYMBOLE ou TYPE. Terme générique qui désigne l'empreinte de tout ce qui est marqué dans le champ des médailles.

MÉDAILLE DE BILLON. On nomme ainsi toute médaille d'or ou d'argent mêlée de beaucoup d'alliage.

MÉDAILLE DE BRONZE. C'est par le mot de bronze qu'on a cru devoir ennoblir le nom de cuivre, en termes de médaillistes. Le bronze est un mélange de cuivre rouge et de cuivre jaune. Il y a cependant aussi des médailles qu'on appelle médailles de cuivre.

MEDAILLE DE POTIN. On nomme ainsi des médailles d'argent bas et allié.

MÉDAILLES NON FRAPPÉES. On nomme ainsi des pièces de métal d'un certain poids, qui servoient à faire des échanges contre des marchandises, avant qu'on eût trouvé l'art d'imprimer des figures ou des caractères, par le moyen des coins et du marteau.

MÉDAILLES INANIMÉES. Ce sont celles qui n'ont point de légendes, parce que la légende est l'ame de la médaille.

MÉDAILLES CONTORNIATES. Ce sont des médailles de

(a) On entend par ce mot *volume*, l'épaisseur, l'étendue, le relief d'une médaille, et la grosseur de la tête.

bronze, avec une certaine enfonçure tout autour, qui laisse un rond des deux côtés, et avec des figures qui n'ont presque point de relief.

Médaille votive (*a*). Les antiquaires français ont appelé ainsi toutes les médailles ou les vœux publics qui se faisoient pour la santé des empereurs de cinq ans en cinq ans, de dix ans en dix ans, et quelquefois de vingt en vingt ans, soit marqués en légendes, soit en inscriptions.

Médailles sur les allocutions. On nomme ainsi certaines médailles de plusieurs empereurs romains, sur lesquelles ils sont représentés haranguant des troupes. La légende de ces sortes de médailles, c'est *adlocutio;* d'où vient que quelques curieux appellent cette espèce de médaille *une allocution.*

On nomme *médailles faucées*, de fausses médailles qui sont battues sur cuivre, et puis argentées. On appelle *médailles fourrées* les fausses médailles qui n'ont qu'une petite feuille d'argent sur le cuivre, mais battues ensemble fort adroitement, et qui ne se connoissent qu'à la coupure. Les médailles frustes sont celles que le temps a gâtées, et qui sont presqu'entièrement effacées : enfin, on nomme *médailles incuses*, celles qui, par un oubli du monnoyeur, n'ont point de revers.

(*a*) Il y avoit dans les temples d'Esculape des espèces de registres qu'on appeloit *tables votives;* c'étoient des offrandes que l'on faisoit à Esculape, et qui consistoient en une table d'airain ou de marbre, sur laquelle on exposoit la maladie qu'on avoit eûe et les remèdes qu'on avoit employés pour en guérir. On appendoit dans les temples ces sortes de *tables votives*, qui étoient très-instructives pour ceux qui étudioient la médecine. On croit, avec fondement, qu'Hippocrate s'en servit pour former les principales règles de la médecine. (*Mœurs et usages des Grecs*, par Ménard.)

Maintenant on va donner une idée de ce qu'on appelle les *attributs*. Le diadême est plus ancien que la couronne; c'est le propre ornement des rois, qui n'est devenu que dans le Bas-Empire celui des empereurs. Les couronnes des empereurs, depuis Jules-César, sont ordinairement de laurier. Justinien est le premier qui ait pris une espèce de couronne fermée. Les *couronnes radiales* (*a*) se donnoient ordinairement aux princes, lorsqu'ils étoient mis au rang des dieux. Les *couronnes rostrales*, composées de proues de vaisseaux, se donnoient après les victoires navales. Les *couronnes murales*, formées de tours, étoient la récompense de ceux qui avoient pris des villes. Cybèle et tous les génies particuliers des provinces et des villes, portoient aussi des *couronnes tourelées*, et divers symboles, dont plusieurs, très-ingénieux, servent à faire connoître les différentes déités. Le boisseau qui se voit sur la tête de Sérapis et de tous les génies, marque la Providence, qui ne fait rien qu'avec mesure, et qui nourrit les hommes et les animaux. Une colonne marque l'assurance ou la fermeté de l'esprit. Trois figures qui tiennent un grand voile étendu en arc sur leur tête, marquent l'Eternité, où les trois différences du temps passé, présent et futur, se trouvent comprises et confondues.

Les provinces personnifiées dans les médailles ont aussi des marques qui les font connoître. L'Afrique est coiffée d'une tête d'éléphant; elle a divers animaux autour d'elle. L'Asie a pour attributs un serpent et un gouvernail. La Macédoine est représentée un fouet à la main. L'Egypte se connoît par le sistre (*b*), par le

(*a*) C'est-à-dire, en forme de rayons.

(*b*) Instrument de musique.

crocodile (a) et par l'ibis (b). L'Achaïe se reconnoît par un pot de fleurs, l'Espagne par un lapin, la Gaule par une espèce de javelot, la Judée par son palmier. La Grande-Bretagne a pour attributs un gouvernail et une proue de navire. L'Italie, comme la reine du monde, est représentée sur un globe et tenant un sceptre. (*On a tiré cet extrait du livre qui a pour titre la Science des Médailles, &c.* 2 vol. *et de l'Encyclopédie.*)

La connoissance de tous ces attributs peut servir aussi dans l'étude des pierres gravées; étude charmante pour quiconque a du goût, et sur-tout pour ceux qui dessinent.

« On sait, dit M. de Caylus, la différence qui se trouve » entre la manière de travailler des anciens, et l'idée » que le mot de *gravure* présente assez généralement » aujourd'hui. On la fait rapporter parmi nous principalement aux planches que l'on grave dans le dessein » de les imprimer : cette extension de l'art n'est connue » que depuis environ trois siècles.... Il ne faut point, à » l'égard de la définition de cette partie de l'art, s'écarter » du terme générique de graver, qui veut dire emporter » d'un corps solide les parties qui s'opposent au dessein » qu'on a conçu d'y former en creux, ou même en relief, » une figure, un caractère, un trait, un ornement, &c. ». (Voyez *Mémoires de littérature, tirés des registres de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, tome* XXXII.)

(a) Le *crocodile* est un énorme animal amphibie, très-commun en Egypte, dans une partie de l'Inde et dans plusieurs contrées chaudes de l'Amérique. On croit que c'est du crocodile qu'il est fait mention dans l'Ecriture-Sainte sous le nom de *léviathan*.

(b) L'*ibis* est un grand oiseau d'Egypte, que jadis les Egyptiens mirent au rang des animaux qu'ils adoroient comme leurs dieux.

Les gravures antiques ont toutes un luisant très-éclatant, un poli que le temps leur donne, et qui les distingue; d'ailleurs la perfection du dessin, la délicatesse et l'exactitude des détails, les font aussi reconnoître. On doit voir aux têtes les sourcils, les cils des paupières; il faut que les têtes en relief des *camés* soient bien exactement couchées à plat sur le fond. Les modernes sont un peu détachées; toutes les gravures qui sont sur turquoises (*a*) ne valent rien, parce que cette pierre, qui n'est qu'une ossification, est trop tendre pour qu'on y puisse bien graver.

Parmi les graveurs modernes, on distingue *Coldoré*, qui vivoit du temps de Henri-le-Grand. Coldoré gravoit en creux et en relief; en outre il avoit une manière qui lui étoit particulière : c'est une espèce de demi-relief mêlé de creux. On voit de lui, dans le cabinet de M. le duc d'Orléans, une tête de cette sorte. Le profil est un peu en relief; les oreilles de la tête sont en creux.

(11) Les curiosités naturelles les plus intéressantes de la Franche-Comté, sont: Le *saut du Doux*, cascade naturelle d'une grande beauté; la *grotte de Quingey*. L'eau tombant et dégouttant des voûtes de cette caverne, s'épaissit sous diverses figures, et forme des colonnes, des festons, des trophées, des tombeaux. La *fameuse grotte de Besançon*, ou *la glacière*, autre grande caverne; elle est creusée dans une montagne à cinq lieues de Besançon : elle a 135 pieds dans sa plus grande largeur, et 168 de longueur. On y voit plusieurs pyramides de

---

(*a*) Les pierres appelées *turquoises* ne sont autre chose que des dents d'animaux marins ou terrestres, devenues fossiles, et comme pétrifiées.

glace ; la variation du thermomètre (*a*), pendant l'hiver et l'été, y est très-peu considérable; ainsi cette grotte présente, dit M. de Bomare, un phénomène unique dans la nature. La glace qui s'y forme dans les chaleurs de l'été, prouve que le froid qui y règne est toujours constant, et n'est point relatif, comme dans les autres souterrains.

Les autres grottes célèbres, sont : La *grotte d'Arcy* en Bourgogne, dans l'Auxerrois, remarquable par ses salles qui se succèdent les unes aux autres, et dans lesquelles on observe différens jeux de la nature ; la *grotte de la Balme*, à sept lieues de Lyon ; elle offre des congélations de diverses couleurs et de différentes formes; la *grotte de Bauman*, dans le duché de Brunswick ; la *grotte du Chien*, en Italie.

Les *grottes des Fées*, à deux lieues de Ripaille en Chablais. Ce sont trois grottes l'une sur l'autre; on n'y peut monter que par une échelle : dans chaque grotte on trouve un bassin, dont l'eau, suivant les idées populaires, a des vertus merveilleuses; les *grottes d'Antiparos*, dans l'Archipel, les plus belles et les plus extraordinaires de toutes les cavernes connues.

(12) Un fameux fleuriste, en Hollande, m'a dit avoir acheté un oignon 6800 livres ; il ajouta qu'il en avoit

---

(*a*) Un thermomètre est un instrument qui sert à faire connoître, ou plutôt à mesurer les degrés de chaleur et de froid. Un paysan hollandais, nommé *Drebbel*, passe pour avoir eu, au commencement du dix-septième siècle, la première idée de cet instrument. — Le *baromètre* est un autre instrument qui sert à mesurer la pesanteur de l'atmosphère et ses variations, et qui marque les changemens du temps. Le baromètre et ses usages sont fondés sur l'expérience de *Toricelli ;* expérience ainsi nommée de *Toricelli*, son inventeur.

vu de beaucoup plus chers. Les curieux ne comptent que six espèces de fleurs qui valent réellement la peine d'être cultivées. Ces six espèces sont : La *jacinthe*, la *tulipe*, l'*auricule*, l'*œillet*, la *renoncule*, l'*anémone*. La jacinthe est une des plus belles, mais la plus bornée quant aux couleurs ; elle est plus rare que les autres. On croit que la renoncule nous a été apportée de Syrie, du temps de la guerre sainte. M. Bachelier, dans le siècle précédent, apporta d'Amérique l'anémone. On prétend que la jacinthe vient du Cap de Bonne-Espérance ; la plus belle jacinthe est l'*ophir* ; elle est jaune, entrecoupée de taches pourpres en dedans.

(13) Il y eut à Lisbonne un affreux tremblement de terre en 1755 ; plusieurs maisons furent consumées par des tourbillons de flamme qui sortoient de la terre ; phénomène assez commun dans les tremblemens de terre, et qu'on avoit déjà vu à celui qu'on éprouva à Remiremont sur la Moselle, à quatre lieues de Plombières, l'an 1682. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que les secousses ne se faisoient sentir que pendant la nuit, et nullement le jour. Elles étoient accompagnées d'un bruit souterrain semblable à celui du tonnerre, et l'on voyoit des flammes sortir de la terre. On a vu en Amérique des tremblemens de terre durer plus d'une année entière, et faire sentir chaque jour plusieurs secousses très-violentes. Sous l'empire de Tibère, treize villes considérables de l'Asie furent totalement détruites. La célèbre ville d'Antioche éprouva le même sort l'an 115 ; le consul Pédon y périt, et l'empereur Trajan, qui s'y trouvoit alors, eut beaucoup de peine à se sauver.

En 742, il y eut un tremblement de terre universel en Egypte et dans tout l'Orient ; en une même nuit

six cents villes furent renversées. Les provinces méridionales, qui sont bornées par les monts Pyrénées, ont aussi ressenti quelquefois des secousses très-violentes. En 1660, tout le pays compris entre Bordeaux et Narbonne, fut désolé par un tremblement de terre; entre autres ravages, il fit disparoître une montagne du Bigorre, et mit un lac à sa place. Par cet événement, un grand nombre de sources d'eaux chaudes furent refroidies, et perdirent leurs qualités salutaires. Dans les tremblemens de terre de l'année 1755, c'est aussi cette partie de la France qui a éprouvé le plus fortement des secousses.

Lima, capitale du Pérou, qui n'est éloignée que de deux lieues de Collao, port de la mer Pacifique, après avoir éprouvé en différens temps des tremblemens de terre, a été enfin totalement détruite, avec Collao, en 1746. La mer couvrit de ses eaux tous les édifices de Collao, et noya tous les habitans : il n'y est resté qu'une tour; et de vingt-cinq vaisseaux qu'il y avoit dans ce port, il y en eut quatre qui furent portés à une lieue dans les terres; le reste a été englouti par la mer.

Jusqu'ici, dit M. de Bomare, l'on attribue les tremblemens de terre à deux causes: 1°. À l'élasticité de l'air interne, extrêmement raréfié (*a*) par l'inflammation des pyrites (*b*), laquelle est causée elle-même par l'humidité

(*a*) *Raréfié*, c'est-à-dire dilaté.

(*b*) Les *pyrites* sont des substances composées par la Nature, minéralisées, plus ou moins compactes, pesantes et cristallisées dans différens états, formant souvent des veines très-profondes dans les mines. On appelle *substances minéralisées*, celles dont les interstices ou pores ont été remplis par des infiltrations ou vapeurs minérales ou métalliques.

En Histoire naturelle, on appelle *cristallisation* toutes les

des eaux qui altèrent ces mixtes, les décomposent, les font tomber en efflorescence (*a*) et les enflamment; 2°. à la force prodigieuse de ces eaux, même réduites en vapeur. Ce système paroît très-plausible, puisque la raréfaction de l'eau est infiniment plus grande que celle de l'air. Ainsi le feu, l'air et l'eau, concourent à ébranler la terre qui les contient. (Voyez *le Dictionnaire d'Histoire naturelle, par M. de Bomare*, au mot TREMBLEMENT DE TERRE; et le même mot, dans l'ouvrage qui a pour titre: *Dictionnaire des merveilles de la Nature.*)

(14) En effet, la plus grande partie de la ville de Lisbonne ne fut détruite que par des incendiaires qui, dans ce désastre affreux, mettoient le feu aux maisons afin de les piller avec plus d'impunité. Les malheureux habitans de Lisbonne, victimes de cette scélératesse inouie, trouvèrent des dédommagemens dans l'humanité d'une nation généreuse. Les Anglais n'eurent pas plutôt appris ce terrible événement, qu'ils s'empressèrent de leur envoyer tous les secours dont ils avoient besoin; bienfait qui coûta aux Anglais six millions, mais qui leur assura de nouveaux droits à l'estime de toute l'Europe.

(15) Je trouve dans un ouvrage anglais, aussi instructif qu'intéressant, une anecdote singulière et peu connue, relativement à la Catalogne. Après beaucoup de révolutions, un *Wifred-le-Chevelu* obtint pour lui et ses descen-

---

substances minérales qui prennent d'elles-mêmes une figure constante et déterminée. Il y a donc autant de cristaux qu'il y a de substances qui affectent une figure régulière.

(*a*) *Efflorescence.* On désigne par ce mot la matière en flocons qui se forme à la superficie de certains corps qui se décomposent par le contact de l'air. (M. DE BOMARE.)

dans le gouvernement de la Catalogne. Ce Wifred ayant été dangereusement blessé dans une bataille contre les Normands, reçut une visite de l'empereur, qui trempant son doigt dans le sang qui couloit de sa blessure, en traça quatre lignes sur le bouclier d'or de Wifred, en disant : *Comte, que désormais ce soient-là tes armes.* Depuis ce temps quatre palettes de gueule sur un champ d'or, furent les armes de la Catalogne, et par la suite, de l'Arragon, lorsque Raymond v épousa Pétronille, héritière de Ramire II, roi d'Arragon. (*Travels through Spain in the years, 1775. And 1776, by Henry Swinburne esq.* 1 vol. *in*-4°.)

(16) Voici, au sujet des cascades dont je parle, ce que dit le voyageur français :

« On est étonné, en parcourant ces roches menaçantes, de rencontrer des vallons délicieux, de trouver » la verdure et l'ombrage au sein de la stérilité; de voir » des cascades naturelles se précipiter de la cime de ces » pointes hérissées, et ne troubler le silence qui règne » dans cet asyle, que pour le rendre plus intéressant.... ». (*Essais sur l'Espagne*, tome I, page 35.)

A présent voici, au sujet de ces mêmes cascades, ce que dit le voyageur anglais :

« Le plus grand inconvénient du Mont-Serrat est la » disette de bonne eau. Excepté une source qui se trouve » à la paroisse, et une autre au couvent, les hermites » n'ont que de l'eau de citerne, ce qui est insupportable » en été, et donne un démenti à toutes les agréables » descriptions que j'ai lues des ruisseaux qui murmurent, » et des charmantes cascades qui se précipitent du haut » des rochers brisés. Le manque d'eau est tel, qu'on n'a

» jamais vu sur cette montagne ni loups, ni ours, ni » aucune autre bête sauvage (*a*) ».

Voilà une contradiction assez frappante. Si l'on se donnoit la peine de confronter ainsi tous les voyageurs, je crois qu'on en trouveroit bien d'autres. Au reste, en écrivant mon conte, j'ai fait ce que se permettent beaucoup d'historiens ; j'ai choisi ce qui m'a paru le plus agréable à dépeindre ; mais du moins je ne dissimule pas les motifs de ma préférence, et j'avoue sans peine que le nom, la réputation et les ouvrages du voyageur anglais, doivent inspirer la plus grande confiance.

(17) Il y a beaucoup d'exemples de morts subites causées par le saisissement de la douleur. L'an 930, Gormond III, dit le Vieux, roi de Danemarck, avoit eu de Thyra, son épouse, deux fils, Canut et Harald. Canut l'aîné, par ses vertus, faisoit les délices de son père et de la nation. La férocité d'Harald lui avoit aliéné le cœur des Danois. Ce monstre, jaloux de son frère, l'assassina. Thyra ne sachant comment annoncer cette affreuse nouvelle au roi, fit tendre tout le palais en deuil. Le roi, à l'aspect de cette lugubre décoration, s'écrie : *Sans doute mon fils est mort !* et sur-le-champ il expire de douleur.

(*a*) The Greatest hardship here is a Scarcity of good water except one Spring at the parish and another at the convent, they have no other, than Cistern-*Water* and that bad enough ; -this, in Summer is a terribile inconveniency and gives the lye tothe florid descriptions j have read of the purling streams. And beantiful cascades tumbling down on every side from the broken roks. The want of water is sogreat that neither wolf, bear nor other wild beast is ever seen on the mountain. (*Travels through Spain. By Henry Swinburne esq*. in-4°. pag. 49.)

On prétend que Guillaume, évêque de Roschild, l'an 1050, avoit pour Suénon II, roi de Danemarck, un tel attachement, que durant le cours de la maladie dont ce prince mourut, il sentoit ses forces diminuer à mesure que le roi perdoit les siennes; et qu'enfin voyant Suénon à l'extrémité, s'y trouvant lui-même, et sûr de ne pouvoir lui survivre, il fit faire son cercueil, le fit porter avec celui du roi, se traîna aux funérailles de ce prince, y mourut, et fut enterré avec lui.

Eric III, dit le bon, roi de Danemarck, l'an 1104, répudia la reine Bathilde, son épouse; il fit vœu de visiter les saints lieux. Bathilde, quoique répudiée, l'aimant toujours, voulut le suivre. Il mourut dans l'île de Chypre, et Bathilde, désespérée de sa perte, mourut de douleur.

L'an 1208, Philippe, premier empereur d'Allemagne, fut assassiné. L'impératrice Irène, sa femme, perdit la vie en apprenant la mort de ce prince.

Deux domestiques de Charles VIII tombèrent morts en assistant aux funérailles de ce monarque.

L'an 1501, Louis de Bourbon, comte de Montpensier, arriva à Naples après la prise de Capoue, où il avoit donné des preuves de la plus grande valeur. Son premier soin est de se rendre à Pouzzols, lieu de la sépulture de son père; il se prosterne sur sa tombe, et il expire de douleur. Ce jeune prince fut, à juste titre, surnommé le *héros de la tendresse filiale*.

On sait que plusieurs personnes moururent subitement en apprenant l'assassinat de Henri-le-Grand; et de nos jours, lorsque le malheureux amiral Byng fut condamné à la mort, il écouta sa sentence avec fermeté; elle étoit injuste, elle lui ravissoit la vie et non l'honneur: mais son frère, qui perdoit en lui l'ami le plus cher, voulant

lui dire un dernier adieu, se jette dans ses bras, et y expire.

(18) Dans les combats entre les Espagnols et les Maures, on en trouve un où se signalèrent les femmes de Tortose. Elles s'exposèrent sur les remparts de leur ville, et firent de tels prodiges de valeur, que Raymond Bérenger, dernier comte de Barcelonne, institua pour elles, en 1170, l'ordre militaire de *la Hacha* ou du *Flambeau*. Elles obtinrent encore plusieurs priviléges honorables qui n'existent plus; mais le droit d'avoir le pas sur les hommes, de quelque rang qu'ils soient, dans les cérémonies de mariage, leur a été conservé.

L'histoire d'Allemagne offre un trait semblable. L'an 1015, les Polonais assiégèrent la ville de Meissin, qui se seroit rendue sans le courage héroïque des femmes, qui partagèrent tous les travaux du siége. L'empereur Henri II, pour perpétuer la mémoire de l'action des femmes de Meissin, qui, en cette occasion, avoient montré un courage supérieur à celui de leurs maris, ordonna que l'on célébreroit l'anniversaire de la délivrance de la ville, et que les femmes iroient seules processionnellement à l'église, pour marquer que c'étoit à elles que Meissin avoit dû son salut. Cette procession se fit avec la plus grande pompe jusqu'au seizième siècle. Les luthériens l'abolirent en proscrivant le culte romain. (*Histoire générale d'Allemagne*, par M. Montigny, tome IV.)

Pendant la guerre que se firent Jean Ier, roi de Castille, et Jean Ier, roi de Portugal, les Anglais ayant assiégé Palancia, dans le royaume de Léon, qui se trouvoit alors dépourvue d'hommes, et toute la noblesse ayant suivi le prince en campagne, les dames défendirent la ville,

repoussèrent l'assaut de l'ennemi, le harcelèrent par des sorties, et le contraignirent de se retirer. Pour récompenser leur valeur, Jean leur permit de porter l'*écharpe d'or* sur le manteau, et leur accorda tous les priviléges des chevaliers *de la bande* ou *de l'écharpe*. La date de cet ordre est incertaine; on en place l'institution en 1383 et 1390. (*Encyclopédie*, mot ÉCHARPE.)

(19) On admire encore dans Tolède l'hôtel-de-ville, auprès du palais de l'archevêque; l'architecture en colonnades en est parfaitement belle. Sur une des murailles de l'escalier de cet hôtel-de-ville, on lit des vers espagnols, dont voici la traduction littérale.

« Hommes nobles et judicieux qui gouvernez Tolède, » déposez vos passions sur cet escalier! laissez-y l'amour, » la crainte et l'avidité; pour l'intérêt public, oubliez » les intérêts particuliers: et puisque Dieu vous fit les » colonnes de ce palais auguste, soyez toujours fermes, » droits et inébranlables ». (*Essais sur l'Espagne*, tome I.)

(20) « Ces montagnes absolument incultes servoient, » depuis plusieurs siècles, de repaire aux voleurs et aux » loups. Quelques patriotes avoient en vain proposé des » défrichemens. M. Olavidès, après avoir peuplé les » déserts de l'Andalousie, couvrit la *Sierra-Morena* de » colons et de laboureurs. Le gouvernement a favorisé » cet établissement, qui a prospéré. Mais, dit le voyageur » que je copie, malgré les attentions bienfaisantes et les » exemptions répétées du gouvernement, ces peuplades » sont pleines d'esprits mécontens. Leurs plaintes, en » général peu fondées, sont les fruits de l'humeur inquiète » de l'homme, qui voudroit parvenir à l'aisance sans se » livrer au travail qui la procure ». (*Essais sur l'Espagne*, » tome I.)

Le chef-lieu de la colonie de la *Sierra-Morena*, s'appelle *la Caroline*. Les deux voyageurs anglais et français font l'un et l'autre de charmantes descriptions de ces nouvelles peuplades. Celle de l'anglais est remplie de sentiment ; j'en aurois orné cette note, si je n'eusse craint de la gâter en la traduisant.

(21) Du temps des Musulmans, cette mosquée étoit un bâtiment en forme de quarré long, avec un toit plat posé sur des arches. Ce monument manquoit de proportion ; il n'avoit pas plus de trente-cinq pieds d'élévation ; sa largeur étoit de quatre cent vingt, et sa longueur de cinq cent dix, en y comprenant l'épaisseur des murailles ; le toit étoit supporté, suivant les uns, par mille colonnes ; et suivant les autres, par huit cents environ. Cette mosquée avoit alors vingt-quatre portes, plus de quatre mille lampes y brûloient chaque nuit, et consumoient, dit-on, près de vingt mille livres d'huile par an.

Il n'existe présentement qu'une partie de la mosquée, dont on a fait une église ; on y entre par dix-sept portes : cette église a cinq cent dix pieds de longueur, sur deux cent quarante de large (*a*). On y trouve un grand nombre de colonnes de marbre de diverses espèces, formant un vaste quinconce. (*Travels through Spain by Henry Swinburne, esq.*)

(22) Grenade est située au pied de la *Sierra-Nevada*, ou montagne de neige, et bâtie sur deux coteaux qui sont séparés par le *Darro ;* le *Genil* baigne ses murailles. Ces deux rivières sont formées de la fonte des neiges dont

---

(a) Le Voyageur français dit que l'église a six cents pieds de longueur, sur deux cent-cinquante de largeur. (*Tome 1, page 285.*)

la Sierra est toujours couverte.) *Essais sur l'Espagne*, tome I.)

(23) Les monumens les plus remarquables de Grenade, sont : le château de l'*Alhambra*, ancien palais maure, dans l'enceinte duquel on en trouve un plus moderne et cependant en ruine, que fit bâtir Charles-Quint. Ce dernier n'a aujourd'hui que les quatre murailles; on ne lui donna que peu d'étendue, afin de conserver le palais maure que l'on destinoit à l'habitation d'été. On trouve dans l'Alhambra les restes de la plus grande magnificence, des colonnes de marbre, des fontaines, des bas-reliefs, une prodigieuse quantité d'inscriptions, &c. On y admire, entr'autres, la superbe cour appelée *cour des lions*. Le Généralif est un autre palais maure qui communique avec l'Alhambra ; il est bâti sur une montagne très-élevée, les eaux y jaillissent de toutes parts, les jardins sont en amphithéâtre; sa situation est ravissante, et préférable à celle de l'Alhambra (*Essais sur l'Espagne*, tome I.)

(24) Du temps de Boabdil, ou Abdali, dernier roi de Grenade, les *Abencerrages* et les *Zégris* étoient les deux plus puissantes familles de cette ville. Albin-Hamet, un des Abencerrages, devint favori du roi; alors les Zégris conjurent sa perte. L'un d'eux, se trouvant seul avec le roi, employa la plus noire des calomnies, et dit qu'il avoit vu Albin-Hamet aux genoux de la reine, dans les jardins de Généralif, et la reine le couronnant d'une guirlande de roses. Le roi, sur ce rapport, se livra à toutes les fureurs que lui inspirèrent et la jalousie et les Zégris; il fut décidé qu'on attireroit tous les Abencerrages les uns après les autres, dans la cour des lions (*a*), et qu'on

---

(*a*) Dans l'Alhambra.

les égorgeroit; ce qui fut exécuté. Chaque victime admise dans cette funeste enceinte étoit saisie par les Zégris, conduite à un large bassin d'albâtre (*a*), et là décapitée. Trente-six des Abencerrages perdirent ainsi la vie. Un page ayant furtivement suivi son maître, ne fut point apperçu, vit cette horrible tragédie, et trouva le moyen de sortir et d'aller avertir le foible reste de la famille infortunée des Abencerrages. Aussi-tôt toute la ville de Grenade prit les armes; il y eut plusieurs combats, et ce tumulte étant appaisé par la sagesse de Musa, frère bâtard du roi, Abdali rendit publiquement compte de sa conduite, et déclara le prétendu crime de la reine; ensuite il condamna la princesse à être brûlée, si, dans l'espace d'un mois, elle ne produisoit pas quatre chevaliers pour défendre sa cause contre quatre accusateurs. En attendant, la reine fut enfermée dans une tour (*b*); plusieurs chevaliers maures offrirent leurs secours à la reine, qui les refusa; elle ne voulut devoir sa délivrance qu'à des chevaliers espagnols, dont la réputation avoit obtenu toute sa confiance. Elle leur écrivit; ils arrivèrent au moment où la reine, près de perdre la vie, montoit à l'échafaud. Sur leurs boucliers on lisoit ces mots: *Pour la vérité*. Ils entrèrent en lice contre les Zégris, et furent vainqueurs. Le scélérat qui avoit calomnié la reine reçut une blessure mortelle, et avant d'expirer, il avoua son crime. La reine fut reconduite en triomphe au palais; Abdali vint tomber à ses pieds, il ne put

(*a*) On montre encore ce bassin, qui contint toutes les têtes des Abencerrages.

(*b*) On voit cette tour dans l'Alhambra, et on l'appelle encore la prison de la reine.

obtenir son pardon : la reine quitta la cour, et se retira dans une solitude. Les restes de la famille des Abencerrages abandonnèrent Grenade, laissèrent Abdali privé de ses meilleurs généraux, et à la merci de ses ennemis, qui, quelques mois après, lui arrachèrent un trône qu'il avoit souillé par tant de meurtres.

Quoique cette histoire soit contée gravement et pathétiquement par plusieurs auteurs, on ne doit la regarder que comme un roman dont le fond est vrai, sans doute, mais dont toutes les circonstances sont imaginées. (*Travels through Spain by Henry Swinburne, esq.*)

(25) Ce globe de feu étoit un *météore*. On donne ce nom à certaines espèces de phénomènes qui naissent et paroissent dans le corps de l'atmosphère, c'est-à-dire, dans la masse d'air qui nous environne immédiatement, et dans laquelle nous respirons. Tels sont les nuages, le tonnerre, la pluie, la grêle, la neige, les brouillards, le serein, la rosée, les feux follets, l'éclair, les vents, les tourbillons, les orages, &c. Les physiciens font trois divisions des météores ; en *ignés*, en *aériens* et en *aqueux*. Les premiers, sont : le tonnerre, le feu Saint-Elme, les globes de feu, et autres phénomènes qui tiennent à l'électricité (*a*). Les météores aériens sont les vents. Les

---

(*a*) « *Electricité*. Ce mot signifie, en général, les effets d'une » matière très-fluide et très-subtile, différente, par ses pro- » priétés, de toutes les autres matières fluides que nous con- » noissons ; que l'on a reconnue capable de s'unir à presque tous » les corps, mais à quelques-uns préférablement à d'autres ; qui » paroît se mouvoir avec une très-grande vîtesse, suivant des » loix particulières, et qui produit par ses mouvemens des » phénomènes très-singuliers. Comme on ne connoît point » encore l'essence de la matière électrique, il est impossible de

météores aqueux sont ceux qui nous présentent l'eau dans ses divers états, tels que les nuages, la grêle, la rosée, &c. (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*, par M. DE BOMARE.)

Le *globe de feu* a été observé dans les temps les plus reculés; il répandit autrefois la terreur dans Rome. Aristote, Sénèque et Pline l'ont décrit; c'est ce météore qu'on appeloit jadis, et que le peuple appelle encore des *épées flamboyantes*, des *dragons volans;* et je n'ai point inventé les circonstances du globe de feu que j'ai décrites dans mon conte, comme on va le voir dans le détail suivant :

« Le globe de feu qui fit l'objet du Mémoire de M. Le » Roi, fut observé le 17 juillet 1771, vers les dix heures » et demie du soir.... On vit paroître tout d'un coup dans » le Nord-Ouest un feu semblable à une grosse étoile » tombante, qui augmentant à mesure qu'il approchoit, » parut bientôt sous la forme d'un globe, et ensuite avec » une queue qui entraînoit tout après lui. Ce globe ayant » traversé une partie du ciel, son mouvement rapide » parut se ralentir, et sa forme devenir semblable à celle » d'une larme batavique. Il répandit alors la plus vive » lumière : sa tête paroissoit environnée de flammèches » de feu, et sa queue bordée de rouge étoit parsemée des » couleurs de l'arc-en-ciel; enfin, il éclata en répandant » un grand nombre de parties lumineuses, semblables » aux brillans des feux d'artifice.

» Le 12 novembre 1761, M. le baron des Adretz vit, » à une lieue de Villefranche en Beaujolais, un globe

---

» la définir autrement que par ses principales propriétés, &c. ». (*Encyclopédie*.)

» de feu éclatant qui sembloit se précipiter vers la terre; » et grossir à mesure qu'il en approchoit; il laissoit après » lui une grosse traînée de feu qui marquoit sa route. » Après qu'il eut parcouru à-peu-près la huitième partie » de l'horizon, il parut de la grosseur d'un très-gros » tonneau coupé horizontalement par sa moitié.... il se » renversa, et il en sortit une quantité prodigieuse d'étin- » celles et de flammèches semblables aux plus grosses de » celles qu'on voit dans les feux d'artifice....

» Dans la ville de Beaune, ce météore avoit répandu » une clarté égale à celle du jour en plein midi....

» Le 3 du mois de novembre 1777, à neuf heures et » demie du soir, on apperçut à Sarlat (*a*) un météore » extraordinaire. Le temps s'éclaircit au point qu'on » crut qu'il alloit éclore un nouveau jour. On vit paroître » un globe de feu très-lumineux; il s'en échappoit de » fortes étincelles semblables à des étoiles artificielles, » et le cercle dont il étoit entouré étoit formé de rayons » de différentes couleurs... Lorsque ce globe énorme fut » environ à la hauteur de six toises (*b*), il en sortit deux » espèces de volcans qui, séparés de la masse, prirent la » forme de deux grands arc-en-ciels, dont l'un se perdit » vers le nord, et l'autre vers le levant. Alors on s'ap- » perçut que la masse se fondoit insensiblement, &c. ». (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, tome II.)

(26) Il faut se souvenir que la semelle des souliers d'Alphonse est parsemée de clous de fer, et que son bâton est ferré.

« Les anciens, dit M. de Bomare, connoissoient la

(*a*) Petite ville du Périgord, à 120 lieues de Paris.

(*b*) La toise courante se divise en six pieds.

» vertu que l'aimant a d'attirer le fer: et si l'on en croit » Pline, ce fut par un effet du hasard, un berger ayant » senti que les clous de ses souliers, et le bout de son » bâton, qui étoit ferré, s'attachoient à une roche d'ai- » mant sur laquelle il passoit; mais ils ne connoissoient » point celle qu'il a de se diriger vers les pôles du monde».

Alphonse, plein d'ignorance, de remords, et déjà épouvanté du météore qu'il vient de voir, en se sentant arrêté sur cette roche, se croit arrêté par le ciel même, irrité de sa fuite. Cette idée redouble sa terreur, lui ravit toutes ses forces, le rend immobile, et le fixe sur le rocher.

« L'aimant est une pierre ferrugineuse que l'on trouve » dans les mines de fer; sa couleur n'est pas uniforme. » Dans les Indes orientales, à la Chine, et dans tous les « pays du Nord, il est couleur de fer. Dans nos pays, sa » couleur tire pour l'ordinaire sur le noir. Celui de » Devonshire est brun-rougeâtre; celui de Lorraine » grisâtre....

» L'aimant a cinq propriétés très-remarquables: » 1°. Celle d'attirer le fer; c'est ce que l'on nomme *attrac-* » *tion:* 2°. celle de lui transmettre sa vertu; c'est la » *communication:* 3°. celle de se tourner vers les pôles du » monde; c'est sa *direction:* 4°. celle de s'y diriger avec » une variation que l'on nomme *déclinaison:* 5°. enfin, » la propriété de s'incliner à mesure qu'on approche de » l'un ou l'autre pôle, ce qu'on nomme *inclinaison*. Toutes » ces propriétés singulières, dépendantes de la nature » de l'aimant, tiennent à quelque propriété générale qui » en est l'origine, et qui jusqu'ici nous est inconnue. On » soupçonne qu'il règne autour de l'aimant une espèce » d'atmosphère à laquelle on a donné le nom de matière

» *magnétique*, et qui forme un tourbillon autour de cette
» pierre ; l'on découvre sensiblement ce tourbillon par
» ses deux pôles, qui ont des effets contraires; l'un
» d'attirer, l'autre de repousser le fer. La force attractive
» d'un aimant sorti de la mine est peu considérable : c'est
» pourquoi on est obligé de l'armer pour augmenter sa
» force.... Il est à remarquer que ce que le fer n'étoit pas
» par lui-même, la rouille de fer l'est quelquefois; je
» veux dire un véritable aimant....

» Dans le cabinet des curiosités de la société royale
» d'Angleterre, il y a une pierre d'aimant de 60 livres,
» qui ne lève pas un fort grand poids en proportion de
» sa grandeur, mais qui attire une aiguille à la distance
» de neuf pieds.... L'Histoire de l'Académie des sciences
» parle d'une pierre d'aimant qui pesoit onze onces, et
» levoit vingt-huit livres de fer, c'est-à-dire, plus de
» quarante fois son poids ». (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*, par M. de Bomare.)

« *Magnétisme* est le nom général qu'on donne aux
» différentes propriétés de l'aimant. Il y avoit dans l'Asie
» mineure deux villes appelées *Magnetie*; l'une auprès
» du Méandre, l'autre sur le mont Sypile. Cette dernière,
» qui appartenoit particulièrement à la Lydie, et qu'on
» appeloit aussi Héraclée, étoit la véritable patrie de
» l'aimant. Le mont Sypile étoit sans doute fécond en
» métaux, et en aimant par conséquent ; ainsi l'aimant
» appelé *magnes*, du premier lieu de sa découverte, a
» conservé son ancien nom ». (*Encyclopédie*.)

J'ai placé l'aventure de la roche d'aimant en Espagne, parce qu'elle étoit plus frappante dans les premiers momens de la fuite d'Alphonse. Au reste, l'espèce de vraisemblance qu'on peut desirer dans un conte s'y trouve

2

assez, puisqu'en effet les environs de Loxe sont remplis de rochers, et qu'il y a beaucoup de mines en Espagne.

(27) « La prétendue pluie de sang n'arrive que dans » des temps de tempête, et sur-tout en été. Il n'est pas » étonnant que la plupart des insectes qui cherchent » leur pâture sur les branches, soient emportés par de » gros vents, et déchirés en pièces, ce qui fait qu'en » tombant ils sont comme ensanglantés, et qu'il pleut » du sang des insectes ». (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*, par M. DE BOMARE, *au mot* PLUIE.)

J'avoue que cette explication ne me paroît pas trop satisfaisante : car s'il ne falloit, pour produire ce phénomène, qu'un vent impétueux accompagné de pluie dans les mois de juillet ou d'août, il n'y a personne qui n'eût vu dans sa vie plus d'une fois pleuvoir du sang ; ce qui n'est assurément pas.

« On a vu, dit encore M. de Bomare, en 1703, les eaux » du lac de Zurich devenir tout-à-coup rougeâtres comme » du sang. L'examen fit reconnoître que c'étoient des » courans d'eaux bitumineuses chargées d'ocre rouge de » fer, qui vinrent alors se mêler aux eaux de ce lac.

» On dit aussi *pluie de soufre*. Cette pluie est ainsi » nommée, des grains jaunâtres qui semblent tomber » des nuages avec l'eau même. Ce n'est qu'à la poussière » jaunâtre des étamines (*a*) de plusieurs espèces de plantes » en fleurs, que sont dues ces prétendues pluies de soufre » qui tombent si fréquemment dans le voisinage des

---

(*a*) On appelle *étamines* les petits filets qui sont au milieu des fleurs. Les espèces de petits boutons qui surmonte ces filets, se nomment *sommets ;* l'enveloppe qui contient la fleur, s'appelle *calice*, et les feuilles de la fleur *pétales ;* enfin, le *pistil*

» montagnes. Ce phénomène arrive souvent à Bordeaux » pendant le mois d'avril, temps où les pins sont en » fleurs ». (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*, par M. DE BOMARE.)

(28) En quittant Loxe, on traverse le mont *Orospeda*; et dans le voisinage d'Archidona, ville bâtie au sein des rochers, sur les frontières de l'Andalousie, on apperçoit *la Sena de Los Enamorados*; c'est un rocher qu'une aventure tragique a rendu célèbre. Un jeune chevalier français fut fait prisonnier par les Maures, dans le temps qu'ils régnoient encore à Grenade. Le roi maure lui donna la liberté, le retint à sa cour, et le combla de bienfaits. Le chevalier séduisit la fille du roi, et la fit consentir à fuir secrètement de la cour de son père. Il s'échappa avec elle au milieu de la nuit; mais le ciel poursuivit en eux un ingrat et un vil ravisseur, et une fille criminelle et dénaturée. A la pointe du jour ils apperçurent une troupe de Maures qui les suivoient; ils gravirent un rocher prodigieusement élevé. La troupe maure ne tarda pas à les envelopper; alors troublés par les remords et réduits au désespoir, ils se précipitèrent du haut de la roche, qui porte encore le nom de la *roche des amans*. (*Essais sur l'Espagne*, tome 1.)

(29) L'art de la navigation comprend trois parties: 1°. L'art de bâtir des vaisseaux, ce qui s'appelle *construction*: 2°. l'art de les charger, ce qui s'appelle *leste et arrimage*: 3°. l'art de les conduire sur la mer, qui est l'art de la navigation proprement dit.

---

est la partie de certaines fleurs qui en occupe ordinairement le centre, comme on peut le voir dans le lys. C'est un tuyau destiné à recevoir la poussière des étamines: c'est-là que se trouve la graine.

On appeloit *navires sacrés* chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains, des bâtimens qu'on avoit dédiés aux dieux : tels étoient chez les Egyptiens, 1°. le vaisseau qu'ils dédioient tous les ans à Isis; 2°. celui sur lequel ils nourrissoient, pendant quarante jours, le bœuf Apis, avant que de le transférer de la vallée du Nil à Memphis, dans le temple de Vulcain; 3°. la nacelle nommée vulgairement *la barque à Caron*, et qui n'étoit employée qu'à porter des corps morts; c'est de cet usage des Égyptiens qu'Orphée prit occasion d'imaginer le transport des ames dans les enfers au-delà de l'Achéron.

Entre les bâtimens sacrés qu'on voyoit dans la Grèce, les auteurs parlent sur-tout de deux galères sacrées d'Athènes, qui étoient destinées à des cérémonies de religion, ou à porter les nouvelles dans les besoins pressans de l'Etat. L'une se nommoit la *parale*, ou la galère *paralienne;* elle emprunta son nom du héros *Paralus*, qui, joint à Thésée, se signala contre les Thébains; ceux qui montoient ce navire, s'appeloient *paraliens*. L'autre vaisseau, dit le *salaminien*, ou la *galère salaminienne*, prit, selon les uns, sa dénomination de la bataille de Salamine, et, selon les autres, de Nausithoüs, son premier *pilote*, natif de Salamine. Ce fut sur cette célèbre galère, à trente rangs de rames, que Thésée revint victorieux de l'île de Crète. On la nomma depuis *déliaque*, parce qu'elle fut consacrée à aller tous les ans à Délos y porter les offrandes de Thésée à l'Apollon Délien. L'une et l'autre de ces galères sacrées servoient aussi à ramener les généraux déposés, et c'est en ce sens que Pitholaüs appeloit la galère paralienne, *la massue du peuple*.

Les Athéniens conservèrent la galère salaminienne pendant plus de mille ans; c'est-à-dire, ils la renou-

velèrent en remettant des planches neuves à la place de celles qui vieillissoient.

Outre ces deux vaisseaux sacrés, les Athéniens en avoient encore plusieurs autres; l'*Antigone*, le *Démétrius*, l'*Ammon* et la *Minerve*. Ce dernier vaisseau étoit d'une espèce singulière, puisqu'il étoit destiné à aller non sur mer, mais sur terre. On le conservoit près de l'Aréopage, pour ne paroître qu'à la fête des grandes panathénées. Ce navire servoit alors à porter au temple de Minerve l'habit de la déesse, sur lequel étoient représentées la victoire des dieux sur les Géans, et les actions les plus mémorables des grands hommes d'Athènes. Ce qu'on admiroit le plus dans ce navire, c'est qu'il voguoit sur terre à voiles et à rames, par le moyen de certaines machines que Pausanias nomme souterraines; c'est-à-dire, qu'il y avoit à fond de cale des ressorts cachés qui faisoient mouvoir ce bâtiment, dont la voile, selon Suidas, étoit l'habit même de Minerve.

Tous les vaisseaux armés en guerre, chez les anciens, alloient à la rame et à la voile; mais dans les combats on abattoit le mât, on plioit les voiles, et on ne se servoit que de rames. Les vaisseaux guerroyoient alors comme les oiseaux avec leur bec, leurs rames leur tenoient lieu d'ailes, et ils tâchoient de briser les ailes du vaisseau ennemi: c'étoit dans la rame que consistoit toute la force d'un navire; aussi tiroit-il sa dénomination du nombre de rames.

Lilia Gerardi a donné, d'après Maxime de Tyr, la description d'un vaisseau d'un roi phénicien, qui s'en servit pour faire un voyage à Troie; c'étoit un palais flottant divisé en plusieurs appartemens richement meublés; il renfermoit des vergers assez spacieux,

remplis d'orangers, de poiriers, de pommiers, de vignes et d'autres arbres fruitiers. Le corps du bâtiment étoit peint de diverses couleurs; l'or et l'argent y brilloient de toutes parts.... Les vaisseaux de Caligula étoient encore plus magnifiques; l'or et les pierreries enrichissoient leurs poupes, des cordes de soie de différentes couleurs en formoient les cordages, et la grandeur de ces bâtimens étoit telle, qu'ils renfermoient des salles et des jardins remplis de fleurs, des vergers et des arbres. Caligula montoit quelquefois ces vaisseaux, et au son des instrumens il parcouroit les côtes d'Italie (*a*).

L'usage très-ancien de donner aux vaisseaux le nom des animaux représentés sur la poupe, a enrichi la mythologie; elle ne dit point que Persée voyageoit sur un vaisseau, mais qu'il étoit monté sur un cheval ailé. Dédale s'enfuit de Crète sur un vaisseau à voiles: voilà les ailes avec lesquelles il s'envola, &c. (*Encyclopédie.*)

La *quille* est la première pièce par laquelle on commence la construction d'un vaisseau, et sur laquelle les *membres*

(*a*) Rien n'étoit plus magnifique que la galère sur laquelle Marie de Médicis passa de Gênes à Marseille. Cette galère avoit soixante-dix pas de longueur, avec vingt-sept rames de chaque côté. Tous les dehors en étoient dorés, les bords de la poupe marquetés d'ébène, de nacre, d'ivoire et de lapis. Elle étoit garnie de vingt grands cercles de fer, enrichis de topazes, d'émeraudes et d'autres pierreries, avec un grand nombre de perles. Le dedans répondoit au-dehors; on y voyoit une grande décoration représentant les armes de France et de Médicis formées par des diamans, des saphirs, des rubis et des perles; les rideaux des fenêtres vîtrées de glaces et de cristal, étoient de drap d'or à franges, et les chambres tapissées de pareille étoffe. (*Mémoires historiques et critiques, et anecdotes de France*, tome VII.)

sont posés. La partie de l'arrière d'un vaisseau, et la plus élevée, se nomme la *dunette;* l'autre, qui est plus basse, le *gaillard d'arrière.* Il y a aussi à l'autre extrémité une partie qu'on appelle *gaillard d'avant;* l'artillerie est placée sur *les ponts. Stribord* signifie la droite du vaisseau, et *bas-bord* la gauche. Les ouvertures aux côtés du vaisseau, par où sortent les canons, se nomment *sabords;* et ce qui sert à fermer ces ouvertures, *mantelets.* Le mât le plus arrière du vaisseau, se nomme *mât d'artimon;* celui du milieu, *grand mât;* celui qui vient après, *mât de misaine;* celui qui est plus avant, *mât de beaupré.* La *poupe* est la partie du derrière d'un vaisseau, la *proue* est la partie qui s'avance la première en mer.

(30) Le poison connu par quelques hordes de Sauvages montagnards du Pérou, fut rapporté en 1746 par M. de la Condamine. Ce poison est très-subtil et mortel; son effet est si prompt, qu'un singe ou un perroquet piqué au sang par ces petites flèches ailées que les Sauvages tirent avec des sarbacanes, tombent sur-le-champ. M. de Réaumur avoit chez lui un ours de deux ans qui commençoit à devenir méchant, et dont il résolut de se défaire; on essaya sur cet animal le poison dont on vient de parler; on y trempa la pointe d'un petit dard propre à tirer dans une sarbacane. L'ours reçut la première flèche au-dessus de l'épaule, sans en paroître blessé: on lui en lança une seconde; alors l'animal fit un bond, entra en convulsion, trembla, écuma et tomba mort au bout d'une minute et demie. Il est à remarquer que les singes et les perroquets tués par ce poison, et qu'on mange au Pérou, ne contractent aucune qualité pernicieuse. On les mange sans nulle espèce de précaution; le sucre est le contre-poison le plus certain de ce venin

si redoutable; on a fait manger du sucre à des chiens, des chats, un quart-d'heure avant de les piquer: ils n'ont ressenti nul effet du poison.

Cette note a été donnée à l'auteur par une personne qui a été témoin de l'expérience ci-dessus.

(31) Tout le monde connoît cette expérience de M. le docteur Franklin; expérience fondée sur l'électricité.

(32) Cette clef étoit électrisée.

(33) « L'année 1755, où Lisbonne fut détruite, les » îles Açores furent cruellement agitées. Dans l'île Saint-» Georges, éloignée de douze lieues d'Angra, la terre » trembla avec tant de fureur, que la plupart des habitans » perdirent la vie sous les décombres des maisons; la » frayeur redoubla le lendemain matin dans les deux » mêmes endroits, à la vue de dix-huit nouvelles îles » qui s'élevèrent de la mer. D'un autre côté, on res-» sentit une secousse qui jeta dans la mer différentes » portions de terre, dont l'une étoit encore chargée d'une » maison entourée d'arbres; ceux qui y logeoient alors » ne s'apperçurent que le lendemain matin de leur chan-» gement de place ». (Voyez *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, par M. DE BOMARE, *au mot* Tremblement de terre.)

(34) « Cet arbre s'appelle vulgairement *arbre-dragon :* » c'est un grand arbre dont les botanistes distinguent » quatre espèces. Celui qui croît aux îles Canaries, » ressemble de loin au pin; ses fruits sont ronds, gros » comme de beaux pois, jaunâtres, et un peu acides. Son » tronc, qui est raboteux, se fend en plusieurs endroits, » et répand dans le temps de la canicule une liqueur » semblable à du sang, qui se condense en une larme

» rouge, molle d'abord, ensuite sèche et friable (a);
» c'est le vrai et naturel *sang de dragon* de boutiques,
» dont on se sert en médecine. Quand on fait une incision
» au tronc ou aux branches de cet arbre, la liqueur en
» découle ». (M. DE BOMARE, *au mot* Sang de dragon.)

(35) « Une *trombe* n'est autre chose qu'une nuée
» épaisse, comprimée et réduite en un petit espace par
» des vents opposés et contraires, qui, soufflant en même
» temps, donnent à la nuée la forme d'un tourbillon
» cylindrique, et font que l'eau tombe tout-à-la-fois
» sous cette forme cylindrique. La quantité d'eau est si
» grande, la chute en est si précipitée, que si une de
» ces trombes venoit à fondre sur un vaisseau, elle le
» submergeroit dans un instant. En 1755, au mois de
» juillet, en Bavière, un coup de tonnerre abattit une
» nuée toute entière qui se dressa perpendiculairement,
» et forma comme une trombe marine. Ce tourbillon,
» en passant sur un étang, en pompa l'eau, l'éleva à
» une hauteur prodigieuse, ensuite il la dispersa avec
» tant de force, qu'elle ressembloit à une épaisse fumée.
» La nuée renversa dans son passage plusieurs maisons et
» quelques arbres. Un autre météore presque semblable
» arriva près de la Baltique le 17 août 1750: c'étoit une
» colonne d'eau attachée à un gros nuage, et que le vent
» amenoit sur la terre; elle attiroit à elle tout ce qu'elle
» rencontroit, gerbes de blé, buissons, branches d'arbres;
» elle les enlevoit à la hauteur d'environ trente pieds,
» et puis les tordoit, et les laissoit tomber en petites
» parcelles. On prétend qu'en tirant sur ces trombes des
» coups de canon, on les rompt et on les dissipe.... Il

(a) *Friable*, c'est-à-dire susceptible de se réduire en poudre.

» y a encore une autre espèce de trombe qu'on appelle » *typhon;* elle ne descend pas des nuages, mais elle s'élève » de la mer vers le ciel. Ces typhons n'ont d'autre cause » que les feux souterrains; car la mer est alors dans une » grande ébullition, et l'air est rempli d'exhalaisons » sulfureuses ». (*Voyez* M. DE BOMARE, *au mot* Vents.)

On lit dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm*, que le 17 août 1746, on vit auprès de Nystad une colonne qui s'élevoit de la terre; qu'elle attiroit le chaume, les gerbes, déracinoit de petits buissons ... On en avoit vu une plus singulière en 1727, à Béziers. Cette colonne étoit d'une couleur tirant sur le violet; elle arrachoit quantité de rejetons d'oliviers, déracinoit les arbres; elle transporta un gros noyer à quarante ou cinquante pas, et marquoit son chemin par une trace bien battue, où trois carrosses de front auroient passé. Elle étoit accompagnée d'une fumée épaisse et d'un bruit semblable à celui d'une mer fort agitée.... Une autre trombe parut dans la même année dans la Brie.... En passant sur un fossé, elle le combla de terre et de pierres, et marqua son passage par des espèces de sillons, tels que ceux qu'auroit fait une herse....

En l'année 1776, on vit à Carcassonne une colonne d'une hauteur considérable; elle paroissoit descendre d'une montagne voisine; sa couleur étoit souci-foncé depuis le bas jusqu'à la moitié, et le surplus paroissoit enflammé. Le bruit que faisoit ce météore ressembloit aux mugissemens de plusieurs bœufs réunis; elle alla se précipiter dans la rivière d'Aude, qu'elle dessécha dans un espace assez grand. (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, tome II, *mot* Trombe.)

(36) En 1740, il tomba à Rome une grêle dont les grains

étoient gros comme des œufs.... Dans la Thuringe, province d'Allemagne, il en tomba, en 1738, dont les grains étoient aussi gros que des œufs d'oie.... Vallade assure, dans sa description des îles Orcades, qu'au mois de juin 1680, il tomba, par un temps d'orage, des morceaux de glace de l'épaisseur d'un pied. Morton a observé à Northampton, en 1693, des lames de glace qui tombèrent dans un orage, et qui avoient deux pouces de longueur sur un pouce d'épaisseur. Outre cela, il observa des grains sphériques d'un pouce de diamètre, sur lesquels on voyoit cinq rayons saillans qui formoient une espèce d'étoile.... En 1720, il tomba une grêle à Crembs, dont certains grains pesoient jusqu'à six livres. (*Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, tome 1, *mot* Grêle.)

« La grêle est une eau de pluie qui s'est condensée et » cristalisée par le froid en passant dans la moyenne » région de l'air, avant de passer sur la terre.... Nicé» phore-Caliste rapporte qu'après la prise de Rome par » Alaric, il tomba dans plusieurs endroits des morceaux » de grêle qui pesoient huit livres. En 824, il tomba près » d'Autun en Bourgogne, parmi la grêle, un amas de » glaçons long de seize pieds, large de sept, et de l'épais» seur de deux.... En 1723, il tomba à Leicester des » morceaux de grêle qui avoient cinq pouces.... Dans » le fameux orage qu'on essuya en Picardie au mois » d'août 1722, la plus petite grêle qui tomba, accom» pagnée de la foudre, pesoit une livre, et la plus forte » huit.... Plusieurs de ces grains étoient en aiguilles ou » en fourchons, &c. ». (M. de Bomare, *au mot* Grêle.)

(37) « Edens, un voyageur anglais, raconte que sa » qualité de médecin lui ayant fait rendre des services » considérables aux Insulaires (des îles Canaries), il

» obtint d'eux la liberté de visiter leurs cavernes sépul-
» crales; spectacle qu'ils n'accordent à personne, et qu'on
» ne peut se procurer malgré eux, sans exposer sa vie au
» dernier danger....

» Ils ont une extrême vénération pour les corps de
» leurs ancêtres, et la curiosité des étrangers passe chez
» eux pour une profanation.... Ces caves sont des lieux
» anciennement creusés dans les rochers, ou formés par
» la nature.... Les corps y sont cousus dans des peaux de
» chèvre, avec des courroies de la même matière, et les
» coutures si égales et si unies, qu'on n'en peut trop
» admirer l'art: mais ce qui cause beaucoup d'admiration,
» c'est que tous les corps y sont presqu'entiers. On trouve
» également dans ceux des deux sexes les yeux (mais
» fermés), les cheveux, les oreilles, le nez, les lèvres,
» les dents, la barbe.... Un jour que l'auteur (de la
» relation) étoit à prendre des lapins au furet, ce petit
» animal, qui avoit un grelot au cou, le perdit dans un
» terrier, et disparut lui-même, sans qu'on pût recon-
» noître ses traces. Un des chasseurs à qui il appartenoit
» s'étant mis à le chercher au milieu des rocs et des
» broussailles, découvrit l'entrée d'une cave sépulcrale
» des Guanches. Il y entra, &c.

» Si l'on s'en rapporte aujourd'hui aux plus anciens
» Guanches, il y avoit parmi leurs ancêtres une tribu
» particulière qui avoit l'art d'embaumer les corps, et
» qui le conservoit comme un mystère sacré.... Cette
» même tribu composoit le sacerdoce, et les prêtres ne se
» mêloient point avec les autres tribus par des mariages.
» Mais, après la conquête de l'île, la plupart furent
» détruits par les Espagnols, et leur secret périt avec
» eux. La tradition n'a conservé qu'un petit nombre d'in-

» grédiens qui entroient dans cette opération, &c. (*a*) ».
(*Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, par M. DE LA HARPE, tome I.)

(38) Les Français appellent cet arbre *calebassier*, et son fruit *pain de singe*. Il croît au Sénégal, où les gens du pays le nomment *goui*, et son fruit *boui*. Son véritable nom est *boabab*; ses premières branches, qui s'étendent presqu'horizontalement, ont communément soixante pieds de longueur, et son tronc environ soixante-dix-huit pieds de tour; mais beaucoup de voyageurs en ont vu de plus gros. Ray dit qu'entre le Niger et la Gambie on en a mesuré de si monstrueux, que dix-sept hommes avoient bien de la peine à les embrasser, en joignant les uns aux autres leurs bras étendus; ce qui donneroit à ces arbres environ quatre-vingt-cinq pieds de circonférence. Le *boabab*, ajoute M. de Bomare, est vraisemblablement le plus gros des végétaux connus de l'univers. On cite cependant dans les ouvrages de différens naturalistes, d'autres exemples d'arbres très-connus, et dont la grosseur étoit si prodigieuse, qu'on doit les regarder comme des monstres dans les végétaux. Ray cite le rapport des voyageurs qui ont vu au Brésil un arbre de cent vingt pieds de tour: on fait encore mention d'autres arbres plus

---

(*a*) De tous les peuples anciens, il n'y en a aucun chez lequel l'usage d'embaumer les corps ait été plus commun que chez les Egyptiens. Il y a de ces corps qui se conservent depuis plus de deux mille ans. On a trouvé dans la poitrine d'un de ces cadavres une branche de romarin à peine desséchée. L'art des embaumemens, tel qu'on le pratique aujourd'hui, n'a été connu en Europe que dans ces derniers siècles Auparavant on faisoit de grandes incisions sur les cadavres, on les saupoudroit, et on enveloppoit le tour avec une peau de bœuf tannée. (*Encyclopédie*.)

merveilleux, dans les dernières histoires de la Chine. Le premier se trouve dans la province de Suchu, près de la ville de Kien; il s'appelle *sieunich*, c'est-à-dire, arbre de mille ans. Il est si vaste, qu'une seule de ses branches peut mettre à couvert deux cents moutons. Un autre arbre de la province de Chékianga a près de quatre cents pieds de circonférence.

(39) Il y a un serpent qui s'appelle serpent du royaume de *Damel*. Ces animaux sont fort communs dans cette contrée de l'Afrique occidentale. Quand les Nègres en sont mordus, ils mettent aussi-tôt de la poudre sur la plaie, et y appliquent le feu; pour peu qu'ils diffèrent, le venin gagne, et la mort suit très-promptement.... Les *Serères*, nation nègre, les prennent au piége pour les manger. Il y a de ces serpens qui ont quinze à vingt pieds de longueur, et demi-pied de diamètre. Il y en a de tout verds; d'autres sont noirs, tachetés et ondés de belles couleurs.

Le *boisiningua*, ou *boisininga*, ou serpent à *sonnettes*, est commun aux deux Indes; il n'a guère plus de cinq pieds de longueur, et est de la grosseur de la cuisse. La sonnette est placée à l'extrémité de la queue; c'est un assemblage d'anneaux creux, sonores, emboîtés ensemble, et attachés à un muscle de la dernière vertèbre de cet animal. La nature a voulu que ce dangereux animal ne pût cacher sa marche; car il ne peut se remuer sans faire entendre sa sonnette. (M. DE BOMARE.)

Sur la côte des Esclaves, dans le royaume de Juida et dans celui de Bénin, tous les sauvages adorent une espèce de serpent qu'ils appellent *serpent fétiche*. Ces serpens sont fort doux, n'ont point de venin, et sont extrêmement familiers: dans ces pays, ce seroit un crime digne

de mort de les tuer. Les Nègres les regardent comme des dieux bienfaisans, et leur rendent un culte particulier; en même temps ils détruisent avec le plus grand soin les autres serpens nuisibles et venimeux.

(40) « Les Français du fort S. Louis avoient une lionne » qu'ils gardoient enchaînée. Cet animal fut atteint d'un » mal à la mâchoire.... Il fut bientôt réduit à l'extrémité; » les gens du fort lui ôtèrent sa chaîne, et jetèrent son » corps dans un champ voisin. Il étoit dans cet état, » lorsque le sieur Compagnon, auteur du Voyage de » Bambuck, l'apperçut à son retour de la chasse; ses » yeux étoient fermés, sa gueule ouverte et déjà remplie » de fourmis. Compagnon prit pitié de ce pauvre animal, » il lui lava le gosier avec de l'eau, et lui fit avaler un » peu de lait. Un remède si simple eut des effets mer- » veilleux: la lionne fut rapportée au fort; elle se rétablit » par degrés; mais n'oubliant pas à qui elle étoit rede- » vable d'un si grand service, elle conçut tant d'affection » pour son bienfaiteur, qu'elle ne vouloit rien prendre » que de sa main; et lorsqu'elle fut tout-à-fait guérie, » elle le suivoit dans l'île avec un cordon au cou, comme » le chien le plus familier....

» Un lion du grand-duc de Toscane étant sorti de la » ménagerie, entra dans la ville (Florence), et y répandit » beaucoup d'épouvante. Entre les fugitifs, il se trouva » une femme qui portoit son enfant dans ses bras, et » qui le laissa tomber. Le lion s'en saisit, et il paroissoit » prêt à le dévorer, lorsque la mère, transportée du » plus tendre mouvement de la nature, retourna sur ses » pas, se jeta aux pieds du lion, lui demanda son enfant. » Il la regarda fixement: ses cris et ses pleurs semblèrent » le toucher; enfin il mit l'enfant à terre, sans lui avoir

» fait le moindre mal.... Le malheur et le désespoir ont » donc une expression qui se fait entendre des monstres » les plus farouches. Mais ce qu'il y a sans doute de plus » admirable, c'est ce mouvement aveugle et sublime qui » précipite la mère sur les pas de l'animal féroce devant » lequel tout fuit; cet oubli de toute raison, bien au-» dessus de la raison même, et qui fait recourir cette » femme désespérée à la pitié du monstre même qui ne » respire que la mort et le carnage, c'est bien là l'instinct » des grandes douleurs, qui semblent toujours se per-» suader qu'on ne peut pas être inflexible ». (*Abrégé de l'Histoire des Voyages*, par M. DE LA HARPE, tome II.)

« Ce qu'il y a de très-sûr, dit M. de Buffon, c'est que » le lion, pris jeune et élevé parmi les animaux domes-» tiques, s'accoutume aisément à vivre, et même à jouer » innocemment avec eux; qu'il est doux pour ses maîtres » et même caressant, sur-tout dans le premier âge, et » que si sa férocité naturelle reparoît quelquefois, il la » tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien.... » Je pourrois citer un grand nombre de faits particuliers » dans lesquels j'avoue que j'ai trouvé quelqu'exagéra-» tion, mais qui cependant sont assez fondés pour prouver, » au moins par leur réunion, que sa colère est noble, » son courage magnanime, son naturel sensible. On l'a » vu souvent dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs » insultes, et leur pardonner des libertés offensantes: on » l'a vu réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, » prendre au contraire des habitudes douces, obéir à » son maître, flatter la main qui le nourrit, donner quel-» quefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la mort » en les lui jetant pour proie, et, comme s'il se fût » attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite

NOTES.

» la même protection ; vivre tranquillement ave
» leur faire part de sa substance, se la laisser mêm
» quelquefois enlever toute entière, et souffrir plutôt la
» faim, que de perdre le fruit de son premier bienfait... ».

On a pris dans l'Histoire des Voyages les détails relatifs à la chasse du lion.

FIN DU TOME PREMIER.


HW 2BRE I


HW 2BRE I

